3 1761 09939733 3

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

M. TARDIF,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 1er DÉCEMBRE 1824.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON

1824.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. TARDIF, propriétaire, homme de 50 ans.	M. Numa.
MADELINE, jeune orpheline, sa filleule. .	Mlle Dejazet.
Mme URSULE PINCÉ, veuve	Mme Grevedon.
DIDIER, notaire à Montgeron	M. Ferville.
Mlle FÉLICITÉ, sa sœur	Mme Julienne.

La scène se passe à Melun.

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de Madame, à M. Théodore, Bibliothécaire et copiste, au théâtre de Madame.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 15 octobre 1824.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef adjoint au bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

LF
S 434 bar
605623
7.4.55

MONSIEUR TARDIF,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un petit salon de campagne au rez-de-chaussée, porte au fond; sur le premier plan, à droite du spectateur, la porte qui conduit au jardin, ensuite une croisée; et sur le deuxième plan, la chambre de Didier; à gauche, sur le premier plan, la porte d'un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIDIER, FÉLICITÉ, MADELINE, une Bonne, *portant des Paquets.*

MADELINE, *entrant avec Didier et Félicité, et s'adressant à la bonne.*

Marguerite, portez tout cela dans l'appartement de monsieur. (*désignant l'appartement à droite du spectateur; la bonne sort.*) Comment, monsieur Didier, vous voilà à Melun avec mademoiselle votre sœur! Quel hazard vous amène donc chez nous ?

DIDIER.

Tu ne t'en doutes pas ?... N'est-ce pas demain la sain-Placide ?

MADELINE.

C'est ma foi vrai... c'est la fête de M. Tardif, mon parrain... Moi, qui suis de la maison, je n'y pensais pas.

DIDIER.

Ce matin j'étais levé à six heures, c'est mon habitude, je ne dors pas; mais il faut ça... quand on est comme moi à la tête d'une étude aussi considérable... notaire, à Montgeron !... pas davantage.

MADELINE.

Ça va donc toujours bien ?

DIDIER.

Impossible autrement.... Un endroit aussi fréquenté.... à six lieues de Paris... grande route de Lyon... vingt-deux diligences par jour... je les vois de mon étude, où je suis toujours à la fenêtre... Moi, j'aime à savoir tout ce qui se passe.

AIR : *Lise aime le beau Gernance.*

Je vais sur la grande route ;
Là j'interroge, j'écoute...
J'ai des nouvelles *gratis*,
J'en ai de tous les pays :
On n'en est point économe,
Et l'on ment... ça m'est égal ;
Et je rentre chez moi, comme
Si j'avais lu mon journal.

Ce matin donc, je dis à Félicité, ma sœur, qui arrive de Paris... Mademoiselle Didier, si nous allions faire une surprise à M. Tardif, mon ancien ami, que tu n'as pas vu depuis dix ans, et qui jadis était un de tes adorateurs ?

FÉLICITÉ.

C'est-à-dire, mon frère...

DIDIER.

Ah ! tu ne peux pas le nier... il te faisait autrefois la cour... Mais c'est tout naturel, quand on a été élevé ensemble... il faut ça... « Eh bien, me dit-elle, nous verrons. » C'est tout vu... moi, je suis expéditif... un quart d'heure après, j'avais fait nos paquets, brossé la cariole, signé deux contrats de mariage, et attelé *Cocotte*.... six lieues à faire.... en deux heures, nous étions à Melun... c'est moi qui conduisais, et je mène mon cheval comme les affaires.... en poste.... il faut ça.

MADELINE.

Eh bien, mon parrain va être joliment content... il est sorti ; mais je vais le chercher.

DIDIER.

Du tout ; ne le préviens pas... puisque nous voulons le surprendre.

FÉLICITÉ.

Oui, ma chère... et puis il nous faut le temps de préparer nos bouquets et nos couplets.

DIDIER.

Oui... les bouquets, les couplets... c'est une idée de ma sœur... elle donne dans le sentiment et dans les vers... Moi, je ne fais que de la prose; mais je la fais bonne... A propos, connais-tu ici, à Melun, madame Pincé... une veuve ?

MADELINE.

Non, monsieur.

DIDIER.

J'ai à lui remettre des papiers de la succession de son mari.

MADELINE.

Je tâcherai de vous découvrir son adresse... Mais vous ne pouvez pas arriver plus à propos... car M. Tardif, mon parrain, a, dans ce moment, des affaires où il ne se reconnaît plus.... D'abord, il faut qu'il déménage.... et vous savez qu'il n'est pas vif... et puis une autre nouvelle... je vais me marier.

FÉLICITÉ.

Vous, Madeline !... (*bas à Didier*) Vous le voyez, monsieur... il n'y a que moi qui ne me marie point.

DIDIER, *bas.*

Taisez-vous donc... (*haut*) Quoi ! vraiment, Madeline, tu vas t'établir ?

MADELINE.

Oui, monsieur... Je n'y tiens pas ; mais c'est mon parrain qui l'a voulu... J'étais une pauvre orpheline... il m'a recueillie, il m'a élevée... il me donne une dot de mille écus... car lorsqu'il faut faire du bien, il n'est jamais en retard ; et c'est la seule chose pour laquelle il se dépêche.

FÉLICITÉ.

Et qu'est-ce que vous épousez, ma chère ?

MADELINE.

Julien Berrand, un employé de l'octroi.

DIDIER.

Je le connais... un jeune blondin.

MADELINE.

Vous êtes bien bon!.. ici ils disent qu'il est roux; et même, je crois, qu'il a un œil qui ne ressemble pas à l'autre.

DIDIER.

Je comprends... il y a du louche.

FÉLICITÉ.

Et vous prenez un pareil mari ?

MADELINE.

Ecoutez donc, mademoiselle... qu'est-ce que vous voulez qu'on ait pour mille écus?... surtout maintenant que tout est si cher.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Il dit qu'il m'adore, et promet
D'être l'exempl' des maris fidèles.

FÉLICITÉ.

Chacun le dit; puis en secret
En jure autant à d'autres belles.

MADELINE.

Moi je crois à sa bonne foi;
A qui s'fierait-on, je l'demande ?
Si les employés de l'octroi
Faisaient aussi la contrebande.

DIDIER.

Tais-toi donc... qu'est-ce que j'entends là ?

AIR : *Fragment d'une nuit au château.*

Oui, l'on vient, c'est lui peut-être.
Ma sœur, sauvons- nous soudain;
Car nous ne devons paraître
Que le bouquet à la main.
(*Montrant l'appartement à gauche.*)
Ici, nous allons l'attendre.

MADELINE.

Il faudra me prévenir,
Quand vous voudrez le surprendre
Pour que j'aille l'avertir.

ENSEMBLE.

Mais on vient, c'est lui peut-être !
Il faut { nous / vous } sauver soudain;
Car { nous ne devons / vous ne devez } paraître
Que le bouquet à la main.

(*Didier et Félicité entrent par la chambre à droite.*)

SCÈNE II.

MADELINE, puis URSULE.

MADELINE.

Il faudra aussi que je songe à mon bouquet; c'est bien le moins, après tout ce que je lui dois... Eh, mon dieu! c'est mademoiselle Ursule, notre propriétaire, celle qui veut nous mettre à la porte...

URSULE.

Bonjour, ma belle enfant... est-ce que M. Tardif n'est pas rentré?

MADELINE.

Non, mademoiselle... il est allé consulter son homme de loi sur les chicanes que vous lui faites...le renvoyer d'une maison où il est depuis vingt ans.

URSULE.

Eh, mon dieu! ce n'est pas ma faute.... Quand j'ai acheté cette maison, il y a trois ans, j'ai proposé à M. Tardif de renouveler son bail qui allait expirer... il a toujours différé de jour en jour.. le terme arrive... un autre locataire se présente... il offre le double de loyer... que faire?... Les pauvres propriétaires sont bien malheureux !

MADELINE.

Oui, vraiment, je les plains... Je ne conçois pas comment mon parrain n'a pas acheté une maison à lui.

URSULE.

J'en serais désolée... car je tiens beaucoup à conserver

chez moi M. Tardif... un homme seul... d'un caractère paisible... d'un âge raisonnable... cinquante ans au moins.

MADELINE.

Du tout... il n'en a que quarante neuf.

URSULE.

Une fortune médiocre, mais honnête.

MADELINE.

Médiocre!... dix mille livres de rente, en bonnes terres.

URSULE.

Tant que cela!... je n'aurais pas cru. Mais peu importe... l'essentiel, dans un locataire, c'est la moralité; ce sont les principes... et ceux de M. Tardif cadrent si bien avec les miens, que je ferais des sacrifices pour le conserver.

MADELINE.

Est-il possible!

AIR : *du Ménage de garçon.*

Pour lui, quelle bonne nouvelle!

URSULE.

Oui, dans ma maison, je prétends,
A cette loi toujours fidèle,
Ne loger que d'honnêtes gens.

MADELINE.

Par les propriétair's avides
Ce plan ne s'ra pas approuvé;
Ça f'rait trop d'appartemens vides,
Et d'locatair's sur le pavé.

URSULE.

Je venais proposer un arrangement à M. Tardif... une légère augmentation que nous fixerons à l'amiable, ou plutôt qu'il fixera lui-même... car les femmes n'entendent rien aux affaires... quand on a vingt-sept ans, qu'on est demoiselle, et qu'il faut à la fois veiller à sa fortune et à sa réputation... on se trouve dans des positions bien délicates et bien embarrassantes.

MADELINE.

Cette pauvre demoiselle!... et comment ne vous mariez-vous pas?

URSULE.

C'est ce que tout le monde me dit ; mais je ne puis m'y résoudre... d'abord, je n'aime point les jeunes gens.

AIR : *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Que d'autres vantent le printems,
L'automne est pour moi préférable ;
La jeunesse à ses agrémens ;
Mais l'âge mûr est plus aimable.

MADELINE.

Pour les maris vieux et prudens,
Puisque vous avez le cœur tendre ;
Je l'prendrais toujours de vingt ans...
On en est quitte pour attendre.

URSULE.

Et puis, je tiens à être aimée pour moi-même... j'ai là dessus des idées de pension... et quand on a été élevée là dedans... Mais pardon ; je vous fais perdre votre temps... et je sais combien il est précieux !... vous êtes si aimable, si intéressante... vous prodiguez à votre parrain des soins si touchans... Ah ! la belle chose que la reconnaissance !... Vous direz à M. Tardif que je suis venue, et que je le prie de monter chez moi quand il rentrera... Croyez-vous qu'il soit long-temps dehors ?

MADELINE.

Dam ! il m'a dit : « Je rentrerai à dix heures ; » les voilà dans l'instant... il ne faut pas compter sur lui avant midi... Ça vous paraît peut-être drôle, qu'il soit toujours comme cela, de deux heures en arrière.

URSULE.

Du tout... une fois qu'on le sait, cela revient au même... j'attendrai donc chez moi son retour... Adieu, ma belle enfant ; puisque vous restez dans la maison, j'espère que nous aurons souvent le plaisir de nous voir. (*Elle sort.*)

SCÈNE III.

MADELINE, *seule.*

Voilà une aimable personne !... eh bien ! ce que c'est

pourtant!... moi qui la connaissais à peine... j'avais des préventions contre elle.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Une autrefois ça doit m'apprendre...
V'là comme on juge son prochain ;
(*Écoutant.*)
Eh, mon dieu ! que viens-je d'entendre ?
Serait-ce déja mon parrain ?
Eh ! oui.... c'est bien lui, ce me semble ;
Mon œil ne s'est point abusé ;
Il est exact... mon dieu ! je tremble. ...
Il faut qu'il soit indisposé.

SCÈNE IV.

MADELINE, M. TARDIF.

MADELINE, *courant à lui.*

Mon parrain... vous n'êtes pas malade?

M. TARDIE.

Du tout... c'est comme un fait exprès! et ils finiront par me faire perdre la tête.

MADELINE.

Qu'y a-t-il donc?

M. TARDIF.

Laisse-moi le temps de me reconnaître ; car les événemens se pressent avec une rapidité... il semble que tout le monde se soit donné le mot pour se dépêcher... Autrefois, on faisait les affaires avec calme et réflexion... aujourd'hui, on les enlève à la course!.. Voyant qu'il fallait tôt ou tard déménager, j'avais pris un parti... je voulais acheter cette belle maison qui fait le coin de la rue de Paris.

MADELINE.

C'est une bonne idée que vous aviez là.

M. TARDIF.

Voilà pourquoi, ce matin, j'étais sorti de si bonne heure...

A neuf heures, en me levant... j'arrive tout essoufflé à l'audience des criées... je veux surenchérir, on ne veut pas.

MADELINE.

Et pourquoi donc?

M. TARDIF.

Sous prétexte qu'elle a été vendue hier... ça n'est pas possible... elle avait été affichée pour le 18.

MADELINE.

Justement, c'est aujourd'hui le 19.

M. TARDIF.

Tu crois! eh bien! je te demande si ce n'est pas une fatalité... je ne peux jamais arriver le jour même... C'est comme l'autre semaine, mes rentes sur le grand livre... je les ai vendues le lendemain du bon moment... Désolé de ma spéculation, je retourne aux messageries, prendre la diligence de Melun... il y avait une heure qu'elle était partie... enfin ça n'est fait que pour moi.

MADELINE.

Non, mon parrain... mais pour rendre la partie égale, vous devriez toujours vous mettre en route la veille... par ce moyen, vous arriveriez en même temps que les autres.

M. TARDIF.

C'est ça, pour passer sa vie à s'essouffler; pour agir comme un brouillon... je suis comme il faut être... ce n'est pas ma faute, mais celle de mon siècle qui est trop vif

AIR : *A soixante ans.*

Pour arriver chacun fait son possible,
Moi... ma devise est : *ne nous pressons pas.*
Aussi ma vie est un ruisseau paisible,
Qui, vers le but s'écoulant sans fracas,
Fuit à regret, et revient sur ses pas.
Des autres, l'existence active
Est un torrent que l'orage a grossi...
Qu'y gagne-t-il?... plus son cours est hardi,
Plus il s'élance, et plus tôt il arrive
A l'Océan, où tout finit pour lui.

A propos de vivacité... dis donc, Madeline, j'ai rencontré tout-à-l'heure Julien, ton amoureux; et j'ai causé une heure avec lui... Sais-tu que ce gaillard-là est bien heureux d'épouser une jolie fille comme toi... Et puis, tu es si bonne, si douce... c'est un vrai trésor que je lui donne là... Aussi, il est pressé comme un diable; et il veut toujours que je fixe une époque pour votre mariage.

MADELINE.

Au fait... voilà trois mois que vous le faites attendre.... et que vous remettez de jour en jour.

M. TARDIF.

Eh bien ! calme toi... cela va maintenant dépendre d toi seule.

MADELINE.

De moi, mon parrain !

M. TARDIF.

Oui... c'est une idée qui m'est venue, tout-à-l'heure, et que je suis bien fâché de ne pas avoir eue plutôt; mais c'est toujours comme ça, les bonnes idées n'arrivent que les dernières... (*Prenant une prise de tabac.*) Et comme c'en est une d'où dépend ma fortune...

MADELINE, *vivement.*

Votre fortune!... et vous me dites cela avec une tranquillité!... Parlez vîte, je veux savoir ce que c'est.

M. TARDIF.

Attends au moins que je m'asseye.

MADELINE, *lui approchant un fauteuil.*

Tenez, mon parrain... là, sur ce fauteuil... Mais parlez donc... Est-ce quelque danger, quelque malheur, qui vous menace? J'en suis toute tremblante.

M. TARDIF.

Cette chère enfant !... Voici de quoi il s'agit... (*Il est assis, Madeline est debout et s'appuie sur son fauteuil.*) J'avais un oncle, qui toute sa vie était resté garçon, et qui s'était trouvé si malheureux du célibat, qu'il voulait absolument me voir marié... Il mourut auparavant : mais...

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Il me laissa son héritage,
En m'ordonnant en des termes exprès,
De prendre femme et d'entrer en ménage
Dans les dix ans qui suivraient son décès.

MADELINE.

Il savait bien qu'vous aimiez les délais.

M. TARDIF.

Je me suis dit : » Suivons mes destinées,
» Au célibat s'il faut être enlevé,
» Et si l'hymen un jour m'est réservé,
» Prenons d'abord gaîment ces dix années,
» C'est toujours cela de sauvé;
» Comme garçon prenons ces dix années,
» C'est toujours cela de sauvé. »

Mais, hier, en parcourant mes papiers pour l'achat de cette maison, je suis tombé sur mon extrait de baptême... et, le croirais-tu?... j'ai vu que j'avais cinquante ans dans un mois.

MADELINE.

Dans un mois... et quand votre oncle est mort, vous aviez?...

M. TARDIF.

Quarante ans... ainsi de compte fait, me voilà à la fin de la dixième année, terme de rigueur... Et il faut renoncer à huit mille livres de rente, qui sont presque toute ma fortune, si je ne suis pas marié le premier janvier... Je vous demande si, dans une affaire aussi importante, on a jamais vu presser les gens à ce point-là?

MADELINE.

Comment!... vous aviez dix ans devant vous!

M. TARDIF.

Oui, sans doute... mais qu'est-ce que dix ans, quand ils sont passés?... J'ai perdu les six premières années, à me dire : « J'ai le temps; »... les deux autres, à me dire : « Ah! ça, il faudrait y penser. » — Et voilà deux ans, que je m'en occupe sérieusement... il y a quatre demoiselles de la ville sur lesquelles j'avais des vues.

MADELINE.

Quatre... ce n'était pas mal pour commencer.

M. TARDIF.

Oui... mais c'était bien un autre embarras... je ne savais laquelle choisir; et pendant que j'hésitais, la première s'est mariée, la seconde est partie pour Paris; la troisième est morte... et la quatrième...

MADELINE.

Eh bien!... la quatrième?...

M. TARDIF.

Oh! la quatrième est encore à marier... Mais il y a ici de jeunes officiers qui sont fort aimables... enfin... je suis encore arrivé trop tard.

MADELINE.

C'est jouer de malheur.

M. TARDIF.

Aussi, je n'en viendrai jamais à bout... mais, je me suis dit, ce matin : « Madeline a de l'esprit, de l'intelli- » gence; il n'y a qu'elle qui puisse me trouver ça. » Et pour te stimuler encore davantage, j'ai annoncé tout-à-l'heure à Julien que son mariage se ferait le même jour que le mien... ainsi, je ne m'en mêle plus... Vous voilà intéressés tous les deux à avoir de l'activité pour moi.

SCÈNE V.

Les Mêmes, un DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Mademoiselle Ursule, ma maîtresse, fait demander si monsieur Tardif est rentré.

MADELINE, *au domestique qui ressort.*

Eh! mon dieu, oui; on va passer chez elle... (*à M. Tardif.*) J'oubliais de vous dire que votre propriétaire est venue ici ce matin, et consent à vous garder, moyennant une légère augmentation.

M. TARDIF.

Il se pourrait !... Dieu soit loué!

MADELINE.

Elle vous donne même la préférence sur un étranger qui lui offrait le double de votre loyer.

M. TARDIF.

Sais-tu, Madeline, que voilà un procédé très-délicat... Cette femme-là n'était pas née pour être propriétaire.

MADELINE.

Aussi, il faut aller la remercier.

M. TARDIF.

C'est bien mon intention, et le plutôt que je pourrai... tantôt, après mon dîner.

MADELINE.

Non, mon parrain, sur-le-champ, ou vous n'irez pas d'ici à huit jours... prenez votre chapeau... partez vîte.

M. TARDIF.

Un instant... laisse-moi au moins le brosser.

MADELINE.

Mais, attendez donc... J'y pense maintenant... Jamais vous ne trouverez rien de plus convenable.

M. TARDIF.

Que veux-tu dire?

MADELINE.

Que vous avez auprès de vous ce que vous cherchez... une demoiselle qui a vingt-sept ans, de la fortune, un caractère charmant... En un mot, mademoiselle Ursule, votre propriétaire.

M. TARDIF.

Mademoiselle Ursule!... En effet, elle n'est vraiment pas mal... Et tu crois que je pourrais lui convenir?

MADELINE.

Elle veut elle-même s'établir... elle cherche un mari; elle n'aime point les jeunes gens.

M. TARDIF.

Cela se trouve à merveille.

MADELINE.

Et elle m'a parlé de vous avec tant de grâce et de prévenance... Elle a l'air si aimable... Oh! vous serez très-heureux avec elle.

M. TARDIF.

Et puis me voilà sûr de ne pas déménager... Eh bien! Madeline, je verrai ces jours-ci à lui faire ma cour.

MADELINE.

Eh! non... Il faut vous déclarer sur-le-champ : elle vous attend.

M. TARDIF.

Au fait, mon chapeau doit être brossé... J'y cours hardiment... Dis donc, Madeline, si tu venais avec moi?

MADELINE.

Eh! mon parrain, cela gâterait tout... Tenez, encore une demi-heure de perdue.

M. TARDIF.

Sois tranquille... je vais me dépêcher d'être aimable.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

MADELINE, *seule.*

Ce n'est pas sans peine... mais je crois que ça réussira... et puisqu'il s'en rapporte à moi, je veux qu'il fasse un bon mariage... Ah! vous voilà, M. Didier... Arrivez donc vîte.

SCÈNE VII.

MADELINE, DIDIER.

DIDIER.

Qu'y a-t-il donc?

MADELINE.

D'excellentes nouvelles... C'est vous qui nous portez bonheur... Dès qu'il y a un notaire dans une maison, crac... voilà les mariages qui arrivent.

DIDIER.

Il faut ça... des contrats et des testamens, je ne sors pas de là... Voyons, de quel mariage s'agit-il?

MADELINE.

D'abord, du mien, dont je vous ai parlé; et puis, ensuite... vous vouliez faire une surprise à mon parrain; et c'est lui qui vous en prépare une jolie... Apprenez qu'il se marie.

DIDIER.

Il serait vrai!

MADELINE.

Et devinez avec qui?

DIDIER?

Je te comprends... ce cher ami!... Est-ce aimable à lui?... Mais il a toujours eu tant d'amitié pour nous.

MADELINE.

Que voulez-vous dire?

DIDIER.

Que cela se rencontre à merveille!... moi qui connais toutes ses affaires... je savais parfaitement que d'ici à un mois, il était obligé de se marier... Alors, je me suis dit : « J'ai là ma sœur Félicité, qui a été élevée avec lui, qui « est de son âge.. un mariage assorti... il faut ça.»

MADELINE.

Ah, mon dieu!... Qu'est-ce que vous m'apprenez-là?... ce n'est pas elle qu'il épouse.

DIDIER.

Hein!... qu'est-ce que c'est?

MADELINE.

Eh bien!... c'est mademoiselle Ursule, notre voisine et la propriétaire de cette maison.

DIDIER.

Et il ne m'a pas consulté!... Tu ne lui as donc pas dit que nous étions arrivés chez lui?

MADELINE.

Non, monsieur... Vous m'aviez dit de garder le silence, à cause que vous vouliez le surprendre.

DIDIER, *à part.*

C'est ma bête de sœur avec ses bouquets!... (*haut avec sentiment*) Pauvre fille!... Je suis sûr qu'elle en mourra, car elle a toujours eu un faible pour Tardif... Elle y pense depuis vingt ans... Eh! quelle autre, plus qu'elle, méritait ce prix de l'amour et de la patience!

MADELINE.

Pardine, j'en suis désolée... car vous sentez bien que, puisqu'il y a pour lui obligation de se marier... j'aimerais bien mieux qu'il épousât la sœur de son ami intime.

DIDIER.

Eh! oui, sans doute... l'amitié... la nature... il faut ça.

AIR : *Ma belle est la belle des belles.*

De tous les rêves de la vie
C'était le rêve le plus doux;
Je me disais: » Ma sœur chérie
» Aura Tardif pour son époux. »
J'espérais qu'un ami fidelle
Viendrait à mon aide ici-bas,
Et que sa main soutiendrait celle
Que j'eus si long-temps sur les bras.

Mais le voici... par égard pour ma sœur... je te demande le plus profond silence.

MADELINE.

Soyez tranquille... je ne bavarde jamais.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, M. TARDIF.

M. TARDIF, *au fond.*

J'espère que cette fois, j'ai mené cela vivement... (*ap-*

percevant Didier) Que vois-je!.. mon ami Didier!... suis-je heureux de t'embrasser?.. il y a si long temps.

DIDIER.

C'est ta faute.... ingrat!...

M. TARDIF.

Non, mon ami.. car voilà trois ans que, tous les dimanches, je dois aller vous voir... Madeline te le dira.... et ta sœur Félicité?

DIDIER.

Je l'ai amenée avec moi... elle est là.... (*Désignant la chambre où elle est.*)

M. TARDIF.

Surcroît de bonheur!... vous ne pouviez pas venir plus à propos..... je me marie.

MADELINE et DIDIER.

Il serait vrai!

M. TARDIF.

Tu as raison, Madeline... j'ai été parfaitement accueilli... c'est la candeur, c'est l'innocence mêmes..... et quand j'ai prononcé le mot de mariage..... si tu savais comme elle a rougi... plus que moi, je parierais.

DIDIER.

Je t'en fais mon compliment... Ainsi tout est terminé?

M. TARDIF.

Oh! pas encore... j'ai remis à demain pour parler d'affaires, et signer le contrat..... En attendant, elle doit le faire préparer chez le notaire de la ville; mais puisque te voilà, c'est toi que ça regarde.

DIDIER.

Je te remercie infiniment... Et quel est l'âge de ta prétendue?

M. TARDIF.

De vingt-sept à vingt-huit.. et puis c'est une demoiselle.. j'y tenais beaucoup; j'aime mieux cela qu'une veuve.

MADELINE.

Et pourquoi donc?

M. TARDIF.

Tiens... elle me fait là des questions... c'est un caractère que l'on façonne à sa volonté.... le plus étonnant, c'est que je suis sa première inclination..... elle me l'a dit..... voilà donc une fois où je serai arrivé à temps... Tiens, mon ami, regarde donc par cette porte vitrée..... (*Il conduit Didier auprès de la porte*) Tu peux l'appercevoir d'ici; elle traverse le jardin; sans doute pour aller chez le notaire.

DIDIER, *à part.*

Ah, mon dieu!... (*à Tardif.*) Comment c'est là ta prétendue?

M. TARDIF.

N'est-ce pas qu'elle est bien?

DIDIER, *toujours près de la porte vitrée.*

Oh! charmante!... je la connais beaucoup.

M. TARDIF.

Tu la connais!

DIDIER.

Oui, sans doute.... j'ai même là des papiers pour elle... c'était une de mes clientes; elle avait, il y trois ans, une propriété près de Montgeron.... et comme c'est moi qui, autrefois, avais liquidé la succession de son mari.....

M. TARDIF.

Qu'est-ce que tu dis donc? son mari!

DIDIER.

Eh! oui... M. Pincé, son mari... un receveur de l'enregistrement, qui est mort, il y a quatre ans, en lui laissant une cinquantaine de mille francs.... elle sera venue s'établir à Melun, où elle aura acheté cette maison.

M. TARDIF.

Je n'en reviens pas... Quoi! mademoiselle Ursule!...

DIDIER.

Est madame veuve Ursule Pincé..... vois plutôt..... sur

cette lettre.... tout le monde te le dira.... elle faisait même assez mauvais ménage... mais on ne réussit pas une première fois, et on se rattrape une seconde.... le tout est de ne pas se décourager.

M. TARDIF.

AIR : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Moi qui croyais être premier en date !

DIDIER.

C'est un hasard assez rare ici bas.

M. TARDIF.

Je la croyais demoiselle.... et l'ingrate
Eut un époux et ne m'en parlait pas.

DIDIER.

C'est sa mémoire, hélas ! qui l'a trahie.

M. TARDIF.

Soit .. mais je n'ose à présent m'y fier.
Il se peut bien qu'un jour elle m'oublie,
Puisqu'elle avait oublié le premier.

Tu le vois Madeline..... mon étoile me poursuit toujours.

MADELINE.

Eh ! non, mon parain... si ce n'était que cela.... il n'y aurait pas de quoi se désoler... car malgré vos idées, j'aimerais autant vous voir épouser une veuve,... mais puisqu'elle vous a trompé sur ce chapitre-là... elle peut vous tromper sur bien d'autres ; et voilà le mal.

DIDIER.

La petite a raison.... cette enfant-là a une solidité de jugement inconcevable pour son âge ; et ce que tu peux faire de mieux au monde... c'est de suivre ses avis.

M. TARDIF.

Oh! je sais bien que Madeline a de l'affection pour moi ; et qu'elle ne veut que mon bonheur..... Mais songe donc que je me suis avancé, que me voilà engagé avec mademoiselle ou madame Ursule.

MADELINE.

Qu'importe ?... il n'y a rien de conclu... rien de signé

DIDIER.

C'est juste.... tu peux toujours battre en retraite..... une marche rétrograde... c'est dans ton genre.

M. TARDIF.

Pour ce qui est de reculer.... ce n'est pas là ce qui m'embarrasse... mais songez donc que le mois avance; et que si je manque ce mariage-là, il n'y en aura peut-être plus.

MADELINE.

N'est-ce que cela? nous avons votre affaire.... Nous en avons un autre.

M. TARDIF.

Il serait possible!... elle en avait donc en réserve pour les accidens!..... Mais c'est que, vois-tu, il faudra faire encore connaissance, il faudra faire ma cour..... et quand je songe au peu de temps qui me reste...

MADELINE.

Du tout, vous la connaissez depuis long-temps..... (*A Didier qui lui fait des signes.*) Laissez-moi donc faire..... et elle soupire pour vous..... elle vous aime en secret.

M. TARDIF.

Vraiment!

MADELINE.

En un mot, c'est mademoiselle Félicité, la sœur de votre ami.

M. TARDIF.

Que dites-vous?

DIDIER.

Oui, mon cher Tardif, je ne t'en aurais jamais parlé... mais puisque Madeline nous a trahis!..... cette fois, par exemple, tu es sûr qu'il n'y a pas d'erreur... jusqu'à présent, je t'en réponds bien, ma sœur n'a pas trouvé de maris... Dieu! la pauvre fille!... on ne peut pas lui reprocher cela.

M. TARDIF.

Je te crois bien... mais est-ce que son âge?...

DIDIER.

Elle est plus jeune que toi... et tu es un jeune homme... d'ailleurs, j'espère que tu es bien revenu des femmes de vingt-sept ans... et que pour te séduire, il te faut maintenant quelque chose de plus.

M. TARDIF.

Oui, sans doute... mais son humeur... il me semble qu'elle était un peu vive...

DIDIER.

Autrefois, dans votre jeunesse..... mais depuis, elle a bien changé..... voilà dix ans qu'elle est établie à Paris et que tu ne l'as pas revue.

M. TARDIF.

C'est vrai... c'est vrai, on ne peut plus juger.

DIDIER.

Enfin, mon ami, ce n'est pas parce qu'elle est ma sœur; mais c'est une bonté d'âme, une douceur de caractère, une sévérité de principes...

MADELINE.

Et puis, ce que j'y vois de mieux, c'est l'amour qu'elle a pour vous; et quand on aime les gens, on fait tout pour les rendre heureux.

DIDIER.

Madeline a raison; et tu verras les soins, les égards.. enfin, c'est aujourd'hui ta fête... la saint Placide.

M. TARDIF.

C'est, ma foi, vrai... Je l'avais oublié.

DIDIER.

Eh bien! elle y avait pensé; elle y pense encore;... elle te fait là, des bouquets, des couplets...

M. TARDIF.

Il serait possible!... cette chère Félicité!

DIDIER.

Vois donc, quelle perspective!..... nous ne ferons plus qu'une même famille, qu'un seul ménage.... un frère et

un ami que donne la nature... à plus forte raison un beau-frère... l'amour, l'amitié... l'hymen, tout se trouve réuni.

M. TARDIF.

C'est fini, je suis décidé.... voilà la femme qu'il me faut.

DIDIER.

A la bonne heure.... mais en amour, comme en affaires, je ne connais que la promptitude ; je vais te présenter à ma sœur.

M. TARDIF.

Non, mon ami, encore un instant.

DIDIER.

Est-ce que tu hésites?

M TARDIF.

Du tout... mais pour une entrevue de mariage, je vais mettre mon habit neuf.

MADELINE.

Et moi, prévenir la future.

DIDIER.

A quoi bon? nous aurions sur le champ signé un petit projet de contrat.

M. TARDIF.

Écoute donc... il y a dix ans que nous ne nous sommes vus.

AIR : *Je regardais Madelinette:*

D'attraits ta sœur était pourvue ;
Toujours, sans doute, elle en aura ;
Mais moi.... c'est la grande tenue
Qui peut voiler ces dix ans-là.

MADELINE, *regardant M. Tardif.*

Mais mon parrain, plus j'le regarde,
Est encor très-bien, dieu-merci ;
Comme au temps il ne prend pas garde,
Le temps n'a pas pris garde à lui.

MADELINE.

Allez vîte à votre toilette,
D'espoir tous mes sens sont émus ;
Ah ! pour nous quel bonheur s'apprête !
Non, nous ne vous quitterons plus.

ENSEMBLE. M. TARDIF et DIDIER.

Allons { je vole à ma / va vîte à ta } toilette.

D'espoir tous mes sens sont émus ;
Ah pour nous quel bonheur s'apprête!
Non, tu ne nous quitteras plus.

(*M. Tardif sort par le fond, et Madeline entre dans la chambre à droite.*)

SCÈNE IX.

DIDIER, *seul.*

Ma foi... ce n'est pas malheureux... car je désespérais d'établir jamais ma sœur... il n'y avait qu'un ami intime... il fallait ça... au fait, cependant Félicité est bonne fille, si ce n'était ses accès de colère... parce que dans ces momens-là elle ne connaît rien ; mais du reste... (*regardant à droite par la porte vitrée.*) Eh ! mais qui vient-là ? C'est notre aimable veuve.

SCÈNE X.

DIDIER, URSULE.

URSULE, *sortant de la porte vitrée et serrant un papier dans son sac.*

Je n'ai pas perdu de temps, et tout est disposé... il faut maintenant s'entendre avec M. Tardif.

DIDIER, *s'avançant.*

Me sera-t-il permis, belle dame, de vous présenter mes hommages ?

URSULE, *à part.*

Grand dieu !... M. Didier, le notaire de Montgeron !... (*haut.*) Quoi ! monsieur, vous êtes en ce pays ?

DIDIER.

Oui... je suis venu passer une huitaine chez mon ami Tardif... n'avez-vous pas quelque chose à lui dire ?

URSULE, *troublée.*

Non, monsieur... je demeure dans la maison ; et je traversais le jardin pour être plutôt rentrée chez moi, où l'on m'attend. (*se remettant.*) J'espère que nous aurons le plaisir de vous voir.

DIDIER.

Oui, belle dame... d'autant que j'ai à vous remettre des papiers de la succession de votre...

URSULE, *l'interrompant vivement.*

Il suffit... il suffit... mille pardons de vous quitter... (*à part.*) Hâtons-nous de prévenir ses confidences, ou tout est perdu... (*haut.*) Monsieur, je suis ravie d'une pareille rencontre. (*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

DIDIER, *seul.*

Et moi donc !... ma vue l'a un peu déconcertée... Elle ne s'y attendait pas. C'est là le bon... des surprises, des coups de théâtre... il faut ça... (*apercevant Félicité.*) Eh ! viens donc, ma chère amie... je remue ciel et terre en ta faveur.

SCÈNE XII.

DIDIER, FÉLICITÉ.

FÉLICITÉ.

Comment, mon frère, ce que Madeline vient de m'apprendre serait-il vrai ?

DIDIER.

Eh oui, sans doute.... Je crois qu'enfin nous tenons un établissement.

FÉLICITÉ.

Vous voyez donc bien ce que je vous disais... Rien n'était plus facile; et si vous aviez voulu vous en occuper... il y a long-temps que ce serait fait.

DIDIER.

Est-elle aimable! voilà pourtant comme elle me remercie... Enfin, ma sœur, c'est un coup du ciel; je n'espérais pas pour toi un aussi beau mariage... dix mille livres de rente, et un homme qui est encore fort bien.

FÉLICITÉ.

Il me semble que, de son côté, il n'a point fait... non plus une mauvaise affaire, et qu'il pouvait plus mal choisir.

AIR : *De Voltaire chez Ninon.*

Voyez cet embonpoint flatteur !
Voyez quelle tournure aisée !

DIDIER, *à part.*

Quel beau rouge ! quelle fraîcheur !
Dieu ! comme elle est bien déguisée !
Tâchons avec même bonheur,
Pour rendre la chose plus sûre,
Qu'elle fasse pour son humeur,
Ce qu'elle a fait pour sa figure.

(*Haut.*) Vois-tu, ma sœur, à cause de Tardif... il faudrait peut-être aujourd'hui... t'observer un peu.

FÉLICITÉ.

Est-ce que vous ne me trouvez pas bien ?

DIDIER.

Si fait... mais il y a des futurs exigeans, qui tiennent au caractère... Voilà pourquoi je t'avertis de prendre garde... quand on se marie... il faut cela.

FÉLICITÉ.

Vous voulez me faire entendre par là que mon humeur ne lui convient pas.

DIDIER.

Je n'ai pas dit cela... mais tâche de t'en faire un qui lui convienne; car il est impossible de voir un esprit plus à rebours,

FÉLICITÉ, *vivement.*

Mais c'est qu'il est impossible d'être plus contrariant ; et il faut toujours que ce soit moi qui cède.

DIDIER, *s'échauffant.*

Témoin, ce matin, où nous nous sommes disputés tout le temps de la route, au point que Cocotte en a pris le mors aux dents.

FÉLICITÉ.

J'avais peut-être tort... oser soutenir que j'ai quarante-neuf ans.

DIDIER.

Parbleu ! je le soutiens, parce que tu les as.

FÉLICITÉ.

Je ne les ai pas.

DIDIER.

Tu les as.

FÉLICITÉ.

Je ne les ai pas...

DIDIER.

Et moi, je te le prouverai bien.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, M. TARDIF, *en grande toilette.*

FÉLICITÉ, *allant à M. Tardif.*

Voici justement M. Tardif... j'en suis enchantée... il vient bien à propos.

M. TARDIF, *s'inclinant.*

Vous êtes trop aimable.

FÉLICITÉ.

Il jugera entre nous.

DIDIER, *lui faisant signe.*

Ce n'est pas nécessaire.

FÉLICITÉ, *sans l'écouter.*

Si vraiment, il connaît notre famille, et nous avons été élevés ensemble.

TARDIF.

De quoi s'agit-il ?

DIDIER.

C'est une discussion inutile... Tardif sait bien comme moi que tu es mon aînée.

FÉLICITÉ, *vivement.*

Ce n'est pas vrai.

DIDIER.

Je suis de 84...

FÉLICITÉ.

Et moi aussi.

DIDIER, *s'échauffant.*

Nous sommes donc jumeaux?

FÉLICITÉ.

Probablement... c'est cela que nous nous entendons si bien...

M. TARDIF.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

DIDIER, *à part.*

Dieu! quelle imprudence! (*haut*) Mais ma bonne sœur, finissons, je t'en prie...

FÉLICITÉ, *hors d'elle.*

Non, non, personne ne me fera taire, quand j'ai raison.

DIDIER, *impatienté.*

Alors, va au diable... te mariera qui voudra... moi, je ne m'en charge plus...

AIR : *Cœur infidèle.*

ENSEMBLE.

DIDIER et FÉLICITÉ.

Non, rien n'égale ma colère;
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre,
Rien n'est égal à ma colère;

M. TARDIF *à part.*

Ah ! juste ! ciel quelle colère !
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre !
Le bel hymen que j'allais faire !

M. TARDIF.

C'est bien son ancien caractère !

MADELINE, *accourant, un papier à la main.*

Mon dieu ! quel bruit ai-je entendu !

M. TARDIF.

Tu viens bien à propos, ma chère ;
Encore un hymen de rompu.

ENSEMBLE.

DIDIER et FÉLICITÉ.

Non, rien n'égale ma colère ;
Pour une sœur et pour un frère
Se voir ainsi toujours en guerre,
Le bel hymen { qu'il allait / que j'allais } faire.

M. TARDIF et MADELINE.

Ah ! juste ciel ! quelle colère !
Pour une sœur et pour un frère,
Se voir ainsi toujours en guerre
Le bel hymen { que j'allais / qu'il allait } faire.

Félicité rentre dans sa chambre, à droite ; Didier sort par le fond.

SCÈNE XIV.

MADELINE, M. TARDIF.

Ils restent quelque temps en face l'un de l'autre, et se regardent sans rien dire.

M. TARDIF.

Et bien !... qu'en dis tu ? je l'échappe belle... Vois-tu ce que c'est que de se presser ?... Si jamais cela m'arrive maintenant.

MADELINE.

Je n'en reviens pas... je n'aurais jamais cru que vous fussiez d'une défaite aussi difficile... et j'en suis restée là (*montrant le papier qu'elle tient à la main*) avec ma lettre.

M. TARDIF.

Qu'est-ce c'est que cela ?

MADELINE.

C'est de maadame Ursule qui vient de l'envoyer ; et voyez-vous, mon parrain... je crois maintenant que celle-là valait mieux.

M. TARDIF, *tout en décachetant le paquet.*

Je le crois aussi.. au moins, elle était douce et aimabla... mais quand je pense à la tromperie qu'elle m'a faite... si jamais elle m'y ratrappe!... (*jetant les yeux sur le papier.*) Ah, mon dieu!

MADELINE.

Qu'est-ce donc?

M. TARDIF.

C'est le contrat de mariage qu'elle m'envoie, avec une lettre d'elle, signée *veuve Ursule.*

MADELINE.

Là... vous voyez donc bien qu'elle ne voulait pas vous tromper.

M. TARDIF, *lisant :*

« Monsieur,

» Des raisons d'intérêt et de famille que je vous ferai » connaître, m'avaient engagée à taire un précédent ma- » riage... Il m'eût été doux de vous laisser une erreur qui » semblait vous plaire; mais aux termes où nous en » sommes, la plus grande franchise doit régner entre » nous; et je vous prie de vouloir bien m'accorder un mo- » ment d'entretien.

Votre servante,

veuve URSULE PINCÉ. »

J'ai tort, Madeline ; j'ai été injuste envers elle.

MADELINE.

Oui, mon parrain... et pour réparer l'injure que vous lui avez faite... si j'étais de vous, je lui renverrais le contrat tout signé.

M. TARDIF.

Tu as peut-être raison... allons, me voilà décidé... nous verrons... à y penser... dans quelque temps.

MADELINE.

Mais du tout... vous allez encore arriver au dernier

moment... et d'ici là votre ami Didier va vous parler pour sa sœur... va vous tourmenter encore.

M. TARDIF.

C'est vrai... Vois dans quel embarras je me trouve... Qu'est-ce que tu ferais à ma place?

MADELINE.

AIR : *Ces postillons.*

Je signerais ce contrat de mariage.

M. TARDIF.

Quoi! sur le champ?

MADELINE.

C'est le meilleur parti.
Dès qu'il saura que l'hymen vous engage,
Monsieur Didier verra qu'tout est fini;
De ses poursuit's vous serez à l'abri.
(*écoutant*) Mais je l'entends; je tremble qu'il ne sorte;

M. TARDIF, *prenant le contrat et signant.*

Dépêchons-nous... j'ai si peur... de sa sœur...

MADELINE.

Non, mon parrain, ce n'est pas lui.

M. TARDIF.

N'importe,
J'ai signé de frayeur.

M. TARDIF, *appelant.*

Dubois... (*un domestique paraît*), tu vas porter ce papier...

DUBOIS, *prenant le papier.*

Oui, monsieur... (*à Madeline*) Mademoiselle Madeline, voilà une lettre qui arrive pour vous.

MADELINE.

Ah! c'est de Julien.

M. TARDIF, *à Dubois.*

Tiens, c'est pour madame Ursule notre propriétaire... et va vite de peur que je ne te rappelle. (*Dubois sort*) il n'y a donc plus à s'en dédire... me voilà avec une femme.

MADELINE.

Eh bien! mon parrain, puisque c'est fini, vous devez être content.

M. TARDIF.

Il me semble que non... et ça me fait au contraire un drôle d'effet de me voir marié.

MADELINE.

C'est singulier... et moi aussi... Enfin, mon parrain, pourvu que ça tourne à bien, et que vous soyez heureux.

M. TARDIF.

Je l'espère, Madeline... d'autant plus que nous y avons mis le temps... Quoi qu'il en soit, je n'ai que ma parole... Grâce à toi, me voilà enfin marié... C'est maintenant ton tour, et dès demain... Adieu, mon enfant, je te laisse lire ta lettre... tu vas épouser Julien... tu vas être heureuse... tu ne penseras plus à moi.

MADELINE.

Si, mon parrain, toujours.

M. TARDIF.

Et tu viendras me voir ?

MADELINE.

Oui, mon parrain.

M. TARDIF.

Et si ton mari ne voulait pas?

MADELINE.

C'est égal.

M. TARDIF.

Voilà un bon naturel... voilà de l'attachement... et puis, je ne l'avais jamais regardée comme cela... ce petit minois agréable... cette petite tournure... cette... (*se reprenant*) Lis ta lettre, mon enfant, lis ta lettre... Je vais trouver Didier, pour nous séparer bons amis, et lui faire part de mon mariage... (*soupirant*) Si ma femme venait...

MADELINE.

Votre femme!...

M. TARDIF.

Oui... ma propriétaire.

MADELINE.

C'est juste... je n'étais pas encore au fait de l'autre nom... et j'aurai de la peine à m'y habituer.

M. TARDIF.

Et moi, donc!... Eh bien, si elle vient, tu la recevras... J'aime autant que ce soit toi... Adieu, Madeline.

MADELINE.

Adieu, mon parrain.

(*M. Tardif sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

MADELINE, *seule.*

Je ne sais pas pourquoi il a un air si triste et si malheureux... Il n'y a pourtant pas long-temps que le mariage est décidé... Si c'est déjà le commencement... Voyons donc... (*décachetant la lettre*) cette lettre... car je ne devine pas pourquoi Julien m'écrit, quand il pourrait venir me parler... (*elle lit*) « Mademoiselle, l'amour est agréable... (*s'interrompant*) Ah, mon dieu! qui vient là?... C'est madame Ursule...

(*Elle remet la lettre dans sa poche.*)

SCÈNE XVI.

MADELINE, URSULE.

URSULE.

Bonjour, Madeline... votre parrain est-il là?

MADELINE.

Non, madame... Mais si vous voulez attendre un instant au salon... je vais l'avertir.

URSULE.

A la bonne heure.

MADELINE.

Vous avez reçu un certain papier qu'il vous a envoyé?

URSULE.

Oui, sans doute; et je l'ai adressé à mon notaire.

MADELINE.

Ainsi, c'est une affaire terminée.

URSULE.

Grâce à vous, Madeline... car je sais, par M. Tardif, que c'est vous qui l'avez décidé à ce mariage.

MADELINE.

Oh! mon dieu, oui, madame... et si j'osais vous faire une prière...

URSULE.

Comment donc!... Après tout ce que je vous dois, je serais bien ingrate... vous n'avez qu'à parler, ma chère enfant.

SCÈNE XVII.

Les Précédens, M. TARDIF, *entrant par le fond, et s'arrêtant.*

M. TARDIF.

Ah, mon dieu!... les voilà toutes deux... attendons qu'elle soit sortie. (*Il entre dans le cabinet.*)

MADELINE, *à Ursule.*

Eh bien, madame, puisque vous allez l'épouser, tâchez, je vous prie, de le rendre bien-heureux.

URSULE.

Pouvez-vous en douter, ma chère?

MADELINE.

C'est que je sais mieux que personne combien il le mérite... il est si bon, si aimable... Tenez, madame, je vais d'avance vous faire connaître son caractère... ça pourra vous être utile... D'abord, il n'est pas vif; mais ne vous impatientez pas à l'activer, parce qu'il ne changera pas... il est comme ça.

URSULE.

C'est ce que nous verrons... Écoutez, Madeline, vous

êtes une bonne fille; et avant tout, il faut nous entendre... Vous aimez votre parrain, moi aussi... vous voulez son bonheur, c'est tout ce que je désire.... il faut donc, pour cela, que vous me secondiez en tout... en un mot, que vous continuiez à me servir comme vous l'avez déjà fait; et vous ne vous en repentirez pas.

MADELINE.

Comment donc, madame! je ne demande pas mieux.

URSULE, *à part.*

J'en étais sûre... elle est à moi. (*haut*) Eh bien, ma chère, au lieu de laisser M. Tardif vivre comme il le fait, je prétends d'abord le mener dans le monde... dans la société.

MADELINE.

Justement... c'est qu'il n'aime pas cela.

URSULE.

Oui... mais si je l'aime... quand on a de la fortune, il faut en jouir... il faut s'en faire honneur... Il est encore dans un âge à aller au bal, et il m'y menera.

MADELINE.

Ah, mon dieu! vous allez le rendre malade... lui qui est toujours couché à dix heures.

URSULE.

A Melun, c'est bien... mais comme nous irons à Paris...

MADELINE.

A Paris!... ne vous en avisez pas... S'il quittait ce pays... il mourrait de chagrin.

URSULE.

Soyez tranquille, cela me regarde... et si vous voulez être de mon parti, nous saurons bien l'y forcer.

MADELINE.

Comment!... est-ce que vous voulez le contraindre... et commander chez lui?

URSULE.

Du tout... jamais on ne commande... mais quand on veut, on se fait toujours obéir... c'était comme ça avec mon premier mari.

MADELINE.

Ah, mon dieu !... vous aviez donc aussi des disputes ?

URSULE.

Jamais nous n'avons eu une querelle... Moi, le contrarier !... oh dieu !... c'est si loin de mon caractère... mais avec des vapeurs, et des attaques de nerfs, on fait toujours vouloir ce qu'on veut... ils y sont forcés, par ordonnance du médecin... Adieu, Madeline, je vais attendre au salon... dès qu'il le faudra, je commencerai... je prendrai mes spasmes et mes irritations nerveuses... s'il le faut même, j'aurai une petite attaque.

(*Elle va du côté du salon à droite.*)

M. TARDIF, *sortant du salon.*

A merveille !

URSULE.

Oh dieux !... je vais me trouver mal !...

M. TARDIF.

Ce n'est pas la peine... je n'y croirais pas... Après le petit système de conduite que vous venez de dévoiler vous-même... c'est fini entre nous.

URSULE, *feignant un grand trouble.*

Quoi, monsieur !... me faire une pareille scène !

M. TARDIF.

C'est inutile, vous dis-je... j'ai tout entendu... et vous pouvez déchirer le contrat.

URSULE, *d'un air pénétré.*

Il suffit, monsieur... Je vois que vous cherchez un prétexte pour rompre avec moi... Je me flatte que vous rougirez un jour d'avoir écouté de faux rapports... (*s'essuyant les yeux*) et quel que soit le parti que vous preniez... j'aurai du moins la consolation d'avoir été victime d'une injustice que je ne méritais pas. (*Elle sort.*)

SCÈNE XVIII.

TARDIF, MADELINE.

M. TARDIF.

C'est ça, l'autre n'était que colère, et celle-ci est hypo-

crite.... encore un mariage de manqué.... car je plaiderais plutôt... Madeline.

MADELINE.

Quoi! mon parrain, vous étiez-là ?

M. TARDIF.

Oui, mon enfant, et c'est fini... j'y renonce... je ne suis pas mariable... Il y a quelque chose en moi qui s'y oppose... tout décidé... j'aime mieux être ruiné... ça me coûtera moins cher....

MADELINE.

Pourquoi donc ca, mon parrain?... il ne faut pas vous décourager.

M. TARDIF.

C'est un parti pris... mais n'importe; ça n'empêche pas ton mariage avec Julien... écris lui, ou plutôt qu'est-ce qu'il te disait-là ?

MADELINE.

Est-ce que j'ai eu le temps de le voir ?

(*Elle lit.*)

» Mademoiselle,

» L'amour est agréable; mais c'est quand on a quelque » chose en ménage... Votre parrain que je révère, vous a » promis trois mille francs de dot; et c'est bien à lui... » Mais on dit qu'il va se marier, et c'est mal... parce » qu'enfin, après lui, il nous en serait revenu... du moins » j'y comptais... Il faut alors, si son mariage a lieu, qu'il » double la dot, ou qu'il assure quelque chose... sans cela, » il ne faut plus penser entre nous, mademoiselle, à une » alliance avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

CLAUDE JULIEN,
commis aux octrois.

Eh bien, par exemple... je ne lui aurais jamais cru de pareils sentimens.

M. TARDIF.

Ecoute donc... c'est assez juste... Ce garçon pense à sa fortune, et à son avenir... et puisqu'il lui faut six mille francs... que je me marie, ou non... tu les auras, Madeline, je te les donnerai...

MADELINE.

Et moi, je n'en veux pas... je ne veux pas d'un tel mari... c'est donc pour votre argent qu'il m'épousait... et il comptait sur votre héritage... ah bien oui... (*déchirant le papier*), je le prends au mot, et je dis comme vous : « Plus de mariage... tout est fini. »

M. TARDIF.

Comment, est-ce que tu ne l'aimais pas ?

MADELINE.

Moi!... ça ne m'est jamais venu à l'idée... je me mariais... parce qu'on dit qu'il faut se marier; mais après une conduite comme celle-là, j'aimerais mieux rester fille toute ma vie, que d'épouser M. Julien.

M. TARDIF, *avec joie.*

Il serait vrai!... (*se reprenant*) Dis donc, Madeline... c'est singulier, nous voilà tous deux dans la même position.

MADELINE, *qui s'est assise, et qui a pris son ouvrage.*

Comment cela?

TARDIF, *s'appuyant sur le dos de sa chaise.*

Nous sommes tous deux à marier.

MADELINE.

Oui, mon parrain.

M. TARDIF.

Tu attends un mari... et je cherche une femme.

MADELINE.

C'est vrai.

M. TARDIF, *d'un air d'embarras.*

Eh bien... il me semble que sans nous donner tant de peine... et sans aller bien loin, nous pouvons trouver tous les deux ce qui nous manque.

MADELINE, *d'un air étonné.*

Comment, mon parrain! qu'est-ce que vous voulez dire?

M. TARDIF.

AIR : *Elle fut heureuse au village.*

Oui, tout-à-l'heure j'écoutais
Ce plan, et si doux, et si sage,
Qu'à ma femme tu prescrivais
Pour le bonheur de mon ménage.
Mais pour bien l'observer en tout,
Cela demande un soin extrême....
Tu n'en viendras jamais à bout,
Si tu ne t'en charges toi-même.

MADELINE, *avec joie, et jetant son ouvrage.*

O ciel! moi! votre femme!... ça n'est pas possible!...

M. TARDIF.

Si, Madeline... c'est un service à me rendre... je ne trouverai jamais mieux que toi... et si tu m'aimes...

MADELINE.

Moi, mon parrain! je n'ai jamais aimé que vous.

M. TARDIF, *lui baisant la main.*

Dieu, quel bonheur! eh bien! Madeline, moi aussi... et c'est d'aujourd'hui que je m'en suis aperçu ... mais tu le sais bien, je suis toujours en retard.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

Les Précédens, DIDIER.

DIDIER.

Dieu! que vois-je!

M. TARDIF.

Encore un changement... c'est mon troisième mariage d'aujourd'hui; mais celui-ci est définitif.

DIDIER.

Eh, bien! morbleu, tu as raison... Dès que ça n'est pas ma sœur que tu épouses, j'aime encore mieux Madeline que ta veuve Ursule... celle-là au moins est bonne fille, qui ne

te trompera pas; et en ménage, autant que possible, il faut ça.

M. TARDIF.

Ce cher ami... je suis bien fâché, pour ta sœur Félicité, que ça n'ait pu s'arranger autrement.

DIDIER.

Oh! que ça ne t'inquiète pas... elle y est faite.... ce n'est pas la première fois que cela arrive.

M. TARDIF.

Ah ça, mes amis, vous savez qu'il n'y a pas de temps à perdre... nous publierons le premier ban demain, ou après demain.... ou mercredi au plus tard.

MADELINE.

Du tout, mon parrain.... ne vous en mêlez pas..... nous nous en chargerons, M. Didier et moi.

DIDIER.

A la bonne heure... demain la publication, demain le contrat.... et aujourd'hui la fête... car nous sommes venus pour cela.

MADELINE.

Ah, mon dieu ! mon parrain, c'est vrai, je n'y pensais plus, et votre bouquet.....

M. TARDIF, *souriant.*

Sois tranquille.... je l'aurai.

VAUDEVILLE.

AIR : *Le Luth galant.*

M. TARDIF.

Depuis long-temps quoiqu'il fût attendu,
Jamais chez moi l'amour n'avait paru ;
Lorsque j'y renonçais, il vient sans qu'on l'invite ;
Malgré mes cinquante ans, ce dieu me rend visite ;
De peur qu'il ne reparte accueillons le bien vîte :
Mieux vaut tard que jamais.

DIDIER.

Vous qui vivez de guerre et de procès,
Vous n'épargnez ni l'encre ni les frais ;
Chez vous on s'arrondit ; mais aussi dieu sait comme !
Oui, de probité seule on se montre économe...
Mais dès qu'on sera riche, on veut être honnête homme :
Mieux vaut tard qne jamais

M. TARDIF.

J'eus un cousin tardif de son métier,
Qui ne pouvait obtenir d'héritier...
Veuf, et d'un autre hymen rêvant la perspective,
Il épouse une agnès aimable, jeune et vive.
A soixante et dix ans, son premier fils arrive :
Mieux vaut tard que jamais.

MADELINE, *au public.*

Pour les mariag's on envoi' des billets,
V'nez pour le mien prend' les votr's ici près ;
Les fêt's où l'on vous voit sont toujours les meilleures :
Pour nous quelques instans sortez de vos demeures,
Venez quand vous voudrez... fût-ce même à neuf heures :
Mieux vaut tard que jamais.

FIN.

Le Libraire POLLET *est Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES DEUX FORÇATS, ou la Meûnière du Puy-de-Dôme, mélodrame en trois actes, par MM. Boirie, Carmouche et Poujol 1 25

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Diner, à-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*. . . 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche. 1 50

LE BEAU-FRERE, ou la Veuve à deux Maris, vaudeville en un acte, par MM. Paulin et Saint-Hilaire. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LE COMMISSIONNAIRE, mélodrame en 3 actes, par MM. Ferd. Laloue et Ménissier. 1 25

LE MULATRE ET L'AFRICAINE, mélodrame en 3 actes, par MM. Frédéric et Laqueyrie 1 25

LA PETITE SOMNAMBULE, vaudeville en un acte, par MM. Ch. Dupeuty et Ferd. de Villeneuve. 1

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE DIAMANT, mélodrame, en trois actes, par M. Victor Ducange. 1 25

LE COLONEL DE HUSSARDS, mélodrame en trois actes, par MM. Ménissier et Chavanges. 1 25

LE RETOUR A LA FERME, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Achille Dartois et Brisset. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

CORALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

LE

BARIL D'OLIVES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. BRAZIER ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 1er FÉVRIER 1825.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRÉDÉRIC II, roi de Prusse.	M. Lepeintre.
PIRCH, son Page.	M. Victor.
FREEMANN, ancien hussard.	M. Bosquier.
GOBZOOM, juge du Bailliage.	M. Brunet.
PÉTERS, orphelin de 15 ans.	Mlle Jenny-Vertpré.
ANNA, fille de Freemann.	Mlle Mélanie.
Un Paysan.	M. Georges.

Garçons et Filles du Village.

Officiers.

La scène se passe à Rutwen, sur les bords de l'Oder, en 1759.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 20 janvier 1825.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

LE BARIL D'OLIVES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une cour d'auberge; à droite, le corps-de-logis principal; à gauche, l'entrée d'un hangar garni de bottes de paille, et qui communique à une grange; au fond, un mur à hauteur d'appui, au milieu duquel est placée la porte de l'auberge, avec l'enseigne en dehors; on apperçoit l'Oder qui serpente au pied de la colline.

SCÈNE PREMIÈRE.

PÉTERS, ANNA, GARÇONS ET FILLES.

PÉTERS *est debout sur un banc de pierre, entouré des garçons et des filles qui battent des mains;* ANNA *seule est vers le fond et paraît écouter le bruit éloigné du canon qui s'est fait entendre pendant l'ouverture, et qui cesse tout à fait au lever du rideau.*

TOUS, *battant des mains.*

Bravo ! bravo, Péters !

PÉTERS, *debout et d'un ton magistral.*

Par ainsi, comme les preuves sont claires, que le dépositaire est un coquin, nous le condamnons à restituer à Freemann les cent fréderics d'or, et à être pendu pour lui apprendre à être honnête.

TOUS, *de même.*

Bien jugé ! bien jugé !

CHŒUR.

AIR : *Bravons, bravons les chaleurs de l'été.*

Honneur, honneur au jugement dicté
Par sa prudence
Et par sa conscience !
Qu'ici Péters par nous soit respecté,
Pour ses talens et son intégrité.

UNE JEUNE FILLE.

Mon dieu ! que ce petit Péters a donc d'esprit ! à quinze ans il en sait plus que notre bailli.

LE GARÇON.

Ce monsieur Gobzoom n'est qu'un sot auprès de lui.

LA JEUNE FILLE.

Un ignorant !

PÉTERS, *descendant de son banc.*

Un imbécile qui ne sait pas son métier ! s'il avait voulu m'écouter, il n'aurait pas jugé hier comme il l'a fait, dans cette affaire du baril d'olives... Il n'aurait pas ruiné mon oncle.

ANNA.

Et toi par contre-coup.

PÉTERS.

C'est clair... Cette auberge, le seul bien que m'ait laissé ma mère, va être mise en vente, pour payer mon apprentissage chez le maître menuisier du canton ; je vous demande comme ça m'amuse... moi qui voulais être grenadier...Quant à mon oncle, il ira travailler en journée dans quelque ferme.

ANNA.

Mon pauvre papa !..

LE GARÇON.

C'est affreux !

LA JEUNE FILLE.

Un vieux soldat ! se voir enlever ses économies !

PÉTERS.

Patience ! la Prusse a un bon roi ; que Frédéric gagne la bataille qu'il est en train de donner à quatre lieues d'ici, à Kunesdorff ; il viendra se reposer dans notre village, et je lui parlerai de son bailli, moi ! (*à Anna qui est toujours dans le fond*). Eh bien ! ma petite Anna . comment va la bataille ?

ANNA.

Je n'entends plus le canon , mais aussi vous faites tant de tapage.

PÉTERS, *à ses camarades*.

Allez-donc savoir des nouvelles , vous autres :.. Dieu ! si j'étais libre, moi ; je serais là au milieu des coups de fusil ! pif, paf !... mais, mon oncle m'a défendu de sortir.. Il sait que je serais capable de me faire tuer , quoique je n'aie pas la taille. (*Ils reprennent le chœur*).

Honneur, honneur au jugement dicté
Par, etc. etc.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE II.

PÉTERS , ANNA.

PÉTERS , *écoutant.*

On n'entend plus rien ! c'est clair... Les Russes son battus. (*se frottant les mains*) Oui , je parlerai au roi... quoique je n'aie pas l'honneur de le connaître... et nous verrons.

ANNA.

Allons , Péters , vas-tu recommencer ? tu feras tant, que M. Gobzoom deviendra notre ennemi juré. A quoi sert de te moquer publiquement de lui ? de le contrefaire ?

PÉTERS.

Ça me soulage... Quand je pense qu'il est cause de notre malheur , ça me met dans des rages !... ce baril d'olives... je l'ai sur le cœur... Dieu de dieu ! non , c'es

qu'on n'a pas d'idée d'un jugement bête comme celui-là, un enfant de deux ans y aurait vu plus clair que lui.

ANNA.

Eh bien! imite mon père! c'est un vieux soldat, et il dit qu'il respectera ce jugement comme sa consigne.

PÉTERS.

Oh! il n'y a pas de consigne qui tienne. C'est que moi je n'ai peur de personne (*il aperçoit Frédéric qui sort du hangard à gauche et se met derrière Anna*) Qu'est-ce que c'est que ce monsieur-là?

ANNA.

Il sort de la grange...

PÉTERS.

Eh bien, il est sans gêne... sans prévenir le maître de la maison...

SCÈNE III.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC, suivi de PIRCH.

(*Frédéric a son habit bleu ordinaire, sans décorations; ses bottes sont couvertes de poussière; Pirch est aussi en uniforme très-simple et en désordre.*)

FRÉDÉRIC, *bas à Pirch.*

Ils sont seuls maintenant, nous pouvons les interroger.

PIRCH, *bas.*

Je vous en conjure, sire, de la prudence; j'ai cru voir un parti de cosaques de l'autre côté de l'Oder.

FRÉDÉRIC, *haut.*

Eh bien, mes petits amis, est-ce que vous avez peur de nous?

ANNA, *intimidée.*

Dam'! monsieur, quand on ne connaît pas les personnes.

PÉTERS, *passant devant elle.*

Du tout, on n'a pas peur; mais on est bien aise de savoir qui l'on reçoit chez soi, surtout quand on se permet d'entrer par des portes dérobées.

FRÉDÉRIC, *riant.*

Ah! ah! des portes dérobées... à une grange, vous êtes bien défiant, mon petit bonhomme.

PÉTERS, *offensé.*

Mon petit bonhomme, eh bien! il est joliment familier!

AIR : *Quand on s'y prend bien poliment.*

Mais voyez donc, voyez donc comme
C'monsieur prend un air important.
Ah! ça, pour m'app'ler p'tit bonhomme,
Vous n'êtes déjà pas si grand.
Petit bonhomme est un mot qui me blesse,
Petit bonhomme est une impolitesse,
Et je vous le dis hautement,
Si l'on pouvait d'viner souvent
A qui certain discours s'adresse,
On parlerait plus poliment.

FRÉDÉRIC, PIRCH, *ensemble.*

Oui, s'il savait à qui cela s'adresse,
Il parlerait plus poliment. (*bis.*)

FRÉDÉRIC.

Dites-moi, c'est bien ici le village de Rutwen?

ANNA.

Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Vous n'y avez vu, depuis ce matin, aucun corps de l'armée prussienne?

PÉTERS.

Pas un uniforme !

FRÉDÉRIC, *bas à Pirch.*

C'est inconcevable. (*haut*) Ecoute, Péters.

PÉTERS.

Il sait mon nom.

FRÉDÉRIC.

Dès que ton oncle Freemann sera de retour, tu me l'enverras.

PÉTERS.

Mon oncle Freemann ?

ANNA.

Vous le connaissez.

FRÉDÉRIC.

Du tout.

PÉTERS.

Vous le demandez.

FRÉDÉRIC.

Justement, pour faire connaissance. N'est-ce pas un ancien hussard ?

ANNA.

Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Honnête ?

PÉTERS.

Comme le Roi.

FRÉDÉRIC.

Brave?

PÉTERS.

Comme un régiment.

FRÉDÉRIC.

Qui vient de perdre un procès?

PÉTERS.

Quoi, vous savez aussi?

FRÉDÉRIC, *montrant la grange.*

Parbleu, j'étais là, tandis que tu prononcais ton jugement... et que tu cassais celui du bailli.

PÉTERS.

Comment, monsieur (*bas à Anna*) Par exemple, est-il indiscret d'écouter comme ça aux portes?

FRÉDÉRIC.

Occupons-nous du plus pressé, je prends ton auberge.

PÉTERS.

Qu'est ce que c'est? vous prenez mon auberge?

FRÉDÉRIC, *relevant la tête.*

Tu ne la refuseras pas, j'espère, à deux officiers de Frédéric?

ANNA.

De Frédéric!

PÉTERS, *vivement.*

Bien au contraire, tout ce que je possède... tout ce que j'ai... Dieu! des officiers du Roi!

FRÉDÉRIC.

C'est bien, fais-nous préparer un logement et à dîner.

ANNA.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Nous n'avons qu'du lard et du pain.

FRÉDÉRIC.

Je m'en contenterai, ma chère.

PÉTERS.

Dans notre cave y n'y a plus d' vin.

FRÉDÉRIC.

Eh! bien, je boirai de l'eau claire.

ANNA.

J'n'avons qu'un logement tout petit.

FRÉDÉRIC.

Je le prendrai, vaille que vaille.

PÉTERS.

Et pas un mat'las dans un lit.

FRÉDÉRIC.

Je dors comme un roi sur la paille.

PÉTERS.

Oh! alors! vous serez servi dans la minute (*à Anna*) Viens vite, ma petite Anna.

PIRCH, *bas à Péters.*

Surtout le plus grand silence sur notre arrivée. (*Ils sortent*).

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, PIRCH.

FRÉDÉRIC, *les regardant s'en aller.*

Ces enfans m'intéressent : il faudra que j'éclaircisse l'histoire de ce procès. (*à son page*) Eh bien! mon pauvre Pirch, tu parais tout découragé.

PIRCH.

Ah! sire! quelle journée! votre armée dispersée; les Russes vainqueurs! et...

FRÉDÉRIC.

Oui, il nous souviendra de Kunesdorff.

AIR : *du Dieu des bonnes gens.*

Mon cher ami, cette défaite,
Ici, pour moi, n'a rien de surprenant;
La fortune est femme et coquette:
Et Frédéric n'est pas du tout galant.

PIRCH.

Soltikoff peut en montrant quelque audace,
Etre dans huit jours à Berlin.

FRÉDÉRIC.

Ah! mon ami, si j'étais à sa place,
Moi, j'y serais demain. (*bis.*)

En tous cas, si j'étais dépouillé de mes états, je me flatte du moins qu'il n'y a pas de souverain qui ne voulût me prendre pour son général.

PIRCH.

Eh quoi ! sire, vous pouvez conserver encore votre gaîté; es avant-postes de l'ennemi couvrent déjà l'autre rive de 'Oder; ce n'est que par un prodige que vous avez pu agner ce village sans être reconnu.

FRÉDÉRIC.

Dis par ton courage et ta présence d'esprit, mon cher Pirch ! franchement pour un soldat nouvellement sorti des ages, j'ai été fort content de toi.

PIRCH, *modestement.*

AIR : *Comme il m'aimait.*

Je vous suivais. (*bis*)

FRÉDÉRIC.

Chacun t'a vu dans la bataille,
Partout où grondaient les mousquets.

PIRCH.

Je vous suivais. (*bis*)

FRÉDÉRIC.

Frappant et d'estoc et de taille,
On te trouvait sous la mitraille.

PIRCH, *vivement.*

Je vous suivais. (*ter*)

FRÉDÉRIC, *lui frappant sur l'épaule.*

Sois tranquille, au surplus.... nous prendrons bientôt ne revanche éclatante.... Le général Fink a mes ordres, out est prévu.... et ce petit échec va donner aux Russes ne confiance qui leur sera fatale !... Mais je suis excédé de atigue. Pirch (*montrant la grange*), je vais me reposer ne heure .. tu prendras ma place après...

PIRCH.

Eh ! quoi, sire, dans cette misérable grange ?

FRÉDÉRIC.

J'y serai parfaitement ! à la vérité, je crois que je n'aurai pas beaucoup de monde à mon petit coucher; mais c'est juste, quand cela va mal, les courtisans ne se montrent guère. (*montrant l'intérieur de la grange*). Dispose là tout ce qu'il faut pour écrire. (*Pirch tire de sa poche*

un portefeuille avec une écritoire, et entre dans la grange.)

FRÉDÉRIC, *seul.*

Freemann ! ancien hussard! ce procès m'occupe malgré moi; il faudra que je sache la vérité, et s'il était victime d'une injustice... Corbleu ! je ne le souffrirais pas!....

AIR *nouveau de M. Blanchard.*

Quand de ses jours il fit le sacrifice
Pour le maintien de mon trône et des lois ,
Il dut au moins compter sur ma justice,
Et c'est à moi de défendre ses droits.
Fier des succès de sa patrie,
Un soldat généreux oublie
Le prix qu'il devait obtenir. . . (*bis.*)
Mais son roi doit s'en souvenir.

Un courtisan vient vanter ses services,
Et par l'intrigue arrache des bienfaits ;
Mais le soldat couvert de cicatrices,
Souffre en silence et ne se plaint jamais.
Ah ! quand son courage fidèle
Se tait et jamais ne rappèle
Son sang , versé pour me servir... (*bis.*)
C'est à moi de m'en souvenir.

(*Pirch reparaît.*)

Pirch, pendant que je vais reposer , parcours ce village, informe - toi de la situation des Russes , et sache si ma garde s'est ralliée sur Goritz... Ah ! prends aussi quelques renseignemens sur ce Freemann, dont le procès occupe tant les esprits.

PIRCH.

Eh ! quoi, sire, au milieu des dangers qui vous environnent.... lorsque votre propre sûreté exige...

FRÉDÉRIC, *sévèrement.*

Monsieur, c'est toujours le moment de réparer une injustice.

AIR : *Vaudeville de la robe et les bottes.*

Je ne sais pas si la victoire
M'abandonnera sans retour ,
Dans tous les cas il est une autre gloire
Que je dois briguer en ce jour.

Lorsqu'en retraite il me faut battre,
Aux malheureux je puis encor songer;
Si je n'ai plus d'ennemis à combattre
J'ai des sujets à protéger.

Allez, monsieur. (*Pirch s'incline et sort*) Et nous, passons dans ma chambre à coucher... elle n'est pas brillante, mais j'espère bien que demain mon ami Soltikoff n'aura pas même le temps de jouir d'un aussi bon lit. (*Il entre dans la grange; dès qu'il a disparu, on entend en dehors la voix de Péters*).

SCÈNE V.

PÉTERS, ANNA, *en dehors*.

PÉTERS, *en dehors*.

Anna!

ANNA, *en dehors*.

Je descends.

PÉTERS, *entrant*.

Viens, vite (*Anna entre*) Eh bien! où étais-tu donc?

ANNA.

Pardine! à ma fenêtre, pour voir passer le roi.

PÉTERS.

On dit qu'il est un peu retardé dans sa marche..., mais mon oncle va nous donner des nouvelles... je venais prévenir cet officier... eh bien! où c'qu'il a passé?

ANNA.

Chut! tu ne le vois pas... dans la grange; ne le réveille pas; ce pauvre homme paraissait si fatigué...

PÉTERS.

Tiens, c'est vrai, le v'là endormi entre deux bottes de paille... il n'est pas dégoûté, il lui en faut deux!...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, FREEMANN, *une carabine à la main*. (*Il entre brusquement sans voir ses enfans.*)

FREEMANN, *à lui-même*.

Mille carabines! qui est-ce qui se serait attendu à cela? la bataille perdue!

PÉTERS et ANNA.

Mon oncle! mon père !

FREEMANN, *brusquement.*

Eh ! morbleu, laissez-moi.

ANNA, *effrayée.*

Qu'est ce qu'il a donc ?

FREEMANN, *hors de lui.*

J'ai.... j'ai... que je suis furieux.... que je donnerais ma vie pour être encore à côté de mon brave colonel.

PÉTERS, *avec joie.*

Ah ! nous avons donc gagné la bataille ?

FREEMANN.

Au contraire. (*les prenant tous deux par la main*) Nous sommes... je ne peux pas dire ce mot là... les Russes seront ici dans deux heures... et l'on ne sait ce que Frédéric est devenu !

PÉTERS ET ANNA.

Ah! mon Dieu !

FREEMANN.

J'ai déjà rencontré autour du village deux ou trois figures de Kalmouks, rien que leur physionomie me donnait des envies de... (*il fait le geste de sabrer*) mille bombes ! (*vivement*) je ne veux pas les voir ici d'abord.

AIR : *Qu'il est flatteur d'épouser celle.*

Le vieux houzard sera fidèle,
A son roi comme à son pays ;
Jamais des enn'mis la séquelle
Ne mettra l'pied dans not' logis.
Avant d'pénétrer dans c'te place,
Ils livreront bien des assauts,
Y m's'rait trop dur de voir en face
Ceux qui tant d'fois m'ont tourné l'dos.

Qu'on ferme toutes les portes, qu'on ne reçoive aucun étranger...

PÉTERS.

C'est bien facile à dire, il y en a déjà deux.

FREEMANN.

Ici ?

ANNA.

Qui se disent officiers prussiens.

FREEMANN.

C'est sans doute un prétexte, où sont-ils ?

PÉTERS.

En v'là un qui dort dans la grange.

FREEMANN, *y allant.*

Morbleu ! je vais le.... (*il s'arrête en regardant*)que vois-je ?.... (*il porte la main à son bonnet*) (*à part*) C'est lui !

ANNA.

Qu'est-ce donc, mon père ?

FREEMANN, *immobile.*

Rien, rien. (*à part*) Fréderic !... Dans quel abandon !... ah !(*il s'essuie les yeux*).

PÉTERS.

Eh bien ! vous avez les larmes aux yeux? est-ce que vous connaissez cet officier ?

FREEMANN, *de même.*

Non, non... mais c'est égal, celui-là peut rester sans inconvénient... Allons, allons ; laissez-moi, le meûnier Arnoldi vous attend... il faut quitter le village... moi je reste... j'ai encore là haut quelques balles que je ne veux pas laisser perdre.

ANNA, *qui s'est rapprochée.*

Comment, vous allez vous battre ?

PÉTERS.

Y pensez-vous ? vous qui aviez juré de ne plus servir Frédéric !

FREEMANN.

Laissez-moi... laisez-moi... çà ne vous regarde pas...

ANNA.

Ah ! mon pauvre cousin.

PÉTERS, *s'en allant.*

Aussi, pourquoi le roi va-t-il perdre la bataille? je vous demande un peu ce qui lui coûtait de la gagner. Si j'avais été là.

SCÈNE VII.

FREEMANN, *seul.*

Ne plus servir Frédéric ! Ah ! quand je disais cela, il était heureux !

AIR *nouveau de M. Blanchard.*

Après trente ans, couvert de cicatrices,
Lorsque j'ai vu tous nos jeunes soldats
A Frédéric prodiguer leurs services,
J'ai dû renoncer aux combats,
Car il pouvait se passer de mon bras.
Sujet fidèle, il est just' que j'témoigne
Tout l'intérêt qu'il m'inspire aujourd'hui;
Ah ! d'un grand roi, quand le bonheur s'éloigne,
C'est le moment de s'r approcher de lui.

SCÈNE VIII.

FREEMANN, ensuite PIRCH.

FREEMANN, *à lui-même.*

Frédéric seul ici ! s'il était découvert ! quel parti prendre? Allons, du sang froid... et profitons de la première occasion ! (*il se retourne*) On vient de ce côté... un officier prussien ! sans doute celui qui l'accompagnait... ne nous montrons pas. (*Il se cache derrière l'avance du hangard, de manière que le public puisse l'apercevoir de temps en temps. Pirch entre par le fond.*

PIRCH, *regardant de tous côtés.*

Personne! (*Il s'avance près de la grange, pose son chapeau sur un banc près du hangard, et appèle à demi-voix.*) Sire ! sire !

SCÈNE IX.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

C'est toi, Pirch? eh bien ! quelle nouvelle?

PIRCH.

Le général Finck occupe les hauteurs de Goritz ; les Russes pour le tourner se sont engagés dans les défilés de Rutwen.

FRÉDÉRIC.

A merveille ! ils donnent dans le piège; et si ma garde était avertie et pouvait me rejoindre, dans trois heures, j'en réponds, Soltikoff serait perdu sans ressource.

PIRCH.

J'y avais pensé; mais comment faire parvenir les ordres de votre majesté?... des postes ennemis occupent les environs, les paysans savent qu'il y va de la vie...

(*Freemann, comme frappé d'une idée, tire de sa poche un crayon et écrit.*)

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! nous irons tous deux porter mes ordres.

PIRCH.

Ah ! sire, vous exposer!

FREEMANN, *à part.*

Non, morbleu !

AIR : *du Renégat.*

PIRCH.

Si vous daignez y consentir,
J'irai seul.

FRÉDÉRIC.

Suivez-moi, vous dis-je.

FREEMANN, *à part.*

Non, non, c'est moi qui vais partir.

PIRCH.

Ah ! combien ce projet m'afflige !

FRÉDÉRIC.

Venez, monsieur; pour moi ne craignez rien.

FREEMANN, *à part.*

De le sauver, oui, c'est le seul moyen !

ENSEMBLE.

FRÉDÉRIC, *à part, regardant Pirch.*

Ah ! de son courage fidèle,
Je suis atteudri malgré moi;
Pour payer un si noble zèle,
Que je suis heureux d'être roi !
Je suis heureux d'être son roi.

PIRCH et FREEMANN, *chacun à part.*

Soldat soumis, sujet fidèle,
De l'honneur je suivrai la loi;
Pour nous la mort est toujours belle,
Quand on la souffre pour son roi.
Oui, je voudrais sauver mon roi.

(*A la fin de cet ensemble, Freemann s'est approché, sans être vu, du chapeau de Pirch qui est sur le banc; il y glisse un papier et s'éloigne par le fond.*)

FREEMANN, *au fond et à part.*

Allons, que le ciel veille sur mes enfans ! (*Il sort.*)

SCÈNE X.

FRÉDERIC, PIRCH.

FRÉDÉRIC.

Venez, monsieur; pas d'observation... Suivez moi à l'instant...

PIRCH, *allant prendre son chapeau.*

Sire, je vous en conjure, que je parte seul... (*il aperçoit le papier.*) Que vois-je ! ce papier...

FRÉDÉRIC,

« Ne quittez point le Roi ; ses ordres sont en mains sûres ; je cours les exécuter ou mourir pour lui ! »

PIRCH.

On nous écoutait !

FRÉDÉRIC.

Comment ! quelqu'un m'a donc découvert ?

PIRCH.

Je ne me suis confié à personne.

FRÉDÉRIC, *tournant le papier et l'ouvrant.*

Eh ! mais, ce papier... c'est un ancien congé de réforme (*il lit*) « Louis Freemann, brigadier au troisième... » (*vivement*) Freemann ! c'est lui qui est parti.

PIRCH.

Quel homme singulier ! nous ne l'avons pas entrevu.

FRÉDÉRIC.

N'importe, je suis tranquille ; Freeman... un vieux soldat.. l'ordre sera aussi fidèlement exécuté que par toi-même, mon cher Pirch... Mais ce mouvement ne peut être effectué avant deux heures.... Eh parbleu ! pendant que ce brave homme s'occupe de mes affaires, il est bien juste que je fasse les siennes ; je veux voir le bailli, et... Justement voici la petite Anna. Va te reposer à ton tour, mon cher Pirch.

PIRCH, *s'inclinant, et à part.*

Ah ! je ne quitte pas cette porte. (*Il feint d'entrer dans la grange et sort par le fond*).

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC, ANNA.

ANNA, *pleurant.*

Bonté divine ! je savais bien qu'il nous arriverait malheur ! ah ! monsieur l'officier, protégez-nous contre ce M. Gobzoom qui veut faire arrêter mon petit cousin.

FRÉDÉRIC.

Ah! oui, parce que Péters s'est permis de se moquer du jugement de M. le bailli, Péters a tort... Il s'agissait, je crois, d'un dépôt?

ANNA.

Oui, monsieur l'officier.... cent frédérics d'or. En partant pour l'armée, il y a huit ans, mon père déposa cette somme chez un habitant du village.... un très-honnête homme... à ce qu'on dit... mais par un excès de précaution, mon père crut devoir lui laisser ignorer le trésor qu'il lui confiait, il le cacha au fond d'un baril rempli d'olives.

FRÉDÉRIC.

A son retour... Freemann n'a plus retrouvé le baril?

ANNA.

Pardonnez moi, il a retrouvé le baril, les olives, mais plus d'argent.

FRÉDÉRIC.

Le dépositaire a nié l'existence de la somme?

ANNA.

Mon dieu, oui...

FRÉDÉRIC.

Et c'était là toute la fortune de votre père?

ANNA.

Absolument.

FRÉDÉRIC.

Mais puisqu'il a servi longtemps, il doit avoir sa retraite et la pension.

ANNA.

C'est-à-dire... il n'en a que la moitié.

FRÉDÉRIC, *vivement.*

Quoi! pas de pension? corbleu! si le roi le savait!

ANNA.

C'est bien vrai, mais...

AIR *de Mademoiselle Lecomte.*

Faudrait avoir l'courage
D'aller jusqu'à Berlin,
Et là, sur son passage,
Prendr' la parole en main.
Faudrait pouvoir l'instruire
Que l'on manque à sa loi.
Mais qu'est-c' qu'ira lui dire?
Ça n's'ra ni vous ni moi.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi pas?

ANNA.

Comme vous vivez à la cour... vous craindriez de vous faire des ennemis, vous avez peut-être une bonne place.

FRÉDÉRIC.

Mais, oui.... elle n'est pas mauvaise.... (*on entend du bruit.*) Eh! mais quel bruit?

ANNA, *effrayée.*

Ah, mon dieu! c'est ce vilain bailli...

FRÉDÉRIC.

Ne craignez rien... je reste là. (*On ouvre.*)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, GOBZOOM, suivi de plusieurs PAYSANS, PIRCH, *qui entre et sort, et vient parler bas au roi.*

GOBZOOM.

C'est bien; qu'on ne bouge pas, et qu'on ne laisse sortir

personne. (*en entrant.*) Ah! ah! nous venons d'en apprendre de belles! il paraît que M. Freemann élève son neveu dans de jolis principes... sans que ça paraisse.

ANNA.

Monsieur le bailli...

GOBZOOM.

S'attaquer à un Gobzoom! vous ne connaissez pas les Gobzoom... ma chère amie... famille nombreuse et respectable. Mon grand père, Nicolas Gobzoom était l'aigle de la procédure; mon bisaieul, Boniface Gobzoom était un César pour le criminel; et moi..

AIR : *Faut l'oublier.*

Sans m'en douter, de la malice
Je fus toujours l'enfant gâté.
Il n'est pas de difficulté
Que l'habitude n'applanisse.
J'ai tant d'esprit, sans m'en douter,
Lorsque je suis en exercice,
Que ceux qui viennent m'écouter,
Disent que je rends la justice
Sans m'en douter (*bis.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Ah! bon Dieu! quel magistrat!

GOBZOOM.

Et un petit valet d'auberge se moquera de nous impunément!

ANNA.

Si vous écoutez de faux rapports...

GOBZOOM.

De faux rapports! il a dit que j'étais un imbécile... J'ai cent témoins qui me l'ont répété.

FRÉDÉRIC.

Oui, je l'ai entendu.

ANNA.

Comment, monsieur!...

GOBZOOM.

Mademoiselle... n'influencez pas les témoins.... C'est qu'une jolie figure vous retourne un procès. (*à Frédéric.*) Ne craignez rien, bonhomme. (*à part.*) Drôle de figure... c'est quelque caporal du temps du roi Guillaume (*haut*) Ah ! voici le délinquant. (*Au moment où l'on amène Péters, Frédéric sans être remarqué rentre dans la grange.*)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, PÉTERS, *conduit par deux paysans.*

PÉTERS.

Laissez-moi donc.

GOBZOOM.

Petit drôle... c'est donc toi qui t'avises d'insulter la justice... en ma personne ?

PÉTERS.

Tiens, quand on insulte la justice ; vous prenez ça pour vous?

GOBZOOM.

Encore une impertinence !...

PÉTERS.

Mais, monsieur le bailli, de quoi vous plaignez vous? je m'amuse à juger les procès qui occupent le pays, ça n'offense personne...ceux que je condamne ne s'en portent pas plus mal après...je les écoute avant de les juger, ce qui est quelque chose; je ne les ruine pas en frais, ce qui est beaucoup ; et si nos jugemens ne sont pas d'accord, c'est que ma justice et la vôtre ne se ressemblent pas.

GOBZOOM.

Oui, monsieur le raisonneur, pour commencer l'instruction, vous allez coucher en prison, ainsi que votre oncle Freemann.

PÉTERS, *à Gobzoom*

Quoi ! Freemann en prison ! ah ! il est si vieux !

GOBZOOM.

C'est pour cela! il en a fait bien d'autres.

ANNA.

Mais Péters! il est si jeune!

GOBZOOM.

Raison de plus !... il en feroit bien d'autres.

TOUS.

Ah! monsieur le bailli.

GOBZOOM.

Si on résiste.... j'envoie tout le village au cachot.... sans que ça paraisse; allons, allons, marchons...

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, FRÉDÉRIC, *sortant de la grange, une lettre pliée à la main.*

FRÉDÉRIC.

Un moment, monsieur le bailli.

GOBZOOM.

C'est bon, mon cher ami, vous déposerez plus tard; qu'est-ce que c'est que ce papier?

FRÉDÉRIC.

C'est une lettre du Roi, dont je suis porteur.

TOUS.

Une lettre du Roi!

FRÉDÉRIC.

Et qui vous est adressée.

GOBZOOM, *s'inclinant.*

A moi?... certainement... quel que soit l'ordre de sa majesté. Fût-il impossible, ça sera fait. (*aux paysans, en ouvrant le papier.*) Le Roi qui m'écrit pour me dire : *parcourant à mi-voix.*) que je ne me mêle de rien dans cette affaire, et que j'obéisse en tout aux ordres de M. Du-

four, secrétaire de la chancellerie. (*Haut.*) Certainement, c'est une preuve de confiance dont je sens tout le prix.... (*regardant Frédéric.*) Monsieur Dufour, serait-ce par hasard?...

FRÉDÉRIC.

C'est moi-même...

GOBZOOM.

Ah! monsieur.... enchanté.... je disais bien aussi.... ces traits nobles, distingués... vous avez sans doute une mission spéciale...

FRÉDÉRIC, *montrant Péters.*

Je vais d'abord interroger ce jeune homme.

GOBZOOM, *à Péters.*

Ah! ah! monsieur le docteur, votre affaire est bonne.

ANNA.

Mon pauvre Péters!

FRÉDÉRIC, *haut.*

Pirch! emmenez la petite. . (*à Gobzoom*) Monsieur le bailli?

GOBZOOM, *aux paysans.*

Éloignez-vous, vous autres; il paraît que nous allons délibérer. (*Il s'approche de Frédéric avec importance.*)

FRÉDÉRIC.

Allez vous-en, et ne revenez que quand je vous ferai appeler.

GOBZOOM, *de même.*

C'est entendu; vous pouvez être sûr que je m'acquitterai de cette mission délicate, avec toute l'énergie dont je suis capable... (*aux paysans.*) Suivez-moi tous...

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC, PÉTERS.

PÉTERS, *à part et s'excitant.*

Ah! tout le monde se met contre moi, nous allons voir.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Son caractère me plaît, il ne s'effraye pas. (*Haut*) Approchez, monsieur.

PÉTERS, *d'un ton mutin.*

Me voilà, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce que c'est que ce ton-là!

PÉTERS, *de même.*

C'est celui qui convient à un homme qui est chez lui et que l'on veut vexer; qu'est-ce que c'est donc que ça!

FRÉDÉRIC.

Sais-tu que je suis ici pour t'interroger!

PÉTERS.

Oui, vous vous entendez avec le bailli... Allez vous devriez rougir; et si jamais je me trouve face à face avec le Roi, vous passerez un mauvais quart d'heure.

FRÉDÉRIC.

Vous vous trompez.

AIR : *Gn'y a que Paris.*

Frédéric prétend avant tout
Que l'on n'outrage point un juge,
Et qu'on exécute partout
Ses lois qui sont notre refuge ;
Ainsi, monsieur, au nom du roi !
Répondez-moi (*quater.*)

PÉTERS.

Qu'on exécute ses lois, c'est juste : vous m'y faites penser! Où est donc le registre de l'auberge. (*Il prend un registre qui est sur le banc, l'ouvre et se met devant Frédéric.*)

Même air.

Un' de ses lois dit, pour raison,
Qu'chaqu' voyageur mett' sur un' page
Son état, son âge et son nom,
Et surtout le but d'son voyage.
Ainsi, monsieur, au nom du roi !
Répondez-moi. (*quater.*)

FRÉDÉRIC.

Comment!

PÉTERS.

Je suis le maître d'auberge ; c'est moi qui vous interroge...

FRÉDÉRIC, *un peu déconcerté.*

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc, ce petit bonhomme !

PÉTERS.

Si vous refusez de répondre, la loi est formelle, je vous fais arrêter.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oh ! le malin démon!

PÉTERS.

Votre nom, monsieur !

FRÉDÉRIC, *riant.*

Mon nom... mon nom... il est sur l'ordre du Roi.

PÉTERS.

Oui, je sais bien, il y a dessus, M. Dufour; mais votre compagnon, à qui je me suis informé, dit que vous vous appelez le baron d'Herlem... Ce matin vous étiez officier; à présent vous voilà secrétaire : donc vous avez un nom supposé, donc l'ordre est faux ou surpris, donc le but de votre voyage est suspect, donc mon devoir est de vous faire arrêter.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le petit coquin va me découvrir.... (*haut*) Cela suffit, monsieur l'aubergiste, c'est chez le bailli lui même que vous allez me suivre.

PÉTERS.

Attendez, il y a encore une loi.

FRÉDÉRIC, *impatienté.*

Ah ! il a une provision de lois à ses ordres ; je crois qu'il sait le code prussien mieux que moi.

PÉTERS.

Celle-ci, c'est une loi de la maison : Lorsqu'un voyageur cesse d'être notre hôte, il ne peut sortir qu'il n'ait payé sa dépense.

FRÉDÉRIC.

Il n'y a rien à dire, et quoique je n'aie pas dîné... tenez. (*Il lui donne une pièce d'or*).

PÉTERS.

De l'or... je ne puis pas vous rendre, il faut que j'aille changer. (*Il la regarde en tous sens.*) Tiens... c'est Frédéric qu'ils ont voulu faire là...

AIR : *du Carnaval.*

Ça peut m'servir un jour à le r'connaître,
C'bon Frédéric, qui n'vint jamais ici;
J'gage qu'à mes yeux si je l'voyais paraître,
Sur c'te pièc' là, j'dirais ben vîte : c'est lui !
Jarni ! qu'les rois sont heureux sur la terre !
L'or et l'argent reproduisent leurs traits,
Et les gens mêm' qui leur déclar'nt la guerre,
N'sont pas fâchés d'posséder leurs portraits.

Eh ! mais... c'est drôle ; il me semble que j'ai vu cette figure-là quelque part... (*levant les yeux sur Frédéric*) Ah mon dieu !

FRÉDÉRIC.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

PÉTERS, *tremblant de tous ses membres.*

Ah ! ah ! là, là ! j'en ai fait de belles ! je suis perdu !

FRÉDÉRIC.

Eh bien ! vas donc changer.

PÉTERS, *balbutiant.*

Certainement, monsieur l'officier... parce que vous devez... assez me connaître... pour croire que mon intention... (*tombant à ses pieds*) ah ! sire, je tombe à vos genoux.

FRÉDÉRIC.

Ah ! le petit malheureux !

PÉTERS, *criant à tue tête.*

Je suis un misérable, sire...

FRÉDÉRIC.

Il va me faire connaître !

PÉTERS.

Que votre majesté... sire.

FRÉDÉRIC.

Tais-toi.

PÉTERS.

Me pardonne, sire.

FRÉDÉRIC.

Eh ! tais toi donc, bourreau; veux-tu ameuter tout le village?... Levez-vous, monsieur; obéissez !... et surtout pas un mot qui puisse faire soupçonner que vous me connaissez...

PÉTERS.

Je me tais.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, PIRCH *rentre.*

FRÉDÉRIC, *à Pirch.*

Fais rentrer le bailli... qu'il rassemble ses gens, l'adversaire de Freemann; et que tout le monde se rende ici sur le champ... ah ! encore un mot. (*il lui parle bas .*)

PÉTERS, *à part.*

Ca me regarde, c'est sûr... où me suis-je fourré ? j'ai bien la mine, avant d'entrer dans les grenadiers, de faire connaissance avec la schlague.

(*Pirch est sorti pendant cet* à parté.)

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, GOBZOOM, ANNA (*Ils entrent de deux côtés différens, Anna va consoler Péters.*)

GOBZOOM, *allant à Frédéric avec empressement.*

Vous me demandez, monsieur le secrétaire? Tous mes gens vont se rendre ici.. est-ce pour transférer le prévenu?

FRÉDÉRIC, *en confidence.*

Ma foi, monsieur le bailli, l'affaire devient très-difficile..

GOBZOOM.

Tant mieux, les affaires difficiles, c'est mon fort, sans que ça paraisse! Il n'a rien avoué...

FRÉDÉRIC.

Au contraire... il persiste dans son opinion à votre égard... avec une force...

GOBZOOM.

C'est-à-dire, qu'il prétend toujours que je suis un...

FRÉDÉRIC.

Un imbécile. Mieux que cela, il veut le prouver; et comme on ne peut pas refuser ces choses là, je l'ai admis à la preuve...

GOBZOOM.

Comment! vous l'avez admis... Permettez...

FRÉDÉRIC.

Pour cela, il ne demande qu'une chose, c'est qu'on recommence le procès de Freemann.

GOBZOOM.

Le dépôt prétendu dans un baril d'olives? Ah! s'il n'a pas d'autre moyen... c'est peut-être ce que j'ai le mieux jugé dans toute ma vie... la seule affaire ou je suis sûr de mon fait.. Vous avez déposé des olives... on vous rend des olives... qu'est ce que vous demandez...

FRÉDÉRIC.

Nous allons la réviser pour la forme.

GOBZOOM.

J'entends, pour confondre ce petit coquin, c'est bien. (*Pendant ce tems on a placé un fauteuil au milieu du théâtre par les ordres de Pirch, et une chaise de côté pour le roi.*

GOBZOOM, *s'asseyant.*

Allons, messieurs.

FRÉDÉRIC.

Non, non, levez-vous.

GOBZOOM.

Comment ?

FRÉDÉRIC.

C'est Péters qui va juger.

PÉTERS.

Moi !...

GOBZOOM.

Péters ! par exemple !

FRÉDÉRIC.

C'est encore l'ordre du roi. (*à Péters*) Approchez, monsieur.

PÉTERS, *d'un air suppliant.*

Quoi ! vous voulez ?

FRÉDÉRIC.

Asséyez-vous (*à demi voix*) et répétez votre jugement de ce matin, avec vos camarades.

PÉTERS, *à voix basse.*

Ah, sire ! pardonnez une plaisanterie.

FRÉDÉRIC.

Obéissez !

PÉTERS, *à part.*

Allons, ma foi, au petit bonheur ! (*il s'assied, aux huissiers et d'un air grave*) Faites entrer l'audience !

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, PAYSANS, PAYSANNES.

CHOEUR.

AIR : *Ah ! l'aventure est incroyable.*

Ah ! l'aventure est singulière;
Comment ! c'est par l'ordre du roi !
On va recommencer l'affaire;
Je n'y comprends rien, sur ma foi.

GOBZOOM.

C'est que je suis debout moi, sans que ça paraisse.

FRÉDÉRIC, *à Gobzoom.*

Silence ! (*s'asseyant.*)

L'HUISSIER, *sous le nez de Gobzoom.*

Silence ! l'audience est ouverte.

PÉTERS.

Où est le dépositaire ?

UN PAYSAN, *s'avançant en ricannant.*

Me voici, monsieur le persident.

PÉTERS, *sévèrement.*

On ne rit pas au nez de la justice. Freemann prétend avoir déposé, il y a huit ans, entre vos mains, un baril d'olives, au fond duquel il avait caché cent frédérics d'or.

LE PAYSAN.

Et moi, je soutiens que je lui ai rendu le baril comme il me l'avait confié ; je n'y ai seulement pas touché pendant ces huit ans.... Oh dam ! je suis un honnête homme.

PÉTERS.

C'est ce que nous allons voir, qu'on apporte le baril.

GOBZOOM.

C'est là que je l'attends ; il n'y a pas de preuves...

(*On apporte le baril.*)

PÉTERS, *regardant les olives.*

Oh ! les belles olives! Voyons donc que je les goûte.... (*Il en mange*) Excellentes, ma foi !

GOBZOOM.

Oh ! le petit gourmand ! manger à l'audience ! Passe encore pour y dormir... sans que ça paraisse !

PÉTERS.

C'est qu'elles sont d'une fraîcheur ! Dites-moi donc, monsieur le dépositaire, vous n'avez pas touché au baril pendant huit ans?

LE PAYSAN.

J'en lève la main.

PÉTERS, *vivement et se levant.*

Vous mentez !

LE PAYSAN, *troublé.*

Comment!

PÉTERS, *de même.*

Si vous n'aviez pas ouvert le baril depuis huit ans, les olives seraient gâtées ; mais vous avez eu soupçon de l'argent caché, vous l'avez enlevé, et vous avez mis à la place des olives fraîches. C'est ce qui vous a trahi.

TOUS.

Bravo ! Péters !

LE PAYSAN.

Ah mon dieu ! (*Il disparait dans la foule*).

CHŒUR.

Honneur, honneur, au jugement dicté, etc.

GOBZOOM, *étourdi.*

Qu'est ce qu'il dit donc ? Eh bien ! eh bien ! je n'avais pas pensé à cela ; c'est clair comme le jour... Il a ôté l'argent et a mis à la place des olives fraîches... Et mon greffier qui ne me prévient pas.

FRÉDÉRIC.

Comment, morbleu! il faut qu'un enfant vous apprenne votre métier ! Eh mais, qu'est devenu notre dépositaire ? il s'est évadé !

GOBZOOM.

Oh ! je le retrouverai...

FRÉDÉRIC.

Je l'espère... Le roi le condamne à payer quatre cents frédérics d'or au brave Freemann, et à sortir de Prusse sur le champ. Quant à toi Péters...

SCÈNE XIX.

Les Mêmes, PIRCH, *arrivant en désordre.*

FRÉDÉRIC.

Qu'y a-t-il, Pirch?

PIRCH.

Vous avez sans doute été découvert, l'ennemi s'avance; je viens d'apercevoir un gros de cavaliers qui se dirigent de ce côté. (*aux paysans*) Mes amis, armez-vous, ne souffrez pas qu'on nous enlève Frédéric.

TOUS.

Frédéric !

ANNA.

Le Roi !

PÉTERS.

Lui-même, et nous le défendrons tous.

GOBZOOM, *s'agitant.*

Sa majesté !... Dieu! rangez-vous, éloignez-vous donc... le respect.

FRÉDÉRIC.

Laissez, laissez, monsieur le bailli; j'aime à voir mes amis de près, comme l'ennemi... Suivez-moi, mes enfans.

FREEMANN, *en dehors.*

Me voici, me voici!

ANNA.

C'est mon père !

PÉTERS.

Mon oncle Freemann!

FRÉDÉRIC.

Freemann !

SCÈNE XX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, FREEMANN, *essoufflé et couvert de poussière*, quelques Officiers *qui se rangent au fond.*

FREEMANN, *accourant.*

Ah! sire, l'ennemi s'est retiré à la vue de votre garde ; je l'ai guidée plus heureusement que je ne l'espérais... Elle traverse le village, et le général Finck va attaquer sur le champ.

FRÉDÉRIC, *serrant la main à Freemann.*

Au risque de ta vie, brave homme ! mais tu n'es plus au service.

FREEMANN.

Qu'importe!

AIR : *Vaudeville de l'homme vert.*

Quand il a gagné sa retraite,
Reprenant son ancien état,
Un brave à ses amis répète :
«Messieurs, je ne suis plus soldat.»
Mais que son prince ou sa patrie
Soient en péril un seul moment,
Alors le vieux soldat s'écrie :
» Je suis toujours du régiment.»

FRÉDÉRIC, *lui serrant la main.*

C'est bien! Au surplus, pendant que tu me servais avec tant de dévoûment, je m'occupais de toi... Péters et moi nous avons revu ton procès... Tu l'as gagné; mais nous ne sommes pas quittes! tu as dès aujourd'hui une pension de deux cents frédérics et la place de concierge à Sans-Souci.. Péters, tu entreras à l'école militaire de Berlin, je te chargerai de porter à la petite Anna la dot que je lui destine... mais cela dans quelques années, quand tu seras un homme.

PÉTERS.

Ah ben!... elle a encore le tems d'attendre.

GOBZOOM, *à part.*

Pendant qu'il est en train de distribuer ses grâces, je n'ai qu'à me montrer. (*haut*) Sire!

FRÉDÉRIC.

Ah! je vous oubliais, monsieur Gobzoom!

GOBZOOM, *se rengorgeant.*

Sire! vous êtes bien bon!

FRÉDÉRIC.

Je vous destitue!

GOBZOOM, *interdit.*

Comment! après tout ce que j'ai fait?

FRÉDÉRIC.

Justement.. je ne veux pas que vous en fassiez davantage: dépouiller un vieux militaire de ses droits, de sa fortune, c'est m'attaquer dans ce que j'ai de plus cher. (*on entend le canon dans l'éloignement.*) Mais voici le signal! Allons, messieurs, à cheval.

AIR

Les Russes m'ont rendu visite.
Que voulez-vous? la guerre a ses hasards.
Mais avec eux, il faut que je m'acquitte ;
Entre voisins on se doit des égards.
D'être poli quelquefois je me pique ;
J'entends gronder le canon; et je veux,
Au noble bruit de sa musique,
Les reconduire au moins jusque chez eux.

TOUS.

Vive Frédéric! (*Il sort, suivi de ses officiers, pendant le chœur suivant.*)

CHOEUR *de M. Blanchard.*

De Frédéric célébrons la vaillance,
Et la justice et les nombreux bienfaits ;
Partout, son auguste présence
Devient le gage du succès.

PÉTERS, *au public.*

AIR *nouveau de M. Blanchard.*

Frédéric, avec courage,
Va combattre l'ennemi.
Ah! nous craignons un orage,
Depuis qu'il n'est plus ici ;
Mais à ce grand capitaine,
Joignez-vous à votre tour,
Il remportera sans peine
Deux victoires en un jour.

CHOEUR.

Il remportera, etc.

FIN.

LE
BOURGMESTRE
DE SARDAM,
OU
LE PRINCE CHARPENTIER,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR MM. MELESVILLE, MERLE ET BOIRIE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 5 MARS 1825.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

EDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51, ET COUR DES FONTAINE N°, 7.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
PIERRE Ier, czar de Russie, sous le nom de Michaloff, garçon charpentier . . .	M. LEPEINTRE.
PIERRE FLIMANN, garçon charpentier russe	M. VERNET.
VAN-BETT, bourgmestre de Sardam.	M. POTIER.
LEFORT, ami du czar, et son ambassadeur en Hollande.	M. CAZOT.
Le Marquis de CHATEAUNEUF, ambassadeur français	M. VICTOR.
Lord SIMPLEY, ambassadeur anglais. .	M. BIGNON.
MARIA, nièce du bourgmestre.	Mlle. MÉLANIE.
BROWN, maître charpentier.	M. LEFÈVRE.
Un Officier hollandais.	M. FLEURY.

Charpentiers, Habitans de Sardam, Gardes.

La Scène se passe a Sardam, en 1698.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LE BOURGMESTRE

DE SARDAM.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une vue intérieure des chantiers de Sardam; quelques cabanes de charpentiers, des pièces de bois, des haches, des instrumens; à droite une cloche.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CZAR, FLIMANN.

Au lever du rideau, ils sont assis sur une poutre et causent familièrement. Ils sont vêtus en charpentiers.

FLIMANN.

De par toutes les saintes-barbes de la flotte hollandaise, je veux mourir si je comprends rien à ton compte.

LE CZAR.

C'est pourtant bien clair; mais tu ne m'écoutes pas.

FLIMANN.

Si fait, si fait; voyons un peu... Tu as reçu notre paie de ce mois.

LE CZAR.

Vingt ducats pour chacun.

FLIMANN.

Bon... la dépense?

LE CZAR.

Elle a été forte.

FLIMANN.

Je m'en doute... j'avais du chagrin et j'ai bu ce mois-ci deux fois plus qu'à l'ordinaire... Passe les détails; voyons le total.

LE CZAR.

Total.. il nous revient à chacun douze ducats.

FLIMANN, *très-étonné*.

Qu'est-ce que tu dis donc, Michaloff.

LE CZAR, *se levant.*

Les voici... (*Il les lui donne.*) Es-tu fâché de m'avoir choisi pour ton trésorier?

FLIMANN, *se levant aussi.*

Non parbleu!...

Air : *Contentons-nous d'une simple bouteille.*

Je n'entends rien, d'honneur, à ce mémoire...
Mon camarad' !... ne te trompes-tu pas?
Au cabaret, si j'ai bonne mémoire,
J'ai déjà bu plus de trente ducas...

LE CZAR, *souriant.*

L'ordre, mon cher, de l'aisance est la source.

PIERRE FLIMANN.

C'est un trésor... car sans m'être épargné,
Je vois encor, je vois s'emplir ma bourse,
En dépensant plus que je n'ai gagné.

(*Il serre les ducats.*) Oh! j'aurai de l'ordre.

LE CZAR, *gaîment.*

Sois tranquille, quand je partirai je te donnerai mon secret.

FLIMANN, *vivement.*

Est-ce que tu songes à nous quitter?

LE CZAR.

Non; mais voilà bientôt un an que je suis éloigné de ma famille, de mon pays, et tôt ou tard...

FLIMANN.

Foi de Pierre Flimann, cette séparation me désolera!... Tu es un brave garçon; je t'aime comme un frère : ton humeur franche, ta vivacité, ta brusquerie même, tout cela me convient à merveille; il n'y a pas jusqu'à cette conformité de noms qui ne m'ait attaché à toi... On ne nous appelle que les inséparables, les deux Pierre.

LE CZAR.

Oh! j'ai bien encore à tes yeux une qualité plus précieuse que toutes les autres.

FLIMANN.

Laquelle donc?

LE CZAR.

Eh! parbleu, celle d'écouter avec une patience imperturbable le récit de tes amours pour la nièce de notre imbé-

cille bourgmestre, cette piquante Maria, aussi fine, aussi jolie que son oncle est sot et ridicule.

FLIMANN.

C'est vrai; mais à propos de mes amours... sais-tu que je tremble d'avoir fait une sottise.

LE CZAR.

Cela m'étonne... tu les fais d'ordinaire avec une assurance intrépide.

FLIMANN.

Raillerie à part, je suis inquiet... M. Van-Bett, notre bourgmestre, ne cesse de prendre des informations sur mon compte.

LE CZAR.

Est-ce que tu as quelque affaire d'honneur sur le corps?

FLIMAN.

Ecoute... Je n'ai rien de caché pour toi... Je suis né en Russie, comme tu sais; à dix-huit ans on prétendit que le czar avait besoin de mes services; on me mit un uniforme sur le dos et un mousquet sur l'épaule!... Ma foi, l'état militaire m'ennuyait, et un beau jour je pris mon congé de réforme sans prévenir personne.

LE CZAR.

Ah! je commence à comprendre.

FLIMANN.

Voilà pourquoi je suis venu prendre la hache et le rabot à Sardam; mais mon colonel peut se ressouvenir que j'ai manqué à l'appel.

LE CZAR.

Je conçois .. il faudra nous tenir sur nos gardes.

FLIMANN.

Oui, oui... je soupçonne que tu as aussi quelque frasque à te reprocher... tu évites de parler de ta famille, de ton pays... mais au surplus, ça ne me regarde pas... Ah! j'entends Maria.

SCÈNE II.

Les Mêmes, MARIA.

MARIA, *à la cantonnade.*

C'est bon, monsieur, c'est bon... vous me direz le reste une autre fois. (*entrant.*) Ah! mon Dieu, que ces Français sont pétulans!

FLIMANN.

Hein! qu'est-ce que c'est?

MARIA.

Un jeune officier qui rôde depuis hier dans ce chantier... (*au czar.*) Votre servante, Michaloff.

FLIMANN, *jaloux.*

Un jeune officier... et vous lui avez parlé?

MARIA.

Il l'a bien fallu, pour m'en débarrasser.

FLIMANN, *de même.*

Et qu'est-ce qu'il vous disait?

MARIA.

Bon... des folies... que j'étais charmante... qu'il m'adorait!

Air : *Vaud. de l'Homme vert.*

Il en aurait dit davantage,
Mais je pris la fuite soudain.

PIERRE FLIMANN.

Sont-ils bavards!.. morbleu, j'enrage.

LE CZAR, *riant.*

Allons, calme donc ton chagrin...!
Chez eux c'est un mal de famille,
Et jamais un Français galant
N'a pu voir une jeune fille,
Sans lui dire un mot en passant.

FLIMANN, *avec humeur.*

Oui, un mot par ici... un mot par là... ça fait des conversations tout entières qui ne finissent plus... Enfin, depuis que l'envoyé de France est au château de Riswick, pour traiter de la paix, nous ne voyons ici que des jeunes officiers, des pages très-familiers, très-causeurs, qui font tourner toutes les têtes avec leurs petits mots.

MARIA.

Eh! monsieur Flimann, au lieu de vous occuper des autres, vous feriez mieux de penser au danger qui nous menace.

LE CZAR.

Qu'y a-t-il donc, petite Maria?

MARIA, *à Flimann.*

Il y a, monsieur, que mon oncle est instruit de nos secrets.

FLIMANN.

Ah! diable.

MARIA.

D'abord, il va visiter les chantiers qui sont sous sa surveillance.

LE CZAR, *à part.*

Serais-je découvert?

FLIMANN, *à part.*

Il aura reçu des nouvelles du colonel.

MARIA, *à Flimann.*

C'est clair qu'il veut prendre des informations... (*Voyant Lefort.*) Eh! tenez, voilà déjà un homme qui a l'air de nous espionner.

LE CZAR, *à part.*

C'est Lefort. (*Haut.*) Oh! celui-là n'est pas à craindre; c'est un de mes meilleurs amis.

SCÈNE III.

Les mêmes, LEFORT, *vêtu très-simplement.*

LEFORT.

Bonjour Michaloff, bonjour mon cher Flimann.

LE CZAR, *lui tendant la main.*

Te voilà de bon matin dans notre chantier?

LEFORT.

Une affaire assez importante... (*Bas au Czar.*) Il faut que votre majesté m'accorde un moment d'entretien.

FLIMANN, *lui frappant sur l'épaule.*

Eh bien! monsieur le marchand génevois, comment va le négoce?

LEFORT.

Pas mal... Je viens commander au père Brown quelques centaines de brasses de gros cable pour le nord; et vous, M. Flimann, êtes-vous toujours content de votre élève? Les progrès de Michaloff dans la construction?..

FLIMANN.

Lui, bah ! il en sait déjà plus que moi !.. il devine avant qu'on lui explique les choses... Il ira loin ce garçon-là....

LEFORT, *bas au czar.*

Renvoyez ces gens.

LE CZAR, *bas.*

Chut !.. viens de ce côté. (*Ils se parlent bas.*)

FLIMANN, *à Maria.*

Allons... les v'là encore avec leurs chuchoteries.

MARIA.

C'est un parent de Michaloff ?

FLIMANN.

Eh ! non, je gagerais que c'est quelque juif, quelqu'usurier... Il est toujours à lui faire signer des papiers ; pourvu qu'il n'aille pas ruiner ce pauvre garçon.

MARIA.

Ah ! mon dieu, et moi qui m'amuse ici, mon oncle pourrait m'y surprendre... Sans adieu, Michaloff, nous nous reverrons à la noce.

LE CZAR.

A la noce ?

FLIMANN.

Pardi, celle de Charlotte et de Jean Brown, le fils de notre patron, à la grande taverne.

LE CZAR.

Je me garderai parbleu bien d'y manquer.

FLIMANN, *à Maria.*

Attendez que je vous reconduise... ce Français vous guette peut-être. (*Bas au czar en lui montrant Lefort.*) Dis donc, Michaloff, défie-toi de cet homme là.. Je suis sûr que tu lui empruntes de l'argent, et qu'il finira par te mettre dans l'embarras. (*Il prend le bras de Maria.*) Venez, mamzelle.

SCÈNE IV.

LE CZAR, LEFORT.

LE CZAR, *gaîment.*

Ma foi, mon cher Lefort, tu ne jouis pas d'une excellente réputation à Sardam ; on m'engage à me défier de toi. C'est piquant pour un ambassadeur.

LEFORT, *brusquement.*

Eh, morbleu! sire, c'est votre faute; vous me faites jouer un rôle... Qui diable reconnaîtrait sous ce vêtement l'envoyé du czar de toutes les Russies, près des états généraux de Hollande?

LE CZAR.

Allons, allons, l'ambassadeur ne peut pas se plaindre, quand le czar lui-même se trouve très-bien des habits et de la vie de garçon charpentier.

LEFORT.

Il faudra pourtant y renoncer.

LE CZAR.

Y renoncer!

LEFORT.

Oui, sire; j'ai applaudi à la noble résolution qui vous a fait quitter vos états, mais il est temps de mettre un terme à nos voyages... Depuis un an que vous travaillez dans les chantiers de Sardam, sous le nom de Michaloff, la situation de l'Europe a changé et l'intérêt de la Russie...

LE CZAR, *vivement.*

L'intérêt de la Russie!.. Lefort, sous ces habits grossiers, j'ai plus fait dans une seule année pour ma gloire, que le czar n'eut fait en dix ans, s'il n'eut jamais quitté son trône et le palais de ses ayeux.

Air : *A soixante ans on ne doit pas remettre.*

Grâce à mes soins, à ma persévérance,
Un peuple entier me devra ses succès;
Des préjugés d'une longue ignorance
Seul je saurai l'affranchir à jamais,
Et ses enfans béniront mes bienfaits.
Je veux fixer au sein de mon empire,
Les lois, les arts, la force et la splendeur...
Pour mes sujets rien ne coûte à mon cœur!
Qu'en expirant je puisse au moins me dire,
Je fus leur roi... car j'ai fait leur bonheur.

LEFORT.

N'importe, sire, il faut partir, il faut voler à Moscou... Les puissances unies contre Louis quatorze ont conçu l'espérance de découvrir votre retraite et de favoriser les troubles qui déchirent la Russie, en vous tenant éloigné de vos

états. Les ambassadeurs sont déjà rassemblés à Riswick... On soupçonne que vous êtes caché à Sardam, et je sais qu'ils se flattent de vous retenir par des fêtes, des honneurs...

LE CZAR, *souriant.*

Ils me connaissent bien peu ! Lefort, attendons le courrier du gouverneur de Moscou, il fixera nos résolutions. Fais cependant tout préparer pour mon départ, qu'au premier signe je puisse sortir des états de Hollande... (*riant.*) Mais c'est faire assez long-temps le souverain.

Air : *Vaud. de l'intérieur d'une Etude.*

Consacrons cette matinée,
Aux soins qu'exigent mes sujets ;
Mais du reste de la journée
Que le plaisir fasse les frais !
Qu'à la taverne on nous rassemble...
Je veux y courir le premier,
Et tâcher d'accorder ensemble
Le monarque et le charpentier.

SCÈNE V.

LES MÊMES, FLIMANN.

FLIMANN, *à Lefort.*

Encore ici ? Eh ! que diable ! monsieur le marchand genevois, c'pauvre Michaloff n'a que son état, et vous lui faites perdre son temps.

LE CZAR.

C'est ce que je lui disais... il faut que chacun fasse son métier.

LEFORT.

Vous avez de l'humeur, monsieur Flimann ?

FLIMANN.

Oui, monsieur, et beaucoup. (*Bas au Czar.*) Dis donc, notre bourgmestre vient d'entrer dans le chantier. Tu devines ben pourquoi...

LE CZAR.

Monsieur Van-Bett ? Parbleu ! je serai enchanté de faire sa connaissance. (*bas à Lefort.*) Cours donner tes ordres et songe à terminer au plus vite les enrôlemens d'officiers et de matelots dont nous avons besoin.

LEFORT, *bas.*

Où vous trouverai-je?

LE CZAR.

A la grande taverne.

FLIMANN.

V'là le père Brown et monsieur le bourgmestre.

LEFORT, *bas.*

Je vous laisse.

Il sort d'un côté, tandis que Brown et Van-Bett entrent de l'autre.

SCÈNE VI.

LE CZAR, FLIMANN, VAN-BETT, BROWN.

BROWN, *le chapeau à la main.*

Par ici, monsieur le bourgmestre, si vous voulez commence votre inspection.

VAN-BETT, *un papier à la main.*

Ah! bien oui, il s'agit bien d'une inspection... Voici une affaire qui me tombe des nues par le courrier d'Amsterdam.

LE CZAR, *à part.*

D'Amsterdam!

BROWN.

Qu'est-il donc arrivé, monsieur Van-Bett?

VAN-BETT.

Ce qui est arrivé! le courrier... des dépêches, un ordre... Au fait, comme la chose vous regarde, il n'y a pas de mal que vous soyez instruit. Tenez, lisez-moi cela, vous m'en direz des nouvelles.

BROWN, *riant.*

Air : *Vaud de l'Ecu de six francs.*

Moi, monsieur!.. j' n'ai jamais su lire...
T'nez, Michaloff... c'est l' plus savant,
Il sait compter... il sait écrire...

VAN-BETT.

Ce n'est pas un petit talent...
J'en sais qui n'en font pas autant.

BROWN.

Il m'est vraiment très-nécessaire ;
Je ne puis rien faire sans lui...

VAN-BETT, *parlant après avoir soupiré.*

C'est comme moi.

Tous les grands hommes sont ainsi,
Quand ils n'ont pas leur secrétaire.

Tiens, mon garçon. (*S'adressant au Czar.*) Tu sais lire ?

LE CZAR.

Oh ! monsieur !

VAN-BETT.

Allons, tu sais lire. Tu entends bien que je ne te demande pas de savoir lire comme moi, cela ne te servirait de rien... c'est clair, ça n'est pas ton état.

LE CZAR, *lisant.*

« Monsieur le bourgmestre...

Il parcourt l'écrit à voix basse.

VAN-BETT.

Il ne lit pas mal, tout ce qu'il lui faut pour son usage particulier. Continue haut.

LE CZAR, *continuant de lire.*

« Monsieur le bourgmestre, les états-généraux ont le plus » grand intérêt à connaître et à faire surveiller les démar- » ches d'un étranger nommé Pierre, qui travaille dans les » chantiers de Saardam...

FLIMANN, *à part,*

Ouf !

LE CZAR, *à part.*

Lefort avait raison.

VAN-BETT.

Qu'est-ce qui a parlé ? (*Il interroge tout le monde.*) Quelqu'un a dit ouf !

LE CZAR, *lisant.*

» Prenez toutes les mesures nécessaires pour que cet » étranger ne puisse s'éloigner de Saardam, et faites-moi » parvenir sur le champ les renseignemens que vous aurez » recueillis à son égard.

J'ai l'honneur, et cœtera, et cœtera.

Van-Holben,

Bourgmestre d'Amsterdam.

VAN-BETT, *reprenant l'écrit.*

Et cœtera, et cœtera... Ceci vous prouve combien l'affaire est délicate.

BROWN.

Mais soupçonnez-vous ce qui peut ?...

VAN-BETT.

Belle demande ! je soupçonne toujours, moi... je dois toujours soupçonner, et je gagerais qu'il s'agit ici d'arrêter un personnage suspect, un déserteur.

FLIMANN, *à part.*

C'est bien cela.

VAN-BETT.

Faites paraître devant moi tous vos ouvriers.

BROWN

Comment ? interrompre les travaux ?

VAN-BETT.

Ah ! ça, monsieur Brown, que chacun se mêle de son affaire. Je ne vais pas fourrer mon nez dans vos mâts de perroquet.

Brown va à la cloche et sonne ; les garçons charpentiers arrivent de tous côtés.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Garçons charpentiers.

CHŒUR.

Air : *du Carillon.*

Quel carillon,
Avant l'heure nous appelle ?
Quel carillon,
Nous ramèn' près du patron ?

VAN-BETT.

Voyons, il faut s'y prendre adroitement pour qu'ils ne se doutent pas. (*haut.*) Qui de vous s'appelle Pierre ?

LE CZAR.

Moi, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT, *à Brown.*

Voilà mon homme.

FLIMANN.

Moi aussi.

VAN-BETT.

Ah ! toi aussi ?

PLUSIEURS OUVRIERS.

Moi aussi, j' m'appelle Pierre.

VAN-BETT.

Allons, en voilà une douzaine à présent, mais j'ai un bon moyen. (*aux ouvriers.*) Vous êtes de Sardam, vous autres.

LES OUVRIERS.

Oui, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT.

Fort bien. (*au Czar et à Flimann.*) L'un de vous est étranger ?

TOUS DEUX.

C'est juste.

VAN-BETT, *à Flimann.*

Voyons, toi. Tu es né ?

FLIMANN.

A Smolensko, en Russie.

VAN-BETT.

C'est cela. (*au Czar.*) Et toi ?

LE CZAR.

A Moscou, en Russie.

VAN-BETT, *confondu.*

Encore ! Et vous vous nommez ?

LE CZAR.

Pierre Michaloff.

FLIMANN.

Pierre Flimann.

VAN-BETT, *à Brown.*

Pierre ! Pierre ! Diable de commission ! au lieu d'un, m'en voilà deux sur les bras... Il en pleut des Pierre.

BROWN.

Qu'est-ce qui vous embarrasse donc ?

VAN-BETT.

Tout, tout absolument, car voilà ma position... On me charge de découvrir un étranger nommé Pierre... ça ne

signifie rien... Il fallait m'envoyer son signalement, l'indication exacte de sa demeure, le nom de la rue, le numéro de sa maison, et avec mon intelligence naturelle j'aurais fini par découvrir quelque petite chose.

BROWN.

C'est votre affaire. En attendant, permettez que mes garçons retournent à leurs travaux.

VAN-BETT.

C'est juste... mais que ces deux Pierre ne s'écartent pas; il peut me venir par hasard une idée lumineuse.

BROWN, *aux ouvriers.*

Allez, mes enfans, et dans une heure à la grande taverne, c'est moi qui régale.

CHOEUR, *en sortant.*

Que l' carillon,
Bien vîte alors nous rappelle?
Pour carillon,
Faites sauter un bouchon?

Ils sortent ainsi que le Czar et Flimann.

SCÈNE VIII.

VAN-BETT, BROWN, *prêt à sortir.*

VAN-BETT, *réflechissant.*

Flimann! j'ai quelque idée... Oui, parbleu, monsieur Brown, un moment, s'il vous plaît... Je crois que je tiens mon homme... Ce Flimann ne me sort pas de la tête.

BROWN.

Flimann, le plus honnête garçon...

VAN-BETT.

Ta, ta, ta, ta.... Honnête garçon tant que vous voudrez... mais on m'a déjà parlé de ce Flimann... comme d'un homme dangereux... un très-mauvais sujet qui s'avise de faire les doux yeux à ma nièce.

BROWN.

Ah! ça... je n'en sais rien...

VAN-BETT.

Oui... mais je suis là... On me demande un homme suspect, ça ne peut être que celui qui fait les doux yeux à ma nièce.

BROWN, *impatienté.*

Serviteur, monsieur le bourgmestre, je vais m'occuper de ma noce.

VAN-BETT.

Une minute. Vous faites un repas à la grande taverne ?

BROWN.

Oui.

VAN-BETT.

C'est que vous savez que tous les lieux publics sont sous ma surveillance, et que je dois être averti....

BROWN.

Eh bien, ne m'avez-vous pas donné votre permission ?

VAN-BETT.

Ce n'est pas cela..... ne sortons pas de la question.... Vous faites un repas, et ces repas de noce deviennent souvent des occasions de querelles... Je ne puis me dispenser d'être présent.

BROWN.

Eh parbleu ! je ne vous empêche pas de venir surveiller...

VAN-BETT.

A la bonne heure... j'aime mieux que vous m'invitiez vous-même.

BROWN.

Comment?...

VAN-BETT.

Ce n'est pas à cause du repas, vous pensez que j'ai mon dîner chez moi... et tout le monde sait que je me nourris parfaitement bien... A quelle heure le dîner?

BROWN, *stupéfait.*

A midi, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT.

C'est bon... J'y serai de bonne heure... Je veux surveiller depuis le commencement jusqu'à la fin. Qu'on ne se mette pas à table sans moi.

BROWN, *à part.*

Eh bien, il est sans façon.

VAN-BETT.

Qu'est-ce que j'aperçois... un seigneur...

BROWN.

C'est un Anglais qui est déjà venu visiter nos chantiers.

VAN-BETT, *se redressant.*

Un Anglais!... un milord, sans doute... et vous ne m'avez pas prévenu... Diable! je vais lui faire les honneurs.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, lord SIMPLEY, *vêtu simplement.*

SIMPLEY, *à Brown.*

Bonjour, monsieur le maître, on m'a dit que je trouverais ici monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT, *saluant.*

C'est moi, milord; désolé de n'avoir pas su plus tôt que votre grâce...

SIMPLEY, *à Brown.*

Faites dire à mes gens, je vous prie, qu'ils peuvent reconduire ma voiture à l'hôtel.

VAN-BETT, *à Brown.*

Laissez-nous. (*Brown sort.* Un hôtel, une voiture, il est clair que c'est un personnage qui mérite les plus grands égards.

SCÈNE X.

Lord SIMPLEY, VAN-BETT.

VAN-BETT.

Que désirez-vous, milord? Faut-il vous conduire au port, à l'arsenal, aux galères? tout ce qui pourra vous être agréable...

SIMPLEY, *mystérieusement.*

Il faut m'écouter, et me servir dans une recherche de la plus haute importance.

VAN-BETT.

Parlez... Une recherche, c'est mon fort...

SIMPLEY.

On peut se fier à vous?... Vous êtes prudent... discret?...

VAN-BETT.

La discrétion même.

SIMPLEY.

Ce n'est pas le moment de vous expliquer les motifs qui me font agir... Plus tard vous saurez qui je suis... (*Van-Bett va pour sortir, mais il revient vivement sur ses pas lorsque Simpley ajoute.*) Il faut vous hâter... de me découvrir un jeune homme qui se cache à Sardam sous les habits de charpentier.

VAN-BETT, *frappé.*

Un jeune homme ?... Attendez donc.

SIMPLEY.

Un Russe.

VAN-BETT.

Un étranger... qui se fait appeler Pierre ?

SIMPLEY.

Précisément. Vous savez donc ?

VAN-BETT, *d'un air d'importance.*

Si je le sais. Je guette depuis long-temps ce Pierre Flimann... Tout à l'heure encore j'ai reçu des instructions...

SIMPLEY.

C'est cela.

VAN-BETT, *élevant la voix.*

Vous entendez bien qu'en le voyant, il ne m'a pas fallu dix minutes pour dire... voilà un gaillard qui...

SIMPLEY, *saisissant sa main.*

Chut!... pas d'indiscrétion.

VAN-BETT, *cherchant à deviner.*

Sans doute, il ne faut pas ébruiter des secrets de cette nature...

SIMPLEY.

Monsieur Van-Bett.

VAN-BETT.

Milord.

SIMPLEY.

Votre fortune est dans vos mains.

VAN-BETT.

Dans mes mains?...

SIMPLEY.

Sachez adroitement de Pierre... quels sont ses projets relativement à l'Angleterre.... Donnez-moi ensuite les moyens de le voir, de l'entretenir sur ses intérêts et les nôtres...

VAN-BETT.

Pardon, ceci est pour mon instruction particulière... c'est toujours relativement à l'Angleterre ?

SIMPLEY.

Certainement... deux mille guinées seront le prix de ce service.

VAN-BETT, *à part.*

Deux mille guinées... pour causer avec Flimann.

SIMPLEY.

Il faut prendre garde surtout que l'ambassadeur de France ne nous prévienne.

VAN-BETT.

Ah ! il s'en mêle aussi l'ambassadeur de France ?...

SIMPLEY.

Sans doute... Il est à Sardam, il le cherche, il le surveille.

VAN-BETT.

Ah ! je conçois... l'ambassadeur de France... il paraît que... du moins ça me fait cet effet-là... il est possible que je me trompe... voudrait aussi faire en sorte.. (*à part.*) Je n'y entends plus rien.

SIMPLEY.

Ah ! çà, monsieur Van-Bett, vous vous chargez donc de conduire l'affaire ?

VAN-BETT.

Cela va sans dire... je conduirai l'affaire... Il n'y a qu'une chose qui m'embarrasse... c'est de savoir au juste où et comment je conduirai l'affaire... parce que ensuite le reste marche tout seul.

SIMPLEY.

Il vous sera facile en causant avec lui de fixer tous vos doutes.

VAN-BETT.

C'est bien mon intention.

SIMPLEY.

Le temps me presse, où nous retrouverons-nous ?

VAN-BETT.

Où ?... A la grande taverne... Il y a une noce, notre homme y sera... Vous pourrez profiter de l'occasion.

SIMPLEY, *riant.*

A la taverne !... je le reconnais bien là... J'y viendra déguisé, sans suite, pour écarter tous soupçons... Vous, mon cher bourgmestre, préparez-le à me recevoir.

VAN-BETT.

Oui, milord.

SIMPLEY, *remonte la scène, prend le bras de Van-Bett, redescend à droite et lui dit mystérieusement.*

Vous sentez combien ce coup d'état est important.

VAN-BETT, *prête l'oreille pour en entendre davantage, Simpley ne disant plus rien, Van-Bett lui dit à l'oreille.*

Milord, il devient important... par le fait même...

SIMPLEY.

Adieu. (*à part en s'en allant.*) Enfin ce czar mystérieux est découvert et j'aurai la gloire de l'unir aux destins de l'Angleterre. (*Avec intention.*) Deux mille guinées...

VAN-BETT.

Milord, je le désire de tout mon cœur.

Simpley sort.

SCÈNE XI.

VAN-BETT, seul.

Deux mille guinées!... Ce Flimann... qui diable est-ce donc ? on le cherche, on le surveille... Il est clair que c'est un personnage de la plus haute distinction, ou quelque criminel d'état... (*Apercevant Flimann.*) Mais le voici, il m'en dira peut-être plus que ce lord mystérieux.

SCÈNE XII.

VAN-BETT, FLIMANN.

FLIMANN, *sans voir Van-Bett.*

On va partir et Maria n'arrive pas. (*Il voit Van-Bett.*) Ah ! mon Dieu, encore ce bourgmestre !

VAN-BETT, *d'un air riant.*

Eh bien, mon cher Flimann ?

FLIMANN, *étonné.*

Mon cher Flimann...

VAN-BETT, *à part.*

Ce ton familier paraît lui déplaire, prenons-en vîte un autre. (*haut.*) Croyez, monsieur Flimann, que c'est pour me conformer à vos desseins, et ne pas trahir le secret qui vous retient à Sardam...

FLIMANN, *à part.*

Le secret... il sait tout. (*haut.*) Comment, monsieur le bourgmestre, vous êtes donc instruit ?...

VAN-BETT, *d'un air confiant.*

Instruit ?... Si je ne le suis pas, je dois l'être, ainsi il est inutile de feindre davantage.

FLIMANN.

Allons, puisqu'il n'y a plus moyen de l'éviter... Vous avez donc reçu des nouvelles du colonel?

VAN-BETT.

Du colonel ? oui, oui. (*à part.*) Ah ! notre Anglais est un colonel. (*touchant sa tête.*) Comme tout cela se classe. (*haut.*) Je suis prévenu des dangers que vous courez si l'ambassadeur de France vous découvre.

FLIMANN.

L'ambassadeur de Russie ?

VAN- BETT

Est-ce l'ambassadeur de Russie ? Non, non, l'ambassadeur de France, j'ai bien entendu.

FLIMANN, *à part.*

Eh bien, est-ce qu'il serait aussi chargé de me faire arrêter ?

VAN-BETT, *d'un air important.*

Mais ne craignez rien, le colonel anglais est ici.

FLIMANN.

Un colonel anglais, à présent !

VAN-BETT.

Si vos intérêts... car vous concevez parfaitement la chose ?

FLIMANN.

Eh bien, non, c'est que je ne conçois pas.

VAN-BETT.

Pardonnez-moi, vous la concevez peut-être mieux que ceux qui ont l'air de concevoir, et qui... enfin si vos intérêts coïncident... avec ses intentions et ses projets... relativement à l'Angleterre... Alors nous nous concertons... les mesures sont prises... et nous conduisons l'affaire à la satisfaction générale de toutes les parties.

FLIMANN.

Vous croyez donc que ça pourra s'arranger ?

VAN-BETT.

Pas le moindre doute.

FLIMANN.

C'est que j'ai fait là un fier coup de tête ! Quand je pense qu'à 19 ans c'était fait.

VAN-BETT.

Oui, oui, c'était ce qui s'appelle un coup de tête. (*à part.*) Je ne sais pas ce qu'il a fait. (*haut.*) Mais nous sommes là, et nous leur rispostons par un petit coup d'état.

FLIMANN.

En vérité !... Ah ! ça, vous allez m'expliquer...

VAN-BETT.

Ah bien ! vous allez m'expliquer...

FLIMANN.

Non, c'est vous.

VAN-BETT.

Ah ! c'est moi... c'est que je crains qu'on n'entende... voyez-vous, M. Flimann, il paraît que dans l'origine... il y a eu... d'un côté... les difficultés... relativement à l'Angleterre... Viennent probablement de ce que... au sujet du... et alors... je crois cependant qu'il serait plus sage d'attendre le colonel anglais... je pourrais omettre quelques détails importans.

FLIMANN.

Dites toujours.

VAN-BETT.

C'est inutile... d'ailleurs tout ce que je pourrais vous dire et rien ce serait absolument la même chose... Vous allez le voir.

FLIMANN.

Le colonel ?

VAN-BETT.

Oui, à la grande taverne, c'est moi qui vous ai ménagé cette entrevue.

FLIMANN.

Ah! monsieur Van-Bett, je n'oublierai jamais un pareil service, et ma reconnaissance...

VAN-BETT.

Chut! chut! ne parlons pas de cela... Plus tard, si vous croyez me devoir quelque chose, il sera toujours temps. Et moi je serai toujours là... pour recevoir. (*à part.*) Allons, le voilà parfaitement préparé... Je ne sais pas encore au juste ce qu'il est... je n'en sais même rien du tout... mais encore deux conversations comme celle-là et je tiens le nœud de l'intrigue.

Il sort.

SCÈNE XIII.

FLIMANN, seul.

Ma foi, je n'en reviens pas... ce bourgmestre est un brave homme... prendre si chaudement mes intérêts... Laissons le faire... si ça peut s'arranger le verre à la main... Mais c'est Maria qui accourt de ce côté... et un jeune homme... Sans doute le Français de ce matin. Ah! corbleu!...

SCÈNE XIV.

FLIMANN, *un peu à l'écart*, LE MARQUIS DE CHATEAUNEUF, MARIA.

(*Le Marquis est vêtu en simple officier français; il entre en poursuivant Maria.*)

Air : *disposez, M. Sans Gêne.*

LE MARQUIS.

Arrêtez, ma toute belle.

MARIA.

Je ne vous écoute pas...

LE MARQUIS.

Oh! je suivrai vos pas,
Ne vous montrez pas si rébelle...

MARIA.

Laissez-moi...

LE MARQUIS.

Je suis fidèle,
Et votre amant est absent;
Cessez d'être cruelle.

FLIMANN, *se mettant entre eux.*

Le v'là l'amant.

Ensemble.

MARIA, *souriant.*
Notre galant,
Est pris, vraiment,
L'aventure est cruelle;
Mais un amant
Prudent,
Devrait sans cesse être présent,
Un amant
A toujours tort, quand
Il est absent.

FLIMANN, *avec humeur.*
Oui vraiment,
L'amant est présent!
L'aventure est cruelle;
Non, non, dorénavant,
Je ne resterai plus absent!
Non, non, non, vraiment,
Je ne serai plus absent.

LE MARQUIS, *riant.*
Eh! quoi, vraiment,
C'est votre amant;
L'aventure est nouvelle,
Un amant
Plus prudent,
Aurait du demeurer absent;
Pour un moment,
Que n'était-il absent.

FLIMANN, *avec colère.*

Oui, monsieur l'officier... c'est moi, Pierre Flimann...

MARIA.

Allons, ne vas-tu pas lui chercher querelle... c'était pour plaisanter...

LE MARQUIS, *à part.*

Pierre!.. ah! parbleu, il serait plaisant qu'en courant après cette petite fille, j'eusse découvert le Czar que je cherche depuis deux jours...

FLIMANN, *à Maria qui lui parle.*

Laissez donc... j' n'ai pas mes mains dans ma poche... J' saurai ben lui parler.

LE MARQUIS, *à part.*

Ce langage... ce n'est pas lui !

SCÈNE XV.

LES MÊMES, LE CZAR.

LE CZAR, *entrant gaiement.*

Eh bien ! êtes-vous prêts, vous autres ?.. on va partir...

MARIA.

Ah ! monsieur Pierre, vous venez à propos.

LE MARQUIS, *à part.*

Pierre !.. ah ! ah ! ceci est différent !

LE CZAR.

Qu'y a-t-il donc ?

MARIA.

Flimann qui veut se prendre de dispute avec ce jeune Français.

LE CZAR, *regardant le marquis.*

Un Français !

FLIMANN.

Je n'entends pas qu'il t'approche, moi...

LE MARQUIS, *à part.*

Ce regard vif... cette physionomie...

MARIA, *à Flimann.*

Tu es insupportable !..

FLIMANN.

Tant mieux, mamzelle.

LE MARQUIS, *à part.*

Voyons si je ne me trompe pas. (*haut.*) Allons, mes bons amis, je ne veux pas être une cause de discorde entre vous... D'ailleurs je ne suis pas si coupable... je rencontre une personne charmante... je lui offre mon hommage, c'est tout naturel... elle me fuit, je m'élance sur ses traces, c'est dans l'ordre ; je l'atteins, c'est la règle ; je lui baise la main...

MARIA.

Ce n'est pas vrai, monsieur, j'ai retiré ma main.

LE CZAR.

Allons, il n'y a pas grand mal à tout cela...

LE MARQUIS.

Au surplus, monsieur Flimann, vous n'aurez pas longtems à souffrir de ma présence, je pars à l'instant pour Riswick.

FLIMANN.

Bon voyage...

LE CZAR, *intrigué.*

Ah! vous êtes attaché à l'ambassadeur?

LE MARQUIS.

Oui, les négociations sont rompues, et nous allons nous séparer.

LE CZAR, *vivement.*

Les négociations rompues!

FLIMANN.

Que diable cela te fait-il?

LE CZAR.

Oh! rien du tout... mais je serais curieux de connaître la cause...

LE MARQUIS, *avec intention.*

Elle est publique.

LE CZAR.

Publique!

LE MARQUIS.

La défaite des armées Russes.

LE CZAR, *s'animant.*

Comment?

LE MARQUIS.

Le Czar est à deux doigts de sa perte.

LE CZAR.

Impossible!

FLIMANN.

J'en serais au désespoir!

LE MARQUIS, *légèrement et avec intention.*

La nouvelle est sûre... l'armée Russe a été complétement battue par les Ottomans, le visir poursuit ses succès et marche sur Moscou...

LE CZAR, *éclatant*.

C'est faux!.. c'est faux!.. l'armée du czar s'est couverte de gloire; elle a vaincu les Turcs, et leur a enlevé Précop!

LE MARQUIS, *bas et vivement*

Vous êtes le czar...

LE CZAR, *surpris*.

Moi!.. (*à part.*) Ah! quelle école!..

LE MARQUIS, *de même*.

Je vous avais deviné, Sire.. (*avec respect.*) Puis-je espérer que vous daignerez m'accorder une audience au nom de mon souverain?

LE CZAR.

Qui êtes-vous?

LE MARQUIS.

Le marquis de Châteauneuf, colonel de cavalerie, envoyé de Louis XIV.

Le czar donne la main au marquis.

MARIA, *à Flimann*.

Eh bien! les voilà les meilleurs amis du monde.

FLIMANN.

Ce diable de Michaloff a des secrets avec toute la terre.

LE CZAR, *bas au marquis*.

Monsieur le marquis, je serai enchanté de causer avec vous; et si une partie de taverne ne vous effraie pas?

LE MARQUIS, *riant*.

De taverne!

LE CZAR.

Oui, c'est là que j'ai choisi ma salle d'audience; mais on n'y est reçu qu'avec le costume de buveur.

LE MARQUIS, *riant*.

Je vais prendre mon habit de réception.

LE CZAR, *bas*.

Chut! voici toute la noce.

VAN-BETT, *en dehors*.

Allons donc, allons donc; le dîner sera froid.

MARIA.

Mon oncle, est-ce qu'il est de la fête?

FLIMANN, *la masquant.*

Rassure-toi, il ne te verra pas... (*Il lui donne le bras. Le czar cause de l'autre côté avec le marquis. La noce arrive au milieu.*

SCÈNE XVI.

Les mêmes, VAN-BETT, BROWN, les mariés, ouvriers, paysannes, musiciens.

CHOEUR.

Air : *Fragment de Joconde.*

Mes amis, pour un jour quittons l'ouvrage,
Ecoutez le doux son du tambourin ;
Au plaisir il nous engage,
Et qu'à son réveil, l'hymen,
Verre en main,
Nous retrouve encor demain.

BROWN.

C'est Monsieur Van-Bett qui s'avance,
Du respect et faisons silence,
Devant la fleur des magistras.

VAN-BETT, *arrivant au milieu.*

Voyons le menu du repas.

Aux ouvriers.

Mais paix là... paix là... silence,
C'est une affaire d'importance,
Que de lire un menu.

BROWN.

Silence !

Pendant l'ensemble suivant, le Çzar et le Marquis causent bas d'un côté, Maria et Flimann sont à l'autre extrémité. Van-Bett fait répéter le menu que lui remet Brown en ayant l'air de lire, ils sont tous deux au milieu, les ouvriers et les musiciens sont plus haut et garnissent les côtés.

ENSEMBLE.

MARIA, *bas à Flimann.*

Mon ami, la prudence,
Veut que je parte d'avance...
Si mon oncle me voyait !

FLIMANN.

Non, vraiment, pas d'imprudence
Car ce jeune homme, en mon absence,

Voudra vous parler en secret ;
Et cela seul nous brouillerait.

MARIA.

Quoi, cela seul nous brouillerait.

LE CZAR, *au Marquis.*

Jusqu'à ce soir de la prudence,
Venez sans suite... et du silence ;
Nous pourrons causer en secret.

LE MARQUIS, *au Czar.*

Soyez certain de ma prudence,
(*A part*). Du succès je réponds d'avance ;
Mon triomphe sera complet.

VAN-BETT, *parcourant le menu avec Brown.*

Pieds de moutons à la poulette...
Quatre jambons... du vin clairet ;
Nous ne craindrons pas la disette,
Oh ! le dîner sera parfait.

BROWN, *suivant le menu avec Van-Bett.*

Pieds de moutons à la poulette,
Et deux tonneaux de vin clairet...
Oh ! la fête sera complette,
Et le dîner sera parfait.

LE CHOEUR, *en partant.*

Mes amis, pour un jour quittons l'ouvrage,
Ecoutez le doux son du tambourin ;
Au plaisir il nous engage,
Et qu'à son réveil, l'hymen,
Verre en main,
Nous retrouve encor demain.

Pendant le chant, tout le monde se met en marche, les violons en tête, ensuite Van-Bett qui donne la main à la mariée, Brown les suit. Le Czar et Flimann donnent le bras à Maria, qui se cache de son oncle ; le Marquis regarde ce tableau qui représente une marche de noce Flamande.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente l'intérieur de la taverne ; les trois premiers plans forment une espèce de hangar couvert, sous lequel sont disposées des tables et des tabourets ; le reste du théâtre, jusqu'au fond, représente le jardin de la taverne.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE CZAR, LEFORT, FLIMANN, Ouvriers, etc.

Au lever du rideau, on voit différens grouppes de buveurs autour des tables ; les uns fument, les autres jouent, d'autres dansent. Le czar, Lefort et Flimann sont assis à la même table à droite.

Air : *Quel tapage effrayant.* (Michel et Christine.)

CHOEUR.

Buvons aux deux époux ;
A leur ardeur fidelle !
Puisse un jour aussi doux
Luire bientôt pour nous.

FLIMANN, *se levant un verre à la main.*

S'ils sont heureux,
En raison de not' zèle ;
Que d' jours heureux,
Je viens d' vider pour eux.

(*Il boit.*)

CHOEUR.

Buvons aux deux époux, etc.

FLIMANN, *se levant avec inquiétude.*

Je vous demande un peu ce que cette petite Maria est déjà devenue?.. (*Il va au fond.*)

LEFORT, *bas au czar.*

Oui, Sire, tout est disposé pour notre départ, les enrôlemens sont terminés. Je n'attends plus que le capitaine da-

nois et la frégate que j'ai frêtée pour notre passage.... Dès qu'elle sera entrée dans le port, un signal convenu doit m'en instruire.

LE CZAR.

Fort bien... mais j'attends ici l'envoyé de Louis XIV; et si je puis, avant mon départ, signer une alliance avec la France, j'aurai rempli le plus cher de mes désirs.

PLUSIEURS VOIX.

Hoè! de la bière... du punch! (*Flimann redescend; le marquis, vêtu en ouvrier hollandais, paraît au fond et se promène en cherchant le czar des yeux.*

SCÈNE II.

Les Mêmes, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel tapage ... quel cahos, bon Dieu!.. L'aimable société pour un des premiers potentats de l'Europe.

LE CZAR, *bas à Lefort.*

C'est Châteauneuf! (*Haut.*) Par ici, camarade.

FLIMANN, *s'avançant.*

Encore un convive. (*Le marquis prend le tabouret de Flimann.*)

LE MARQUIS, *s'asseyant.*

Salut, camarades.

FLIMANN.

Eh bien! il ne se gêne pas, celui-là. (*Au marquis.*) Dites donc, l'ami, c'est ma place.

LE MARQUIS, *sans se déranger.*

Oui... c'est pour cela que je la prends.

FLIMANN.

Corbleu... je trouve bien extraordinaire...

LE MARQUIS.

Hein!

FLIMANN, *l'envisageant et le reconnaissant.*

Que... dans... une réunion... où l'on se présente... sans être invité... (*à part.*) Dieu me pardonne, c'est lui... c'est le Français de ce matin.

LEFORT.

Qu'as-tu donc? te voilà tout troublé.

FLIMANN.

Rien... rien.

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

De Maria, je le suppose,
Il guette en ce lieu le retour...
Mais morbleu nous verrons s'il ose,
Devant moi lui parler d'amour !..
Faut ici du cœur et d' la tête...
Tâchons de n' pas être en défaut !
J' veux bien qu'il assiste à la fête,
Mais j' veux pas payer son écot.

LE CZAR, *offrant un cigare au marquis.*

Allons, camarade, armez-vous.

LE MARQUIS, *après avoir fait une petite grimace.*

Volontiers. (*A part.*) Singulière manière d'entamer une négociation.

LE CZAR.

Et toi, Flimann, prends donc ta pipe.

FLIMANN, *d'un ton glacial.*

J'ai fumé.

LE CZAR, *au marquis.*

Un verre de rhum.

LE MARQUIS.

De tout mon cœur.

LE CZAR.

Allons, Flimann, ton verre.

FLIMANN, *du même ton.*

J'ai pas soif.

LE CZAR.

J'allais te proposer la santé de Maria.

FLIMANN, *de même.*

Elle se porte bien et moi aussi.

LE CZAR.

Tu as de l'humeur ?

FLIMANN, *plus froid.*

Moi ?... pas du tout ! Je suis venu ici pour m'amuser, et je m'amuse beaucoup.

LEFORT.

On ne s'en douterait pas.

LE CZAR, *à voix basse et présentant son verre.*

Marquis, à la gloire de la France ! (*Ils boivent.*)

SCÈNE III.

Les Mêmes, MARIA, *en toilette.*

Air : *Oui, le métier des armes.* (15 ans d'absence.)

MARIA, *à Flimann.*

Me voilà sous les armes.

FLIMANN.

Quell' toilette, bon dieu !

LE MARQUIS.

Non, jamais tant de charmes
N'ont embelli ce lieu...

Maria salue.

FLIMANN, *à part.*

Que d'attraits la coquette !..
J' suis perdu, je le voi ;
S'il faut que la toilette
Tourne aussi contre moi !...

Ensemble

FLIMANN, *à part.*

Tenons-nous sous les armes !
Suis-je assez malheureux,
Il admire ses charmes ;
Il n' la quitt' pas des yeux !
Que d'attraits, la coquette !
J' suis perdu, je le voi,
S'il faut que la toilette,
Tourne aussi contre moi.

MARIA.

Me voilà sous les armes,
Je me rends à vos vœux !
Mais pourquoi ces alarmes,
Ce courroux dans tes yeux ?
Quel trouble t'inquiète
Et cause ton effroi,
Tu sais que ma toilette
N'est faite que pour toi.

LE MARQUIS, LE CZAR, LE FORT.

D'honneur, à tant de charmes,
Qui s'offrent à nos yeux,
Il faut rendre les armes,
Et fléchir devant eux.
Il n'est point de coquette,
Qui lui donne la loi ;
Fille aussi joliette
Serait digne d'un roi.

FLIMANN, *à Maria.*

Et vous écoutez tous ces complimens ; venez de ce côté, mamz'elle.

(*Il l'emmène loin du marquis.*)

MARIA.

On m'a dit que vous me cherchiez, je suis vîte accourue...

FLIMANN.

Vous ne pouviez pas venir plus mal à propos.

MARIA, *piquée.*

Vous êtes aimable.

FLIMANN.

J' suis... j' suis furieux.

MARIA, *effrayée.*

Est-ce que mon oncle n'est pas parti ?

FLIMANN.

Parti, lui !.. il est à boire avec le père Brown.

MARIA.

Tant mieux, il ne pensera pas à moi, et pourvu qu'il ne quitte pas sa table pendant la danse.

LE MARQUIS.

Ah! il serait affreux qu'il privât la fête de son plus bel ornement.

MARIA, *fait la révérence et fixe le marquis.*

(*Avec surprise.*) Eh! mais, c'est le jeune homme de tantôt... par quel hasard?..

FLIMANN.

Un hasard ! c'est bien un fait exprès, mamzelle..... mais je ne vous perds pas de vue, vous ne danserez pas avec lui, ou je me fâche, et nous ne serons pas à la noce!...

SCÈNE IV.

LES MEMES, BROWN.

BROWN, *aux jeunes gens.*

Allons, jeunes gens...on va danser dans le grand salon... l'humidité du jardin est dangereuse pour de jeunes mariés.

(*Les jeunes gens sortent en courant.*)

MARIA.

Dites-moi, monsieur Brown, mon oncle est toujours là ?

BROWN.

Ne m'en parlez pas... il s'est invité pour maintenir le bon ordre, et il crie plus haut que tout le monde... et puis il paraît occupé d'une affaire... je crois qu'il guette quelqu'un.

MARIA.

Là... il aura appris que je venais au bal... ah! mon dieu! je l'entends. (*Maria se cache derrière Flimann pour ne pas être vue.*)

SCÈNE V.

LES MÊMES, VAN-BETT.

VAN-BETT, *a la cantonnade.*

C'est bon, c'est bon... vous me ferez votre rapport demain!

BROWN.

Qu'y a-t-il, monsieur le Bougmestre?

VAN-BETT.

Mon imbécille de secrétaire qui vient me relancer jusqu'ici, et me rompre la tête de prisonniers qui ont profité de mon absence pour s'échapper du bagne.

BROWN.

Ah! diable!

VAN-BETT.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est une misère... voilà
Plus de cent fois que ça m'arrive;
Je ne comprends rien à cela;
Ma surveillance est très-active.

BROWN.

Sans doute on les retrouvera.

VAN-BETT.

Oh! c'est ma moindre inquiétude,
Et chacun d'eux me reviendra
Par la force de l'habitude.

LE CZAR, *bas à Lefort.*

Cours t'assurer si les nouvelles que nous attendons de Moscou, sont arrivées.

LEFORT.

Il suffit. (*Il sort. Maria s'échappe en même temps sans être vue de Van-Bett.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, *à l'exception de Lefort et de Maria.*

FLIMANN, *s'apercevant de la sortie de Maria.*

Eh bien ! (*Il va pour sortir, Van-Bett l'arrête.*)

VAN-BETT.

Ne vous impatientez pas, monsieur Flimann... (*à voix basse.*) notre milord ne peut pas tarder. (*Flimann remonte la scène.*)

BROWN, *riant.*

Monsieur Flimann !.. vous le traitez bien respectueusement ? un garçon charpentier....

VAN-BETT, *d'un air suffisant*

Un garçon charpentier... c'est ça... êtes-vous bien sûr que ce soit un garçon charpentier ?

BROWN.

Comment ?

VAN-BETT, *avec un air mystérieux.*

Chut ! (*à voix basse.*) ce Flimann n'est pas ce qu'il paraît....

BROWN.

Vous le connaissez ?

VAN-BETT.

Belle demande... puisque c'est moi qui ai découvert... la chose.

BROWN.

Ah ! vous avez découvert ?..

VAN-BETT, *de même.*

La chose... monsieur Brown, retenez bien ce que je vais vous dire... ce Flimann est un prince à qui l'on rendra bientôt les plus grands honneurs. (*Brown ôte son chapeau avec respect. Van-Bett le lui remet.*) Attendez donc... ou un coquin que l'on pendra avant trois jours.

BROWN.

Qu'est-ce que vous dites donc ? un prince ou un coquin ?..

VAN-BETT.

C'est l'un ou l'autre... et je suis prêt à tout... d'un côté... le petit cachot que je viens de faire remettre à neuf... de l'autre, une harangue superbe... vous savez celle que j'ai prononcée à l'avénement de notre Stathouder, et qui commence par : *Quel beau jour que celui...* Vous concevez... Quel beau jour que celui...

BROWN.

Qui luit.

VAN-BETT.

Y a-t-il : Qui luit ?.. Oui, je me le rappelle... Quel beau jour que celui, qui luit... Ces choses-là vont à tout le monde. (*Van-Bett, apercevant lord Simpley, fait ranger précipitamment Brown.*)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, Lord SIMPLEY *vêtu en ouvrier hollandais.*

VAN-BETT, *allant au-devant de Simpley.*

Ah! milord, mille pardons de n'avoir pas été au-devant de vous.

SIMPLEY, *bas.*

Silence!.. je ne suis pas milord ici.

VAN-BELT, *à voix basse.*

C'est juste, ici, il n'y a plus de milord... j'entends parfaitement. (*lui montrant Flimann qui est assis à la table.*) Voici notre homme... je l'ai interrogé adroitement, il est tout disposé à vous accueillir.

SIMPLEY, *bas.*

Vous êtes bien sûr que c'est lui ?

VAN-BETT.

Que c'est lui... oh! très-sûr... vous allez voir vous-même (*à Flimann.*) monsieur Flimann...

FLIMANN.

Monsieur le Bourgmestre...

VAN-BETT, *bas à Simpley.*

Vous voyez que c'est lui. (*à Flimann.*) Voici la personne.. pour l'affaire... en question..

FLIMANN, *étonné.*

Quelle affaire?

VAN-BETT, *bas.*

Relativement à l'Angleterre.

FLIMANN, *allant à Simpley.*

Ah! je sais ce que c'est. (*au Lord.*) Monsieur, je suis bien flatté... mais on pourrait nous entendre, plaçons-nous à cette table.

SIMPLEY, *respectueusement.*

Je suis à vos ordres. (*Flimann et Simpley vont s'attabler à droite.*

VAN-BETT, *bas à Brown.*

A vos ordres... hem !.. vous l'entendez ?

BROWN.

Qu'est-ce que cela signifie ?

VAN-BETT.

Cela signifie... que... d'après... relativement... cela signifie qu'il est à ses ordres.

BROWN.

Au surplus, je suis bien bon de m'occuper des affaires des autres, quand la noce demande tous mes soins.

VAN-BETT.

C'est cela, laissez-nous.

FLIMANN, *appelant.*

Hoé, garçon! du rhum... des verres.

LE CZAR, *de l'autre côté.*

Du papier, de l'encre, du papier.

(*On apporte ce qu'ils demandent, Brown et les garçons sortent.*)

SCÈNE VIII.

LE CZAR ET LE MARQUIS, *à la table à gauche*, Lord SIMPLEY, VAN-BETT, FLIMANN, *à l'autre table en face.*

VANN-BETT, *s'asseyant.*

Moi, Je ne demande qu'une chose, c'est que nous parlions à cœur ouvert.

SIMPLEY, *très-respectueux et debout.*

C'est bien mon intention.

FLIMANN, *s'asseyant ainsi que Van-Bett.*

Moi aussi, il n'y a pas de sacrifice que je ne fasse pour être tranquille.

SIMPLEY, *regardant la table où est le czar.*

Je crains qu'un indiscret.

FLIMANN.

Rapport à eux .. Oh ! ne faites pas attention, ce sont deux ivrognes, dont l'un est mon ami intime.

Simpley s'assied.

LE CZAR, *au Marquis.*

Air : *du Renégat.*

Voyons les bases du traité.

LE MARQUIS *regardant l'autre table.*

Mais ces messieurs .. je les redoute...

LE CZAR, *regardant.*

Flimann qui boit... en vérité,
Je ne crains pas qu'il nous écoute...

LE MARQUIS, *à part, reconnaissant Simpley.*

Dieu! lord Simpley... je le vois, en secret,
Auprès du Czar... il suit le même objet!...

ENSEMBLE.

SIMPLEY, *à part.*
Conduisons-nous avec adresse,
Je serai fier de mon talent;
Si je puis, grâce à ma finesse,
Terminer cet acte important,
On le devrait à mon talent.

FLIMANN, *à part.*
Conduisons-nous avec adresse,
Il faut se montrer très-prudent;
Et sans y mettre de finesse,
N'agissons pas légèrement. (*bis.*)

VAN-BETT, *à part.*
Conduisons-nous avec adresse,
Il faut être ici clair-voyant...
Je vais enfin par ma finesse,
Savoir ce secret important...
Je devrai tout à mon talent.

LE CZAR.
En pareil cas, jamais d'adresse,
Moi j'agis toujours franchement;
Il faut que la délicatesse
L'emporte ici sur le talent!
L'emporte ici sur le talent.

LE MARQUIS, *à part.*
Conduisons-nous avec adresse,
Je serai fier de mon talent;
Si je puis, malgré sa finesse,
Lui ravir l'honneur qu'il attend!
Le trait, vraiment, serait piquant.

SIMPLEY, *à Flimann, debout et découvert.*

Je me flatte que votre majesté... entend assez ses vrais intérêts.

VAN-BETT *recule son tabouret en regardant Flimann.*

FLIMANN, *étonné et debout.*

A qui parlez-vous donc, s'il vous plaît?

SIMPLEY.

Ah! pardon... j'oubliais... monsieur Pierre.

FLIMANN.

Bah! pas plus de monsieur que de majesté. (*A Van-Bett.*) Venez donc... il était déjà là bas... lui...

SIMPLEY, *d'un air d'intelligence.*

J'entends.

VAN-BETT, *se rapprochant.*

C'est clair... aussi, je disais votre majesté... Ces grands seigneurs, çà ne leur coûte rien.

FLIMANN.

M. Van-Bett dit que vous êtes...

SIMPLEY.

Envoyé de l'Angleterre.

FLIMANN.

De l'Angleterre ou d'un autre, ça m'est égal, pourvu que vous ayez un moyen de me tirer d'embarras.

SIMPLEY.

Un moyen sûr de vous faire triompher, si vous adoptez le projet dant j'ai déjà rédigé quelques articles.

FLIMANN.

Je l'adopte.

VAN-BETT.

Il l'adopte... ainsi, voilà déjà une bonne avance... Voyons les articles. (*à part.*) Je finirai peut être par accrocher quelque chose.

LE CZAR, *au marquis.*

Oui, marquis, si vous avez des pouvoirs assez étendus, je signerai le traité avant mon départ pour Moscou.

LE MARQUIS, *tirant un papier.*

Vous allez en juger, sire.

Il lui donne un papier que le Czar lit.

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

SIMPLEY, *à Fliman.*

Vous le voyez, de servir l'Angleterre
En ce moment tout vous fait une loi.

FLIMANN.

Qui, moi servir... je renonce à la guerre.

VAN-BETT.

Je vous l'ai dit... il pense comme moi.

FLIMANN.

Je ne suis point d'une humeur vagabonde,
Et le repos a pour moi des attraits...
Que tous les rois se disputent le monde,
Avec chacun, moi je veux vivre en paix.

SIMPLEY.

J'entends... vous voulez être neutre?

FLIMANN.

Neutre... c'est ça.

VAN-BETT, *buvant.*

La plus grande neutralité... Je connais les intentions de monsieur Flimann.

SIMPLEY.

C'est tout ce que nous demandons; et à ce prix, le Roi mon maître, répond de vous et la Russie...

FLIMANN.

De moi d'abord; on verra après pour le reste.

Air: *de Lantara.*

LE CZAR, *au Marquis, après lui avoir remis un papier.*

Ce traité doit vous satisfaire.

LE MARQUIS.

Ah! sire, il comble mon espoir.

LE CZAR, *prenant une plume.*

Je signe une paix aussi chère...

LE MARQUIS.

Quoi! sur le champ?

LE CZAR.

C'est mon devoir.
De deux pays elle comble l'espoir!
Un souverain saisit l'instant propice,
Le bien qu'il veut doit se faire soudain;
Et c'est, hélas! quand il faut qu'il punisse,
Qu'il doit toujours remettre au lendemain.

Ils se remettent à causer et se lèvent.

FLIMANN, *à Simpley.*

Ah çà, prenez garde de vous tromper... mettez neutre.

VAN-BETT.

Vous avez eu la complaisance de mettre neutre?

SIMPLEY, *présentant le papier.*

Vous n'avez qu'à lire.

VAN-BETT.

Je m'en rapporte à vous.

FLIMANN, *prenant le papier.*

C'est inutile, je veux lire moi-même, et dans ce moment-ci çà m'est impossible, il faut que je consulte un ami sûr qui lit ordinairement pour moi.

SIMPLEY, *à part.*

L'amiral Lefort est à Sardam; c'est lui qu'il veut consulter.

FIMANN, *se levant et remontant la scène.*

Je m'en vais payer le garçon.

VAN-BETT *se lève aussi*, *Simpley l'imite.*

C'est une bonne idée. Il paraît que c'est une affaire terminée?

SIMPLEY, *bas et rapidement à Van-Bett.*

Monsieur Van-Bett, je suis au comble de la joie! ce soir vous aurez les deux mille guinées.

VAN-BETT.

Milord, je suis à vos ordres. (*à part.*) Si je sais comment j'ai gagné cet argent.

SIMPLEY, *de même.*

Ne le perdons pas de vue, et il ne peut nous échapper. Vous comprenez? que personne ne puisse lui parler.

VAN-BETT.

Eh bien! mais milord..... je puis le faire mettre au cachot.

SIMPLEY.

Hein!.. perdez-vous la raison?

VAN-BETT, *étourdi.*

Ce n'est pas çà, je me trompe, j'ai mes prisonniers dans la tête.

SIMPLEY, *remontant vers le fond.*

Des égards... le plus grand respect...

VAN-BETT.

Cela va sans dire. (*à part.*) Avec çà je ne sais pas si c'est une idée; mais il me semble que c'est un peu moins clair qu'auparavant; mais c'est égal, je débrouillerai ce mystère ou j'y perdrai mon latin.

(*On voit quelques personnes courir vers le fond avec un air d'effroi.*

VAN-BETT, *remontant aussi.*

Qu'est-ce que c'est? une dispute!

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE IX.

Les mêmes, LEFORT, *entrant vivement.*

LEFORT, *bas au czar qui est à causer avec le marquis.*

Ah! Sire, je vous l'avais prédit, tout est perdu. (*Rapidement.*) Le courrier du gouverneur de Moscou vient de me remettre ses dépêches; l'ancien parti de la princesse Sophie

s'est réveillé tout-à-coup, le corps entier des Strélitz est soulevé. LE CZAR, *se levant vivement.*

Les perfides ! partons Lefort, partons à l'instant même.

SCÈNE X.

Les mêmes, BROWN, VAN-BETT, *revenant avec plusieurs personnes de la noce.*

BROWN.

Ah! mon dieu, mon dieu, en voici bien d'une autre. Tout le village est en combustion.

VAN-BETT, *le suivant.*

Comment, le feu a pris au village... Il faut rassembler tous les sceaux.... Marchons.

BROWN.

Eh! non, ce n'est pas cela... les faubourgs sont occupés par la milice bourgeoise... On parle de complots, de personnes suspectes que l'on veut arrêter sur-le-champ. Cette taverne est cernée de tous côtés.

LE CZAR.

Cernée de tous côtés!

BROWN.

Personne ne peut sortir.

LEFORT, *bas au Czar.*

Comment faire?

LE CZAR, *vivement.*

Nous allons voir, morbleu, si l'on osera.

VAN-BETT.

Certainement, nous allons voir. Il est inoui qu'on se permette à mon insçu.

BROWN.

Ils ne vous laisseront pas sortir.

VAN-BETT.

Qu'est-ce que vous dites?.. Ah! bien, il serait joli celui-là... me retenir... moi, la première autorité de Saardam.

BROWN.

Voilà l'officier qui les commande.

VAN-BETT.

Un officier... vous ne me disiez pas qu'il y avait un officier.

LE CZAR, *bas à Lefort.*

Quel embarras! et comment en sortir sans me faire connaître?

FLIMANN, *à part.*

Je ne l'échapperai pas, c'est sûr.

SCÈNE XI.

Les mêmes, UN OFFICIER suivi de quatre soldats, MARIA, les jeunes filles.

L'OFFICIER, *s'avançant.*

Le bourgmestre de Sardam ?

VAN-BETT, *avec force.*

C'est moi. (*enflant la voix.*) C'est moi, monsieur, et je suis fort étonné que sans me prévenir...

L'OFFICIER.

Je me suis présenté trois fois chez vous, monsieur le bourgmestre, pour vous notifier les ordres dont je suis porteur. Ne vous ayant pas rencontré, j'ai dû suivre les instructions qui m'ont été données.

VAN-BETT.

Ah! diable... c'est différent si vous avez des instructions. (*Aux ouvriers.*) S'il a des instructions, en effet...

LE CZAR.

Des instructions... et de qui?...

BROWN.

Oui, de qui?

VAN-BETT.

Ah! c'est cela, de qui a-t-il des instructions?... il n'a peut-être pas plus d'instructions que moi. (*A l'officier.*) Vous entendez bien, monsieur, qu'un bourgmestre n'accorde pas sa confiance sans voir de ses propres yeux...

L'OFFICIER.

C'est trop juste. (*Il présente un papier à Van-Bett.*) Voici l'ordre de leurs seigneuries.

VAN-BETT, *tournant la tête.*

Je vous écoute, monsieur... article par article.

L'OFFICIER, *insistant.*

Voici l'ordre de leurs seigneuries.

VAN-BETT, *après avoir regardé le cachet.*

Il a des instructions.

L'OFFICIER.

Les magistrats d'Amsterdam, instruits que depuis quelques mois, des étrangers parcouraient les chantiers de la Hollande et leur enlevaient un grand nombre d'ouvriers et de matelots, ont résolu d'arrêter ces embauchages multipliés.

LEFORT, *au Czar.*

Ceci nous regarde.

VAN-BETT, *avec surprise.*

Comment, on a eu l'audace de faire... de ces sortes de chose là!... Mais les bourgmestres de Hollande ne savent donc pas leur affaire!.. ah! je réponds bien qu'à Sardam...

L'OFFICIER.

C'est à Sardam précisément que le plus grand nombre d'enrôlemens se sont faits.

VAN BETT, *stupéfait.*

Hein!... à Sardam... mais alors, messieurs, suis-je bourgmestre, ou ne le suis-je pas... si je suis bourgmestre, je dois savoir quelque chose... et je ne sais rien... de rien.

L'OFFICIER.

L'ordre porte que tout étranger trouvé sur notre territoire sans autorisation soit arrêté et détenu.

VAN-BETT.

Arrêté et détenu... c'est bien le moins.

L'OFFICIER.

En conséquence, j'ai fait cerner par mes troupes tous les endroits publics

VAN-BETT.

A merveille... je n'aurais pas mieux fait...

LEFORT, *bas au Czar.*

Comment nous tirer de là?...

LE CZAR, *bas.*

Morbleu, l'aventure est piquante.

LE MARQUIS, *bas.*

Il faut couper les oreilles à ce faquin de bourgmestre.

VAN-BETT.

Un moment... ne nous pressons pas... je crois, monsieur l'officier... que sans sortir d'ici nous trouverons notre affaire... j'ai des soupçons depuis ce matin.

L'OFFICIER.

Des soupçons...

VAN-BETT.

Oui, je vois cinq à six figures qui me sont inconnues... ça doit être des embaucheurs.

BROWN.

Comment, monsieur le bourgmestre...

VAN-BETT, *élevant la voix.*

Silence! (*Au Marquis.*) Voyons, toi qui fais le ricaneur, quel motif t'amène à Sardam?.. qui es-tu?

LE MARQUIS.

Le marquis de Châteauneuf, envoyé de sa majesté le roi de France et de Navarre.

VAN-BETT, *étonné.*

Envoyé de sa majesté! ah!.. mon Dieu!.. je tombe bien pour le premier... Mille pardons, monseigneur, ce n'était pas à vous que je m'adressais, c'était à celui-ci... (*montrant Lefort*)... Qui es-tu, toi qui chuchottes toujours avec ce grand!... toi.. l'habit brun... qui es-tu?

LEFORT.

L'amiral Lefort, ambassadeur du czar de toutes les Russies. VAN-BETT, *plus étonné.*

Un amiral !.. un amiral !.. Je vous demande bien pardon, excellence, mais quand on est à la tête d'une administration comme celle-ci... (*Apercevant lord Simpley.*) Ah! je tiens l'embaucheur... oui, parbleu !.. il a voulu m'embaucher moi-même, en me faisant un tas de contes... il m'a même offert de l'argent... deux mille guinées !.. et jusqu'à présent je n'ai pas encore vu de quelle couleur... Il a eu des conférences avec cet autre fripon (*Il désigne Flimann.*) Qui es-tu, toi, voyons ? SIMPLEY.

Lord Simpley, envoyé de sa majesté britannique.

VAN-BETT, *confondu.*

Allons... on me demande des embaucheurs... et je ne trouve que des seigneurs.... des milords.... voilà une taverne qui n'est pas trop mal composée... il paraît que tout le corps diplomatique s'y est donné rendez-vous.

L'OFFICIER, *à Van-Bett.*

Je vous fais mon compliment, monsieur le bourgmestre, vous êtes parfaitement instruit.

VAN-BETT.

Attendez... J'y suis... oui, ventrebleu !... Ce Pierre Flimann, ce Pierre Michaloff... Arrêtez-moi ces deux hommes-là... FLIMANN.

Moi ?

VAN-BETT.

Vous-même.

BROWN.

Vous extravaguez !

VAN-BETT, *désignant Flimann.*

Arrêtez-moi cet homme-là.

SIMPLEY, *bas à Van-Bett.*

Que faites-vous ? c'est le Czar.

VAN-BETT, *confondu.*

Lui ?... Oh! alors... (*montrant le Czar.*) Arrêtez-moi celui-ci. LE MARQUIS, *bas à Van-Bett.*

Que faites-vous ? c'est le Czar.

VAN-BETT, *hors de lui.*

Lui ? Ah! ça, laissez-moi donc tranquille... ils seraient tous czars, maintenant, si je les écoutais... ils se sont donnés le mot... Eh bien, ambassadeurs, souverains, matelots, danseurs, buveurs, fumeurs, arrêtez-moi tout le monde... J'y verrai plus clair demain matin.

LE CZAR, *vivement.*

Le premier qui approche...

VAN-BETT.

Tu te révoltes... Attends, attends. (*à l'officier.*) Faites avancer vos gardes. (*criant.*) Que chacun arrête son homme, moi, je m'empare du plus mutin. (*Il va sur le Czar.*)

LE CZAR, *le repoussant avec force.*

Va-t-en au diable! (*Van-Bett tombe dans les bras de Brown.*)

VAN-BETT.

Oh! le scélérat!... Oser lever la main sur un bourgmestre... Tu seras pendu le premier. Balayez-moi toute cette canaille-là, et surtout n'oubliez pas le coquin qui m'a donné le coup de poing.

LEFORT, *couvrant le Czar de son corps et montrant son cordon bleu qui est caché sous son habit.*

Arrêtez! respectez les jours de mon maître!

LE CZAR.

Lefort!

SIMPLEY, *frappant du pied.*

Lefort! son maître! damnation!... c'est le Czar!

TOUS.

Le Czar!

LEFORT, *avec force.*

Lui-même.

CHŒUR.

Air : *C'est notre ami Blondel.*

Eh quoi! le Czar parmi nous?
Ah! quel jour heureux pour nous!
Tombons tous à ses genoux,
A ses genoux. (*Ils s'inclinent autour de lui.*)

LE CZAR, *gaîment.*

Allons, je vois qu'il n'est plus possible de garder l'incognito. (*aux ouvriers.*) Mes amis, que mon nouveau nom ne vous effraye pas, je serai toujours Pierre Michaloff, votre compagnon de travail, de plaisirs, qui veut assurer le bonheur de tous ses camarades de Sardam.

FLIMANN, *hors de lui.*

Ah! mon dieu!.... comment c'est toi.... pardon.... (*Reculant. Le Czar lui tend la main.*) Oh! que je suis content... Michaloff, mon meilleur ami, qui se trouve empereur!

SIMPLEY, *à Van-Bett, lui montrant Flimann.*

Que diable aussi veniez-vous me dire?...

VAN-BETT.

Laissez-moi donc tranquille, c'est vous au contraire qui êtes venu m'embrouiller... Parbleu! si vous m'aviez demandé le Czar, je vous aurais dit tout de suite... voilà...

Il est clair qu'il ne faut que cinq minutes d'attention pour voir que voilà sa majesté... D'abord je l'aurais reconnue rien qu'au coup de poing... J'ai bien vu que ça ne partait pas d'une main ordinaire. (*se tournant humblement vers le Czar.*) Sire, sire, quel beau jour que celui...

LE CZAR.

C'est assez, monsieur le bourgmestre.

VAN-BETT.

Non, sire, ce n'est pas assez. Quel beau jour que celui... qui luit... Puisque vous le voulez, je n'en dirai pas davantage. Il faut que toute la ville vienne vous rendre les hommages. LE CZAR.

Miséricorde! toute la ville!... Je pars à l'instant. (*à lord Simpley.*) Lord Simpley, un traité d'alliance est signé entre la France et la Russie; que le roi, votre maître, accède aux propositions faites à Riswick et la paix est conclue. (*à Maria.*) Petite Maria, je ne vous oublie pas, vous épouserez Flimann. MARIA.

Est-il possible?

VAN-BETT.

Quoi! sire, un garçon charpentier?...

LE CZAR.

Je l'emmène avec moi, et je le mets à la tête de mes chantiers sur la Newa. FLIMANN.

Sur la Newa? mais n'y a pas une chaloupe.

LE CZAR.

Dans dix ans on y verra la capitale de la Russie.

VAN-BETT.

C'est d'y mettre les ouvriers le plus tôt possible.

CHŒUR.

Air : *Il est je le parie.* (Du Bal champêtre.)

Guidés par son génie,
Allons, bravant les flots;
Enrichir sa patrie
Des fruits de nos travaux.

FLIMANN, *au Public.*

Dans ce voyage,
Nous r'doutons un naufrage;
Un seul coup de vent
Renverse un bâtiment!
Mais souvent...
Votre indulgence enchaîne
Les vents, les ouragans;
Vous seuls pouvez sans peine,
Nous donner le beau tems.

CHOEUR.

Votre indulgence enchaîne, etc.

FIN

LA VIEILLE

DE SEIZE ANS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTES,

PAR MM. MÉLESVILLE ET CARMOUCHE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DES VARIÉTÉS, LE 19 AVRIL 1825.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS.
BOUQUIN DE LASOUCHE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N° 3.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GOQUELARD, vieil Épicier retiré.....	M. Blondin.
MARGUERITE.....	Mme. Baroyer.
NICOLETTE, Filleule de Marguerite ..	Mme Jenny-Vertpré.
URBAIN.....	M. Vernet.
JOLIBOIS, Soldat retiré du service....	M. Lefebvre.
BEAUSOLEIL, Paysan.....	M. Odry.
Une Jeune Fille.....	Mlle Mélanie.
Villageois, Jeunes Fillee.	

La scène se passe dans un village de la Sologne.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 20 janvier 1825.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

Imprimerie de David, rue du faubourg poissonnière, n° 1.

LA VIEILLE DE SEIZE ANS,

COMÉDIE - VAUDEVILLE EN UN ACTE.

(Le Théâtre représente une campagne agréable ; à gauche, une fontaine de village ; à droite, deux maisons à côté l'une de l'autre, avec un banc près de la première.)

SCÈNE PREMIÈRE.

(Jolibois est en costume bourgeois, moustaches et cheveux gris, etc. Il porte une petite table d'escamoteur, avec un X, une gibecière, etc.)

JOLIBOIS, *seul, et parlant à la cantonnade.*

C'est bon ; je ne partirai pas sans vous avoir dit la bonne aventure à tous... (*riant*) Ah ! ah ! ah ! Ces braves gens... parce qu'ils m'ont vu faire sauter la coupe, et partez muscade.. on ne leur ôterait pas de l'idée que j'suis un sorcier du grand numéro..... (*Il arrange sa table*) C'est pas étonnant : ces cadets de ce canton, c'est d'fameux conscrits pour la malice.... Faut que ce pays-là n'se soit pas levé si matin que les autres !... Sont-ils arriérés ! d'anciens troupiers comme moi leur en feraient avaler de toutes les couleurs.

AIR *de l'Écu de six francs.*

Ils croy'nt à tous les vieux grimoires,
A tous les contes de lutin.
J' leur dis, en f'sant un tas d'histoires,
Que j'lis dans les traits de la main,
Et dans l'grand livre du destin ;
Ils s'imagin'nt sans l'moindre doute
Que j'lis dans l'av'nir, dans l'passé....
Et je s'rais bien embarrassé
S'il m'fallait lire ma feuill' de route.

(*Il place ses cartes et aperçoit Urbain.*)

Qu'est-ce que c'est que ce voltigeur, z'en guêtres et la canne à la main?.... Encore un pays qui vient me consuler!...

SCÈNE II.

JOLIBOIS, *à sa table;* URBAIN, *en habit de voyage et regardant la maison à droite.*

URBAIN, *sans voir Jolibois, et s'arrêtant comme essoufflé*

Ouf!.. J'ai fait mes trois lieues tout d'une traite... mais je vois sa maison... ça me délasse...

JOLIBOIS, *le regardant.*

Le pékin ne m'est point z'inconnu!...

URBAIN, *de même.*

Comment!.. Je ne me trompe pas! Monsieur Jolibois!... mon ancien caporal, quand j'ai tiré à la mélice, à Vierzon.

JOLIBOIS.

Eh! c'est le petit Urbain, dit l'Eveillé.... qu'j'ai fait exempter comm' fils de veuve.. Viens donc m'embrasser!..

URBAIN.

Et qu'est-ce que vous faites dans not'pays?...

JOLIBOIS.

J'ai mon congé... j'm'en retourne chez moi à petites journées... pour y vivre en paix et dans les larres paternels.... Mais comme la route est longue, je m'occupe, chemin faisant, à tirer des microscopes.

URBAIN.

Des microscopes!

JOLIBOIS.

Oui, j'étais le loustic de la compagnie... Je manie zassez bien les cartes, j'engourdis ces bons paysans moyennant quelques bouteilles de vin et autres menues denrées.

URBAIN.

Ça fait qu'vous mettez les étapes dans vot'poche...

JOLIBOIS, *riant.*

Comme tu dis: et toi, qu'est-ce que tu deviens?

URBAIN.

Ah ! ne parlez pas d'ça, monsieur Jolibois... V'là huit mois que j'ons quitté le village par désespoir d'amour.

JOLIBOIS.

Par désespoir d'amour !.. ça ne t'a pas maigri pourtant.

URBAIN.

J'ons pourtant été voyager dans les environs pour tâcher d'l'oublier... Bah ! ça y a fait comm' de l'onguent pour la brûlure... Et j'viens aujourd'hui pour la voir un moment sans qu'all s'en doute...

JOLIBOIS.

Elle est donc bien jolie !

URBAIN, *se passionnant.*

Jolie !... ah !... jolie ! comme...

JOLIBOIS.

Comme une femme qu'on aime, quoi !

URBAIN.

Mieux que ça ! elle vous a un air... et puis des yeux... mais c'est ben le plus grand petit monstre !

JOLIBOIS.

Est-ce qu'elle n'est pas sensible à ton martyre ?

URBAIN.

Elle ! j'crois bien... elle est sensible comme rien du tout ! c'est une coquette qui croit, parce qu'elle est jeune, qu'ça durera toujours... pas méchante au fond ;... au contraire, excellente pour sa vieille marraine Marguerite... Mais écoutant Pierre... écoutant Paul... tantôt l'un, tantôt l'autre... et l'plus souvent tous les deux à la fois.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Elle était coquette et cruelle ;
Tous les garçons s'mourraient pour elle ;
Elle a mêm' fait perdr' l'embonpoint
Du gros percepteur et d' l'adjoint.
Elle a désolé quinz' villages ;
Et l'on jug'ra de ses ravages
Lorsque, dans le département,
On va fair' le recensement.

JOLIBOIS.

Quelle place meurtrière !. . . (*voyant qu'il s'essuie les yeux*) Eh bien, fantassin, bannissez une sensibilité z'opportune; je suis fidèle et passionné comme un autre... Mais quand ma belle passe zà l'ennemi, j'fume ma pipe... z'il n'en est plus question...

URBAIN.

J'peux pas fumer...

JOLIBOIS.

Alors... faut tenir tête à la Dulcinée... J'ai déjà des recommandations d'un vieux grippe-sous du village, pour un monsieur Coquelard ; connais-tu ça ? il m'a donné des instructions pour une jeunesse qui le rebute; j'ai déjà trouvé une manigance, et j'puis, par la même occasion...

URBAIN.

Oh ! la bonne idée !.. justement elle croit aux sorciers, et les histoires des revenans lui font peur!.... j'me tiendrai caché là... derrière cette fontaine... j'vous la montrerai... faut la faire bien enrager... faut lui dire que je l'aime toujours... Non, non, je me trompe ; faut lui dire au contraire que je n'pense plus à elle... que j'la déteste... Oh ! non, ça pourrait li faire trop de peine.

JOLIBOIS, *le faisant cacher.*

Chut.. J'entends not' monde qui arrive...

SCÈNE III.

JOLIBOIS, URBAIN, *caché derrière la fontaine,* NICOLETTE, BEAUSOLEIL, Jeunes Paysans et Jeunes Filles, *qui entourent Jolibois avec crainte et respect.*

CHOEUR.

AIR : *Oui, célébrons l'hyménée.*

Quel honneur pour le village
De posséder, ce matin,
C' grand devin !
Qui, sur la main,
Ou l' visage,
Peut connaître notre destin.

URBAIN, *à part, et regardant Nicolette, qui entre en scène.*

Dieu ! je l'aperçois... c'est elle !...

JOLIBOIS, *aux jeunes filles.*

Jeun's fill's, écoutez-moi bien,
N'craignez rien.

UNE JEUNE FILLE, *le regardant.*

Qu'il est laid !...

JOLIBOIS.

Je rends fidèle
Chaque amant...

LA JEUNE FILLE.

Mais il est fort bien.

CHOEUR.

Quel honneur pour le village, etc.

URBAIN, *à part.*

C'est bien elle !.. elle est encore embellie...

NICOLETTE, *regardant Jolibois.*

Tiens ! le sorcier... c'est un homme comme un autre...

BEAUSOLEIL.

Quéqu'ça fait.... ils prennent la figure qui leur plait.... si il voulait.... il paraîtrait là avec une grande robe, des flammes et l'diable à côté d'lui...

NICOLETTE.

Oh dieu ! ça m'ferait trop peur !..

JOLIBOIS, *arrangeant ses gobelets.*

(*à part*) L'vieux malin qui d'vait m'donnner des renseignemens sur tout le monde, n'paraît pas, ça met me magie z'en déroute.

NICOLETTE.

C'est moi qui l'consulterai la première...

LA JEUNE FILLE.

Oh ! aprèsmoi, s'il vous plait.

BEAUSOLEIL.

Eh ben ! et moi donc ?..

TOUTES LES FILLES.

C'est à nous, c'est à nous.

NICOLETTE.

Tiens, pourquoi donc qu'vous auriez la préférence ?..

LA JEUNE FILLE.

Parce que j'sommes les plus pressées! madame la comtesse nous attend au château où elle doit nous remettre la dot qu'elle a promise à toutes les filles qui s'marieraient dans l'année (*d'un air ironique*), par ainsi comme il n'y a que mamselle Nicolette qui n'a pas de prétendu et qu'elle ne vient pas au château, elle aura tout l'temps d'consulter l'sorcier.

NICOLETTE.

Ah! je n'ai pas d'prétendu..... parce que je n'ai pas voulu...

LA JEUNE FILLE.

Dites plutôt qu'on vous connaît... quand on est coquette et qu'on peut souffrir une douzaine d'amoureux autour de soi...

NICOLETTE, *d'un air moqueur.*

C'est un embarras que vous n'avez jamais eu, mesdemoiselles.

LES JEUNES FILLES

Qu'est ce que vous dites, mamselle? c'est affreux, c'est abominable!

(*Pendant cette dispute, Jolibois a tout disposé sur sa table. Urbain lui a fait des signes pour lui montrer Nicolette, mais Jolibois n'y fait pas attention.*)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, MARGUERITE et COQUELARD *sortant de leurs maisons.*

MARGUERITE.

Eh bien, eh bien! quel tapage!..

COQUELARD.

Est-ce que le sorcier a prédit quelque malheur?... Ah! ah! ils n'en font jamais d'autres.

LA JEUNE FILLE.

C'est Nicolette qui veut encore nous enlever nos amoureux.

MARGUERITE.

Comment, mamzelle!... Si je vous y reprends.... J't'en donnerai, moi, des amoureux!..

NICOLETTE.

Non, marraine, c'était pour rire.

COQUELARD.

Allons, allons, ne la grondez pas. Cette chère enfant... c'est une petite malice...

MARGUERITE, *bas à Coquelard.*

Non, mais c'est que ce démon là me fait damner, avec son petit air innocent... Ah ça! voisin Coquelard, je vous en prie, n'y a plus à barguiner... faut lui donner une bonne leçon!...

COQUELARD, *bas.*

Soyez tranquille (*haut*) ah ça! qui est-ce qui nous empêche de commencer? (*à Jolibois*) est-ce que vous attendez votre démon familier?

JOLIBOIS, *regardant Coquelard.*

Non, non, z'il est arrivé, je l'vois à côté de ce jeune homme?..

BEAUSOLEIL, *se retournant.*

A côté d'moi... oh là là!

COQUELARD.

Je me risque le premier. (*Il s'approche de Jolibois et lui parle bas*) La petite personne en question se nomme Nicolette... et quant aux autres... (*Il lui remet un papier.*)

JOLIBOIS, *bas.*

Bien. (*Il a l'air de lui répondre à l'oreille*)

COQUELARD, *se récriant.*

Ah! c'est particulier... il a deviné du premier coup que je me nomme Coquelard... que j'étais un ancien épicier retiré.... et que j'ai eu trois femmes qui m'ont fait mourir de chagrin!.. Ah ah! il est très fort... très fort... très fort...

TOUS.

A mon tour... à mon tour...

JOLIBOIS.

Volontiers... aimables villageoises. (*Il leur donne des cartes.*)

LA JEUNE FILLE, *à qui il parle.*

Ah mon dieu! d'où a-t-il su cela ?(*bas*) n'en dites rien, mansieur le sorcier, ma mère me battrait...

BEAUSOLEIL.

Ah ça! et moi donc?

JOLIBOIS.

Voyons... tu te nommes?

BEAUSOLEIL, *reculant toujours.*

Beausoleil.

JOLIBOIS.

Je le sais!

BEAUSOLEIL.

J'ons fait un rève c'te nuit.

JOLIBOIS.

Je le sais!

BEAUSOLEIL.

C'coquin de rève... je ne m'en souviens pas d'un mot...

JOLIBOIS.

Je le sais.

BEAUSOLEIL.

Ah! ben, si vous l' savez, vous m' rendrez un fameux service.

JOLIBOIS.

Je sais que vous l'avez oublié.

BEAUSOLEIL.

Il y avait dedans du dindon.

JOLIBOIS.

Signe de mariage pour vous.

BEAUSOLEIL.

Du tout, j' veux pas me marier ; j' suis comme Nicolette moi, quand on est joli garçon, n'y a pas à se presser... Ainsi, changez-moi ça...

JOLIBOIS.

Volontiers; je vais vous faire le grand jeu, mais c'est six sous. (*Il lui donne des cartes*):

BEAUSOLEIL.

J'aime mieux donner six sous, et ne pas être marié...

JOLIBOIS.

Donnez - moi le neuf de carrau. (*Il étale ses cartes et paraît frappé*). Ah mon Dieu!

TOUS.

Quoi donc ?

JOLIBOIS.

Une prédiction z'inattendue! Pardon, excuse, messieurs, mesdames, il n'est point que vous n'ayez parmi vous une jeune fille qu'on appèle Nicolette ?

NICOLETTE, *s'avançant.*

AIR : *Restez, restez troupe jolie.*

C'est moi, m'sieur l'sorcier, parlez vîte ;
Dit's-moi tout c'qui m'arrivera.

JOLIBOIS, *prenant sa main.*

Eh quoi ! c'est vous, pauvre petite !
Quoique bien jeune, je l'vois là,
Aux galans vous plaisez déjà.
Pour votre époux chacun s'propose,
Et par vous tout l'monde est séduit.

NICOLETTE, *souriant.*

M'sieur l'sorcier, dit's-moi donc que'qu' chose
Que personne n'm'ait jamais dit.

JOLIBOIS, *avec emphase.*

Eh bien, tremblez !..... Vous avez dédaigné les effets d'une sensibilité inhérente au sesque aimable dont elle fait la plus belle apanage... le destin qui a mis dans sa tête de vous punir d'une fierté z'insoluble, a décidé qu' vous alliez perdre tout à coup et par l'insensible z'évaporation, vos agrémens, vot' fraîcheur...

NICOLETTE, *un peu émue.*

Qu'est-ce que ça veut dire ?

JOLIBOIS, *enflant sa voix.*

Si aujourd'hui même, à une heure sept minutes trente-trois secondes, vous n'avez pas fait choix d'un mari... Pst... vous deviendrez vieille et laide... Vous voyez, honnêtes villageois des deux sesques, ce qu'il en coûte pour fuir les doux nœuds du mariage.

NICOLETTE.

Laissez donc, c'est pour rire, ma marraine ! Monsieur... Coquelard, est-ce que c'est possible ?

COQUELARD.

Bah ! des contes, des histoires !

JOLIBOIS.

AIR *du Solitaire.*

N'riez pas d' la magie ;
L' destin n' plaisant' jamais.
Pour prix d' vot' coquett'rie,
Vous perdrez vos attraits...
Par un' bizarr' merveille,
Vous changerez soudain,
Comm' la rose vermeille
Qui n' brille qu'un matin.

TOUS, *à mi-voix.*

Ell' s'ra laide et vieille.

LES FILLES.

C'est bien fait !

LES GARÇONS.

Quel malheur !

NICOLETTE.

C' n'est pas vrai. (*à part.*) J'crois qu' j'ai peur.

ENSEMBLE.

TOUS.

Ah, mon Dieu (*bis*) ! quel malheur !

NICOLETTE.

C' n'est pas vrai (*bis*). J' crois qu' j'ai peur.

NICOLETTE.

AIR : *D'une simple fleur.*

NICOLETTE.

Ça n' m'empêch'ra pas
D'aller c' soir à la fête,
Et, quoiqu' sans appas,
D' vous enl'ver plus d'un' conquête.

LA JEUNE FILLE.

Pourvu qu'ça n'aill' pas nous prendre...
Chez la comtesse, faut nous rendre,
Et tâcher, avant midi,
D'avoir chacune un mari.

ENSEMBLE.

TOUS.

Au château l'on nous invite,
Courons, courons donc bien vîte.
Dans la crainte du sorcier,
Bien vîte il faut nous marier.

NICOLETTE, *avec ironie.*

Au château l'on vous invite,
Courez, courez donc bien vîte.
Dans la crainte du sorcier,
Bien vîte il faut vous marier.

(*Ils sortent tous. Coquelard fait signe à Jolibois qu'il va revenir.*)

SCÈNE V.

JOLIBOIS, URBAIN, *sortant de sa cachette.*

URBAIN.

Ah! M. Jolibois, que je vous remercie; comme c'est bien trouvé... lui dire qu'elle deviendra vieille! Ell' n' fait pas semblant, mais ell' bisque joliment.

JOLIBOIS, *resserrant ses cartes.*

Comment! est-ce que c'était la tienne?

URBAIN.

Nicolette? oui, j' vous l'ai montrée du doigt.

JOLIBOIS.

Je ne m'en suis point z'aperçu; il paraît que nous avons fait une fameuse brioche; c'est le vieux qui m'avait recommandé de dire tout ça.

URBAIN.

Qui? ce monsieur Coquelard? pas possible, je l'ai jamais vu ici.

JOLIBOIS.

Il n'y est que depuis peu de temps : c'est un épicier assez riche à ce qu'il dit, qui vient de se retirer dans c' village, et je m' doute que le vieux renard guette ton inhumaine.

URBAIN.

Lui!... si je le savais... Dieu!...

JOLIBOIS.

Le v'là qui s'emporte déjà ! Dulciter fantassin...

URBAIN, *vivement.*

M. Jolibois, ne me retenez pas, je suis capable de tout. C'est que je l'aime plus que jamais ; j'en suis fou, et je ne veux pas qu'un autre que moi lui fasse de la peine.

JOLIBOIS.

Faut seulement tâcher d' savoir les projets du camarade... Le voici, laisse-moi filer la carte, et n' vas pas jouer du cœur pour du carreau.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, COQUELARD.

COQUELARD.

Je les ai conduits jusqu'au bout du village... pour ne pas donner des soupçons... Ah ! ah ! ah ! très-bien, mon cher ami, très-bien, très-bien (*appercevant Urbain*), qu'est-ce que c'est que ce petit luron?

JOLIBOIS.

Faites point z'attention, c'est mon élève.

COQUELARD.

Un sorcier en herbe.

JOLIBOIS.

Oui ; c'est lui qui porte mon élaboratoire, et comme nous allons nous remettre en route, si vous êtes content....

COQUELARD.

AIR *de Lisbeth.*

Oui, mon cher, je suis satisfait ;
Notre réussite est complète ;
L'horoscope a fait son effet,
La bell' sent un chagrin secret ;
Déjà son esprit s'inquiète.
Je ne veux plus vous employer,
Car, pour la séduire et lui plaire,
C'est moi maint'nant qui fait l'sorcier,
Et l'amour (*bis*) sera mon compère.

URBAIN, *avec inquiétude.*

Quen drôle d'idée qu' vous avez eue là, M. Croquelard, d' faire prédire à c'te jeunesse... pourquoi donc ça...

COQUELALD.

Il me demande pourquoi? ah! ah! il n'est pas fort votre élève.

JOLIBOIS.

Il n' sait rien deviner (*à Uubain*). Tu ne vois pas, imbécile, que monsieur est détesté de la petite, et qu'alors...

COQUELARD.

Du tout, c'est pas ça, elle ne se doute seulement pas que je l'aime... L'espiègle se serait moquée de moi comme des autres.

URBAIN, *cherchant.*

C'est clair, alors c'est un moyen de la punir, d' l'humilier, d' la corriger et...

COQUELARD, *se frottant les mains.*

Et de l'épouser.

URBAIN, *bvs à Jolibois.*

De l'épouser !.. j' vas sauter sur sa perruque.

COQUELARD.

Parbleu ! qui est-ce qui m'en empêchera? le village est au château pour toute la journée ; je reste ici seul avec Nicolette et sa marraine, qui est dans mes intérêts, ainsi... (*Urbain veut sauter sur Coquelard*).

JOLIBOIS, *bas.*

Mutus !... j'ai z'une idée z'insidieuse.

COQUELARD.

Ah! ça, mon ami, puisque vous partez,... voyons ce fameux miroir que vous m'avez promis, j'en aurai bientôt besoin pour convaincre la petite.

JOLIBOIS, *lui donnant un miroir entouré de bois noir et convert d'un papier.*

Le voici, j'en ai toujours une provision avec moi,.... vous sentez qu'la magie a besoin de ces petits moyens-là.

COQUELARD, *lui donnant de l'argent.*

C'est un peu cher,... mais vous êtes sûr que ça ne manquera pas son effet.

JOLIBOIS.

Vous l'avez éprouvé vous-même ce matin....

COQUELARD, *le mettant dans sa poche.*

Oui, oui, c'est prodigieux.

URBAIN, *bas.*

Qu'est-ce que c'est donc?...

JOLIBOIS, *bas.*

Tu le sauras,... ça va nous servir.

COQUELARD.

En outre, voici le montant de l'horoscope.

(*Il lui donne deux bouteilles qu'il tire de sa poche.*)

AIR : *Il est dupe de ce mystère.*

De ma promesse c'est le gage ;
Ce n'est qu' du p'tit vin de village ;
Mais votre art en fera, je gage,
Du Mâcon ou de l'Ermitage.

URBAIN.

Si vous l'voulez ici,
J' pouvons vous dire aussi
C'que, dans votre ménage,
Le destin vous ménage.

COQUELARD, *souriant.*

Vous n' m'apprendrez rien, j' crois.
Je fus marié trois fois ;
Avec mon expérience,
Ces choses-là c'est connu d'avance.

Partez donc vîte, et bon voyage ;
Buvez ce p'tit vin de village ;
Vous pourrez le changer, je gage,
En vieux et bon vin d'Ermitage.

ENSEMBLE. JOLIBOIS et URBAIN.

Nous allons nous r'mettre en voyage.
Tâchez d'achever votre ouvrage.
Pour empêcher son mariage,
Restons tous deux dans ce village.

TOUS TROIS.

Adieu, adieu.

(*Jolibois et Urbain sortent.*)

SCÈNE VII.

COQUELARD, MARGUERITE.

COQUELARD.

Ah! vous voilà, ma chère Marguerite.

MARGUERITE

Eh bien! le sorcier vous a-t-il donné?...

COQUELARD.

Oui, j'ai tout ce qu'il me faut; songez bien à me seconder...

MARGUERITE.

Eh!... je ne fais que cela tous les jours : je lui dis que ça ne fait rien qu'un mari soit vieux et laid.

COQUELARD.

Comment...

MARGUERITE.

C'est pour avancer vos affaires... mais elle ne me croit pas! malgré ça, à présent, je suis sûre qu'elle a bien du tintoin... Ces petites filles d'aujourd'hui, ça tient à sa petite mine chiffonnée... Je n'étais pas comme ça, moi.... quand on me parlait de mariage, j'étais toute décidée, j'en aurais pris plutôt deux que d'en refuser un... ah! dame, c'était le bon temps;... mais à présent, elles vous ont des têtes... Je crois que vous aurez bien de la peine.

COQUELARD.

Bah! bah! n'ai-je pas mon grand moyen tout prêt...

MARGUERITE.

Chut,... je l'entends qui revient!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, NICOLETTE.

NICOLETTE, *à la coulisse.*

Voulez-vous bien finir?...

MARGUERITE.

Eh! ben, à qui donc qu' t'en as, ma petite? Qu'est-ce qu'on t'a fait?

NICOLETTE, *se plaçant entr'eux.*

A-t-on jamais vu? jusqu'aux enfans du village qui courent après moi, en m'appelant la vieille! Aussi qu' c'est bête à ce sorcier d'aller dire... C'est pas que j'y croie au moins.

COQUELARD.

Ni moi ; mais mariez vous avant le terme fatal,... le diable sera bien attrapé.

MARGUERITE.

Tiens, Nicolette, veux-tu que je t' dise?... ce n'est pas que j'y croie non plus, mais je t'avoue que ça me tranquilliserait.

NICOLETTE, *les regardant.*

Me marier? et à qui? n'y a plus personne.

COQUELARD.

Il est sûr que le village est à sec,... moi j'ai déjà eu trois moitiés,..: vous pensez que j'en ai bien assez comme ça... mais vu le danger... et mon attachement pour votre marraine, je pourrais... me sacrifier.

MARGUERITE, *bas.*

Accepte, Nicolette, c'est un bon parti!

NICOLETTE.

Bah! monsieur Coquelard, vous ne m'aimez pas?...

COQUELARD.

Je ferai un effort.

NICOLETTE.

Mais moi, j' vous aime pas du tout.

COQUELARD.

Ça viendra, mon petit Chérubin.

NICOLETTE.

Du tout...

AIR : *Vaud. de l'Ours et le Pacha.*

Mon âg', du vôtre, est par trop loin,
Et c'te différence me frappe ;
Faut qu' vous reveniez à mon point,
Ou ben attendr' que j' vous r'ttrape.
Moi, j'en croyons ce qu'on m'a dit :
En ménage, on n' peut pas, je pense,
Vivre de bonne intelligence,
Surtout quand l'un des deux finit
Au moment où l'autre commence.

COQUELARD, *d'un air agréable.*

Vous me trouvez un peu mûr ? si vous m'épousiez, vous me verriez tout autrement; je changerais à vue d'œil : quand on est aimé,... ça vous rajeunit, hi ! hi ! hi !

NICOLETTE.

Ah ben ! faudrait trop vous aimer, vous ... j'y renonce.

MARGUERITE, *la poussant de côté.*

Mamzelle !

COQUELARD, *bas à Marguerite.*

Le grand moyen, il n'y a plus que cela. (*haut*) C'était pour plaisanter au moins. Ah ça ! j'vais faire un tour chez le voiturier pour différens objets que j'attends de la ville.

NICOLETTE.

Ah ! et ce beau miroir que vous m'aviez promis pour ma fête... Ma marraine m'a cassé le mien sous prétexte que j'm'y regardais à tout moment. C'est si gentil un miroir !

COQUELARD.

Je vais le chercher. (*bas à Marguerite.*) Je ne serai pas long-temps.

MARGUERITE, *bas.*

Pourquoi ne pas le lui donner tout de suite ?

COQUELARD, *bas.*

Du tout, il faut attendre l'heure prédite par le sorcier. (*haut.*) Vous serez la seule qui en aurez dans le village... les autres fille en sècheront de jalousie. Ah ! ah ! j'y cours et je reviens.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MARGUERITE, NICOLETTE.

MARGUERITE.

Encore un que vous refusez, mamzelle.

NICOLETTE.

Ah !.. il me semble que je ne pourrais jamais épouser un vieux comme ça.

MARGUERITE.

Ta, ta... ta, un vieux mari! tu ne sais pas ce que ça vaut, tu ne connais pas les jeunes gens!

Air *de Marianne.*

Ils cour'nt les champs la s'maine entière,
Aim'nt le jeu, l' vin et cœtera;
Ils grond'nt sans cess' leur ménagère,
Et souvent, ils n' s'en tienn'nt pas là.
Dans son ménage,
Leur femme enrage,
Et l' mariage
Lui semble bien dur;
Mais un homm' mur
C'est bien plus sûr;
Sans êtr' changeant
Ça n'est pas exigeant.
A mener, c'est bien plus facile,
D'êtr' jalouse on n'a pas l' souci...
Enfin, avec un vieux mari,
On peut dormir tranquille.

D'ailleurs celui-là est riche... à force de vendre du poivre et du sucre à la ville voisine,... il a acheté c'te maison, il vient de la faire remettre à neuf.

NICOLETTE.

Dame! s'il pouvait en faire autant pour lui...

MARGUERITE.

C'est ça! tantôt une raison, tantôt une autre: où croyez-vous qu'ça vous mènera c' biau manège là?... à être abandonnée d'un chacun, à passer pour une coquette qui n'a rien dans la tête ni dans le cœur.

NICOLETTE, *émue.*

Comme vous me traitez! vous ne diriez pas ça si vous saviez... (*avec un soupir*) Allez, ma maraine, sans que j'en aie l'air,... j'ai ben du chagrin depuis le départ d'une personne.

MARGUERITE.

T'as du chagrin depuis le départ d'une personne!.. v'là du nouveau,... et qui est-ce donc?

NICOLETTE.

Eh ben c' pauvre Urbain...

MARGUERITE.

Comment, tu y penserais ? et vous ne m'en avez jamais rien dit !... A-t-on jamais vu une sournoise comme ça, qui se permet de penser !...

NICOLETTE.

C'est-à-dire ,... j'en suis pas bien sûre,... quand il était ici, je me moquais de lui comme des autres ; mais depuis qu'il est parti... aussi pourquoi n'avait-il pas de patience : — *Mamzelle, faut vous décider, j' suis pressé.* — Et moi je ne le suis pas ,... monsieur, — *Faut m'épouser, mamzelle, où vous ne me reverrez jamais...* C'était très-malhonnête de me mettre comme ça le marché à la main. — *Eh! mon dieu, qu'est-ce qui vous retient, monsieur? allez, partez, bon voyage! il ne manque pas de garçons, allez... allez.* Je suis sûre qu'il en a été bien fâché, et moi, je ne le dis qu'à vous, mais j'en ai pleuré plus d'une fois en cachette.

MARGUERITE.

C'est ta faute aussi, Urbain t'aurait convenu. Ce que je veux moi, c'est que tu t'établisses, pourvu que ce soit un brave garçon.

NICOLETTE.

Ah ! c'est pas l'embarras, y a des momens où j'en suis toute consolée.

AIR : *Il est plus dangereux de danser.*

Quand les garçons de notre hameau
Viennent l'dimanche sous l'ombrage,
Si pour les filles ils ont quequ' cadeau,
J' suis ben sûr d'avoir le plus beau :
Et puis chacune enrage
D' les voir se disputer
L'honneur de m'inviter...
Pendant c' temps
Je me partage
Entre tous les galans
Qui veul' me fair' danser ;
Puis Suzon et Lison,
Et Manon et Toinon,
Vont douc'ment (*ter*) les pincer.
Tant qu'on est fille, ah Dieu ! quel bonheur !
Quoique sage,
On peut êtr' volage :
Chaqu' jour, on peut changer de danseur
Mais un mari, ça me fait peur.

SCÈNE X.

Les Mêmes, BEAUSOLEIL.

BEAUSOLEIL, *accourant.*

Mam'zelle Nicolette ! mam'zelle Nicolette !

MARGUERITE.

Comment ? grand nigaud, tu n'es pas au château, toi !

BEAUSOLEIL.

Puisque je me marie pas, je n'y ai que faire ; mais j'vous apporte une fameuse nouvelle.

AIR : *Vaud. d'Angélique et Melcour.*

Près de vous, j' suis vite accouru.
Vous n' savez pas c' qui me ramène ?

NICOLETTE.

Quoi donc ?

BEAUSOLEIL.

Urbain est revenu.

NICOLETTE, *avec joie.*

Urbain !... vous l'entendez marraine !

BEAUSOLEIL.

Vous n' vouliez l'écouter jamais...
Voyez quel bonheur est le vôtre,
Il revient ici tout exprès...
Pour en épouser une autre.

NICOLETTE.

Comment ? une autre !

MARGUERITE.

Là, tu le vois, ma fille... encore un garçon de moins... c'est étonnant comme on les enlève c'te année.

NICOLETTE.

Il en épouserait une autre... Qu'est-ce que tu dis-là ?

BEAUSOLEIL.

Dame !... c'est public... il se marie à la nièce de Geneviève, du village d'à côté... vous savez, la bancroche...

NICOLETTE, *émue.*

Ça n'est pas vrai...

BEAUSOLEIL.

Il me l'a dit lui-même... et puis je viens de le voir, qui embrassait sa future.

NICOLETTE, *frappée.*

Sa future!... Ah ! mon dieu !

BEAUSOLEIL.

Eh ben ! eh ben ! qu'est-ce que vous avez donc ?

NICOLETTE, *balbutiant.*

Moi ! rien.

BEAUSOLEIL.

Si... si... Vous changez de visage.

MARGUERITE, *la regardant.*

Tiens ! c'est vrai. (*On entend sonner une heure.*)

BEAUSOLEIL.

Ah ! jarni ! et juste à l'heure prédite par le sorcier !

NICOLETTE, *plus troublée.*

Comment ? qu'est-ce qu'il dit donc ?

BEAUSOLEIL.

La figure bouleversée !... voilà que ça commence !

NICOLETTE, *effrayée.*

Ma marraine !

MARGUERITE.

Tais-toi donc, toi ! Non, mon enfant, non. (*à Beausoleil*) Ne l'effraie donc pas ; (*à part*) cet imbécile nous sert sans s'en douter...

BEAUSOLEIL.

C'est juste : faut pas l'effrayer. Allons, v'là qu'elle pâlit à présent ; faut vous marier ben vîte... ben vîte pour arrêter les progrès... voyons qui est-ce qui est vacant ?

NICOLETTE, *frappant du pied.*

Du tout : j'veux pas me marier... j'veux savoir si Urbain m'a oubliée, s'il m'abandonne...

BEAUSOLEIL.

Urbain... c'est juste ; il vous aimait tant, il n'peut pas vous r'fuser ; et puis, c'est peut-être pas vrai. Parce qu'il a embrassé c'te fille... tiens, si on épousait toutes celles qu'on embrasse, où en serais-je, moi? J'vas courir m'informer ; maintenez-vous... maintenez-vous tant qu'vous pourrez... (*Il sort en courant*).

SCENE XI.

MARGUERITE, NICOLETTE, ensuite COQUELARD *dans le fond.*

MARGUERITE, *à part.*

Bon ! nous en v'là débarrassés !...

NICOLETTE, *émue.*

Mais, dites donc, ma marraine, est-ce que ça serait possible?... est c'que ça m'prend ?

MARGUERITE, *feignant de pleurer en la regardant.*

Attends donc que je te regarde... Dieux !... ah ! ah ! ma pauvre enfant.

NICOLETTE, *pleurant plus fort.*

Ah ! ah ! qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE, *détournant la tête.*

Je t'en prie... ne m'interroge pas.

NICOLETTE.

Ah ! ah ! . . .

COQUELARD, *à part. Il tient sous son bras son miroir.*

A merveille !

NICOLETTE, *courant vers la fontaine.*

C'te fontaine... je vais m'assurer tout de suite.

(*Elle rencontre Coquelard.*)

Ah ! monsieur Coquelard... ce miroir que vous m'aviez promis... donnez-le moi.

COQUELARD.

Je l'apporte, et... (*Il lève les yeux et paraît fort étonné en la regardant*) Ah ! ah ! c'est particulier.

NICOLETTE.

Ah ! mon dieu ! ça l'frappe aussi. Donnez, j'veux connaître mon sort.

MARGUERITE, *feignant de vouloir l'empêcher.*

Je ne veux pas qu'elle se voie !...

(*Nicolette saisit le miroir : aussitôt qu'elle a jeté les yeux dessus, elle pousse un grand cri* : Ah ! *Elle le rejete vivement.*)

COQUELARD, *bas, à Marguerite.*

C'est un miroir qui vous allonge la figure d'une aune... ça vous rend épouvantable. Voulez-vous voir ?...

MARGUERITE, *bas.*

Non, non, merci !.. j'en ai assez comme ça.

NICOLETTE, *pleurant.*

Plus de doute. Dieux! ma marraine, comme ça est venu vîte!... à mon âge ! me trouver dans les doyennes !

COQUELARD.

Moquez-vous donc des sorciers !.... moi ! ça me confond.

MARGUERITE.

Ne pleure pas, chère petite; ce n'est pas le moment de te faire des reproches : mais enfin si tu avais voulu m'écouter.

NICOLETTE, *brusquement.*

Dites donc, ma marraine, je n'ai pas eu le temps de me voir...

MARGUERITE, *montrant le miroir.*

Veux-tu encore te regarder?..

NICOLETTE, *vivement.*

Non, non.... (*regardant la fontaine*) je ne veux plus me regarder jamais... je me fais peur... Mais, dites-moi, ma marraine.... je m'en rapporte à vous... Qu'est ce que je parais?

MARGUERITE.

Pas trop, pas trop... guère plus que moi..

NICOLETTE, *désolée.*

Ah ! ah !... est-ce que je ne pourrais pas cacher quelque chose? (*Coquelard secoue la tête.*)

MARGUERITE.

Guère plus que moi !

NICOLETTE, *tombant sur un banc de gazon et se cachant la figure.*

Ah ! il n'y a plus d'espoir !

COQUELARD, *bas à Marguerite.*

Nous la tenons.

MARGUERITE, *allant a Nicolette.*

Tu vas rentrer, n'est-ce pas, Nicolette. (*Celle-ci la tête penchée sur sa poitrine, semble ne pas l'entendre.*) Allons, ma fille, de la résignation; si tu veux te marier, M. Coquelard tiendra sa promesse; et si tu te décides, tu n'as qu'à m'appeler... (*Ils rentrent à droite.*)

SCENE XII.

NICOLETTE, *seule.*

L'épouser! lui! jamais! ah, Urbain! faut-il avoir du malheur! moi qui ce matin encore était si gentille... si alerte... à présent me v'là une vieille gangan comme ma marraine! juste l'infirmité que je craignais le plus. Quand je pense à la figure que j'ai maintenant... ce grand nez... ce menton pointu... (*regardant ses mains*) Et, c'est drôle... mes mains sont encore pas trop mal.... mon bras est assez rondelet... dire que ça s'attache à la figure, juste ce qui frappe le plus.... c'est que j'en ai pour le reste de mes jours. Mon dieu, mon dieu, qu'est-ce que je vas devenir? qu'est-ce que je vais faire?

AIR *d'Aristippe.*

Qu'il est cruel d'être vieille à mon âge,
D' changer ainsi du jour au lendemain;
J'avais à pein' commencé le voyage,
Et j' suis déjà presqu'au bout du chemin!
Dans chaqu' saison d' not' existence,
Jeunes et vieux, chacun a ses plaisirs:
Moi... je n' suis plus dans l'âge d' l'espérance;
Et je n'ai pas même de souvenirs.

Je n'oserai plus me montrer à personne.... Qui est-ce qui vient là?

SCÈNE XIII.

NICOLETTE, BEAUSOLEIL.

(*Nicolette pendant toute cette scène tourne le dos à Beausoleil ou se cache la figure de son tablier.*)

BEAUSOLEIL.

Ah! vous v'là, mamzelle Nicolette... Eh ben! dites donc, je le quitte à l'instant...

NICOLETTE.

Urbain?

BEAUSOLEIL.

Oui... son mariage est pour demain. Mais, je gagerais qu'il vous aime encore.... et quand il va revoir votre joli visage, si frais, si mignon. (*Nicolette se détourne*) Qu'est-ce que c'est donc, vous avez mal aux dents?

NICOLETTE.

Ah! monsieur Beausoleil, j'suis devenue bien chétive.

BEAUSOLEIL.

Ah! est-ce que c'est fini. (*Il s'approche.*)

NICOLETTE, *se cachant davantage.*

Ne me regardez pas, je vous en prie, ne me regardez pas... Eloignez-vous, ou je m'en vais.

BEAUSOLEIL.

Elle s'cache.... c'est clair.... c'est qu'il n'y a plus de remède (*haut*) Allons, allons, j'veux pas vous chagriner, je ne vous regarderai pas. Dites-moi seulement, avez-vous la patte d'oie?... (*s'appitoyant*) Pauvre brave femme, ça doit vous vexer à présent de ne pas vous être mariée.

NICOLETTE, *s'efforçant de paraître gaie.*

Moi du tout!.. oh mon dieu! je prendrai mon parti, je n'y penserai plus... c'est l'premier moment... comme ça je suis vieille, eh ben! faut qu'tout l'monde en vienne là...

BEAUSOLEIL.

Oui, mais le plus tard vaut le mieux.

NICOLETTE, *de même.*

Bah!... il y a des plaisirs pour tous les temps.... je ferai comme la mère Thérèse ou la mère Claudine... elles sont ben heureuses... entourées de leurs amies, choyées par leurs parens, on se réunit le soir, on fait la causette, on rit du temps passé (*en pleurant*), c'est encore une vie bien agréable.

BEAUSOLEIL.

Oui, quand on s'est marié dans sa jeunesse, qu'on a de la famille, des enfans autour de soi, alors il y a plaisir à vieillir; mais quand on a rebuté tout le monde, bernique! on reste seule...

NICOLETTE.

Seule.!

BEAUSOLEIL.

Dame ! vous v'là juste comme ma tante Félicité... Ah ! c'te pauvre Félicité, était-elle malheureuse !... elle ne sortait jamais,... toujours pendue à la cheminée, comme une paire de pincettes, grognant, rabachant, le nez barbouillé de tabac. Faudra que vous en preniez du tabac,... quand on est vieille...

NICOLETTE, *préoccupée.*

Mais on li donnait ben quelque distraction...

BEAUSOLEIL.

Ah ! oui,... elle tricotait, elle filait, et puis elle avait des chats... cinq chats qui prenaient le café avec elle...

NICOLETTE.

C'est bien amusant !...

BEAUSOLEIL.

Elle chantait pour endormir les enfans,... ou ben quand ils n'étaient pas sages, on l'allait chercher ; c'était la Croque-Mitaine du village.

NICOLETTE.

Elle leur faisait peur; pauvre femme ! et elle n'avait pas un ami.

BEAUSOLEIL.

Si fait... toutes les jeunes filles s' moquaient d'elle.

NICOLETTE.

Comme ça m'arrivera ; les filles d'ici sont si mauvaises, ça ne respecte pas plus la vieillesse... c'est fini, je ne veux pas les attendre,... je m'en irai aujourd'hui,... à l'instant même ; je ne veux plus qu'on me revoie ici, je vais seulement mettre une coiffe à ma marraine pour qu'on ne me reconnaisse pas.

AIR : *En revenant du village.*

BEAUSOLEIL.

Changez d'habits, j'vous l'conseille.

NICOLETTE.

En grand mèr', maint'nant je dois m'habiller.

BEAUSOLEIL.

Oui, faut êtr' tout à fait vieille
Ou ne pas s'en mêler.

NICOLETTE.

J'cours et j'reviens.

BEAUSOLEIL.

Pas si vite,
Vous allez faire queuq's chût's, queuq's accidens,
Vous n'avez plus, ma petite,
Vos jambes de quinze ans.

NICOLETTE.

Dieux ! il m' sembl' que je sommeille.
En grand' mère, maint'nant je vais m'habiller;
Pour qu'on n'se moqu' plus d' la vieille,
Faut bien vit' m'en aller.

EXEMB. BEAUSOLEIL.

Changez d'habits, j'vous l'conseille,
En grand mèr', maint'nant faut s'habiller;
Oui, faut êtr' tout à fait vieille
Ou ne pas s'en mêler.

(*Nicolette sort*)

SCÈNE XIV.

BEAUSOLEIL, *seul.*

Doucement, doucement !... comme elle est déjà voûtée! ce que c'est que de nous, pourtant ! tout ça pour avoir fait la renchérie; pour avoir... ah! mon dieu, j'y pense, j'ai oublié de demander au sorcier si c'était aussi pour les jeunes hommes; il a dit : Jeunes gens des deux sesques, prenez garde à vous !... Moi qu'ai pas voulu me marier,.. si ça allait me prendre,... dame, je n'ai que ça, la beauté du diable, quoi! la jeunesse et la fraîcheur. Dieu, ma fraîcheur ! si je la perdais... ô ma fraîcheur, ne m'abandonne pas... A une heure trente trois minutes, il a dit, moi je suis peut-être pour deux heures. Oh ! faut toujours mieux me marier; j'ai justement la petite Louison en réserve,... c'est ça! courons vite! (*Il est arrêté par Urbain.*)

SCÈNE XV.

URBAIN, BEAUSOLEIL.

URBAIN.

Ah ! te v'là, Beausoleil?

BEAUSOLEIL.

Bonjour, bonjour... Je m' sauve.

URBAIN, *le retenant.*

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

J'ons à t' parler ; qu'est-c' donc qui t' presse ?

BEAUSOLEIL.

Oui, pendant qu'on cause comm' ça,
On perd son temps et sa jeunesse,
Et j' n'entends pas de c' t'oreill' là.
Mais, dites-moi, puisque vous v'là :
R'gardez-ben ma figur', ma tête ;
Queuqu' chang'ment vient-il d'arriver ?

URBAIN.

Non, t'as toujours l'air aussi bête.

BEAUSOLEIL.

Bon, j' vas tâcher de me conserver !
(*Il veut s'en aller.*)

URBAIN, *l'arrêtant avec force.*

Ah ! un moment ! ou je m' fâche ; j' viens inviter tous mes parens et mes amis à ma noce, toi aussi, et Nicolette par la même occasion,... où est-elle Nicolette?...

BEAUSOLEIL.

J'en sais rien.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, NICOLETTE, *avec une coiffe et une mante de vieille.*

NICOLETTE.

Là, comme ça,... on ne me reconnaîtra pas... Adieu, M. Beausoleil.

BEAUSOLEIL, *la retenant.*

(*à part.*) Oh ! la v'là,... (*à Urbain.*) vous voulez inviter Nicolette,... tenez, adressez-vous à cette ancienne ; elle se chargera de vot' commission...

NICOLETTE, *à part.*

C'est lui !...

URBAIN, *à part.*

C'est elle ! (*haut*) Bah ! est ce qu'elle est du pays?..

BEAUSOLEIL.

Tiens, vous ne vous en souvenez plus !... vous l'avez aimé dès vot'enfance !... Ah ! mais je me sauve, parce que ma fraîcheur,... Dieux ! ma fraîcheur ! si elle allait m'échapper ! (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVII.

URBAIN, NICOLETTE.

NICOLETTE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! il nous laisse seuls.

URBAIN, *à part.*

Malgré c'te vieille coiffe ! comme elle est gentille ! prenons garde de faire quelque bêtise !... (*la regardant*), Ah ! ça, nous sommes donc de vieux amis,... c'est drôle, je n'ai pas idée,... dès mon enfance,... qu'il dit, .. est-ce que ça serait ma nourrice, par hasard...

NICOLETTE, *à part.*

Oh ! dieux !... sa nourrice !...

URBAIN.

Dame, excusez, ma brave femme ; j'ai beau chercher à me rappeller vos traits...

NICOLETTE, *d'une voix faible.*

Quoi, monsieur Urbain ! vous ne me remettez pas ?...

URBAIN, *vivement.*

Ah ! mon dieu ! c'te voix,... il serait possible,... ce que l'on vient de me dire,... quoi,... Nicolette ?

NICOLETTE.

Hélas ! oui,... vous voyez, monsieur Urbain...

URBAIN, *joignant les mains.*

Queu changement !...

NICOLETTE.

Je ne dois pas me plaindre, ils disent que je l'ai mérité ; mais avant de quitter c' village, je suis bien aise de vous voir, monsieur Urbain ; vous ne m'en voulez pas, n'est-ce pas ?

URBAIN.

Dame ! je ne suis pas rancuneux. Mais vous quittez ce village ?

NICOLETTE.

A l'instant.

URBAIN.

Toute seule?

NICOLLE, *soupirant.*

Oui, seule!

URBAIN.

Comment!... ces amoureux qui vous cajolaient tant,.... se sont donc tous éloignés.

NICOLETTE.

Je ne les regrette pas; d'ailleurs, je les ai rebutés quand j'étais jeune, ce n'est pas à présent qu'ils reviendraient...

URBAIN.

Eh bien! si celui qui vous aimait le plus, celui qui vous aimait véritablement, bien sûr celui-là reviendra.... Nicolette, me v'là encore... Voulez-vous m'épouser?

NICOLETTE, *émue.*

Comment, comment, Urbain.... vous n'y pensez pas; vous devez en épouser une autre?

URBAIN.

Ah! oui... mais je...

NICOLETTE, *vivement.*

Est-ce que vous ne l'aimez pas?

URRAIN.

Si... j' l'aimais, parce que vous n'étiez pas là; mais j' souffrirai pas qu'vous soyez malheureuse, abandonnée.

DUO.

AIR : *Dire à moi sans mystère* (d'Elisca).

Ici je vous engage
Et mon cœur et mon nom.

NICOLETTE.

Non, non.
M'épouser à mon âge
Ça s'rait par compassion.

URBAIN.

Non, non.

NICOLETTTE.

Regardez-moi donc? quelle idée!

URBAIN.

Vous n'me semblez pas si mal.

NICOLETTE.

Je suis toute ridée.

URBAIN.

Je me risque. .. C'est égal.

ENSEMBLE.

NICOLETTE.

Quoi ! me prendre pour femme !
De moi vous avez pitié...

URBAIN.

Non, j'vous l'jur', sur mon âme,
C'est encor par amitié.

URBAIN.

C'est toi qu'j'aimai toujours !
Et j't'aime encor avec ivresse,
Oui, mes derniers amours,
Seront pour ma première maîtresse !
Donn'moi ta main...

NICOLETTE.

Tu l'veux, Urbain ?

URBAIN.

Pour prix d'mon cœur.

NICOLETTE.

Reçois mon cœur.

URBAIN.

Ah quelle ivresse !

NICOLETTE.

Ah quelle ivresse !
L'existence, alors je le voi,
Aura ben des charmes pour moi.

TOUS DEUX.

Pour jamais je m'engage
A l'objet de mes vœux !
Je le sens / Tu le vois } à tout âge,
L'amour peut nous rendre heureux.

NICOLETTE.

Mais non, non... Urbain, ça ne se peut pas !...

URBAIN.

Et pourquoi ?

NICOLETTE.

Songe donc, comme je suis.... et toi.... je serais jalouse

d'abord, et si je te voyais en aimer une autre, plus jeune que moi, je ne t'en voudrais pas!.. mais j'en mourrais, je le sentons là! Urbain... c'est à toi de choisir une femme de ton âge, épouse-la.... pense quelquefois à ta pauvre petite vieille, et laisse-moi partir.

URBAIN, *avec feu.*

Non jarni, tu n'partiras pas... est-ce que j'tiens à quelques années de plus ou de moins? d'ailleurs tu es encore la plus belle pour moi... je te vois comme tu étais à seize ans... aussi jolie... aussi aimable... ben mieux, car à présent tu ne seras plus coquette, n'est-ce pas?

NICOLETTE.

Est-ce que je peux?

URBAIN.

Ah c'est vrai... je n'y pensais plus... mais, c'est égal, tu m'aimes, tu me le dis... eh ben! moi aussi, je t'aime plus que jamais, je ne te quitterai pas, et j'saurai à force d'amour t'faire oublier ta vieillesse et tes rides.

NICOLETTE, *mettant la main sur son cœur.*

J'crois que M. Coquelard avait raison.... quand on est aimée... ça vous rajeunit. Faut que tu m'aimes bien, car depuis que je t'écoute, je me sens toute autre.

URBAIN, *saisissant son idée.*

Eh bien! si tu retrouvais tes seize ans, ta figure, tu m'épouserais tout de suite.

NICOLETTE.

Ah! je serais trop heureuse... Comme tu me regardes, Urbain!.. est-ce que ça revient?

URBAIN.

AIR : *Quand toi sortir de la case.*

Ce miracle de tendresse,
Grâce à moi s'accomplira;
Sur mon cœur quand je te presse,
Tes rid's s'effacent déjà.

NICOLETTE.

Oui, je sens fuir ma tristesse,
Il m'sembl' que j'suis mieux déjà.
(*Urbain la conduit vers la fontaine et la soutient.*)

Oui vraiment { t'es / j'suis } mieux déjà.

URBAIN.

Ta beauté renaît.

NICOLETTE.

Est-ce un rêve?

URBAIN.

Mais ce prodige si subit,
Que ce tendre baiser l'achève?

(*Pendant qu'elle est penchée vers la fontaine, il l'embrasse, et fait tomber sa coiffe de vieille.*)

URBAIN.

Vois comm' cela t'embellit.

NICOLETTE, *frappée.*

Dieu! comme ça m'rajeunit.

URBAIN.

Vois comm'ça te rajeunit.

NICOLETTE, *avec joie et jetant sa mante.*

Urbain... c'est bien moi... voilà comme j'étais... et c'est à ton amour que je le dois (*Vivement.*) ma Marraine, ma marraine!...

(*Pendant qu'elle appèle, Urbain remonte le théâtre et a l'air de faire signe à Jolibois.*)

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, MARGUERITE *à sa fenêtre*, ensuite COQUELARD *à la sienne*, puis JOLIBOIS, *à qui Urbain va parler.*

MARGUERITE, *sans voir Urbain.*

Qu'est-ce que c'est?

NICOLETTE.

Descendez... venez vite, j'suis décidée, je me marie... je ne suis plus une petite vieille.

MARGUERITE.

Ah quel bonheur! (*appelant*) Monsieur Coquelard! monsieur Coquelard!

COQUELARD, *paraissant, une serviette au cou et à moitié rasé.*

Me v'là... je suis en train de m'habiller.

NICOLETTE.

N'vous dérangez pas, M. Coquelard, c'est Urbain qui m'a rendu ma jeunesse.... c'est lui que j'épouse et que j'aimerai toute ma vie.

TOUS DEUX.

Urbain !..

COQUELARD.

Urbain... c'est une horreur.... c'est une infamie... nous nous verrons, dès que j'aurai fini ma toilette. (*Il disparaît*)

NICOLETTE *se retourne et voit Jolibois.*

Ah mon dieu ! mon dieu ! le sorcier... il va encore me rechanger.

JOLIBOIS.

Ne craignez rien, aimable villageoise, z'à moins que vous ne cessiez de l'aimer.... auquel cas vous changeriez nécessairement.

NICOLETTE.

Oh ! alors je ne crains pas de vieillir.

SCENE XIX.

Les Mêmes, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à Nicolette.*

Comment ! Nicolette... tu te maries donc enfin... embrasse-moi... ah ! ma foi, tant pis pour monsieur Coquelard... je le lui avais dit... Urbain est le premier en date...

URBAIN.

Merci, madame Marguerite.

JOLIBOIS.

Ah ! voilà toutes les nouvelles mariées qui reviennent du château.

SCÈNE XX.

Les Mêmes, BEAUSOLEIL, Villageois et Villageoises.

(*Les garçons ont des rubans à leurs chapeaux et les filles des bouquets de fleur d'orange.*)

CHOEUR.

AIR : *Y allons tous bras d'sus.*

Queu plaisir ! que c'jour est beau !
J'ons c'que j'aime,
Bonheur suprême !
Jusqu'à d'main, dans le hameau
Fêtons tous un jour si beau.

BEAUSOLEIL, *poussé par tout le monde.*

Vit-on jamais rien d' pareil ?
Dir' que dans tout' la commune
Le malheureux Beausoleil
Ne trouv'ra ni blond' ni brune.
J'en veux une,
M'en faut une.

TOUS

Qu'a-t-il donc, c'pauvr' Beausoleil ?
Racont'nous ton infortune,
Qu'as-tu donc, cher Beausoleil
Pour nous faire un train pareil ?

BEAUSOLEIL.

J'ai, que la petite Louison est fiancée d'avant z'hier... et que si je ne me marie pas de suite, ma fraîcheur... (*surpris en voyant Jolibois.*) Ah ! voilà le sorcier. N'avez-vous pas de honte, après avoir arrangé c'te pauvre Nicolette comme vous voyez, (*Il la regarde et se frotte les yeux.*) Ah ! ben, ah ! ben, est-ce que j'ai la berlue, v'la une petite vieille... qu'a des retours de jeunesse ; et vous me laissez là, je suis sûr que je m'en vais tout doucement.

JOLIBOIS.

Au contraire, imbécille ! toi c'est z'inverse, faut pas te

marier, on n'pourrait pas te garantir de ça... z'ou d'autre chose.

BEAUSOLEIL.

Fallait donc me l'dire tout d'suite; que diable! je m'suis donné un mal, j'ai manqué d'épouser la mère Bobinette (*à Marguerite*)... Je vous aurais épousé, vous... pour ne pas perdre mes attraits!...

MARGUERITE.

Je n'en aurais pas voulu...

BEAUSOLEIL.

Et ben, je les garde... (*à Nicolette.*) Allons, nous danserons à vot' noce, la vieille.

URBAIN, *se fâchant.*

La vieille?.. Ah! ça, dis donc ?

NICOLETTE, *riant.*

Ah! ça m'est bien égal, à présent... ça ne me fâche que quand c'est vrai.

CHOEUR.

AIR : *Gaité, douce folie.*

Fillette aimable et belle,
N'soyez plus si cruelle,
Le temps
D'un seul coup d'aîle
Vous ravit vot' printemps,
Profitez d'vos beaux ans.

NICOLETTE, *au public.*

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Dès la plus tendre adolescence
Par vous, messieurs, notre sexe est chéri
Mais quand pour nous l'hiver s'avance,
C'est un devoir de nous servir d'appui ;
Si Nicolette a perdu sa jeunesse
N'en soyez pas pour elle moins galans,
Et pour qu'ell' puiss' marcher encor long-temps
Daignez soutenir sa vieillesse. (*bis.*)

CHŒUR.

Fillette, aimable et belle, etc.

FIN.

Ouvrages nouveaux qui se trouvent chez BOUQUIN DE LASOUCHE.

ALMANACH DES MUSES, ou Choix de Poésies fugitives, pour l'année 1825; 61^e année; un volume in-12, 2 fr. 50 c.

LE NOUVEAU CAVEAU MODERNE, pour l'an 1825, publié par M. Ourry; 7^e année; un vol. in-18, avec figures, 2 »

LES SOUPERS DE MOMUS, pour 1825; 12^e année de la collection, un vol. in-18 avec figures. 2 »

L'HOMME PÉTRIFIÉ, ou Histoire du Fossile humain trouvé dans la Forêt de Fontainebleau, racontée par lui-même après plus de trois mille ans, et recueillie par MM. M.-H.-T. Poisson et Citerne jeune; 2^e édition; deux vol. in-12, ornés de lithographies. 6 »

Les principaux journaux de la capitale ont rendu un compte très-favorable de cet ouvrage.

L'ILLUSTRE PORTUGAIS, ou les Amans conspirateurs, par don Augustin Iturbide; roman historique, accompagné de développemens et d'une notice sur l'ex-empereur du Mexique, traduits de l'espagnol, par Tarmini Almerte; 2 vol. in-12. 5 »

Cet ouvrage est le fruit des loisirs de l'ex-empereur du Mexique, pendant la traversée d'Amérique en Europe.

ESSAI HISTORIQUE SUR LES MODES ET LA TOILETTE FRANÇAISES, par le chevalier de ***; deux vol. in-18, ornés de quatre gravures. 6 »

LES CONTEMPORAINES, Recueil de Poésies et Chansons inédites, pour 1825, par MM. E. Jouy, Nép. Lemercier, Arnault, Benjamin Constant, Ch. Nodier, Casimir Delavigne, E. Dupaty, Bérenger, Désaugiers, Moreau, Scribe, Francis, Théaulon, Rougemont, Brazier, Merle, feu Casimir Ménétrier, Delestre, Poirson, A. Béraut, Etienne Jourdan, Mélesville, Rochefort, Fr. de Courcy, etc., etc., etc. 1^re année; 1 vol. in-18; papier fin satiné des Vosges. 3 50

DELPHINE ET CLARA, ou les Désastres de Barcelone, par madame Betzy R***, traducteur des Voies du sort d'Auguste Lafontaine et des Rivaux de M^me Pitcher, 3 vol. in-12. 8 »

LES DEUX MOUSQUETAIRES, ou la Robe de Chambre, opéra-comique en un acte, paroles de MM. J. C. Vial et Justin Gensoul, musique de M. Berton, représenté sur le théâtre royal de l'Opéra-Comique, le 22 décembre 1824. 2 »

LE TARDIF, comédie en un acte et en vers, par M. Justin Gensoul; représentée sur le Théâtre français, le 8 décembre 1824. 2 50

THÉOPHILE, ou les Erreurs de l'orgueil, par madame la comtesse de Flesselles, auteurs des Jeunes Voyageurs en France, des Brigands espanols, de l'Orpheline, ou Bienfait et reconnaissance, etc., 4 vol. in-12, avec figure. 10 »

LE

MÉDECIN DE DAMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE S. A. R. MADAME, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE S. A. R., LE 17 DÉCEMBRE 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS.

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS LA RUE CHAPON.

1826.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DE RAMSAY, Colonel	M. PERRIN.
M. VERMONT, Banquier.	M. DORMEUIL.
Mme VERMONT, sa femme	Mme JULIENNE.
Mme DE LIMEUIL, leur Nièce, jeune veuve.	Mme THÉODORE.
LOLOTTE, Cousine de Mme de Limeuil.	Mme JENNY-VERTPRÉ.
ROSELYN, Médecin à la mode.	M. GONTIER.
Mme DE CERNAY, Mme RAYMOND, (jeunes Dames, amies de Mad. de Vermont.)	Mlle IRMA. Mlle ADELINE.
UN DOMESTIQUE	M. BORDIER.

La scène se passe dans un château, à six lieues de Paris.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de MADAME, à M. THÉODORE, bibliothécaire et copiste au même Théâtre.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 28 octobre 1825.

Par ordre de son Excellence,

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

LE MÉDECIN DE DAMES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé, porte au fond. — Deux portes latérales, sur le devant du théâtre.— A droite et à gauche, deux guéridons où se trouvent différens ouvrages de dames, tels que dentelles, broderies, canevas, etc., etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE RAMSAY, LOLOTTE.

LOLOTTE.

Comment, colonel, on se croit seule à se promener dans le parc, et l'on vous rencontre ainsi?

RAMSAY.

Comme propriétaire des environs, je venais faire à M. de Vermont, votre oncle, une visite de voisinage.

LOLOTTE.

Je vais l'avertir; car mon oncle et ces dames sont à déjeûner.

RAMSAY.

Non... ne vous donnez pas cette peine.... De toutes ces dames, mademoiselle Lolotte, il n'y en a pas une dont la société me paraisse plus agréable que la vôtre.

LOLOTTE.

Vraiment... (*à part.*) je devine; il a quelque chose à me demander.

RAMSAY.

Est-il vrai, comme on me l'a assuré, que Mad. de Limeuil, votre cousine, soit venue aussi passer quelques jours dans ce château?

LOLOTTE.

Oui, monsieur.

RAMSAY.

On dit qu'elle est souffrante?

LOLOTTE.

Oui, monsieur, des nerfs, de la poitrine, du moins à ce que dit M. le docteur.

RAMSAY.

Oh ciel!... et elle ne reçoit pas ?

LOLOTTE.

Non, monsieur.

RAMSAY.

J'en suis désolé... pour elle... et pour moi ; car je donne ce soir un bal où je comptais inviter ces dames. C'est pour cela que je venais.

LOLOTTE, *le regardant malignement*

Non, colonel... ce n'est pas pour cela.

RAMSAY.

Que voulez-vous dire ? achevez, je vous prie.

LOLOTTE.

Monsieur le colonel, êtes-vous content de Léon, mon cousin, qui est dans votre régiment ?

RAMSAY.

Le petit Léon de Verneuil ?

LOLOTTE.

Oui, monsieur.... sous-lieutenant de carabiniers, premier escadron, deuxième compagnie... un joli garçon, n'est-il pas vrai ?

RAMSAY.

Un enfant... un étourdi... mais excellent officier.

LOLOTTE.

AIR : *Ah ! si madame me voyait.*

En êtes-vous bien satisfait ?
Ah! dites-moi tout sans mystère.

RAMSAY.

Oui... c'est un brave militaire.
Le dernier rapport le disait. (*bis.*)

LOLOTTE.

A-t-il toujours le même zèle ?

RAMSAY.

Oui... le rapport le disait bien.

LOLOTTE.

Est-il toujours tendre et fidèle ?

RAMSAY.

Ah ! le rapport n'en disait rien.

LOLOTTE.

Qui est-ce qui les fait donc, les rapports ?

RAMSAY.

N'importe... Mais Léon aura de l'avancement à la première promotion.

LOLOTTE.

Il serait possible !... Voilà tout ce que je voulais savoir : et maintenant, colonel, comme je n'ai que ma parole, je vous dirai un grand secret que moi seule ai découvert.

RAMSAY.

Parlez vite.

LOLOTTE.

C'est qu'il y a quelqu'un ici qui adore en secret Mad. de Limeuil, ma cousine.

RAMSAY.

Ce serait vrai !... et qui donc ?

LOLOTTE.

Un jeune et beau militaire... le colonel de mon cousin Léon.

RAMSAY.

O ciel !

LOLOTTE.

Oui, monsieur, vous-même !.. personne ne s'en doutait, excepté moi ; parce que, dans la société, on se méfie des pères ou des maris.... jamais des petites filles ; et ce sont elles qui savent tout... aussi ai-je vu tout de suite que vous aimiez ma cousine.

RAMSAY.

Silence !.. eh bien ! oui... je donnerais pour elle ma vie

et ma fortune.... Ce procès que j'avais contre elle, je l'ai perdu exprès pour l'enrichir... il est vrai que j'ai été bien secondé par mon avocat, qui m'a servi sans le savoir.... enfin, je fais tout au monde pour plaire à Mad. de Limeuil; et parfois j'ai cru avoir réussi..... mais depuis quelques jours, elle est triste, rêveuse, mélancolique.... et tout en m'accueillant mieux que jamais, elle me prie de ne plus la voir... qu'est-ce que cela signifie ?

LOLOTTE.

Je crois m'en douter.... il y a contre vous dans la maison quelqu'un qui a un grand crédit... un monsieur Roselyn, jeune docteur, plein de grâce et d'élégance, qui a de belles dents, le ton patelin, le sourire romantique.... en un mot, le *Dorat* de la Faculté; car il a toujours dans sa poche le journal des modes; et fait ses ordonnances en madrigaux.

AIR : *Vos maris en Palestine.*

Sur papier rose ou de Chine,
Il met ses ordres du jour,
Et parle de médecine,
Comme l'on parle d'amour. (*bis*)
Plus fin que ses camarades,
Jamais il ne risque rien; (*bis*)
Car il ne prend de malades,
Qu'autant qu'ils se portent bien.

RAMSAY.

Vous voulez plaisanter.

LOLOTTE.

Eh! mon Dieu non.... excepté ma pauvre cousine de Limeuil qui y va de franc jeu, en conscience, toutes les dames que je vois ici ne sont malades que pour leur plaisir... nous avons madame Raymond, la femme d'un receveur, qui a voulu nourrir, pour faire ses volontés, parce que l'on ne contrarie jamais une femme qui nourrit.... nous avons madame de Cernay, la femme d'un négociant, qui prétend ne pouvoir marcher, pour que son mari lui donne une voiture... l'une consulte le docteur sur M. Oscar, son petit garçon.... l'autre sur les moyens de bonifier son

teint; et ma tante Vermont, la maîtresse de la maison, sur les moyens de maigrir... vous jugez alors quel ascendant il a pris sur toutes ces dames.

RAMSAY.

Et qui vous a fait croire qu'il me nuise auprès de Mad. de Limeuil?

LOLOTTE.

Je ne sais.... peut-être vos intérêts gênent ils les siens!.. car il se mêle de tout.... des querelles, des racommodemens, de la vaccine, des baptêmes et des mariages... c'est lui qui s'oppose au mien.

RAMSAY.

Vraiment!

LOLOTTE.

C'est une indignité... il dit que que je ne suis pas en âge de me marier... Léon dit que si; et je croirais plutôt Léon... enfin, monsieur, c'est le docteur qui est l'ennemi commun; il faut donc, ou le mettre de notre parti, ou le perdre.

RAMSAY.

A merveille.

LOLOTTE.

Le moment est favorable; car ces dames sont pour quelques jours dans ce château à six lieues de Paris, chez mon oncle Vermont, le banquier, qui ne pense qu'aux effets publics, et qui n'est jamais malade, lui, tant que le tiers consolidé se porte bien... le docteur ne peut quitter sa clientelle; et pendant son absence, en nous entendant tous les deux, nous pourrions peut-être.... mais silence.... je crois qu'on sort de table.

RAMSAY.

Dieu! que de monde!... je m'en vais; je ne veux pas que cela me compte pour une visite; je vous prie seulement de vouloir bien remettre à Mad. de Limeuil cet album qu'elle m'avait prêté pour y tracer quelques dessins.

LOLOTTE.

Un album!

RAMSAY.

Je viendrai tantôt savoir ce qu'elle en pense.... adieu,

mademoiselle... adieu, mon aimable alliée... je vous confie mes intérêts; et moi de mon côté... je penserai à Léon, je vous le promets.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

LOLOTTE, M. et Mad. de VERMONT, Mad. de LIMEUIL, Mad. de CERNAY, Mad. RAYMOND, *sortant de l'appartement à droite.*

CHŒUR DES DAMES.

AIR: *Dieu tout puissant par qui le comestible.*

Ah ! quel bonheur l'aspect de la nature
Fait éprouver aux cœurs parisiens !
Les champs, les bois, les prés et la verdure
Sont les plus doux et les premiers des biens.

M. VERMONT, *un curedent à sa bouche.*

Quel déjeûner ! et madère et champagne !
Pâtés truffés, et faisans, et perdrix !
Quels bons repas on fait à la campagne.

LOLOTTE.

Lorsque l'on fait tout venir de Paris.

ENSEMBLE.

LES DAMES.

Ah ! quel bonheur ! l'aspect de la nature, etc., etc.

M. VERMONT.

Pour l'appétit, l'aspect de la nature
Est enchanteur, car il double le mien ;
J'estime peu les prés et la verdure ;
Pour moi, la table est le souverain bien.

LOLOTTE, *à Mad. de Limeuil.*

Eh bien ! cousine, comment vas-tu?

MAD. DE LIMEUIL.

Merci, cela va mieux... on est si bien dans cette terre... en vérité, mon oncle, vous avez fait là une acquisition superbe.

M. VERMONT.

Oui.... c'est pas mal, c'est campagne.... des arbres, des feuilles..... mais j'en ai là pour 500,000 francs, et avec 500,000 francs, je pourrais acheter du trois ou du cinq... des actions de la banque, ou de la caisse hypothécaire.

MAD. VERMONT.

Et le bonheur d'être propriétaire.

M. VERMONT.

La belle avance!.. pour devenir un contribuable... pour payer des impôts... c'est bon pour des bourgeois, pour de petites gens, qui ne peuvent pas prêter à l'état... alors c'est juste qu'ils lui donnent.... mais pour un capitaliste, c'est humiliant!

MAD. VERMONT.

Laissez-moi donc tranquille...

M. VERMONT.

Oui, madame, c'est humiliant; et puis ça fait du tort, ça retire des fonds de la circulation, on a l'air de réaliser et de faire Charlemagne... mais vous, cela vous est égal.... vous n'avez vu là-dedans que le bonheur d'être *Dame châtelaine*, et de pouvoir dire « *ma propriété!* » et en effet, c'est bien la vôtre; pour ce que j'y viendrai... le samedi, après la bourse, et repartir le lundi matin.

MAD. VERMONT.

C'est ce qui en fait le charme... Le mari est à ses affaires, et la femme à ses occupations champêtres et particulières... c'est pour cela que toutes les femmes d'agens de change ont des maisons de campagne... mais moi, vous le savez bien, c'est un autre motif... c'est le soin de ma santé. Le docteur m'avait ordonné l'air de la campagne.

M. VERMONT.

Oui... une ordonnance qui me coûte 500,000 fr. Tenez, ne me parlez pas de votre docteur : vous êtes à Paris une vingtaine de femmes qui faites sa réputation et sa fortune. Un petit docteur à l'eau de rose.

MAD. DE LIMEUIL.

Si l'on peut dire cela de M. Roselyn!

MAD. VERMONT.

Un médecin à la mode, à qui rien n'est impossible.... il m'a guérie de mes migraines.

MAD. DE CERNAY.

Moi, de mes vapeurs.

MAD. RAYMOND.

Et Oscar, de la coqueluche.

M. VERMONT.

C'est singulier, il n'a dans sa clientelle que de jeunes dames, de jeunes mères... pour les maris, les frères et les oncles. . il paraît qu'on ne sait pas les guérir.

LOLOTTE.

Sans doute... ce n'est pas son état, puisque c'est un médecin des dames.

M. VERMONT.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

On dit, voyez la calomnie,
Pour que ses soins soient assidus,
Qu'il faut être fraîche et jolie,
Et n'avoir que vingt ans au plus.

MAD. VERMONT

Une pareille impertinence
Vient des médisans et des sots.

LOLOTTE, *montrant Mad. Vermont.*

Et puis ma tante est là, je pense,
Pour faire tomber les propos.

M. VERMONT.

Ah ça ! madame, vous n'avez pas oublié que nous dînons tous aujourd'hui chez le sous-préfet.

MAD. VERMONT.

Ah! mon dieu, non... nous ne sortirons pas... le docteur l'a bien défendu.

TOUTES LES DAMES.

Oh! oui, le docteur l'a défendu.

M. VERMONT.

C'est ça, venir à la campagne pour ne pas sortir du salon... Alors, ma chère nièce, vous allez avoir la bonté d'écrire à notre amphytrion une lettre d'excuses.

MAD. DE LIMEUIL.

Ah! mon dieu, mon oncle, je ne demanderais pas mieux, mais voici l'heure de mon bain, et le docteur l'a ordonné.

M. VERMONT.

Au diable le docteur et ses ordonnances... il faudra que ce soit moi qui réponde.

MAD. VERMONT.

Où est le mal?

M. VERMONT.

Le mal est... que je n'aime pas à écrire... parce que les lettres, ce n'est pas mon genre... dès que je sors des chiffres, je ne m'y retrouve plus.

MAD. VERMONT.

Ecrivez-la en chiffres.

M. VERMONT, *entrant dans le cabinet à droite.*

C'est cela; comme une note diplomatique.

MAD. DE LIMEUIL.

Adieu, mesdames.

MAD. VERMONT.

Adieu, ma toute belle... est-ce que tu souffres?

MAD. DE LIMEUIL.

Oui, j'attends ma migraine.

TOUTES, *la reconduisant.*

Pauvre femme!

(*Au moment ou Mad. de Limeuil va sortir, on entend le bruit d'une voiture.*)

MAD DE CERNAY, *s'approchant de la fenêtre.*

Mesdames, mesdames, écoutez donc... le bruit d'une voiture.

MAD. VERMONT, *à voix basse.*

C'est lui, je le parie.... il m'avait bien promis que s'il pouvait s'échapper...

TOUTES.

Qui donc?

MAD. VERMONT.

Le docteur.

AIR: *de l'Ecu de six francs.*

ENSEMBLE.

TOUTES.

Le docteur! ô destin prospère!

LOLOTTE.

Le docteur! ô destin contraire!
Pour notre projet c'est fini.

MAD. DE CERNAY, *à mad. Vermont.*

Ce n'est pas possible, ma chère,
Paris ne peut vivre sans lui.

MAD. VERMONT.

Si vraiment... Du moins aujourd'hui.
En été sa journée est franche;
Car la campagne à tant d'attraits,
Que les gens comme il faut, jamais
Ne sont malades le dimanche.

MAD. VERMONT, MAD. DE CERNAY et MAD. RAYMOND.

Courons vite à sa rencontre.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

LOLOTTE, Mad. DE LIMEUIL.

LOLOTTE, *à Mad. de Limeuil qui va sortir.*

Ma cousine, vous ne fisez pas dans votre bain?

MAD. DE LIMEUIL.

Et pourquoi?

LOLOTTE.

C'est que j'ai là un album qui pourrait vous distraire.

MAD. DE LIMEUIL.

Un album!...

LOLOTTE.

Que m'a donné pour vous le colonel.

MAD. DE LIMEUIL,

Ah! oui, des esquisses.... des dessins.... et pourquoi ne me l'avoir pas remis sur-le-champ?

LOLOTTE.

J'attendais que l'on fût parti... il y a des choses que l'on voit mieux quand on est seule. (*Mad. de Limeuil a ouvert l'album, et a pris une lettre qu'elle décachette.*)

LOLOTTE, *à part.*

Je l'aurais parié.. (*haut à Mad. de Limeuil.*) Il paraît, ma cousine, que dans cet album il y a de l'écriture.

MAD. DE LIMEUIL.

Oui.... (*à part*) une lettre de son oncle..... on veut le forcer à se marier.... ah! voilà ce que je craignais.... on demande sa réponse sur-le-champ...et il attend la mienne... ah! je suis bien malheureuse!

LOLOTTE.

Ma cousine, le colonel a dit que tantôt il viendrait savoir ce que vous pensez de son album.

MAD. DE LIMEUIL.

C'est bien, c'est bien... je lui dirai... je répondrai... on vient... ah! j'ai besoin d'être seule.

(*Elle entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE IV.

LOLOTTE, ROSELYN, *entrant par le fond, entouré de toutes les dames.*

AIR: *Valse de Robin des bois*

CHOEUR DES DAMES.

Qu'il est aimable!
C'est adorable...
Un trait semblable
Sera cité;
Et sa présence

Nous rend d'avance,
Et l'espérance
Et la santé.

ROSELYN, *à Mad. de Cernay.*

Combien j'admire
Ce doux sourire,

(*à Mad. Vermont.*)

Que votre empire,
A de douceur !

(*à Mad. Raymond.*)

Vermeille rose,
A peine éclose,
A, je suppose,
Moins de fraîcheur.

TOUTES LES DAMES.

Qu'il est aimable, etc, etc.

ROSELYN.

Bonjour, bonjour... j'ai cru que je n'arriverais jamais... je ne peux pas suffire.... et pour échapper à deux ou trois belles clientes, j'ai été obligé de partir incognito... ainsi ne me trahissez pas.

Mad. RAYMOND.

Incognito... un médecin incognito... c'est délicieux.

ROSELYN.

Oui... ça a quelque chose de mystérieux... on se croirait en bonne fortune... si on n'y était pas toujours, mesdames, quand on vient pour vous voir. (*à Mad. Vermont*) Mais je vous fais compliment... vous avez ici une situation charmante... d'abord c'est très-sain, c'est beaucoup... quelle différence avec votre hôtel de la rue de Provence, où l'air est chargé d'azote.

Mad. DE CERNAY.

Qu'il est savant!

ROSELYN.

Moi! du tout... au contraire.

AIR *de la Sentinelle.*

Il le fallait jadis, mais maintenant
Nous avons fait bien des métamorphoses...
Il faut, sous peine ici d'être pédant,
Cacher toujours le savoir sous les roses.
Sur les livres pourquoi pâlir?
Le seul instinct et me guide, et m'éclaire.
Et sans chercher à l'acquérir,
Moi j'ai trouvé l'art de guérir,
Comme vous trouvez l'art de plaire.

M. VERMONT, *sortant du cabinet une lettre à la main.*

Ce qui me rassure du moins, c'est qu'ici à la campagne, nous serons à l'abri du docteur.

ROSELYN.

Pardon... je n'avais pas vu le maître de la maison, cet excellent M. Vermont.

M. VERMONT, *étonné.*

Parbleu! celui-là est trop fort!.. pas de congé, même le dimanche! (*il s'assied auprès de la table*) votre serviteur, monsieur.

ROSELYN.

Votre irritation d'estomac n'a pas eu de suites.

M. VERMONT.

Non, monsieur.

ROSELYN.

Ces banquiers sont intraitables.

M. VERMONT.

Qu'est-ce que c'est, monsieur?

ROSELYN.

Je dis qu'on ne peut pas vous traiter.... que vous avez une santé de fer. (*Il tourne le dos à M. Vermont, et va causer bas avec Mad. Raymond.*)

MAD. VERMONT, *allant à son mari.*

Faites-lui donc politesse.

M. VERMONT.

Apprenez que je ne flatte personne... je suis indépendant... je suis chez moi... (*il se lève*) et vous allez voir...

ROSELYN, *à Mad. Raymond.*

Je vous remercie... elle va beaucoup mieux.

MAD. DE CERNAY.

Qui donc?

ROSELYN.

Une de mes clientes... la femme du grand banquier... celui qui est chargé de l'emprunt.

M. VERMONT, *vivement*

De l'emprunt... il y en aura donc un ?.. pourrait-on y entrer?.. à quelle époque?.. à quelles conditions?... savez-vous tout cela?

ROSELYN.

Certainement.... est-ce qu'on a rien de caché pour son médecin?

M. VERMONT.

Comme ça se rencontre!.. moi qui voulais en prendre... docteur, une partie de billard.

ROSELYN.

Je vous remercie... après déjeûner.

MAD. VERMONT.

Comment, est-ce que vous n'avez pas déjeûné?

ROSELYN.

Non vraiment... est-ce que j'ai le temps?

MAD. DE CERNAY.

Il serait possible!.. mais voilà qui est affreux!

MAD. RAYMOND.

C'est horrible à imaginer.

MAD. VERMONT.

Ce pauvre docteur!

LOLOTTE.

Il n'a pas déjeûné.

MAD. VERMONT.

Amanda... Dubois... Lafleur.... (*à M. Vermont*) mais voyez donc, monsieur, appelez vos gens.

M. VERMONT.

Eh! parbleu... j'y vais moi-même... nous avons là cette hure de sanglier...

ROSELYN.

Y pensez-vous!.. il y aurait de quoi me donner une gastrique... je sucerai une aile de poulet... une cuisse de faisan... ce qu'il y aura; mais ici dans le salon, pour ne pas quitter ces dames.

M. VERMONT.

Je vais vous envoyer ce qu'il faut... et puis je vous attendrai au billard.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE V.

Les Mêmes, excepté M. VERMONT.

ROSELYN.

Mais, dites-moi... je ne vois pas votre charmante nièce, Mad. de Limeuil.

LOLOTTE, *à part.*

J'étais bien étonnée qu'il n'en eût pas encore parlé. (*haut*) Monsieur, selon l'ordonnance, elle est malade dans son appartement.

ROSELYN.

Une poitrine si délicate, qui exige tant de ménagemens. (*à Mad. de Cernay*) et vous, belle dame... vos vapeurs?

MAD. DE CERNAY.

Je les ai toujours... mon mari ne veut pas me donner voiture.

ROSELYN.

C'est affreux!... car enfin, la santé avant tout... j'en parlerai, et dès demain vous aurez une bonne berline.

MAD. DE CERNAY.

J'aimerais mieux un landau.

ROSELYN.

A la bonne heure... je dirai un landau.

(*Pendant ce temps, un domestique en livrée a placé sur un guéridon plusieurs plats et un couvert.*)

MAD. VERMONT.

Allons, venez déjeuner.

(*Les femmes entourent le docteur et le conduisent à la table. Il s'assied au milieu d'elles. Lolotte est seule sur le devant de la scène.*)

MORCEAU D'ENSEMBLE.

AIR *de Léocadie : C'est moi, c'est moi, etc.*

ENSEMBLE.

TOUTES LES DAMES.

C'est moi qui veux le servir ;
Pour nous quel bonheur ! quel plaisir !
Oui c'est moi, cher docteur, qui dois, en vérité,
Servir la Faculté.

LOLOTTE.

Vraiment il se fait servir,
L'état de docteur est un vrai plaisir ;
C'est charmant, en vérité,
D'être de la Faculté.

ROSELYN.

C'est moi qui dois vous servir ;
D'honneur tant de soins me feront rougir !
Quel bonheur ! je dois, en vérité,
Tomber aux pieds de la beauté.

LOLOTTE, *à part, pendant que l'on sert Roselyn.*

Que de frais ! que de prévenance !
Jamais on n'eut tant de bonté...
Oui, renonçant à la fierté,
Pour lui seul, hélas ! on dépense
Soins, et douceur, et complaisance;
Puis quand vient le mari,
Ces dames n'ont plus rien pour lui.

ENSEMBLE.

LES DAMES.

C'est moi, c'est moi, etc., etc.

LOLOTTE.

Vraiment il se fait servir, etc., etc.

ROSELYN.

C'est moi, etc., etc.

ROSELYN.

Un vin excellent; car il est très-léger... je vous en demanderai encore un peu.

MAD. RAYMOND, *lui versant.*

Docteur, je suis inquiète sur Oscar, mon fils.

ROSELYN.

Si vous allez vous tourmenter... c'est très-mauvais pour une nourrice.... il faut vous distraire, vous amuser.... du reste, pour le petit bonhomme, de l'eau de gomme... de la diète... beaucoup de diète... je vous demanderai encore une aile... (*à Mad. Vermont*) vous, belle dame, toujours le même régime... et quant à cette jeune et jolie enfant; (*Montrant Lolotte*)

LOLOTTE.

Moi, monsieur, je ne suis pas malade.

ROSELYN.

C'est pour cela

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Pour conserver cette jeunesse,
Cette fraîcheur, ces traits charmans;
(*à Mad. Vermont.*)
Point d'hymen, que rien ne nous presse,
Du moins encor deux ou trois ans...

LOLOTTE, *à part.*

Il faut même, sans qu'on y pense,
Subir sa consultation,
Et voilà ce pauvre Léon
Compris aussi dans l'ordonnance.

SCÈNE VI.

Les Mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le colonel de Ramsay demande à présenter ses hommages à ces dames.

MAD. VERMONT.

Ce jeune militaire qui est notre voisin de campagne?

MAD. RAYMOND.

Qui a une si belle fortune ?

LOLOTTE.

Mieux que cela... qui est le colonel de Léon.

MAD. VERMONT.

Lolotte... je vous ai priée de ne plus parler de Léon... un petit fat... un étourdi qui me fait sans cesse des complimens sur ma santé, et me répète toujours que j'engraisse.

LOLOTTE.

Dam ! c'est facile à voir.

MAD. VERMONT.

Alors, c'est inutile à dire. Quant au colonel...nous allons le recevoir au salon... venez, mesdames. (*Elles sortent.*)

ROSELYN.

Attendez donc que je vous donne la main.

LE DOMESTIQUE, *l'arrêtant.*

Monsieur, madame de Limeuil vient de sortir du bain, et comme elle a appris l'arrivée de M. le docteur, elle va descendre.

ROSELYN.

C'est différent... je ne souffrirai pas... je vais au-devant d'elle, lui offrir mon bras... (*à Lolotte*) adieu, adieu, petite.

(*Il entre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE VII.

LOLOTTE, *seule.*

Il faut avouer que la faculté a bien des priviléges.... se présenter ainsi le matin dans la chambre de ma cousine... le colonel n'oserait pas... mais lui...

AIR : *Comme il m'aimait.*

C'est le docteur, (*bis*)
Son pouvoir tient de la magie,
C'est le docteur ; (*bis*)
Il peut grâce à ce nom flatteur,
Sans façon, sans cérémonie,
Etre admis chez femme jolie ;
C'est le docteur. (*bis*)

DEUXIÈME COUPLET.

C'est le docteur, (*bis*)
Chacun, et l'accueille, et l'admire;
L'époux même le plus grondeur,
Et de la plus jalouse humeur,
Sans crainte, sans bruit se retire ;
Car sa femme vient de lui dire :
C'est le docteur. (*bis*)

(*Regardant à gauche.*)

Je le vois venir de ce côté, donnant le bras à sa jolie malade qui se penche négligemment sur lui, et ils causent à demi-voix... qu'est-ce qu'ils peuvent se dire?... je vous le demande? Ah! mon dieu ! les voilà.

SCÈNE VIII.

ROSELYN, Mad. DE LIMEUIL, LOLOTTE.

ROSELYN.

Je vous assure qu'un tour de jardin vous fera du bien.

MAD. DE LIMEUIL.

Cela se peut... mais je n'en aurais pas la force...car pour

être venue de mon appartement jusqu'ici, je me sens d'une faiblesse...

ROSELYN.

Asseyez-vous, et reposons-nous un instant.

(*Il fait asseoir Mad. de Limeuil, et s'assied à côté d'elle.*)

MAD. DE LIMEUIL.

Lolotte, laissez-nous.

LOLOTTE, *à part.*

C'est ennuyeux, on me renvoie toujours quand il arrive... les laisser en tête-à-tête... passe encore si c'était le colonel. (*Elle sort par le fond*).

ROSELYN.

Cette faiblesse est l'effet du bain... Voyons s'il y a de la fièvre... (*lui prenant la main*) On voit le sang circuler à travers cette peau si blanche et si fine.

MAD. DE LIMEUIL.

Mon dieu ! docteur.... comme votre main tremble !...

ROSELYN.

Je craignais qu'il n'y eût de l'agitation... elle est calmée.

MAD. DE LIMEUIL.

Eh! mais... comme vous me serrez la main... prenez garde, vous me faites mal.

ROSELYN.

Pardon, je voulais voir... Oui, la peau est excellente... et les yeux ?

AIR : *de Céline.*

Un seul instant, je vous en prie,
Tournez vers moi ces yeux charmans ;
Quoique pleins de mélancolie,
Comme ils sont doux et séduisans.

MAD. DE LIMEUIL.

Sont-ils mieux ?... pour moi je l'ignore.

ROSELYN.

Oui, madame, j'ai quelque espoir ;
Mais je n'y trouve pas encore
Tout ce que je voudrais y voir.

ROSELYN.

Et les palpitations... dont vous vous plaigniez l'autre jour ?

MAD. DE LIMEUIL.

Je souffre moins.

ROSELYN.

Sont-elles aussi fréquentes qu'hier ?

MAD. DE LIMEUIL.

Cela va mieux... je vous remercie... parlons plutôt d'autre chose; car je ne puis m'empêcher de penser à ce que vous disiez il y a quelque temps... Quoi, docteur !... vous croyez que réellement.

ROSELYN.

Oui, madame... c'est mon opinion... après cela, je peux me tromper; et si vous voulez que nous ayons une consultation !

MAD. DE LIMEUIL.

Y pensez-vous? m'en préserve le ciel ! et cependant, savez-vous que c'est bien terrible de ne pouvoir se remarier... sans mourir.

ROSELYN.

Du moins d'ici à quelque temps... et après tout, un veuvage de deux ou trois années est-il donc une chose si terrible... surtout lorsque l'on est, comme vous, jeune, aimable et riche, entourée d'adorateurs... Il est beaucoup de dames qui feraient par coquetterie, ce que je vous conseille par raison.

MAD. DE LIMEUIL.

Je le sais bien... aussi, ce n'est pas pour moi... mais que répondre aux instances de ma famille, de mes amis.(*à part*) ce pauvre colonel!

ROSELYN.

Je n'ignore point que de tous les côtés, de nombreux partis se présentent; mais vous êtes maîtresse de votre choix, et rien ne vous oblige à vous prononcer. (*avec hésitation*) Si vous aimiez quelqu'un, je comprends ce qu'une pareille situation aurait de cruel.... mais votre cœur est tout-à-fait libre... du moins vous me l'avez assuré.

MAD. DE LIMEUIL.

Oui, monsieur.... (*à part*) par exemple, je ne suis pas obligée de dire cela à mon médecin... (*haut*) il n'en est pas moins vrai que, d'après votre ordonnance, me voilà condamnée au célibat... et n'eût-on aucune idée de mariage, cela seul est capable d'en donner. Cependant, je ne me soucie point de mourir à vingt ans... mais d'un autre côté, d'ici à trois ans, sait-on ce qui peut arriver ?... je n'ai qu'à ne plus être jolie... on n'a qu'à ne plus m'aimer.

ROSELYN.

Est-ce possible?

MAD. DE LIMEUIL.

Eh! oui, monsieur... si l'on s'impatiente; si on fait un autre choix... vous autres docteurs, vous ne comprenez pas tout cela: vous ne pensez qu'à vos livres et à la science,

ROSELYN.

Nous, madame! quelle est votre erreur! qui peut vous faire croire que nous soyons insensibles? nous, dont le cœur s'ouvre à chaque instant aux émotions les plus douces et les plus cruelles... et comment, en effet, ne pas céder à l'intérêt le plus tendre?.. quand on voit la beauté souffrante réclamer nos soins?.. et lorsque, grâce à nous, ces yeux languissans ont retrouvé leur éclat... quand ces traits charmans ont repris leur fraîcheur et leur coloris... on se dit: c'est par moi qu'elle respire... c'est à moi qu'elle doit tant de grâces, et tant d'attraits.... et nouveau Pygmalion, on adore son ouvrage.

MAD. DE LIMEUIL, *souriant.*

Eh! quoi! vraiment, docteur!...

RAMSAY, *en dehors.*

Il faut absolument que je lui parle.

MAD. DE LIMEUIL, *se levant.*

Le colonel!

ROSELYN, *de même.*

Un colonel!

SCÈNE IX.

Les Mêmes, RAMSAY.

RAMSAY, *à part en entrant.*

C'est lui, c'est notre docteur... (*haut à Mad. de Li-*

meuil.) Je viens, madame, d'inviter votre tante et ces dames à vouloir bien passer la soirée chez moi... puis-je espérer que vous voudrez bien les accompagner?

ROSELYN.

Pardon, monsieur, est-ce un bal, une soirée agitée

RAMSAY.

Que vous importe?

ROSELYN.

Il m'importe que madame ne peut pas accepter... je ne peux pas me permettre...

RAMSAY, *à mad. de Limeuil.*

Comment, monsieur ? et...

ROSELYN.

Ah! j'en suis désolé... mais je suis inflexible... Je ne suis pas de ces docteurs complaisans, qui transigent avec leur devoir... je déclare qu'une seule contredanse vous ferait un mal affreux... mais je dis, affreux.

Mad. de LIMEUIL.

Eh bien! docteur, rassurez-vous... (*à M. Ramsay*) J'irai... (*à Roselyn*) mais je ne danserai pas.

ROSELYN.

C'est égal... voilà une imprudence.

RAMSAY.

Dont je suis responsable; et c'est moi seul que l'on accusera... (*à madame de Limeuil*) J'aurais voulu aussi vous parler sur un sujet important... un sujet qui vous concerne. (*regardant Roselyn*) Allons, il ne s'en ira pas. (*Il va pour parler à madame de Limeuil.*)

ROSELYN, *prenant la parole et l'interrompant.*

Si c'est quelque chose de sérieux... je vous engage à remettre à un autre moment; car nous avons la tête bien faible.

RAMSAY.

Il suffit, monsieur... je sais ce que j'ai à faire.

ROSELYN.

Ah! si la santé de madame vous est indifférente... je plus rien à dire.

RAMSAY, *avec impatience.*

Eh! monsieur...

Mad. de LIMEUIL.

Colonel...

RAMSAY.

Madame sait bien que je ne viens lui demander qu'un mot... un seul mot.

ROSELYN.

Et moi, je défends à madame de parler davantage.

RAMSAY.

Parbleu, celui-là est trop fort.

ROSELYN.

Oui, monsieur, c'est comme cela... voilà comme on se fatigue la poitrine...(*Il tire de sa poche une boîte de gomme qu'il offre à madame de Limeuil.*) J'ordonne le silence le plus absolu.

RAMSAY, *à voix basse à Roselyn.*

Eh bien! monsieur .. si je ne puis m'adresser à madame... c'est à vous que je parlerai.

ROSELYN, *d'un air gracieux.*

A moi?... vous auriez quelque chose à me communiquer?

RAMSAY, *bas.*

J'ai à vous dire, monsieur, que nous nous expliquerons ailleurs qu'ici.

ROSELYN, *en plaisantant, et élevant la voix.*

Qu'est-ce que c'est, monsieur?...est-ce un défi?... Est-ce que vous avez envie de me tuer?... tuer un médecin!... mais ce serait le monde renversé.

Mad. de LIMEUIL.

Quoi, colonel?...

SCÈNE X.

Les Mêmes, LOLOTTE, *qui a entendu les derniers mots, accourant*

LOLOTTE.

Monsieur le docteur... monsieur le docteur...

ROSELYN.

Eh bien!... qu'y a-t-il ?

LOLOTTE, *hésitant.*

Il y a... il y a que madame de Cernay a une attaque de nerfs; et qu'on vous appelle de tous côtés.

ROSELYN.

Une attaque de nerfs! et pourquoi donc ?

LOLOTTE.

Pourquoi?... est-ce qu'on le sait jamais?... Peut-être parce que vous êtes ici; et qu'elle aura voulu profiter de l'occasion.

ROSELYN.

J'y vais... j'y vais... (*à Madame de Limeuil,*) et je reviens dans l'instant.

LOLOTTE.

Mais allez donc, docteur, allez donc... ou elle sera obligée de revenir toute seule... et alors ce n'était pas la peine de se trouver mal... (*bas à Ramsay*) J'ai éloigné le docteur, profitez du moment.

Roselyn sort par le fond et Lolotte entre dans l'appartement à droite.

SCÈNE XI.

RAMSAY, Mad. DE LIMEUIL.

RAMSAY, *regardant sortir Roselyn*

C'est bien heureux... j'ai cru qu'il n'y aurait pas moyen de vous parler un instant.

MAD. DE LIMEUIL.

Je vous ferai observer, colonel, que votre conduite et votre vivacité sont bien étranges.

RAMSAY.

Moi, madame, je les trouve fort naturelles, quand de cet entretien dépend le bonheur de ma vie... Un oncle à qui je dois ma fortune et mon avancement, et qui depuis long-temps me pressait de me marier, m'offre aujourd'hui sa fille unique, une jeune personne charmante... Que lui répondre ?

MAD. DE LIMEUIL, *ému.*

Vous hésitez !

RAMSA.

Je refuserais à l'instant même, et sans regrets, si j'étais sûr d'être aimé de vous.

MAD. DE LIMEUIL, *tendrement.*

Ai-je besoin de vous le dire?

RAMSAY.

Ah! je n'hésite plus.

AIR : *Elle fut heureuse au village.*

D'un oncle bravant le courroux,
Je vais lui dire sans mystère
Que vous m'acceptez pour époux.

MAD. DE LIMEUIL.

O ciel, monsieur, qu'allez-vous faire ?

RAMSAY.

Oh ! sa fureur d'abord éclatera
En voyant que je le refuse ;
Mais je suis sûr qu'il me pardonnera
(*la montrant.*)
Sitôt qu'il verra mon excuse.

MAD. DE LIMEUIL.

Il ne la verra pas, car je ne puis être à vous.

RAMSAY.

Que me dites-vous ?... et quel est le motif d'un pareil procédé?

MAD. DE LIMEUIL.

Je ne peux m'expliquer; mais sachez seulement que je vous aime; que je n'aime que vous... et que si vous en épousez une autre, rien ne pourra me consoler de votre perte.

RAMSAY.

Est-ce un jeu que vous vous faites de ma douleur ?..eh bien! madame, vous serez satisfaite.... caprice ou fantaisie, je m'y soumettrai, et si c'est là le seul moyen de vous prouver mon amour, je me brouille avec mon oncle, avec toute ma famille... demain je pars pour mon régiment, et

si je me fais tuer, rappelez-vous, madame, que c'est pour vous seule que j'aurai perdu la vie.

(*Il s'éloigne.*)

MAD DE LIMEUIL, *le retenant.*

Que dit-il? perdre la vie!.. s'il en est ainsi, il vaut mieux que ce soit moi.

RAMSAY.

Que voulez-vous dire?

MAD. DE LIMEUIL.

Que c'est-là mon sort; vous auriez dû peut-être avoir pitié de ma faiblesse, et respecter mon secret... mais vous douteriez de mon amour.... voici ma main, je suis prête à vous épouser.

RAMSAY.

Et je pourrais consentir.... je ne pars plus!... je ne me marierai jamais.... je resterai auprès de vous.... j'y resterai toujours... mais je suis le plus malheureux des hommes.

MAD. DE LIMEUIL.

Le plus malheureux!.. et cependant je vous aime, et je vous le dis.

RAMSAY.

Oui... vous avez raison.

MAD. DE LIMEUIL, *lui tendant la main.*

A ce soir.

RAMSAY.

Vous viendrez.

MAD. DE LIMEUIL.

Oui, mon ami, oui, je serai heureuse de me trouver chez vous... à ce bal.

RAMSAY.

Et vous ne danserez pas...

MAD. DE LIMEUIL.

Non... mais tant mieux!.. je me persuaderai que je suis la maîtresse de la maison, et que j'en fais les honneurs.

RAMSAY.

Mais du moins...

AIR : *Ses yeux disaient tout le contraire.*

Jurez-moi qu'un autre jamais
N'aura cette main qui m'est chère.

MAD. DE LIMEUIL.

Ah! d'avance je le promets,
Et par mon amitié j'espère,
Adoucir au moins ce refus ;
Oui, s'il le faut, en récompense,
Je veux vous aimer deux fois plus
Pour que vous preniez patience.

Elle entre dans l'appartement à gauche, Ramsay la conduit jusqu'à la porte, et Mad. de Limeuil lui dit en le quittant : « à ce soir. »

SCÈNE XII.

RAMSAY, puis LOLOTTE.

LOLOTTE, *sortant de l'appartement à droite.*

Eh bien! elle s'éloigne...

RAMSAY.

Je suis le plus heureux et le plus misérable des hommes... elle m'aime... elle me l'avoue.... et elle ne peut être à moi.

LOLOTTE.

Je le sais... j'écoutais... eh bien! vous ne devinez pas... cela vient du docteur, qui, je le parierais maintenant, est amoureux de ma cousine.

RAMSAY.

Lui!... je m'en doutais... c'est un moyen d'éloigner ses rivaux..... mais nous nous verrons, et je vais sur-le-champ...

LOLOTTE.

Vous allez tout gâter..... la violence ne peut rien ici.... et vous appelleriez en duel toute la faculté, que vous n'ôteriez pas de l'esprit de ma cousine cette idée... cette conviction intime qui est l'ouvrage du docteur, et que lui seul peut détruire.

RAMSAY.

Comment faire?

LOLOTTE.

Je ne sais... notre adversaire est malin; il se doute déjà que vous êtes son rival; et l'essentiel est d'abord de le convaincre du contraire.

RAMSAY.

Oui... mais comment?

LOLOTTE, *frappée d'une idée.*

Un mot seulement... Léon aura-t-il une lieutenance?

RAMSAY.

Je vous le jure.

LOLOTTE.

Bientôt?

RAMSAY.

Avant un mois.

LOLOTTE.

Eh bien! ce soir vous serez marié.... j'entends le docteur.

AIR : *de Voltaire chez Ninon.*

Allons, monsieur, vite, à genoux,
Et pour mieux seconder mon zèle,
L'air bien épris.

RAMSAY.

Que dites-vous?
Quoi vous voulez, mademoiselle....

LOLOTTE.

Craignez d'exciter mon courroux,
Je veux surtout qu'on soit docile....
Allons, monsieur, vite, à genoux,
Mais est-ce donc si difficile?

RAMSAY *à genoux.*

Non, sans doute... et m'y voilà de confiance.

SCÈNE XIII.

RAMSAY aux genoux de Lolotte, ROSELYN *arrivant par le fond.*

ROSELYN *du fond du théâtre.*

Qu'est-ce que je vois là?

LOLOTTE *qui a donné un coup-d'œil de son côté, prenant sur-le-champ un air troublé.*

Mais, colonel, que me demandez-vous? et comment puis-je vous répondre?

RAMSAY.

Qu'est-ce qu'elle a donc?

LOLOTTE *de même.*

Ce n'est pas bien à vous d'insister ainsi.... (*bas*) mais allez donc... (*haut*) car vous savez bien que je dépends de toute ma famille... (*avec intention.*) de Mad. de Vermont, ma tante, de Mad. de Limeuil, ma cousine.

RAMSAY.

N'importe; et quoi qu'il arrive, je vous jure... je vous atteste... (*lui baisant la main.*)

LOLOTTE *à part, pendant qu'il lui baise la main.*

Par exemple, je n'avais pas dit de me baiser la main. (*se retournant, apercevant le docteur et poussant un grand cri.*) Ah! qu'ai-je vu!... (*au colonel*) monsieur, au nom du ciel!... mais levez-vous donc... on ne compromet pas ainsi quelqu'un.

ROSELYN.

Pardon, pardon de mon indiscrétion... ah! Mademoiselle Lolotte!..

RAMSAY *fièrement.*

Oui, monsieur... vous savez tout; le hasard vous a appris plus que je ne voulais vous en dire... mais si vous profitez de cet avantage pour divulguer mon secret... (*pendant ce temps, Lolotte l'encourage par ses gestes.*) ou pour me nuire auprès des parens de mademoiselle.

ROSELYN.

Moi, colonel! vous pouvez penser!.. vous ne me connaissez pas.... si vous lisiez au fond de mon cœur, vous verriez que je suis enchanté, ravi de cette circonstance; et que je serai trop heureux de vous servir.

LOLOTTE, *bas au colonel.*

C'est bien... partez maintenant, et laissez-moi faire.

RAMSAY.

Il suffit, docteur... tenez vos promesses.... (*prenant la main de Lolotte et la baisant encore*) adieu, Lolotte, adieu, je compte sur vous.

SCÈNE XIV.

LOLOTTE, ROSELYN.

LOLOTTE, *regardant sa main.*

En voilà encore un qui n'était pas nécessaire.

ROSELYN.

Comment, mademoiselle Lolotte.. vous aviez des secrets pour moi?

LOLOTTE.

Il le fallait bien... n'étiez-vous pas mon ennemi?

ROSELYN.

C'est-à-dire... c'est vous qui étiez toujours avec moi en état d'hostilité... et tout à l'heure encore, cette attaque de nerfs de Mad. de Cernay...

LOLOTTE, *d'un air ingénu.*

Est-ce qu'elle n'en avait pas?

ROSELYN.

Non, sans doute.

LOLOTTE.

C'est jouer de malheur, car elle en a toujours.

ROSELYN.

C'est vous seule qui l'aviez rendue malade.

LOLOTTE, *finement.*

Et vous m'en voulez d'avoir été sur vos brisées.

ROSELYN.

Il ne s'agit pas de cela; mais vous me direz au moins pour quelle raison vous êtes venue ainsi me chercher ?

LOLOTTE, *baissant les yeux.*

Il y avait assez long-temps que vous causiez avec le colonel.

ROSELYN, *malignement.*

J'y suis... c'est moi qui à mon tour allais sur vos brisées...

LOLOTTE.

Comme vous comprenez, monsieur le docteur.

ROSELYN.

C'est pour cela, Lolotte, qu'il vaut mieux m'avoir pour allié que pour ennemi... et puisque, maintenant, nous convenons de tout avec franchise ; n'est-ce pas vous qui avez ainsi prévenu le colonel contre moi ?

LOLOTTE.

C'est vrai... je lui avais dit de vous un mal affreux.

ROSELYN

Et pourquoi?

LOLOTTE.

Parce que vous seul vous opposiez à mon mariage.... ne disiez-vous pas sans cesse à ma tante et à ma cousine que j'étais trop jeune ?

ROSELYN.

C'est vrai, parce que je croyais que vous vouliez épouser Léon... un petit fat qui ne perdait pas une occasion de s'égayer à mes dépens. Mais si vous m'aviez dit que c'était le colonel... pourquoi ne m'en parliez-vous pas?

LOLOTTE.

D'abord, parce qu'il ne s'est déclaré que tout à l'heure; et puis, je me disais : si à quinze ans je suis trop jeune pour épouser un sous-lieutenant,

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Notre docteur, qui raisonne a merveille,
Trouvera-t-il... ça n'est pas naturel,
Que de cinq ans je sois plus vieille
En épousant un Colonel ?

Ou, si le grade augmente ainsi mon âge,
Je puis demain, voyez quel sort fatal!
Avoir trente ans... si grâce à son courage
Le colonel se trouve général.

ROSELYN, *souriant.*

Vous plaisantez toujours... mais vous avez trop d'esprit, Lolotte, pour ne pas comprendre que, quand on le veuts les principes peuvent se plier aux circonstances... Dan celle-ci, à qui la faute? que ne parliez-vous plus tôt? il m'eût été facile de diriger les idées de votre tante vers un but plus conforme à vos désirs... mais à présent, il y a plus d'obstacles; car j'avais une opinion que, pour vous plaire, je ne vais plus avoir... n'importe, je tenterai.... trop heureux, si j'acquiers des droits à votre reconnaissance, et si, une fois mariée, vous daignez vous rappeler qu'un médecin dévoué qui possède notre confiance, est encore l'ami le plus discret et le plus sûr qu'une jeune femme puisse choisir.

LOLOTTE.

Ah! docteur! j'en suis bien persuadée... et j'en parlerai à mon mari, qui, j'en suis certaine, pensera comme moi. Mais avant tout, vous me promettrez de convaincre Mad. de Vermont, ma tante.

ROSELYN.

Je l'espère, du moins...

LOLOTTE.

Il y a aussi Mad. de Limeuil, ma cousine.

ROSELYN,

Celle-là a de l'esprit... et ce sera peut-être plus difficile.

LOLOTTE, *le regardant.*

Pour tout autre, oui... mais pour vous, qui n'avez qu'un mot à dire...

ROSELYN.

Et qui vous fait présumer que ce soit ainsi?

LOLOTTE.

Ce que j'ai vu... ce que je sais, et ce que vous-même, docteur, vous savez bien.

ROSELYN.

Moi!... je vous jure que j'ignore...

LOLOTTE.

Ce n'est pas bien, maintenant que nous sommes alliés... Nous avons promis de tout nous dire... et je vous ai donné l'exemple... ainsi, docteur, convenez-en et ne soyez pas plus discret que ma cousine qui me l'a presque avoué.

ROSELYN, *inquiet.*

Avoué... quoi ?

LOLOTTE, *vivement.*

Qu'elle vous aime comme j'aime le colonel.

ROSELYN.

Il se pourrait!

LOLOTTE.

Faites donc l'étonné... c'est si difficile à voir... elle ne peut vivre sans vous; ne peut se passer de vous... on ne peut devant elle prononcer votre nom sans la faire rougir; au point qu'hier je lui ai dit...

ROSELYN.

Vous lui avez dit...

LOLOTTE.

Eh! mon dieu oui, car cela me désole de la voir ainsi triste et mélancolique. Cousine, lui ai-je dit, puisque tu aimes le docteur, épouse-le, et que cela finisse. Tu as une belle fortune, mais il a un état dans le monde; et après tout, tu ne dépends de personne.

ROSELYN.

Vraiment, vous lui avez parlé ainsi... et qu'a-t-elle répondu ?

LOLOTTE.

Par exemple, voilà ce que je n'ai pu comprendre; et je ne sais pas si vous serez plus savant que moi, Elle a soupiré, mais pas de ces soupirs de satisfaction, ah! ah! non... c'était un soupir de regret, ah! ah! comme qui dirait : ah! si cela se pouvait.

ROSELYN.

Grands dieux! que viens-je d'entendre!

LOLOTTE.

Et elle a ajouté : « Ne m'en parle jamais, ni à moi, ni « au docteur; car il sait bien lui-même que cela n'est pas « possible. »

ROSELYN, *désolé.*

Malheureux! qu'ai-je fait!... Mais aussi comment me douter... Moi qui ne voulais qu'éloigner mes rivaux.

LOLOTTE.

Qu'avez-vous donc? est-ce que vous savez ?...

ROSELYN, *affectant de sourire.*

Oui... oui, sans doute, mais rien n'est désespéré, tout peut se réparer, pourvu que vous me promettiez le plus grand silence... Pas un mot de cette conversation ni à votre cousine, ni à ces dames, ni au colonel.

LOLOTTE.

Est-ce que nos intérêts ne sont pas communs?

ROSELYN.

Vous avez raison, et avec de l'adresse et de l'amour, des raisonnemens et de la logique.... D'ailleurs ces dames me seconderaient au besoin, car elles sont toutes pour moi.... Eh! mais quel est ce bruit?

LOLOTTE.

Ce sont elles.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, M. et Mad. VERMONT, Mad. DE LIMEUIL *en habit de bal*, Mad. DE CERNAY, Mad. RAYMOND.

TOUTES LES DAMES.

AIR : *Des eaux du Mont d'Or.*

Un trait semblable
N'est pas croyable,
Et mon cœur en est révolté;
Sa tyranie
Nous contrarie
Sans égards pour notre santé.

ROSELYN.

Eh! mais qu'y a-t-il donc?

M. VERMONT.

Il y a que le colonel, notre voisin, donne ce soir un

fort joli bal.... et que ces dames qui étaient malades pour dîner chez le sous-préfet, se portent bien pour danser chez le colonel.... préférence injurieuse pour l'autorité civile.... Mais cette fois je tiendrai bon, et d'après votre ordonnance on ne sortira pas.... d'autant que je n'aime pas la danse ; et puis, je suis fort, j'ai pour moi le docteur.

MAD. VERMONT.

nous aussi.

M. VERMONT.

Je m'en rapporte à lui.

TOUTES LES DAMES.

Et nous de même.

ROSELYN.

Permettez, Mesdames.... je vous ai, il est vrai, recommandé l'exercice...

MAD. DE CERNAY ET LES DAMES.

Il n'y en a pas de meilleur que le bal.

ROSELYN.

Jusqu'à un certain point... oui, Mesdames, vous aurez beau vous fâcher, me trouver absurde et ridicule... je suis là-dessus du dernier rigorisme... Il faut que je sache d'abord si le bal a lieu dans un salon?

MAD. DE CERNAY.

Du tout... bien mieux que cela.... dans les jardins.

MAD. RAYMOND.

Qui sont, dit-on, délicieux.

MAD. VERMONT.

Et illuminés avec une élégance !

ROSELYN.

Dans un jardin, c'est différent... nous n'avons point à craindre les miasmes délétères que l'on respire dans les salons de Paris... c'est presqu'un bain d'air; et si j'étais bien sûr que l'on fût raisonnable, je pourrais permettre...

TOUTES LES DAMES.

Ah ! qu'il est aimable !

ROSELYN.

Mais surtout pas d'excès.... quatre ou cinq contredanses.... six, tout au plus.

TOUTES LES DAMES.

Oui, docteur.

ROELYN.

Et que dans les entr'actes nous ayons bien soin de croiser nos cachemires.

TOUTES LES DAMES.

Oui, docteur.... Allons nous habiller, et chercher nos schalls.

M. VERMONT, *les arrêtant.*

Un instant, un instant.

TOUTES LES DAMES.

Ah ! le docteur l'a dit; le docteur l'a dit.

M. VERMONT.

Oui ; mais moi !

ROSELYN.

Nous les accompagnerons, et nous parlerons de l'emprunt, car, attendu que je pars demain.

LOLOTTE.

Et puis, mon oncle, il y aura un souper magnifique... le colonel me l'a assuré.

M. VERMONT.

Un souper ! un souper !... croyez-vous que ça me détermine... Mais enfin, puisque tout le monde y va.

LOLOTTE et TOUTES LES DAMES.

Victoire !

CHŒUR.

Air : *Vive un bal champêtre.*

Le bal nous appelle :
Au plaisir fidèle,
Venez-y, ma belle ;
Jamais le bal
N'a fait mal.

LOLOTTE.

Moi j'aime la danse,
Par goût, par gaîté.

MAD. DE CERNAY.

Moi, par complaisance.

MAD. VERMONT.

Moi, pour ma santé.

TOUTES LES DAMES.

Le bal nous appelle, etc., etc.

(*Toutes les dames sortent avec M. Vermont; Madame de Limeuil reste avec Roselyn.*)

SCÈNE XVI.

Mad. DE LIMEUIL, ROSELYN.

ROSELYN.

Pour vous, madame, je vois que vous êtes déjà habillée...

MAD. DE LIMEUIL.

Oui; j'avais déjà la permission du docteur.

ROSELYN.

J'espère que cela vous distraira; voilà pourquoi je vous l'ai accordée sans peine.

MAD. DE LIMEUIL.

Au contraire, vous ne vouliez pas.

ROSELYN.

D'abord... mais depuis j'ai réfléchi, car je ne passe pas un instant sans étudier votre situation, sans m'occuper de vous... de votre état.

MAD. DE LIMEUIL.

O ciel! vous êtes inquiet! vous craignez pour moi!

ROSELYN.

Non, madame, nullement.

MAD. DE LIMEUIL.

Vous voulez me le cacher; mais vous avez des doutes

ROSELYN.

Franchement, si j'en ai... ce n'est que sur moi-même.. car, dans ce moment-ci, plus je compare, plus je calcule, et moins je puis me rendre compte.... Je croyais d'abord que la langueur... la tristesse où vous étiez... provenaient d'un peu de faiblesse de poitrine; et je vous traitais en con-

séquence... Mais cependant la fièvre a disparu; la toux s'est dissipée... vous ne souffrez nulle part.

MAD. DE LIMEUIL.

Non, docteur.

ROSELYN.

C'est fort étonnant.... c'est même fort inquiétant... et il faut qu'il y ait quelque cause...

MAD. DE LIMEUIL.

Ah ! mon dieu !

ROSELYN.

Est-ce que par hasard ?... mais ce n'est pas possible, car vous me l'auriez dit.... est-ce que nous aurions quelque chagrin, quelque peine secrète ?

MAD. DE LIMEUIL.

Quoi ! docteur... vous croyez que cela pourrait influer ?..

ROSELYN.

Mais sans doute, madame; toutes les maladies physiques ont leur source dans quelque affection morale.... Nous avons dans ce moment-ci des fièvres d'agiotage... des fièvres d'ambition rentrées... des fièvres d'amour... celles-là sont plus rares, surtout dans les hautes classes; mais enfin elles existent.

MAD. DE LIMEUIL.

Ah ! mon dieu! si j'avais su... si j'avais osé plus tôt.

ROSELYN.

Est-ce que j'aurais deviné ?

MAD. DE LIMEUIL.

Oui, docteur.... je dois rendre justice à vos talens, à votre pénétration... J'éprouve depuis quelque temps un très-grand chagrin.

ROSELYN.

Vraiment !...

MAD. DE LIMEUIL, *baissant les yeux.*

J'aime quelqu'un.

ROSELYN, *à part, avec joie.*

Il est donc vrai... (*haut*) voyez-vous, madame, ce que c'est que de ne pas tout dire à son médecin.... Comment voulez-vous, après cela, que l'on puisse deviner, que l'on puisse se conduire. Cela ne prouve rien contre la science... Mais dans l'ignorance où j'étais, je pouvais vous ordonner des choses contraires.... et c'est précisément ce qui est arrivé.

MAD. DE LIMEUIL.

Quoi!.. ce que vous m'aviez prescrit?..

ROSELYN.

Mais, oui, madame... et maintenant cela devient bien différent; si la souffrance que vous éprouvez depuis quelque temps n'a d'autre cause qu'une affection de l'âme, qu'un chagrin du cœur... si toutefois vous ne me trompez pas encore.

MAD. DE LIMEUIL.

Oh! non, docteur, cela ne m'arrivera plus.

ROSELYN.

Eh bien! madame, il y aurait beaucoup plus de danger à rester dans la situation où vous êtes... vous ne savez donc pas quelles sont les conséquences d'une inclination contrariée.

MAD. DE LIMEUIL.

O ciel!

ROSELYN.

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

Pardon, mais mon état l'ordonne,
Je dois vous parler sans détour;
J'ai vu mainte et mainte personne
En pareil cas, mourir d'amour.

MAD. DE LIMEUIL.

Que dites-vous, mourir d'amour?

ROSELYN.

Or, vous, si jeune et si jolie,
Jugez quels funestes destins !
De mourir d'une maladie,
Dont il est tant de médecins.

MAD. DE LIMEUIL *avec joie.*

Ainsi donc, vous me conseillez, là... bien franchement... de me remarier.

ROSELYN.

Oui, sans doute.

MAD. DE LIMEUIL *à part.*

Pauvre colonel... (*après un geste de bonheur*) quant à la personne, que jusqu'ici je n'ai pas osé vous nommer...

ROSELYN.

Je ne pouvais ni ne devais la connaître... son nom, quel qu'il soit, ne doit influer en rien sur mes décisions; car votre état avant tout... eh bien! madame!

MAD. DE LIMEUIL.

Ah! mon Dieu! quand j'y pense....

ROSELYN.

Qu'avez-vous donc ?

MAD. DE LIMEUIL.

Que devenir! et comment faire à présent! tout-à-l'heure encore, j'ai déclaré à ma tante et à toutes ces dames que je chérissais ma liberté; et que, de moi-même et par goût.... je resterais toujours veuve...

ROSELYN.

Ne peut-on pas changer d'idée?

MAD. DE LIMEUIL.

Oui, monsieur... mais pas d'une heure à l'autre.

ROSELYN.

N'est-ce que cela? ce ne sera pas vous, ce sera moi qui l'aurai ordonné... et alors il n'y aura plus rien à dire.

MAD. DE LIMEUIL.

Quoi! vraiment, vous seriez assez bon... assez aimable pour me donner une consultation ?

ROSELYN, *montrant la porte à droite.*

Je vais l'écrire là... dans le cabinet de votre oncle, et je vous l'apporte à l'instant.

MAD. DE LIMEUIL.

Croyez, docteur, que ma reconnaissance...

ROSELYN.

Je suis assez payé si je peux vous rendre la santé et le bonheur... Adieu, adieu.

(*Il entre dans le cabinet à droite.*)

SCÈNE XVII.

Mad. DE LIMEUIL, puis RAMSAY, LOLOTTE.

MAD. DE LIMEUIL.

Ah! l'aimable docteur! celui-là, par exemple, est bien un ami véritable. (*apercevant Ramsay*) Ah! colonel, vous voilà! arrivez donc vite... vous venez me prendre pour le bal?

RAMSAY.

Oui, madame... mais d'où vient ce trouble... cette émotion...

MAD. DE LIMEUIL.

Ce matin j'étais bien malheureuse; car je ne pouvais être à vous, sans crainte de vous perdre à jamais... maintenant tout est changé.

RAMSAY.

Que dites-vous?

MAD. DE LIMEUIL.

Que je vous dois une récompense, et... (*lui tendant la main*) la voilà.

RAMSAY *à ses genoux.*

Ah! que je suis heureux.

LOLOTTE *entrant en ce moment par le fond.*

Et moi aussi!

SCÈNE XVIII.

OLOTTE, MADAME DE LIMEUIL, RAMSAY, ROSELYN (*sortant du cabinet et tenant un papier à la main.*)

ROSELYN.

Madame... voici la consultation, signée de moi.

MAD. DE LIMEUIL, *prenant le papier.*

Merci, docteur.

ROSELYN, *apercevant le colonel qui est à genoux de l'autre côté.*

Que vois-je!... et que faites-vous!

LOLOTTE.

Elle suit l'ordonnance.

ROSELYN, *à part.*

Ah! grand dieu! (*haut*) Comment, (*regardant Lolotte*) onsieur le colonel, lui qui vous aimait, du moins, je le oyais.

LOLOTTE.

Oui... ça en avait tous les symptômes... mais quoique cteur habile, on peut être trompé.

ROSELYN, *à mi-voix.*

Ah ! petit serpent!

LOLOTTE.

Oh ! je n'ai pas peur, parce que nous sommes alliés... vous me donnerez aussi une ordonnance pour épouser on, n'est-il pas vrai ?

ROSELYN.

Eh bien ! par exemple.

LOLOTTE.

Il n'y a que ce moyen-là de me faire taire... parce que, nt que je ne serai pas mariée, je serai bavarde !... barde... comme le sont toutes les demoiselles.

ROSELYN.

C'est bon... cela suffit.

MAD. DE LIMEUIL, *qui pendant ce temps a causé avec le colonel.*

Remerciez le docteur, colonel, car c'est à lui que vous devez tout... Aussi j'espère bien qu'il sera votre ami... comme il est le mien... et que dans notre ménage...

RAMSAY.

Oui, ma chère amie... oui... monsieur.... sans doute (*à part*)une fois marié, j'aurai soin que ma femme en ait un autre... un vieux.

LOLOTTE.

Mais voici toutes ces dames.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, M. et Mad. VERMONT, Mad. DE CERNAY, Mad. RAYMOND.

CHOEUR.

Air : *Vive un bal champêtre.*

Le bal nous appelle :
Au plaisir fidèle,
Venez-y, ma belle,
Jamais un bal
N'a fait mal.

ROSELYN.

Mais surtout, mesdames... pas d'anglaises, pas de ronds de rochat... soyons rentrées à trois heures du matin... là-dessus, je suis inflexible.

TOUTES LES DAMES.

Oui, docteur.

Mad. DE LIMEUIL.

Mais vous venez avec nous.

ROSELYN.

Sans doute... (*à part*) C'est étonnant comme j'ai envie de danser.

VAUDEVILLE.

Air nouveau de M. Adam.

M. VERMONT.

De votre cher docteur, je conçois la méthode,
Et près de vous, madame, il doit être à la mode,
Car je le dis tout bas,
Oui je le dis tout bas :
Fait-on vos volontés ?... vous vous trouvez guérie,
Mais dès que l'ordonnance, hélas! vous contrarie,
Vous ne guérissez pas.

MAD. VERMONT.

Vous, qui, dans le printemps, brillez, jeunes coquettes,
L'automne voit bientôt s'éloigner vos conquêtes,
Et l'amour fuit vos pas,
De le revoir jamais, n'ayez plus l'espérance,
Et que vos quarante ans soient pris en patience,
Car onn'en guérit pas.

RAMSAY.

Le pauvre attend de l'or ; le riche veut des places ;
L'une espère un mari ; l'autre espère des grâces ;
Chacun rêve ici-bas :
A chaque vœu trompé l'on répète à la ronde :
L'espérance est un mal... par bonheur en ce monde,
On n'en guérira pas.

LOLOTTE.

On guérit les chagrins, on guérit de l'absence;
Et même de l'amour comme de la constance,
On guérit ici-bas.
Mais nous avons des maux que l'on ne peut détruire,
C'est l'amour du pouvoir, l'amour du cachemire ;
Nous n'en guérissons pas.

ROSELYN.

Il est d'honnêtes gens, pâles de jalousie,
Que l'aspect de nos arts et de notre industrie
Fait souffrir ici-bas.
O vous dont nos succès causent la maladie,
Espérons que pour nous et pour notre patrie,
Vous ne guérirez pas.

MAD. DE LIMEUIL, *au public.*

O vous ! dont les auteurs implorent les suffrages,
Médecins redoutés, qui donnez aux ouvrages
La vie ou le trépas :
Pour sauver celui-ci, venez tous en personne,
Car lorsque le docteur, hélas! nous abandonne,
Nous ne guérissons pas.

FIN.

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. par MM. Scribé et Dupin. 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, a-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*.. 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par M. Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. par M. Carmouche. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribé et Dupin. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

CORALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

M. TARDIF, comédie-vaudeville en un acte, par MM Scribe et Mélesville. 1 50

LA HAINE D'UNE FEMME, ou le Jeune Homme à Marier, vaud par M. Scribe. 1 50

VATEL, ou le Petit-fils d'un Grand Homme, vaudev. par MM Scribe et Mazères. 1 50

KETTLY, ou le Retour en Suisse, vaudev. par MM. Duvert et Paulin. 1 50

LA QUARANTAINE, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE, comédi.-vaud. en deux actes de MM. Scribe et Varner. 1 50

LA CHARGE A PAYER, ou la Mère Intrigante, comédie-vaudeville en un acte, par M. Varner.... 1 50

LA GRAND'MAMAN, ou le Lendemain des Noces, vaudeville en un acte, par MM. Francis, Armand et Achille Dartois. 1 50

L'ÉTRANGÈRE, mélodrame, par MM. Ed. Crosnier et Frédéric. 1 50

LES INSÉPARABLES, vaudeen un acte, par MM. Scribe et Dupin 1 50

LE CHARLATANISME, comvaud. en un acte, par MM. Scribe et Mazère. 1 50

LES PREMIÈRES AMOURS, ou les Souvenirs d'Enfance, comédie-vaudeville en 1 acte, par M. Scribe. 1 50

LE

CONFIDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

LE

CONFIDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 5 JANVIER 1826.

PRIX : 2 FR.

PARIS.

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS LA RUE CHAPON.

1826.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
Mme DE MARCILLY, veuve.	Mme THÉODORE,
M. DE VILLEBLANCHE.	M. FERVILLE.
SAINT-FÉLIX..	M. BÉRANGER.
CATHERINE, fille du concierge.	Mlle DÉJAZET.

La scène se passe dans le château de Madame de Marcilly, près d'Amboise.

NOTA. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de MADAME, à M. THÉODORE, bibliothécaire et copiste au même Théâtre.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 15 décembre 1825.

Par ordre de son Excellence,

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

LE CONFIDENT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon élégamment meublé. Porte au fond. A droite de l'acteur, l'appartement de Mad. de Marcilly ; à gauche, la porte d'un cabinet ; de ce même côté, une psyché roulante; à droite, une table ornée d'un miroir de toilette, et sur laquelle il y a écritoire, plumes, papier, etc., etc.

SCÈNE PREMIERE.

St.-FÉLIX, CATHERINE. *Ils entrent par le fond.*

CATHERINE.

Oui, monsieur, elle est arrivée d'hier soir.

ST. FÉLIX.

Seule avec sa fille?

CATHERINE.

Et sans autre domestique que la gouvernante de mademoiselle.

ST. FÉLIX.

C'est inconcevable! Madame de Marcilly, une veuve jeune, aimable... qui jusqu'à ce jour n'avait pu vivre loin du monde et des plaisirs... quitter brusquement Paris dans le moment où il est le plus brillant, pour venir s'enterrer dans son vieux château près d'Amboise... il y a quelque chose d'extraordinaire.

CATHERINE.

AIR *du vaudeville de l'Ecu de six francs.*

C'est vrai, je n'y puis rien comprendre,
Pour la campagn' ell' ne vient pas,
Car il neige, ou gèle à pierr' fendre,

On n'voit partout que du verglas....
Hier aussi j'n'en revenais pas,
Quand j'lai vue entrer dans c'te chambre,
En rob' de gaze, en souliers blancs;
Il m'a semblé voir le printemps
Qu'arrivait dans l'mois de décembre.

ST.-FÉLIX.

Et où est-elle maintenant?

CATHERINE.

Dans son appartement... C'est drôle! elle s'y enferme toujours; et quand elle en sort, elle est d'une humeur... si son mari n'était pas défunt, on pourrait croire qu'il y a des scènes.... mais elle est veuve; ainsi ça ne peut pas être ça.

ST.-FÉLIX.

Tu dis qu'elle ne veut voir personne?

CATHERINE.

Personne... ça m'a même fait monter en grade; parce que moi qui n'étais que jardinière, je suis devenue femme de chambre

ST.-FÉLIX.

Et sa fille... ma chère Eugénie?

CATHERINE.

Mamzelle? ah dame! je crois bien que ça ne l'amuse pas beaucoup d'quitter Paris dans le temps des plaisirs, des bals... mais elle est si douce; et puis sa mère l'aime tant, qu'elle se trouve bien partout avec elle.

ST.-FÉLIX.

Ne pourrais-je lui parler?

CATHERINE.

Vous, monsieur de St.-Félix... oh! que nenni... D'abord, elle est là-haut, dans sa chambre, à dessiner... et elle ne descendra que pour dîner..... Ensuite les ordres de madame...

ST.-FÉLIX.

Je ne puis pourtant rester dans cette incertitude... mon

mariage était presque convenu ; et c'est dans ce moment que Mad. de Marcilly... Serait-ce pour rompre avec moi? Il faut absolument qu'elle m'explique ce mystère.

AIR *de la walse de Philibert marié.*

Tu peux au moins lui porter cette lettre ?

CATHERINE.

Pour une lettre ! ah ! j'y cours sur-le-champ :
Donnez, monsieur, je vais la lui remettre.

SAINT-FÉLIX.

Et songe bien que mon sort en dépend !
Compte sur moi, si tu m'es favorable.

CATHERINE.

Oh ! non, monsieur, c'n'est pas par intérêt ;
Mais le désir de vous être agréable.
(*à part.*)
Et puis celui de connaître un secret.

ENSEMBLE.

SAINT-FÉLIX.

Peins lui mon trouble et mon impatience ;
Oui, je ne veux qu'un seul mot de sa main ;
Vas, et reviens me rendre l'espérance,
Car c'est de toi que dépend mon destin.

CATHERINE.

Calmez ce trouble et cette impatience ;
J'y vais bien vite, et je reviens soudain ;
Sans doute un mot vous rendra l'espérance,
Si c'est de moi que dépend vot' destin.

(*Elle entre dans l'appartement de Mad. de Marcilly.*)

SCÈNE II.

St.-FÉLIX, *seul.*

Je ne puis croire, cependant... Mais enfin, pourquoi ce départ subit, sans me prévenir, sans me donner la moindre explication ?... encore si ce bon M. de Villeblanche était ici pour me guider, me conseiller... c'est un excellent homme... l'intime ami de Mad. de Marcilly... le parrain

d'Eugénie... il m'avait pris en amitié, et me protégeait toujours... Eh! mon dieu! je ne me trompe pas... c'est lui que j'entends.

SCÈNE III.

St.-FÉLIX, VILLEBLANCHE.

VILLEBLANCHE, *à la cantonnade.*

Eh! non, te dis-je... cet ordre-là ne peut être pour moi. D'ailleurs, s'il y a une colère à essuyer... j'y suis fait, et je m'en charge.

ST.-FÉLIX.

Comment, monsieur!... vous voilà aussi?

VILLEBLANCHE.

Le petit St.-Félix!... j'aurais parié que je le trouverais ici.

ST.-FÉLIX.

Vous y venez, sans doute, sur l'invitation de Mad. de Marcilly?

VILLEBLANCHE.

Du tout... je ne sais rien... avant-hier, je me présente à son hôtel, suivant mon habitude... j'apprends son départ impromptu... et comme depuis dix-ans, j'ai la faiblesse de ne pouvoir passer un jour sans la voir; j'ai pris la poste... et me voilà!., Mais toi, le futur d'Eugénie, tu es de tous les secrets; tu vas me dire ce que cela signifie?

ST.-FÉLIX.

J'allais vous le demander... votre aventure est absolument la mienne... J'arrive, et je sais seulement que Mad. de Marcilly ne veut recevoir personne.

VILLEBLANCHE.

Ah! c'est original!... venir à la campagne au cœur de l'hiver, et toute seule!... qui diable a pu lui faire prendre une résolution aussi désespérée? des chagrins?.. je ne lui en connais pas... un revers de fortune?

AIR: *Adieu, je vous fuis, bois charmant.*

Non, non... je le saurais déjà...
Mais comment lire dans leurs âmes ?
Un caprice ! c'est plus tôt ça;
Car dans la conduite des femmes,
Du moins j'ai cru le remarquer,
C'est le seul motif raisonnable....
Et le seul moyen d'expliquer
Ce qui paraît inexplicable.

ST.-FÉLIX.

Oui, oui, monsieur, un caprice... c'est cela... c'est pour m'enlever Eugénie... après toutes les espérances qu'elle m'avait données.

VILLEBLANCHE.

Tu crois ?

ST.-FÉLIX.

J'en suis sûr...

VILLEBLANCHE.

Oh! les amans sont toujours sûrs de tout... mais il ne s'agit pas de se désoler; il faut juger les choses de sang-froid.

ST.-FÉLIX.

De sang-froid!.... cela vous est bien facile à dire.... on voit bien que vous n'êtes pas amoureux.

VILLEBLANCHE.

Pas amoureux !. qu'est-ce que c'est monsieur ? apprenez que là-dessus... vous me devez le respect, comme à votre ancien... à un vétéran... voyons un peu, monsieur; depuis combien de temps êtes-vous amoureux?

ST.-FÉLIX.

Mais depuis six mois.

VILLEBLANCHE.

Et moi !.. il y a seize ans, monsieur, que j'aime madame de Marcilly avec une constance imperturbable et digne d'un meilleur sort.

ST.-FELIX.

Seize ans !

VILLEBLANCHE.

Oui, monsieur... elle en avait quinze alors... je l'aimais long-temps avant son mariage; et sans les malheureuses circonstances qui m'obligèrent à quitter la France, je suis fondé à croire que je l'aurais emporté sur mes nombreux rivaux... mais j'étais loin d'elle, loin de ma patrie, frappé de proscription... et sa famille désespérant de mon retour, la força d'épouser le jeune Marcilly, mon ancien camarade au régiment, et de plus, mon meilleur ami. Certainement quand j'appris cette nouvelle, j'avais là une bien belle occasion de me brûler la cervelle.

ST.-FELIX.

Je n'y aurais pas manqué.

VILLEBLANCHE.

Eh bien ! moi, monsieur... je ne l'ai pas fait... c'eût été empoisonner son bonheur; et quand on aime une femme, il ne faut jamais préférer sa propre satisfaction à celle de l'objet aimé... seulement, j'avais fait vœu de l'oublier, de ne plus la revoir... mais comment y parvenir, lorsque ses bienfaits venaient me chercher sur une terre étrangère ?... lorsque sa tendre amitié ne cessait de s'occuper de celui qui ne pouvait plus prétendre à son amour... Par elle, l'arrêt fatal de proscription fut levé... par elle, je fus rétabli dans mes biens, dans mon grade militaire... la haine même n'aurait pas tenu contre cela... et quand je rentrai en France... quand je vis leur ménage, leur bonheur intérieur... quand je fus reçu par eux comme un ami, un ami.. il fallut bien se résigner à ne plus être que cela.

AIR: *Dis-moi, mon vieux, etc.*

Je vis en eux, mes parens, ma famille :
Ils me proposèrent tous deux
D'être parrain de leur unique fille,
Parrain !... je dis : c'est bien, faute de mieux.

Voyant, depuis, cet enfant, leur ouvrage,
Croître à mes yeux en attraits, en raison...
Je me disais toujours : « ah ! quel dommage
» De n'avoir pu lui donner que mon nom ! »

ST.-FÉLIX.

Et lorsqu'elle devint veuve?

VILLEBLANCHE.

Je pleurai Marcilly... ah ! cela, du fond du cœur... mais enfin, j'avais aimé sa femme avant, et pendant son mariage; il n'y avait rien qui pût m'empêcher de l'aimer encore après. Je la voyais toujours plus jolie, plus séduisante... je me flattai qu'un jour elle se souviendrait que j'attendais depuis long-temps... et me voilà au bout de seize ans de patience et de refus, l'adorant plus que jamais, et toujours surnuméraire... Cela vous prouve, jeune homme, qu'il ne faut désespérer de rien.

ST.-FÉLIX.

Qu'elle vous fasse attendre, vous, qui êtes son adorateur, c'est bien... mais moi qui suis celui de sa fille ! quel peut être son motif ?... c'est ce que je ne puis comprendre; aussi, je suis venu ici, décidé à le lui demander.

VILLEBLANCHE.

Lui demander !... tu le peux; mais ce n'est pas une raison pour le savoir, parce que, vois-tu, règle générale :

AIR *du Vaud. de la Somnambule.*

L'habitude de se contraindre
Chez les femmes vient en naissant;
Voilà pourquoi se déguiser et feindre
Sera toujours leur premier mouvement.
Aussi, de peur qu'on ne nous prenne en traître,
Il faut, mon cher, pour se former
Commencer par bien les connaître.

SAINT-FÉLIX.

J'ai commencé d'abord par les aimer.

VILLEBLANCHE.

Et moi aussi... Mais on a tort : ce sexe-là a tant d'in-

fluence sur nous, que, pour bien connaître les hommes, il faut d'abord étudier les femmes... et c'est ce que j'ai fait... Malheureusement cette étude-là est très-longue, et je prévois que je n'aurai pas le temps de commencer l'autre... Mais pour en revenir à toi, ce sont les motifs de Mad. de Marcilly qu'il faut tâcher de connaître.

ST.-FÉLIX.

Je lui ai écrit... et justement voici Catherine qui m'apporte la réponse.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, CATHERINE, *une lettre à la main.*

CATHERINE, *à St.-Félix.*

Me voici... me voici... je vous ai fait attendre... mais madame n'en finissait pas... (*voyant Villeblanche.*) Tiens, c'est vous, monsieur de Villeblanche.

VILLEBLANCHE.

Bonjour, bonjour, petite.... (*à St. Félix.*) Eh bien! cette réponse?

CATHERINE, *à part.*

J'étais bien sûre que nous ne tarderions pas à le voir, celui-là... c'est le doyen... aussi hier, quand j'ai vu madame arriver toute seule, je me suis dit :

AIR : *Vaudeville des Comices d'Athènes.*

J'aurons d'la compagnie,
Les amoureux vont v'nir;
Quand vient femme jolie
Ça les fait accourir,
Plus j'en vois, plus ça m'fait plaisir :
Le pays n'en a guère,
On en manque déjà;
Et sur l'nombre j'espère
Qu'il nous en restera.

(*Pendant ce couplet, Villeblanche et St.-Félix lisent à voix basse.*)

ST.-FÉLIX, *à Villeblanche.*

Vous le voyez... (*parcourant la lettre.*) « La place » que vous deviez obtenir, et que vous n'avez point en- » core.... votre état.... d'autres raisons inutiles à vous » dire... »

VILLEBLANCHE.

Je m'en doutais... ta place, ton état... ce n'est pas cela.

ST.-FÉLIX.

Mais qu'est-ce donc?

VILLÉBLANCHE *froidement.*

Ah! je n'en sais rien.

CATHERINE.

Ni moi non plus.

VILLEBLANCHE.

Mais le véritable motif est là... « D'autres raisons inutiles à vous dire... » encore une règle générale, mon ami, c'est toujours dans ce qu'elles ne disent pas qu'il faut chercher ce qu'elles pensent.

ST.-FÉLIX.

Alors, comment jamais s'y reconnaître? monsieur, je n'ai d'espoir qu'en vous... Conseillez-moi... protégez-moi.

VILLEBLANCHE.

Ma foi, j'aurais bien besoin qu'on me protégeât moi-même... mais enfin quand ce ne serait que pour continuer mes études, je vais essayer.

ST.-FÉLIX.

Ah! monsieur !... vous me rendez la vie.

VILLEBLANCHE.

Je l'entends... allez-vous-en tous deux... Reste caché chez le concierge, et n'en bouge pas que tu n'aies de mes nouvelles.

AIR *du Carnaval*

En te montrant, crains surtout de déplaire.

CATHERINE.

Pauvre garçon! arriver de Paris
Exprès pour t'nir compagnie à mon père...

Les amoureux ont bien leurs jours d'ennuis.
(*à St-Félix.*)
Mais j's'rai pour vous un'société fidelle,
Nous causerons... je n' suis pas forte, hélas!
Mais nous allons parler de mad'moiselle,
Ça m'tiendra lieu d'l'esprit que je n'ai pas.

(*Elle sort et emmène Félix.*)

SCÈNE V.

VILLEBLANCHE, *seul.*

Au fait, ce mariage est sortable... C'est un brave garçon auquel je m'intéresse... et... La voici, le cœur me bat déjà... Depuis seize ans, ça ne me manque jamais...

SCÈNE VI.

VILLEBLANCHE, Mad. DE MARCILLY, *sortant de son appartement.*

MAD. DE MARCILLY.

Je ne puis rester en place... Je suis sûre que ce malheureux jeune homme s'est éloigné désespéré... (*Elle aperçoit Villeblanche.*) Eh! bon dieu! c'est vous, Villeblanche? Comment! vous m'avez suivie?

VILLEBLANCHE.

Cela vous étonne, madame?.. Je sais bien que vous pouvez vous passer d'être avec moi; mais je n'ai pas la même force de caractère.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

Ceci n'est point de la galanterie,
C'est malgré moi, sans le vouloir...
Vingt fois j'ai tenté, dans ma vie,
De passer un jour sans vous voir.

Content de moi, fier de ma force d'âme,
Dès le matin, dans mon juste courroux,
Pour vous fuir, je partais madame...
Et le soir j'étais près de vous.

MAD. DE MARCILLY.

Ah! je vous en prie, Villeblanche, faites-moi grâce de vos tendresses pour aujourd'hui... Je me sens d'un découragement.

VILLEBLANCHE, *vivement.*

Eh! bon dieu, qu'avez-vous?

MAD. DE MARCILLY.

Je ne sais... Je crois que je suis souffrante... Qu'en pensez-vous?

VILLEBLANCHE, *froidement.*

Non, madame...

MAD. DE MARCILLY.

Comment, non?

VILLEBLANCHE.

C'est que ces jours-là votre accueil est bien plus tendre, bien plus affectueux; et aujourd'hui, malheureusement, vous jouissez d'une parfaite santé.

MAD. MARCELLY.

Villeblanche, je sens déjà que vous allez me mettre de mauvaise humeur!.. Si vous saviez souvent avec vous ce qu'il me faut de patience.

VILLEBLANCHE.

Oh! ne parlons pas de patience, je vous en prie... J'ai fait mes preuves... Quand on a seize ans de service...

MAD. DE MARCILLY, *à part.*

Pauvre Villeblanche! il a raison... Dès qu'il me parle de ses malheureux seize ans, il me désarme, et je n'ai plus le courage de le tourmenter... (*haut*) Eh bien! voyons, monsieur, qu'avez-vous à me dire?... puisqu'on ne peut se débarrasser de vous; car c'est une tyrannie... et je suis d'une colère...

VILLEBLANCHE.

Non, madame, non, vous n'y êtes pas... et même ma visite vous ferait un grand plaisir si elle ne vous embarrassait pas un peu.

MAD. DE MARCILLY, *à part.*

Il me connait mieux que moi... (*haut*) Vous venez, je m'en doute, me demander le motif de mon départ subit?

VILLEBLANCHE.

Moi, madame!... je m'en garderais bien... vous ne me le diriez pas.

MAD. DE MARCILLY.

Et pourquoi donc, Villeblanche... il n'y rien que de fort simple... L'ennui que j'éprouvais à Paris, ces sociétés insipides où l'on ne rencontre qu'indifférence ou fausseté, pour un seul ami qu'on voudrait toujours voir, et qui est souvent perdu dans la foule.

VILLEBLANCHE, *à part.*

Elle me flatte, ce n'est pas cela... (*haut*) Vous oubliez le motif principal... le désir de rompre avec St.-Félix.

MAD. DE MARCILLY.

Vous l'avez vu?

VILLEBLANCHE.

Il me quitte à l'instant... désolé, la tête perdue.

MAD. DE MARCILLY.

Je souffre autant que lui; mais cependant la raison avant tout... il sollicitait une place d'auditeur qu'il n'a pu obtenir: et vous, mon cher Villeblanche, qui êtes l'ami de la famille, le parrain d'Eugénie, vous conviendrez que je ne peux pas marier ma fille à un homme qui n'a point d'état.

VILLEBLANCHE.

Si c'est là le motif?...

MAD. DE MARCILLY.

Mon Dieu oui!... sans cela...

VILLEBLANCHE.

Vous n'avez point d'autres objections? là... bien vrai?

MAD. DE MARCILLY.

Je vous le jure... un jeune homme charmant... une famille honorable.

VILLEBLANCHE.

Eh bien!... rassurez-vous... il est nommé.

MAD. DE MARCILLY.

Comment?

VILLEBLANCHE, *tirant une lettre de sa poche.*

Cette lettre du ministre me l'annonce... j'avais sollicité de mon côté; mais je voulais qu'il n'apprît le succès que de vous-même... eh bien! qu'avez-vous donc?

MAD. DE MARCILLY, *vivement.*

Ce que j'ai, monsieur, ce que j'ai?... c'est affreux! c'est indigne !... venir me surprendre ! ne pas me dire tout de suite... c'est une trahison; et je suis d'une colère...

VILLEBLANCHE.

Maintenant, c'est différent... vous y êtes réellement. Vous êtes fâchée contre vous-même de ce que tout-à-l'heure, vous ne m'avez pas dit la vérité.

MAD. DE MARCILLY.

Non, monsieur, c'est contre vous... contre vous seul, dont les procédés offensans...

VILLEBLANCHE.

Eh bien!... à la bonne heure; je suis un indigne, un coupable... mais pourquoi faut-il que St.-Félix porte la peine de mon crime?

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Que votre cœur à ses vœux soit propice!
Faire du bien est pour vous un besoin;
Et d'un moment d'humeur ou d'injustice
Qu'un étranger ne soit pas le témoin.
Il est un droit que pour moi je réclame....

Quand il vous vient un caprice nouveau;
Pour vos amis réservez-le, madame,
Car l'amitié porte aussi son bandeau.

MAD. DE MARCILLY, *à part.*

Je ne sais plus que lui répondre.

VILLEBLANCHE.

Allons, soyez bonne, aimable; cela vous est si facile... je vais chercher St.-Félix, et je l'envoie ici pour qu'il apprenne de vous-même que vous lui donnez votre fille... vous y consentez, n'est-ce pas?... et plus tard... dans un autre moment, dans un moment de franchise, vous me direz pourquoi vous ne vouliez pas les marier; car, jusqu'à présent, je vous déclare que vous ne m'en avez rien dit... je vais vous attendre au salon.

(*Il sort en la regardant.*)

SCÈNE VII.

Mad. DE MARCILLY, *seule, et après un moment de silence.*

C'est vrai!..... mais lui dire pourquoi!..... jamais..... il ne le saura, ni lui, ni personne... c'est déjà trop que je le sache moi-même. (*elle s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché*) A quinze ans, on croit à un éternel printemps; on croit qu'on ne doit jamais cesser d'être fraîche et jolie... jusqu'au moment où la première ride vient vous apprendre qu'il est possible de vieillir.. eh bien!.. (*regardant si elle est seule, et à voix basse*) je l'ai vue... et les autres la verront bientôt... les femmes surtout. (*elle se lève.*)

AIR: *Muses des bois.*

Jusqu'à présent je sais bien qu'on l'ignore,
Et qu'à trente ans, il reste de beaux jours;
Je sais fort bien que je puis voir encore
Autour de moi voltiger les amours:

Mais les amours dont le sourire m'accueille

Un jour fuiront, si j'en crois ce témoin;
Car lorsque tombe une première feuille,
Ah! c'est l'automne, et l'hiver n'est pas loin.

Oui, je ne serai plus cette jeune veuve, l'objet des hommages, des adorations... Et si je marie ma fille, ce sera bien pis... je ne serai plus que la mère de Mad. de St.-Félix,.. une maman dans toute la force du terme... Si le bonheur d'Eugénie en dépendait, je n'hésiterais pas; mais une enfant qui ne sait pas encore ce qu'elle désire... c'est même une imprudence de la marier si jeune! mais puisqu'ils le veulent tous. tâchons de me raisonner un pu... Ecoutons ce jeune homme, pourvu qu'il ne m'appelle pas ma belle-mère; le voici, allons...

SCÈNE VIII.

Mad. DE MARCILLY, St.-FÉLIX.

(*St. Félix entre par le fond et s'avance d'un air timide.*)

ST.-FÉLIX, *à part.*

Je n'ose l'aborder, je crains tant de lui déplaire.

MAD. DE MARCILLY.

Air *du vaudeville de la Partie carrée.*

Au fond du cœur il m'en veut, je le gage;
Mon dévoûment alors sera plus beau...
(*à St.-Félix.*) (*à part.*)
Approchez-vous... Il faut qu'on l'encourage,
D'ailleurs le trait est piquant et nouveau.
Oui, d'aujourd'hui, j'en fais l'expérience
Jusqu'à present c'est le premier, je croi,
Qui m'ait parlé d'amour et de Constance,
Sans que ce fût pour moi.

(*Haut.*) Eh bien, Monsieur! vous vous plaignez beaucoup de moi, n'est-ce pas?

ST.-FÉLIX.

Ah! madame... je ne me plains que de ma mauvaise

fortune... Mais si M. de Villeblanche ne m'a pas trompé, je n'ai pas encore perdu tout espoir de vous nommer ma mère.

MAD. DE MARCILLY, *à part.*

Nous y voilà... il n'y a pas manqué... n'importe, maintenant je dois m'attendre à tout... (*haut.*) je conviens que j'ai peut-être été un peu sévère... des raisons très-graves... et que je ne puis confier à personne, m'avaient fait prendre une résolution que M. de Villeblanche n'approuve pas... J'avoue que moi-même je regrettais de ne pas vous avoir pour gendre... (*à part*) Ah! dieux! quel mot! j'ai cru que je n'en viendrais pas à bout.

ST.-FÉLIX, *avec inquiétude.*

Eh bien ! madame?

MAD. DE MARCILLY.

Eh bien! monsieur... je ne vous défends pas d'espérer; et dans quelques mois, je pourrai consentir...

ST.-FÉLIX.

Est-il bien vrai?... Ah! madame... quelle bonté! ma vie entière ne suffira pas pour vous prouver ma reconnaissance... nous ne vous quitterons plus; votre fille et moi, nous disputerons de soins, d'égards.... et nos enfans vous chériront.

MAD. DE MARCILLY, *effrayée.*

(*à part*) Leurs enfans!... grand' mère... ah! mon dieu! je n'avais pas pensé à celui-là, je ne m'y ferai jamais.

ST.-FÉLIX.

Qu'avez-vous, madame ?

MAD. DE MARCILLY.

Rien, rien, monsieur... je suis fâchée seulement que votre impatience interprète mes paroles... car enfin je n'ai consenti à rien, et je ne puis promettre.

ST.-FÉLIX.

Comment!... ne m'avez-vous pas dit?...

MAD. DE MARCILLY.

Que je ne vous défendais pas d'espérer; mais je n'en-

trevoyais pas alors tous les obstacles... Il y en a d'insurmontables... (*à part*) Grand' mère!... juste ciel!

ST.-FÉLIX.

Mais enfin, madame, lesquels? vous ne pouvez me les cacher... Depuis que j'adore votre fille, je n'ai eu d'autre pensée que de vous complaire en tout... Je ne veux pas me faire valoir; mais les plus beaux établissemens, les plus riches partis... j'ai tout refusé pour votre fille... et dernièrement encore, j'ai rompu avec Mlle. de Sivray, dont mon père avait demandé la main pour moi.

MAD. DE MARCILLY, *vivement.*

Justement, monsieur... c'est cela. Je ne voulais pas vous le dire... mais voilà un obstacle.

ST. FÉLIX.

Quoi? madame!

MAD. DE MARCILLY.

Oui, monsieur... une jeune personne charmante que votre abandon peut compromettre... un engagement antérieur... c'est sacré... et puis une famille estimable qui serait offensée, et qui ne me pardonnerait jamais.

ST.-FÉLIX.

Est-il possible!... quand tout-à-l'heure encore...

AIR *de Marianne.*

J'ai cru, d'après les apparences,
Avoir votre consentement.
MAD. DE MARCILLY,
J'en ignorais les conséquences,
Et je les comprends maintenant.
Je ne le puis... je ne le doi,
De refuser tout m'impose la loi.
SAINT-FÉLIX.
Mais que dira mon protecteur?
Lui, qui déjà croyait à mon bonheur.
MAD. DE MARCILLY
Il n'accusera que moi seule;
Mais dites-lui bien aujourd'hui,

Que je puis faire tout pour lui...

(*à part.*)

Excepté d'être aïeule.

(*Elle rentre dans son appartement.*)

SCÈNE IX.

St.-FELIX, *seul.*

Elle s'éloigne sans me répondre... sans daigner m'expliquer... je n'y conçois plus rien... ma tête se perd... mes idées se confondent.

SCÈNE X.

St.-FÉLIX, VILLEBLANCHE.

VILLEBLANCHE.

Tu es seul... Eh bien! tu es enchanté, n'est-ce pas? ça va bien?

ST.-FÉLIX.

Oui, il est difficile que cela aille plus mal... Je suis ajourné indéfiniment.

VILLEBLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc?... Mad. de Marcilly m'avait promis...

ST.-FÉLIX.

Et à moi aussi, d'abord... Je suis même presque sûr qu'elle a laissé échapper le mot de consentement. Tout-à-coup, elle s'est rétractée... je ne sais quel scrupule lui est venu au sujet de Mlle. de Sivray... elle a prétendu que mon engagement avec elle était sacré, et...

VILLEBLANCHE.

Mlle. de Sivray!... elle est mariée d'avant-hier.

ST.-FÉLIX.

Vraiment! Mad. de Marcilly l'ignore?

VILLEBLANCHE.

Du tout, elle a reçu l'autre jour un billet de faire part; et nous en avons même causé ensemble.

ST.-FÉLIX.

Alors... elle me trompait donc encore!

VILLEBLANCHE.

Voilà la première fois que tu devines juste... et cela te prouve plus que jamais qu'il y a un autre motif... Mais morbleu, nous le découvrirons, car... voilà aussi que je me mets en colère, moi.

ST.-FÉLIX.

Ah! monsieur, que vous êtes bon !

VILLEBLANCHE.

Voyons, mon garçon, réponds-moi.. Eugénie a de l'affection pour toi?

ST.-FÉLIX.

Je le crois.. mais pour me le dire, elle attend la volonté de sa mère.

VILLEBLANCHE,

Qui ne dit jamais rien... Et ton père... de ce côté-là du moins...

ST.-FELIX.

Oh ! il donne son consentement... il me l'a envoyé de Bordeaux.

VILLEBLANCHE.

Il connaît la jeune personne ?

ST.-FELIX.

Non..il a été obligé de quitter Paris si précipitamment... mais il s'est trouvé une fois avec madame de Marcilly, qui lui a paru charmante.

VILLEBLANCHE.

Ah! ah!... et chez qui?

ST.-FELIX.

Chez un ami commun... le baron de Précour.

VILLEBLANCHE.

Oui... ont-ils beaucoup causé ensemble?

ST.-FELIX.

Je ne le pense pas.... ils étaient, je crois, à la même partie de boston.

VILLEBLANCHE *réfléchissant.*

C'est bien, c'est bien... ça te parait drôle peut-être, que je te fasse toutes ces questions... mais dans les grandes affaires, on ne réussit que par les petites choses.

ST.-FELIX.

Eh bien! soupçonnez-vous?

VILLEBLANCHE.

Au contraire... je n'y suis plus du tout.

ST.-FELIX, *avec impatience.*

Vous, qui depuis quinze ans, étudiez les femmes.

AIR : *Du petit courrier.*

Cétait bien la peine, entre nous,
D'étudier plus que personne.

VILLEBLANCHE

Oui, monsieur, l'étude me donne
Un grand avantage sur vous.
Quand on est sans expérience,
On ignore qu'on est dupé;
Et ce qu'on gagne à la science,
C'est de savoir qu'on est trompé.

Voilà ce que j'y ai gagné, Monsieur.

ST.-FELIX.

La belle avance!

SCÈNE XI.

Les mêmes, CATHERINE.

CATHERINE *qui a entendu les derniers mots, à voix basse.*

Monsieur, Monsieur, je sais tout.

ST.-FELIX.

Que dit-elle?

VILLEBLANCHE, *avec joie.*

Comment! tu sais?...

CATHERINE, *le doigt sur la bouche.*

Chut... vous entendez bien que depuis que je suis femme de chambre, je fais mon état de mon mieux... je suis toujours aux écoutes... tout-à-l'heure la fenêtre du boudoir de Madame était ouverte... je passais dans le jardin.

VILLEBLANCHE, *souriant.*

Ah! tu as espionné!... ça n'est pas très-loyal, mais dans les cas désespérés... (*lui frappant sur la joue*) eh bien! ma petite, tu as entendu?...

CATHERINE.

Oui, Monsieur... j'ai entendu qu'il y avait quelqu'un d'enfermé avec Madame.

VILLEBLANCHE, *inquiet.*

Hein!... d'enfermé ?

CATHERINE.

Et c'est cette personne-là qui lui donne de mauvais conseils.

VILLEBLANCHE, *très-agité.*

Taisez-vous, je vous l'ordonne.... cette petite sotte!.. compromettre ainsi sa maîtresse.

CATHERINE.

Mais, monsieur... puisque j'ai entendu...

VILLEBLANCHE.

Taisez-vous, vous dis-je... qu'est-ce que c'est donc que ça!... je vous défends d'ajouter un seul mot.

S.-FÉLIX.

Je ne puis croire en effet que madame de Marcilly.

VILLEBLANCHE, *tremblant d'émotion.*

Ni moi non plus... vous voyez bien à mon calme que je n'ai pas la moindre inquiétude... D'abord, de deux

choses l'une. Ou ça est, ou ça n'est pas... et comme ça n'est pas... il est clair que cette petite fille est venue, par une indiscrétion déplacée... Mon ami, faites-moi le plaisir d'aller m'attendre dans le jardin. Je vous rejoins dans la minute. Nous reparlerons de vous, nous aviserons aux moyens... Mais je suis bien aise de donner une leçon à cette petite ; et de lui apprendre comment on doit servir ses maîtres.

ST.-FÉLIX, *à part.*

Pauvre homme.... comme il est agité... le voilà encore plus malheureux que moi. (*Il sort.*)

SCÈNE XII.

VILLEBLANCHE, CATHERINE.

VILLEBLANCHE, *à part et regardant sortir St.-Félix.*

On est heureux d'avoir de l'empire sur soi... Grâce à mon sang-froid, il ne se doute de rien. (*haut*) Eh bien ! Catherine, tu disais donc...

CATHERINE.

Dam' monsieur, moi, je n'ose plus... vous vous fâchez tout de suite...

VILLEBLANCHE, *à part.*

Il n'y a pas de quoi... (*haut*) Tu passais donc sous la fenêtre?

CATHERINE.

Et puis, j'y pense maintenant... ce n'est pas bien à moi de rapporter ce que je sais de ma maîtresse.

VILLEBLANCHE.

Devant ce jeune homme, tu as raison ; un étourdi, un indiscret; voilà pourquoi je t'ai imposé silence... Mais moi, c'est bien différent... Tu es bien sûre qu'elle était enfermée

CATHERINE.

A double tour.

VILLEBLANCHE, *hésitant.*

Et s'enferme-t-elle souvent ainsi?

CATHERINE.

Depuis hier, elle ne fait que cela.

VILLEBLANCHE, *à part.*

C'est consolant... (*haut*) Et as-tu aperçu la personne?

CATHERINE.

Non... la fenêtre est si haute... et puis je n'osais pas regarder... Mais j'entendais madame qui parlait vivement et tout bas... comme si elle faisait des reproches à quelqu'un.

VILLEBLANCHE.

Des reproches!...

CATHERINE.

Oui... et il paraît que le monsieur sentait qu'il avait tort; car il ne répondait rien.

VILLEBLANCHE.

Enfin...

CATHERINE.

Enfin, monsieur, il y avait des mots que j'entendais, et d'autres que je n'entendais pas... mais je sais que madame s'est levée avec humeur, en lui disant : « autre-» fois, tu étais plus fidèle; tu me trompes, j'en suis » sûre. »

VILLEBLANCHE.

Tu me trompes!... (*à part*) c'est un homme... c'est clair.

CATHERINE.

J'aurais bien voulu en entendre davantage; mais madame s'est approchée de la croisée... j'ai eu peur d'être surprise; et je me suis sauvée.

VILLEBLANCHE, *très-agité en se promenant.*

Il n'y a plus de doute... je suis trahi, sacrifié... c'est pour cela qu'elle a quitté Paris à mon insu.

Air : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Après seize ans d'amour sincère,
M'exiler malgré mes sermens.

CATHERINE.

C'est comm' si l'on chassait mon père
Qu'est jardinier puis l'même temps.

VILLEBLANCHE.

Après seize ans.... est-il possible!...

CATHERINE.

Ah! ça fait mal rien qu' d'y penser,
Et puis, monsieur, le plus terrible,
C'est qu'on n'trouv' plus à se placer.

VILLEBLANCHE.

Mais cela ne se passera pas ainsi... je saurai quel est ce rival.

CATHERINE, *regardant à travers la serrure.*

Si vous voulez.... je vais m'exposer à une gronde.... il me semble qu'on vient d'ouvrir la première porte.... je vais comme si madame m'appelait.. il ne peut pas se sauver par la fenêtre; et alors nous verrons bien. (*Elle s'approche de la porte.*)

VILLEBLANCHE,

Du tout... l'appartement d'une femme est sacré, même pour son mari... à plus forte raison...

CATHERINE, *prêtant l'oreille du côté de la chambre de Mad. de Marcilly.*

Ah! monsieur!..

VILLEBLANCHE.

Quoi donc?

CATHERINE.

On parle encore... ce serait le bon moment.

VILLEBLANCHE, *avec curiosité.*

N'importe... n'entre pas... je te le défends.

CATHERINE, *s'approchant de la porte.*

On a prononcé votre nom.

VILLEBLANCHE, *hors de lui.*

Mon nom! (*Il lui fait signe d'entrer vite ; Catherine tourne le bouton et entre dans l'appartement de Mad. de Marcilly.*) Eh bien! eh bien! qu'est-ce qu'elle fait donc? quand je lui défends expressément... ces domestiques sont d'une impertinence... se permettre ainsi de... pourvu qu'elle ait le temps de bien voir.

CATHERINE *revenant.*

Je n'y conçois rien.... elle n'a pas été trop en colère.... mais je n'ai vu personne.

VILLEBLANCHE.

Petite sotte! elle est capable d'avoir regardé à droite, s'il était à gauche.

CATHERINE.

J'ai regardé partout, et je n'ai rien vu.

VILLEBLANCHE.

C'est bien fait... ta curiosité méritait cela.

CATHERINE.

Faut qu'il se soit caché tout de suite, et qu'elle ne sache comment le faire évader... car madame veut rester seule ici... elle m'a ordonné de descendre, et de ne laisser monter personne.

VILLEBLANCHE.

Elle veut rester seule?

CATHERINE.

Dites donc, monsieur, si on se cachait aussi pour voir.

VILLEBLANCHE.

Fi donc!.. abuser ainsi... je veux lui parler.... m'expliquer avec elle..... allez, et ne laissez monter personne, comme madame vous l'a dit.

CATHERINE.

Oui, monsieur. (*à part, et regardant la porte à droite*) Je serais pourtant curieuse de savoir par où le jeune homme se sauvera... je vais retourner sous la fenêtre.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

VILLEBLANCHE *seul.*

Lui parler!.... je n'en aurai pas la force.... je sens déjà que je n'ai pas mon aplomb ordinaire..... ah! mon Dieu! je l'entends.... si elle me trouve ici, elle va croire que je veux épier ses démarches... la voici... (*Il entre un instant dans le cabinet à gauche, et ensuite revient se placer derrière la psyché*) Je n'ai que ce moyen; à tout prix je saurai la vérité.

SCÈNE XIV.

Mad. DE MARCILLY, *sortant de son appartement*, VILLEBLANCHE, *caché derrière la psyché.*

MAD. DE MARCILLY, *se croyant seule.*

Catherine est partie... bien.... (*elle va fermer la porte du fond.*)

VILLEBLANCHE *à part.*

Que va-t-elle faire?.. Eh bien! elle ferme la porte.

MAD. DE MARCILLY.

Enfin, je suis seule.

VILLEBLANCHE *à part.*

Ah! ça, et l'autre?

MAD. DE MARCILLY.

Voici bientôt l'heure du dîner... Il faut pourtant songer à ma toilette... c'est tout au plus si j'en aurai le courage.

(*Elle jette sur un fauteuil son chapeau et son schall*)

VILLEBLANCHE *à part.*

Ah! mon Dieu... je ne me doutais pas des dangers de la position.

MAD. DE MARCILLY *s'asseyant auprès de la table à droite.*

J'ai beau faire... j'ai beau changer de lieu... la même idée me poursuit toujours... Je ne suis pas contente de moi... Et ce n'est vraiment pas bien de m'opposer à ce mariage... non pas pour ma fille, dont le bonheur n'y est nullement attaché... car tout cela lui est fort indifférent.... elle ne se marierait que par obéissance... mais c'est pour ce jeune homme qui est vraiment fort aimable... c'est surtout pour ce pauvre Villeblanche que j'aime de tout mon cœur, et qui va être contre moi d'une colère...

VILLEBLANCHE *à part.*

Je sens que cela s'en va.

MAD. DE MARCILLY *soupirant.*

Je le vois, il faut prendre son parti; eh bien! je me résigne... je me dévoue... Je quitterai le rose... et les coiffures en cheveux... Et le jour de la signature du contrat, je mettrai une robe de lévantine gris-perle, ou lilas..... très-claire, avec un petit chapeau et des marabouts..... ça tient le milieu entre la première et la seconde jeunesse, et ça servira de transition... mais c'est le jour du mariage... quelle contenance aurai-je au milieu de tous ces parens, qui n'ouvriront la bouche que pour me dire... « madame votre fille, — monsieur votre gendre. » Je crois entendre déjà les couplets obligés, ou l'on me promettra une nuée d'arrière-descendans... Que répondrai-je?.. Je ferai mon possible pour sourire ainsi... (*s'asseyant devant la glace*) Sera-ce bien?.. Eh bien! non... je serai gauche, embarrassée..... (*essayant une autre mine*) Peut-être qu'un air sentimental, attendri... Encore pire; c'est détestable..... l'air sentimental me vieillit horriblement (*elle se lève*); mais c'est qu'aussi, il faut être juste... je n'ai pas encore une figure de grand'mère..ça n'est pas naturel; et ce qui n'est pas naturel ne va jamais.... Depuis ce matin, j'ai consulté tous mes miroirs.

VILLEBLANCHE *à part.*

Comment!...

(*Il entre dans le cabinet.*)

MAD. DE MARCILLY.

Et ils étaient tous de cet avis... Je m'en rapporte encore à celui-ci.

(*Se tournant vers la Psyché.*)

AIR *de la Mansarde*

Toi que, dès ma tendre jeunesse;
Soir et matin, j'ai consulté,
C'est à toi seul que je m'adresse,
Par moi tu seras écouté;
Mais dis-moi bien la vérité.

(*le regardant.*)

Que vois-je... flatteur que vous êtes,
Vous semblez me dire tous bas :
Que les amours et les conquêtes
Peuvent encor suivre mes pas.

(*se détournant.*)

Taisez-vous, (*bis*) je ne vous crois pas.

DEUXIÈME COUPLET.

Je crois pourtant que ce sourire
Peut encor faire des jaloux;
Il me semble que pour séduire,
Ces yeux sont encore assez doux...
Mais répondez... qu'en pensez-vous?
Quoi, vous croyez qu'une coquette
Serait fière de mes appas?
Et qu'avec un peu de toilette,
Mes trente ans ne paraissent pas?

(*se détournant.*)

Taisez-vous, (*bis*) je ne vous crois pas.

(*M. de Villeblanche sort du cabinet et reste derrière la Psyché.*)

Cependant, je ne puis pas aller contre l'évidence... et décidément si j'écoute les convenances, la raison, et surtout mon miroir... il n'est pas encore temps. (*regardant la Psyché*) N'est-il pas vrai?... J'en étais sûre... il dit non.

VILLEBLANCHE, *à part.*

C'est fini!...

MAD. DE MARCILLY.

Le difficile, maintenant, est de rompre ce mariage sans les fâcher tous contre moi.

VILLEBLANCHE.

Oui... Comment allons-nous faire?

MAD. DE MARCILLY.

Ah! quelle idée! ne pourrais-je pas en charger M. de Villeblanche.

VILLEBLANCHE, *à part.*

Moi!

MAD DE MARCILLY.

Et m'arranger pour que l'obstacle vienne de lui... Mais le voudra-t-il? Sans doute. J'ai un moyen de le déterminer... un moyen décisif... auquel il ne pourra résister. Il doit m'attendre au salon... allons le trouver... et grâce à ce nouveau plan qui arrange tout, je puis maintenant être bien tranquille.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE XV.

VILLEBLANCHE, *seul, il sort de derrière la Psyché.*

Par exemple! j'en étais à cent lieues. Voilà donc ce rival redoutable!... ce conseiller mystérieux que l'on consulte si souvent... Ma foi, sans le savoir, j'ai assisté là à une séance du conseil; séance secrète dont le résultat ne nous est pas favorable. Tout ce que j'y ai gagné, c'est que je sais maintenant le secret de l'état... et c'est moi que dans sa politique féminine elle compte mettre en avant comme un prétexte... Non, morbleu... et je la défie bien, quel que soit le moyen qu'elle emploie... Ah! mon dieu! si elle mettait à ce prix le don de sa main? si elle me l'offrait aujourd'hui? il n'y aurait que ce moyen de me mettre dans l'embarras; et je parie que c'est le seul qu'elle prendra... Je vous le demande, alors, que deviendrai-je?

SCÈNE XVI.

VILLEBLANCHE, CATHERINE.

CATHERINE, *entr'ouvrant la porte du fond.*

Eh bien! monsieur, savez-vous quelque chose?

VILLEBLANCHE.

Oui, mon enfant, je sais tout et je n'en suis pas plus avancé.

CATHERINE, *montrant la porte à droite.*

Vous avez vu ce monsieur?

VILLEBLANCHE, *vivement*

Du tout; il n'y avait personne; j'en étais bien sûr... (*sévèrement.*) Au surplus, ne répétez jamais ce que vous avez entendu... et souvenez-vous que votre maîtresse est la vertu même.

CATHERINE.

Puisque monsieur l'exige, je ne demande pas mieux..... (*à part*) Par exemple! ça fera un bien bon mari (*haut*) Et pour ce malheureux jeune homme qui se désole, que je ne sais qu'en faire?

VILLEBLANCHE.

Ah! lui, c'est différent... il n'y a plus d'espoir.

CATHERINE.

Comment?

VILLEBLANCHE.

Il peut partir quand il voudra, car je connais l'obstacle... et il n'y a pas de ressource...

CATHERINE.

Comment, un obstacle? mais un obstacle finit toujours par se détruire.

AIR : *Lise épouse le beau Germance.*

Par les soins, par la constance.

VILLEBLANCHE.

Ils n'y peuvent rien, je pense.

CATHERINE.

On peut changer d'sentimens ;
Et p'têtre qu'avec le temps...

VILLEBLANCHE, *en confidence.*

Le beau côté de l'affaire
Je m'en vais te le conter,
C'est qu'avec le temps, ma chère,
Cela ne peut qu'augmenter.

CATHERINE.

Alors, monsieur, qu'est-ce donc ?

VILLEBLANCHE.

Il n'y a pas de nécessité que tu le saches.

CATHERINE.

Oui... mais le plus terrible, c'est que mamzelle Eugénie aime aussi ce jeune homme.

VILLEBLANCHE.

Elle l'aime !... tu en es bien sûre.

CATHERINE.

Elle n'en dit rien à sa mère... mais j'ai bien vu tout-à-l'heure, quand j'ai prononcé devant elle, le nom de S.-Félix, elle a rougi... et en apprenant que madame l'avait renvoyé, elle avait les larmes aux yeux.. les pères et les mères sont-ils désagréables !

VILLEBLANCHE.

Pauvres enfans !... tu as raison, ils s'aiment... et je souffrirais... non, morbleu... et ce ne sera du moins qu'après avoir tout employé... va dire à St.-Félix qu'il vienne me retrouver ici dans une demi-heure... parce qu'alors, il sera marié... et moi aussi... ou bien, nous partirons ensemble.

CATHERINE.

Oui, monsieur, j'y vais.... je vais lui dire.... (*à part.*) c'est vraiment un brave homme, et je ne conçois pas madame, de faire attendre... des gens comme ça.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XVII.

VILLEBLANCHE *seul.*

(*Il s'assied sur le fauteuil qui est auprès de la psyché.*)

Il y aurait un moyen... un moyen victorieux, qui s'est d'abord présenté à mon idée... ce serait de dire à Mad. de Marcilly que j'étais là... que j'ai tout entendu... certainement, la crainte du ridicule la ferait consentir au mariage de Saint-Félix; (*il se lève*) mais cela ruinerait le mien, et ça ne serait pas juste... car enfin, ce jeune homme a plus que moi le temps d'attendre... restent donc les conseils de la sagesse et de l'amitié... on ne les écoutera pas... il y a là un autre confident en qui l'on a plus de confiance qu'en moi... car je ne parlerais qu'à la raison, et lui s'adresse à l'amour-propre... eh! mais... si les avis que je n'ose donner venaient de lui? peut-être seraient-ils mieux accueillis... ma foi qu'est-ce que je risque? (*il se met à la table et écrit*) Essayons toujours... un peu d'audace et du courage... je veux, par exemple, déguiser mon écriture; car il faut prendre des précautions, surtout pour donner des avis utiles.

Air : *Restez, restez, troupe jolie.*

Oui, la raison est une amie
Que l'on doit craindre d'employer;
Car je sais que dans cette vie,
Toute espèce de conseiller,
Glace, miroir, ou gens en place
Dont l'avis est solicité,
Tombent, parfois, dans la disgrace,
Quand ils disent la vérité.

(*Se levant et prenant la lettre.*) C'est cela... c'est bien... encore un mot... (*il se rassied et écrit*) un peu de flatterie, afin qu'elle me lise jusqu'à la fin. Maintenant mettons cette lettre à la psyché... j'ai dit à Saint-Félix de venir dans une demi-heure... est-ce assez?... oh! oui... Mad. de Marcilly ne restera pas une demi-heure sans regarder à la glace... la voici.

SCÈNE XVIII.

VILLEBLANCHE, Mad. DE MARCILLY.

MAD. DE MARCILLY.

Je vous cherchais, monsieur, et je ne savais ce que vous étiez devenu.

VILLEBLANCHE, *qui s'est assis dans un fauteuil auprès de la table, et qui a pris un livre.*

Vous êtes bien bonne de vous en être aperçue.

MAD. DE MARCILLY, *avec douceur.*

Je vois que vous avez parlé à monsieur de Saint-Félix ; et que vous êtes fâché contre moi... aussi, je vous cherchais pour faire la paix.

VILLEBLANCHE, *toujours froidement.*

Vous aurez de la peine, je vous en préviens.

MAD. DE MARCILLY, *souriant.*

C'est ce que nous verrons... mais avant tout, dites-moi, je vous en prie, quel intérêt si grand vous attache à monsieur de Saint-Félix?

VILLEBLANCHE.

Lui, d'abord, est un fort aimable jeune homme; et puis son père était un ami intime (*à part*) que je n'ai jamais vu.

MAD. DE MARCILLY.

M. de Saint Félix votre ami intime?... vous ne m'en avez jamais parlé.

VILLEBLANCHE.

Parce que nous nous étions perdus de vue depuis longtemps .. mais avant son départ pour Bordeaux, il ne cessait de me parler de ce mariage; de me dire combien il serait flatté d'avoir une belle-fille aussi aimable, aussi jolie.

MAD. DE MARCILLY.

Mais il ne connaît pas Eugénie.

VILLEBLANCHE.

Je vous demande pardon... il ne l'a vue qu'une fois ; mais c'est assez pour juger.

MAD. DE MARCILLY.

Je vous assure que vous vous trompez... je n'ai jamais reçu monsieur de Saint-Félix le père ; et je mène si peu Eugénie dans le monde.

VILLEBLANCHE.

C'est possible... mais je vous proteste qu'il l'a vue chez le baron de Précour... à une partie de boston... ça lui a même paru fort héroïque qu'une jeune personne se résignât ainsi au boston.

MAD. DE MARCILLY.

Qu'est-ce que vous dites-donc ?... mais c'est moi qui faisais son boston.

VILLEBLANCHE.

Vous !.. pas possible !... il m'a bien dit : mademoiselle de Marcilly.

MAD. DE MARCILLY.

Ah ! c'est charmant !... je me rappelle fort bien cette soirée... c'était moi .. quoi ! réellement il est possible qu'il m'ait prise pour une demoiselle ?... convenez que c'est drôle.

VILLEBLANCHE.

Je ne trouve pas cela drôle du tout... mais, madame, monsieur de Saint-Félix paraissait très-épris de sa jolie partner... et s'il apprenait que ce n'est pas sa belle-fille...

MAD. DE MARCILLY.

Vraiment ! vous seriez jaloux... par bonheur, il est des moyens de vous rassurer.

VILLEBLANCHE.

Vous croyez... (*à part*) la voilà bien disposée... nous pouvons commencer l'attaque.

MAD. DE MARCILLY *avec un peu d'embarras.*

C'est un aimable homme que ce monsieur de St.-Félix

père... Aussi je ne voudrais pas me fâcher avec lui.....
si vous tenez à m'être agréable..... si, comme vous le dites, vous tenez à ma main... il y aura un moyen de l'obtenir dès aujourd'hui même.

VILLEBLANCHE.

Aujourd'hui... (*à part*) Nous y voici... (*haut*) Et que faudrait-il faire pour cela?

MAD. DE MARCILLY.

Lui écrire vous-même une lettre bien amicale, bien aimable... comme vous savez les écrire, et lui dire : que, comme beau-père d'Eugénie... du moins vous allez l'être, ainsi, dans le fait principal, il n'y aura point de mensonge.

VILLEBLANCHE, *à part.*

Ce qui veut dire qu'il va y en avoir dans le reste.

MAD. DE MARCILLY.

Vous lui écrirez donc que vous ne pouvez consentir encore au mariage de votre belle-fille..... mais que plus tard, dans trois ou quatre ans...

VILLEBLANCHE, *froidement.*

Je suis bien fâché, madame... mais je n'écrirai pas cette lettre.

MAD. DE MARCILLY.

Vous ne tenez donc pas à m'épouser?

VILLEBLANCHE.

Non, madame... pas maintenant.

MAD. DE MARCILLY.

Et pourquoi?

VILLEBLANCHE.

Parce que j'ai fait des réflexions... et je trouve que vous êtes encore trop jeune pour moi.

MAD. DE MARCILLY, *étonnée.*

Comment?

VILLEBLANCHE.

Oui, madame... cetteaventure de monsieur de St.-Félix, et d'autres idées qui me sont venues... tout me le prouve.

MAD. DE MARCILLY.

Vous ne parlez pas sérieusement.... Et je ne croirai jamais..... (*regardant dans la glace*) que ce soit à ce point là.

VILLEBLANCHE, *à part.*

Elle y regarde... j'en étais sûr.

MAD. DE MARCILLY.

Qu'est-ce que je vois là?... Une lettre à ma psyché!... Savez-vous ce que cela veut dire?

VILLEBLANCHE.

En aucune façon; car j'arrivais à l'instant.

MAD. DE MARCILLY, *l'ouvrant.*

De quelle part?... (*allant à la fin de la lettre*) *Signé, votre miroir...* Quelle est cette plaisanterie?

VILLEBLANCHE.

Voulez-vous que je vous lise?..

MAD. DE MARCILLY.

C'est inutile, monsieur... que je ne vous dérange pas... reprenez votre livre.

(*Villeblanche va se rasseoir; mais il observe Mad. de Marcilly tout le temps où elle lit la lettre.*)

MAD. DE MARCILLY, *debout et à part.*

(*Elle lit.*)

Madame,

« Vous m'avez souvent fait l'honneur de me consulter; » et quelques secrets que vous m'ayez confiés, ma fidé- » lité a toujours égalé ma discrétion... ce matin encore, » vous avez daigné me demander mon avis.

(*S'interrompant.*)

O ciel!... qu'est-ce que cela signifie?... et qui a pu deviner!... mais continuons... (*Elle lit*) « Ce matin encore, » vous avez daignez me demander mon avis... mais » comme je crains que vous n'ayez mal interprété mon » silence, je prends la liberté de vous l'expliquer... vous » êtes toujours jeune... toujours jolie... je m'y connais, » madame, et vous pouvez m'en croire; c'est pour cela

» même, c'est par coquetterie que moi, votre conseiller
» intime, je vous engage à marier votre fille sur-le-
» champ, pour que chacun s'étonne et se demande si
» ce n'est pas là votre sœur, et pour qu'on admire une
» résolution que, plus tard peut être, on trouverait
» toute naturelle. (*Elle regarde Villeblanche qui feint d'être occupé de sa lecture*) (*s'interrompant*) Je n'y conçois rien; mais voilà un conseil d'une sagesse... je n'avais pas encore envisagé la question sous ce point de vue... et il est de fait qu'il faut être bien jeune et bien jolie, pour oser se permettre... mais voyons la fin... (*elle lit*) « Je ne hasarderai plus qu'un seul avis... un miroir
» voit bien des choses, qui échappent, même à l'œil
» d'une mère... et votre fille est venue parfois me
» consulter... j'ai vu ses yeux mouillés de larmes! elle
» aime, sans oser vous l'avouer... et vous ne voudriez
» pas la rendre malheureuse.... Non, vous ne le vou-
» drez point, dans vôtre intérêt, et peut-être, dans le
» mien; car le malheur de votre fille serait le vôtre... je
» verrais, dans la douleur, vos traits s'altérer... rien ne
» flétrit comme le chagrin; et l'on embellit par le bon-
» heur... tâchez donc que ma glace fidèle ne puisse
» jamais réfléchir que les traits heureux d'une bonne
» mère... faites que nous soyons contens l'un et l'autre;
» et que vous ayez, à me regarder, autant de plaisir que
» j'en ai à vous voir. »

Moi, *votre miroir fidèle.*

VILLEBLANCHE, *qui peu après s'est levé et s'est approché d'elle.*

Eh bien! qu'avez-vous donc?

MAD. DE MARCILLY, *lui donnant la lettre.*

Tenez, tenez, monsieur.... lisez vous-même... que devenir?.. comment cacher ma honte? car à coup sûr quelqu'un à mon secret.

VILLEBLANCHE.

N'est-ce que cela... je vois ce dont il s'agit.

Air: *En amour comme en amitié.*

D'un seul instant de vanité
Dont le repentir vous honore,
Vous craignez la publicité;
Eh bien! votre secret vous appartient encore;

Ne craignez pas qu'il soit jamais trahi ;
Calmez cette frayeur extrême...
Notre secret est encore en nous-même
Alors qu'il est dans le cœur d'un ami.

MAD. DE MARCILLY.

Quoi ! monsieur !... ce miroir si raisonnable !... c'était vous.....

VILLEBLANCHE.

Je n'étais que son interprète et son secrétaire... j'attends la réponse.

MAD. DE MARCILLY.

Ne la devinez-vous pas?

VILLEBLANCHE, *aperçevant St.-Félix et Catherine qui sont au fond du théâtre et qui ont entendu les derniers mots.*

Tenez, madame, c'est à lui qu'il faut la faire.

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, St.-FELIX, CATHERINE.

MAD. DE MARCILLY.

Venez, venez, St.-Félix... ma fille est à vous... voulez-vous de moi pour belle-mère?

ST.-FÉLIX.

Ah ! que je suis heureux!

CATHERINE.

Ah ! madame... que c'est bien à vous.

MAD. DE MARCILLY, *à Villeblanche.*

Eh ! bien, monsieur, êtes-vous content?

VILLEBLANCHE.

Oui, madame.. je regardais là, dans la glace... je voyais un groupe charmant.

MAD. DE MARCILLY.

Ah ! grâce maintenant, et gardez-moi le secret.

VILLEBLANCHE.

Ça me sera difficile..... à moins que votre main ne me ferme la bouche.

MAD. DE MARCILLY, *lui mettant la main sur la bouche.*

Taisez-vous, la voilà.

VAUDEVILLE.

Air *nouveau, de M. A. Adam.*

SAINT-FÉLIX.

Enfin je suis de la famille,
C'est grâce à vous mon protecteur ;
C'est votre amour pour votre fille
Qui vient de fixer mon bonheur.
Ne suivez plus que cette loi si chère,
De votre cœur, loin de vous défier,
Écoutez-le... pour une mère,
Voilà le meilleur conseiller.

CATHERINE.

J'ai deux amoureux... lequel prendre ?
L'un a l'z'yeux noirs, l'autre à l'z'yeux bleus ;
L'un est aimable, l'autre tendre,
Ils dis'nt qu'ils m'ador'nt tous les deux :
Renvoyer l'un, hélas ! est difficile,
En choisir deux, ça f'rait crier.
Comment donc fait-on à la ville ?
Mesdam's, daignez me conseiller.

VILLEBLANCHE.

Le conquérant, la jeune coquette,
Qui par leurs yeux, souvent ne peuvent voir,
Vont consultant, s'il s'agit de conquête,
L'un, son conseil, et l'autre, son miroir ;
Mais si, tous deux, vous voulez qu'on vous dise,
La vérité... souffrez-la volontiers ;
Surtout, pour prix de leur franchise,
Ne cassez pas vos conseillers,

Mad. DE MARCILLY.

Thémis donne des honoraires
A chaque juge, à chaque conseiller ;
Mais chez Thalie, et par des lois contraires,
On ne peut juger sans payer.
Vous qui formez une cour qu'on redoute,
Puissiez-vous ne pas sommeiller ;
Ni regretter ce que vous coûte
Votre place de conseiller

FIN.

Le Libraire POLLET *est Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville en un acte, par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. 1 50

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. par MM. Scribe et Dupin. 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, a-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*... 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par M. Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. par M. Carmouche. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville.. 1 50

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

CORALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

M. TARDIF, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LA HAINE D'UNE FEMME, ou le Jeune Homme à Marier, vaud par M. Scribe. 1 50

VATEL, ou le Petit-fils d'un Grand Homme, vaudev. par MM. Scribe et Mazères. 1 50

LA QUARANTAINE, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE, coméd.-vaud. en deux actes de MM. Scribe et Varner. 1 50

LA CHARGE A PAYER, ou la Mère Intrigante, comédie-vaudeville en un acte, par M. Varner.... 1 50

LES INSÉPARABLES, vaude- en un acte, par MM. Scribe et Dupin 1 50

LE CHARLATANISME, comvaud. en un acte, par MM. Scribe et Mazère. 1 50

LES EMPIRIQUES d'autre-fois, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Alexandre. 1 50

LE MAUVAIS SUJET, comédie vaud. en un acte, par MM. Scribe et Camille. 1 50

LES PREMIÈRES AMOURS, ou les Souvenirs d'Enfance, comédie - vaudeville en 1 acte, par M. Scribe. 1 50

LE MÉDECIN DE DAMES, comédie vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LA

DEMOISELLE A MARIER,

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. SCRIBE ET MÉLESVILLE,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE MADAME, DUCHESSE DE BERRY, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DE SON ALTESSE ROYALE, LE 18 JANVIER 1826.

PRIX : 2 FR.

PARIS.

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS LA RUE CHAPON.

1826.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
M. DUMESNIL.	M. Dormeuil.
Mme DUMESNIL.	Mme Julienne
CAMILLE, leur fille.	Mme Jenny-Vertpré.
ALPHONSE DE LUCEVAL, prétendu de Camille	M. Paul.
DUCOUDRAI, ami de M. Dumesnil. .	M. Numa.
BAPTISTE, domestique de M. Dumesnil.	M. Klein.

La scène se passe en Province, dans la maison de M. Dumesnil.

Nota. S'adresser, pour la musique de cette pièce et pour celle de tous les ouvrages représentés sur le Théâtre de Madame, à M. Théodore, bibliothécaire et copiste au même Théâtre.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 30 décembre 1825.

Par ordre de son Excellence,

Le Chef du Bureau des Théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

LA DEMOISELLE A MARIER,

OU

LA PREMIÈRE ENTREVUE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon de campagne ; porte au fond, deux latérales, sur le premier plan; sur le pre-dernier plan, deux autres portes latérales, dont l'une est celle de la salle à manger, et l'autre celle d'un appartement. A gauche du spectateur, une table et tout ce qu'il faut pour écrire; du même côté, une harpe et des livres de musique. A droite, une table sur laquelle se trouvent du canevas, de la broderie, et autres ouvrages de femmes.

SCÈNE PREMIERE.

M. et Mad. DUMESNIL, *le mari est en robe-de-chambre et la femme en habit du matin.*

M. DUMESNIL.

Oui, ma chère amie, ce n'est qu'à dix heures qu'il doit venir... ainsi ne vous pressez pas.

Mad. DUMESNIL.

Comment! ne pas me presser... une affaire de cette importance... à peine ai-je eu le temps de tout disposer... de tout ordonner dans la maison.

M. DUMESNIL.

Ma femme, ma femme, vous allez faire trop de préparatifs, et aux yeux de M. de Luceval ça aura un air de cérémonie.

Mad. DUMESNIL.

Du tout, monsieur, vous pouvez vous en rapporter à moi... Mais quand il y aurait un peu d'apparat, où serait le mal? le jour où l'on attend un gendre... un gendre !.. ce

mot-là est si doux pour une mère... et quel plaisir j'aurai à dire : mon gendre, donnez la main à ma fille . . . mon gendre, asseyez-vous là.

M. DUMESNIL.

Justement, c'est qu'il ne faudra pas dire cela.

Mad. DUMESNIL.

Et pourquoi donc?

M. DUMESNIL.

C'est qu'il n'est pas encore notre gendre.

Mad. DUMESNIL.

Puisqu'il se présente aujourd'hui... puisque c'est la première entrevue.

M. DUMESNIL.

Peut-être sera-ce la dernière, si nous ne lui convenons pas... Cependant d'après ce qu'on m'a dit du jeune homme, je t'avouerai que j'ai bon espoir.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Il est seul et n'entre en ménage
Que pour avoir des amis, des parens.

Mad. DUMESNIL.

Voyez, pour lui, quel avantage!
Nous sommes sept en comptant nos enfans.
Il ne tient pas à la naissance.

M. DUMESNIL.

D'un bon bourgeois je suis le fils.

Mad. DUMESNIL.

Il ne tient pas à l'opulence.

M. DUMESNIL.

Depuis vingt ans je suis commis.

Avec de bons appointemens, il est vrai, mais ce n'est pas une fortune.

Mad. DUMESNIL.

Il est de fait que sous tous les rapports, c'est pour lui, un mariage superbe... et puis notre fille Camille est si douce, si aimable..... de l'esprit, des talens..... et pour ce qui est d'être bonne ménagère, elle a été élevée par moi... c'est tout dire... et il n'y a personne qui nous vaille, à dix lieues à la ronde, pour l'ordre, l'économie et les confitures de groseilles.

DUCOUDRAI, *en dehors.*

Là, là... ma bonne Grisette... non, non, ne lui ôtez pas la bride... je repars dans l'instant.

M. DUMESNIL.

C'est notre cher Ducoudrai, que nous n'avions pas vu depuis trois jours... l'ami de la famille.

Mad. DUMESNIL.

Et le parrain de Camille... il faut lui faire part de cette bonne nouvelle : lui, qui depuis un an, se donne tant de mal pour nous trouver un gendre... il va être enchanté.

SCÈNE II.

Les Mêmes, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI, *en bottes et la cravache à la main.*

AIR : *Vivent les amours.*

A travers les champs et les bois,
De l'amitié n'écoutant que la voix,
J'arrive en chevalier courtois
Et n'ai, je crois,
Embourbé qu'une fois.
Le trajet devient des plus beaux ;
On n'en a plus qu'au ventre des chevaux,
Depuis que nos municipaux
Font réparer les chemins vicinaux.
A travers les champs et les bois, etc.

DUMESNIL.

En effet, te voilà en courrier.

DUCOUDRAI.

Je suis comme cela, moi, toujours en poste, quand il s'agit d'obliger mes amis; et j'apporte de bonnes nouvelles.. des nouvelles de mariage.

Mad. DUMESNIL.

Nous allions vous en parler.

DUCOUDRAI.

C'est ça, vous parlez. . . et moi j'agis. . . Tu sais, mon vieil ami, que nous ne nous sommes jamais quittés; et que déjà, dès le collége de Montereau, nous faisions des châ-

teaux en Espagne, pour nous et pour les nôtres... Nous étions millionnaires, sénateurs, généraux d'armées, et nous épousions des duchesses. . . Il est arrivé de tout cela que tu as épousé une bonne bourgeoise, que je suis resté garçon et, quant à la fortune, que nous avons tous les deux une bonne place dans l'enregistrement, et que nous n'en sommes pas plus malheureux. . . N'est-il pas vrai ?

DUMESNIL.

Non morbleu.

DUCOUDRAI.

Moi surtout, qui, comme garçon, dîne toujours en ville; qui vais à mon bureau dans la semaine ; à la chasse le dimanche, et qui mène, quoique citadin, la vie d'un gentilhomme campagnard.. . C'est là mon bonheur, et je n'en veux pas d'autre. . . Mais ces idées d'ambition, que je n'ai plus pour moi, je les ai conservées pour tes enfans pour Camille surtout, que je regarde comme ma fille' car je n'ai point oublié que je suis son second père, son parrain. . . et comme, grâce à mes habitudes un peu dépensières, il m'était plus facile de lui donner un mari que de lui donner une dot, depuis un an je me suis mis en campagne, et d'aujourd'hui seulement j'ai réussi.

Mad. DUMESNIL.

Que dites-vous ?

DUCOUDRAI.

Que vous n'avez pas perdu pour attendre. . . Un parti superbe. . . Parce que moi, quand je me mêle de quelque chose. . . j'y ai mis un zèle, une adresse, en un mot, c'est le fils de notre inspecteur-général.

DUMESNIL.

Ah ! mon dieu ! monsieur de Géronville! . .

DUCOUDRAI.

Il te demande ta fille en mariage. . . et voici la lettre que j'apporte. . . Tenez, tenez, mes amis. . . Eh bien ! qu'est-ce que vous avez donc?.. moi, qui croyais que vous alliez me sauter au cou, et qui craignais d'avance les effets de la suffocation.

DUMESNIL.

Mon cher ami, mon bon Ducoudrai ! . . nous sommes

bien sensibles à ton amitié. . . Mais nous avons un autre parti en vue.

DUCOUDRAI.

Un autre parti ! . . Est-ce qu'il peut valoir le mien ? . . Le fils de M. de Géronville, notre inspecteur.

AIR *du Vaudeville du Charlatanisme.*

Le chef de l'enregistrement !
Te voilà dans ses bonnes graces...

DUMESNIL.

Oh ! je n'en demande pas tant.

DUCOUDRAI.

Eh quoi ! tu ne veux pas de places ?

DUMESNIL.

Point de faveurs... mais seulement
De la justice...

DUCOUDRAI.

Quel caprice !
Songe donc que précisément
En fait de places.. c'est souvent
Une faveur que la justice.

MAD. DUMESNIL.

Mais notre gendre n'en a pas besoin... Trente mille livres de rente et un beau château.

DUCOUDRAI.

Ça n'est pas possible.

MAD. DUMESNIL.

C'est ce qui vous trompe.

DUCOUDRAI.

Fortune mal acquise. . . Quelque nouveau parvenu. . . (*d'un air piqué.*) Du reste, vous êtes bien les maîtres ; vous ferez ce que vous voudrez... qu'est-ce que ça me fait à moi... Camille est votre fille.

DUMESNIL.

Eh bien ! . . . vois un peu ce que c'est que l'amour propre ? . . Toi, le meilleur des hommes ! toi, notre ami intime ! te voilà fâché que ma fille fasse un superbe mariage; et pourquoi ? . . parce qu'il n'est pas de ton choix.

DUCOUDRAI.

Moi. . .

DUMESNIL.

Mais nous allons parler de cela dans mon cabinet. . . Je ne veux pas que devant Camille il soit question de rien. . . Toi, surtout, ma femme, ne la préviens pas de l'arrivée de M. de Luceval; il ne veut pas être connu et je lui en ai donné ma parole.

DUCOUDRAI.

A merveille... Il paraît que le jeune prince veut garder l'incognito, c'est charmant. . . des manières de grand seigneur.

DUMESNIL.

Eh ! non. . . c'est au contraire pour en agir plus simplement qu'il doit se trouver ici par hasard, et pour marchander quelques arpens de terre.

DUCOUDRAI.

Encore mieux... c'est un petit roman qui commence... il paraît que votre gendre futur est un jeune homme à sentiment.

DUMESNIL, *l'emmenant.*

Tiens, tu as beau dire, tu es piqué contre lui.

DUCOUDRAI.

Moi ! si l'on peut dire.(*On entend la ritournelle de l'air suivant.*)

Mad. DUMESNIL.

Et partez donc, car voici ma fille.

SCÈNE III.

Mad. DUMESNIL, CAMILLE.

CAMILLE, *avec un petit panier sous le bras.*

AIR *de la Walse de Léocadie.*

L'amour,
Un jour,
Te prendra, Nicette;
L'amour,

Un jour,
Te jouera d'un tour.
Jusqu'ici, coquette,
Tu te ris de nous ;
Bientôt, ta défaite
Nous vengera tous.
L'amour,
Un jour, etc.
J'rirai bien, j'espère,
S'il a ce pouvoir !
Tu pleureras, ma chère ;
C'est c'que j'voudrais voir.
Vraiment,
Comment
Craindre sa colère ?
Vraiment,
Comment
R'douter un enfant?

MAD. DUMESNIL.

Eh ! mais d'où viens-tu donc ?

CAMILLE.

De la ferme, où j'ai déniché des œufs, et j'en ai plein ce panier, où ils sont tout chauds... comme c'est gentil... tiens, maman. (*Elle le pose sur la table.*)

MAD. DUMESNIL, *à part.*

A merveille, cela servira pour mon déjeuner..(*haut*) Mais courir ainsi dès le matin... au soleil, pour se gâter le teint.

CAMILLE.

Oh! je n'y tiens pas... c'est si amusant de courir dans la campagne, par une belle matinée du printemps... j'ai respiré le bon air ; j'ai cueilli des bleuets... et j'étais heureuse... je ne sais pas pourquoi... mais enfin, je me trouvais heureuse.

MAD. DUMESNIL.

De sorte que tu ne désires rien.

CAMILLE.

Rien, que de rester auprès de toi, auprès de mon père, et de ne jamais vous quitter... je viens d'avoir un si grand

bonheur. Imagine-toi, maman, qu'en arrivant à la ferme, j'ai demandé une jatte de crême et un grand morceau de pain bis.

MAD. DUMESNIL.

Comment ! est-ce que tu aurais déjeuné ?

CAMILLE.

Juste... c'est si bon du pain bis et de la crême.

MAD. DUMESNIL, *à part.*

Ah ! mon dieu ! et ce jeune homme qui va arriver... quelle mine fera-t-elle à table ? (*haut.*) je vous demande de quoi vous allez vous aviser ?

CAMILLE.

Tu as peur que ça ne me fasse mal; mais sois tranquille, je vais faire d'ici au dîner une promenade à âne... déjà j'ai donné mes ordres.

MAD. DUMESNIL, *à part.*

Il ne manquait plus que cela... s'en aller au moment où son futur.. (*haut*) Non, mademoiselle, vous resterez; je le veux... Mais comme te voilà faite !... Pourquoi n'as-tu pas mis une robe qui aille mieux que celle-là ?

CAMILLE.

A quoi bon ?... c'est celle de tous les jours... et vous m'avez dit qu'il ne fallait pas être coquette.

MAD. DUMESNIL.

Tu as raison... c'est-à-dire, cependant... il y a des occasions... Dis donc, Camille, on a porté dans ta chambre une robe rose que tu devrais bien essayer, pour que je voie comment elle te va.

AIR *du vaudeville des Amazones.*

En même temps, si j'étais à ta place,
Moi, je mettrais tes souliers de satin;
Ils vont si bien... ils donnent de la grace.

CAMILLE, *étonnée.*

On attend donc du monde, ce matin ? (*bis.*)

MAD. DUMESNIL.

Non pas vraiment... mais vous devez m'entendre;
En général; je vous fais observer
Qu'à dix-sept ans on doit toujours attendre:
On ne sait pas ce qui peut arriver.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'il va donc m'arriver ?... Je ne sais pas ce que maman a ce matin.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Madame, madame...

MAD. DUMESNIL.

Qu'est-ce que c'est ?

BAPTISTE.

Monsieur vous demande tout de suite... tout de suite... il ne peut pas trouver son jabot brodé.

MAD. DUMESNIL.

Là ! je l'avais mis à côté de ses bas de soie... Mais M. Dumesnil a une tête... je vais lui donner ce qu'il faut ; car, en causant avec ce Ducoudrai, il aura tout bouleversé.

CAMILLE, *à part.*

Et mon père aussi qui fait une toilette !...

BAPTISTE.

Je vais mettre au feu les rognons et les cotelettes... je n'attends plus que du linge... Je ne sais pas combien il faut mettre de couverts.

MAD. DUMESNIL, *bas.*

Veux-tu bien te taire ? Je vais sortir les serviettes ouvrées. (*à Camille*) Toi, mon enfant, ne te tourmente pas, et songe à ce que je t'ai dit... Sois toujours bonne fille, douce, modeste ; et va mettre ta robe neuve... parce que tu sens bien que l'amitié... et la bénédiction de tes parens... Embrasse-moi, et surtout tâche de te tenir droite.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

CAMILLE, BAPTISTE.

CAMILLE.

Qu'est-ce qu'ils ont donc tous ?... ces préparatifs, ce déjeuner, cet air de joie et de mystère.

BAPTISTE.

Comment, mademoiselle, vous ne devinez pas?

CAMILLE.

Eh ! non, sans doute ; et si tu le sais, dis-le moi vite.

BAPTISTE.

On m'a bien défendu d'en parler ; mais comme ça vous regarde, et qu'on ne peut rien sans vous... faudra toujours que vous le sachiez... (*à demi-voix*) On va vous marier.

CAMILLE.

Moi ! ah ! mon dieu ! qu'est-ce que tu me dis-là?.. Je n'y avais jamais pensé... Et pourquoi me marier, et à quoi bon ?

BAPTISTE.

Comment ? ça ne vous fait pas plaisir !

CAMILLE.

Au contraire, ça me fait peur... et me voilà toute tremblante... pourquoi m'en as-tu parlé ? pourquoi m'as-tu dit cela?

BAPTISTE.

Parce que le prétendu va arriver.... un beau jeune homme... qui est bien aimable ; car on dit qu'il est joliment riche.. et il faut vous préparer d'avance, pour tâcher de lui plaire tout naturellement.

CAMILLE.

Ah ! mon dieu ! voilà qui est encore pire ; et je devine maintenant les recommandations de ma mère... la toilette qu'elle m'a préparée... la harpe qu'on a accordée ce matin... on va me faire chanter devant lui.

AIR *du vaudeville de Oui et Non.*

Dieu ! quelle gêne, quel ennui !
C'est mon parrain qui le protège ;
Un ami... c'est bien mal à lui.
A ce jeune homme que dirai-je ?
Sans le voir je le hais déjà.

BAPTISTE.

C'est par trop tôt... Un jour, peut-être,
De soi-même cela viendra ;
Mais faut au moins l'temps d'se connaître.

CAMILLE.

Quelle contenance aurai-je en présence de cet étranger?

BAPTISTE.

Comme disait madame votre mère; il faut d'abord vous tenir droite, et puis lui faire de petits airs, des mines en dessous, comme font toutes les demoiselles qui veulent devenir des madames.

CAMILLE.

Jamais... ça m'est impossible... j'aime mieux retourner à la ferme.

BAPTISTE.

Ne vous en avisez pas, mademoiselle... ça romprait le mariage... et ça ne ferait pas notre compte, à moi, surtout, qui ai depuis si long-temps un fameux projet.

CAMILLE.

Et quoi donc?

BAPTISTE.

Vous savez, mademoiselle, que je suis la sagesse et la sobriété en personne, et que je ne vais jamais au cabaret, pas même le dimanche.

CAMILLE.

Oui.. après... je sais qu'on ne peut que te louer.

BAPTISTE.

Eh bien! au contraire, les autres se moquent de moi... et parce que je ne vais pas boire avec eux, ils m'appellent caffard... ce qui est désagréable.. aussi pour rétablir ma réputation, j'ai là une idée...

AIR *du vaudeville de l'Écu de six francs.*

Je puis me vanter qu'elle est bonne;
Le jour où l'on vous mariera,
C'est décidé... faut que j'men donne...
Oh! oui, mamzell', j'vous dois bien ça;
Pour vos bontés j'vous dois bien ça.
Depuis longtemps... v'là que j'm'apprête,
Et c'est en fidel' serviteur...
L'jour où vous perdrez votre cœur,
Que moi, je veux perdre la tête.
L'jour où vous perdrez votre cœur,
Oui, moi, je veux perdre la tête.

(*On sonne en dehors.*)

Oh! mon Dieu! on sonne à la grille... un jeune homme à cheval... c'est lui... c'est le prétendu.

CAMILLE.

C'est fait de moi.

(*On sonne dans l'intérieur.*)

BAPTISTE.

Voilà monsieur qui sonne. (*On entend en dehors:* Baptiste! Baptiste!) Voilà madame qui m'appelle.

(*On sonne encore.*)

CAMILLE.

Et moi je m'enfuis.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

Mad. DUMESNIL, *entrant par la gauche,* BAPTISTE, puis M. DUMESNIL et M. DUCOUDRAI.

MAD. DUMESNIL, *en peignoir.*

Baptiste, Baptiste... mais allez donc ouvrir... ne faites pas attendre... (*Baptiste sort*) mon mari... mon mari... monsieur Dumesnil... il devrait être là pour recevoir.

M. DUMESNIL, *sans habit, et paraissant à droite.*

Ma femme... ma femme... c'est lui... il est entré dans la cour.

MAD. DUMESNIL.

Eh bien! vous n'êtes pas plus avancé que cela

M. DUMESNIL.

J'étais avec Ducoudrai à composer cette lettre.... mon habit qui n'est pas brossé...

MAD. DUMESNIL.

Et moi, le déjeuner... et tout mon monde à surveiller... est-ce que j'ai eu le temps de songer à ma toilette?

M. DUMESNIL.

Je ne peux pourtant pas recevoir ainsi mon gendre.

MAD. DUMESNIL.

Ni moi, non plus.

DUCOUDRAI.

C'est ça, il ne trouvera personne à qui parler.

M. DUMESNIL.

Si, mon ami, mon cher Ducoudrai, je t'en prie, tiens-lui compagnie pour un instant... toi, qui as du sang-froid, et un habit.

M. ET Mad. DUMESNIL.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Dis-lui bien de nous attendre.
Dites-lui de nous attendre.

DUCOUDRAI.

C'est moi qui fais tout ici.
Il faut recevoir ce gendre
Et rester auprès de lui.

M. ET Mad. DUMESNIL.

Le voilà... le voilà... je m'enfuis...

(*Ils rentrent chacun dans leur appartement.*)

DUCOUDRAI, *seul.*

Il faut dans cette demeure
Et lui plaire et l'amuser.
Je vais être tout-à-l'heure
Obligé de l'épouser.

Ces braves gens-là n'ont pas plus de tête...

SCÈNE VII.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, *au fond.*

Qu'on ne se dérange pas; j'attendrai tant qu'on voudra... je ne suis pas fâché de me remettre un peu; car c'est un enfantillage dont je ne puis me rendre compte... l'aspect seul de cette maison m'a causé une émotion..... ici, me disais-je, habite ma compagne... mon amie, celle à qui je vais devoir une nouvelle existence... (*se retournant et saluant Ducoudrai qui s'est retiré pour l'observer à l'écart*) pardon, monsieur, de ne pas vous avoir aperçu... je désirais parler à M. Dumesnil.

DUCOUDRAI, *le regardant.*

Il va paraître, monsieur... et je suis chargé de le représenter momentanément.

ALPHONSE.

Monsieur est un de ses parens?

DUCOUDRAI, *de même.*

Mieux que cela, monsieur... je suis un ami... un ami intime de la famille... et de plus le parrain de la jeune personne.

ALPHONSE, *à part.*

Je vois que le parrain de la jeune personne est dans la confidence, rien qu'à la manière dont il me regarde.

DUCOUDRAI, *à part.*

Ils ont beau dire... je ne lui trouve rien de merveilleux.. ça rentre dans la catégorie ordinaire des prétendus .. l'air gauche... et les gants blancs.

ALPHONSE.

C'est bien indiscret à moi de me présenter de si bonne heure; mais à la campagne... et surtout en ma qualité de voisin, j'ai pensé... que je pouvais... (*à part*) ah! ça, l'ami intime ne m'aide pas du tout... il devrait sentir cependant que mon entrée est assez embarrassante.

DUCOUDRAI.

Monsieur, à ce qu'il paraît, habite les environs.

ALPHONSE.

Oui, monsieur.

DUCOUDRAI.

Il n'y a donc pas long-temps; car moi, qui connais tout le monde...

ALPHONSE.

Je suis arrivé depuis huit jours de Paris... où j'habite six mois de l'année.

DUCOUDRAI.

Fort bien..... je vois que monsieur a maison à la ville... maison à la campagne... ce qui suppose une fortune... fort agréable.

ALPHONSE.

Mais... oui, monsieur.

DUCOUDRAI.

Je pense qu'elle est également solide.

ALPHONSE.

Mais, monsieur... (*à part*) ils ont dû prendre d'avance leurs informations... et l'on ne fait pas ainsi subir un interrogatoire détaillé... (*haut*) il paraît que monsieur Dumesnil est sorti... mais madame est peut-être visible?

DUCOUDRAI.

Non, monsieur... ils sont tous deux, ici à leur toilette.

ALPHONSE.

A leur toilette!.. de la toilette pour moi... (*à part*) des gens que l'on m'avait dit sans façon... (*haut*) je suis fâché qu'un pareil motif retarde le plaisir que j'aurais à les voir; car on m'en a dit tant de bien dans le pays... on m'a parlé surtout de monsieur Dumesnil, comme d'un parfait honnête homme.

DUCOUDRAI.

Et l'on a eu raison... (*à part*) il ne faut pas que ma mauvaise humeur m'empêche de servir mes amis. (*haut*) Voilà quarante ans que je le connais... et c'est un homme d'honneur; esclave de ses devoirs et de sa parole, à laquelle rien au monde ne le ferait manquer... du reste, bon époux, bon père, adorant ses enfans et surtout sa fille, qui a été élevée comme chez madame Campan... c'est moi qui suis son parrain; et vous pouvez m'en croire.

AIR : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

On lui donna, dès sa plus tendre enfance,
Des principes purs... excellens;
On lui donna la grâce, la décence,
On lui donna l'esprit et les talens;
On lui donna l'horreur de la toilette...

ALPHONSE, *à part, et impatienté.*

Ma foi, puisqu'on était en train,
On aurait dû, pour la rendre parfaite,
Lui donner un autre parrain.

DUCOUDRAI.

Et certainement, celui qui l'aura pour femme ne sera pas à plaindre.

ALPHONSE, *à part.*

Comme c'est adroit de venir, tout de suite, me jeter cela à la tête... j'arrivais ici dans les meilleures dispositions... et depuis qu'il m'a fait l'éloge de la famille, me voilà prévenu contre elle... Au reste, je vais en juger par moi-même... Les voici.

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, Mad. DUMESNIL *en grande toilette;* M. DUMESNIL, *en culotte courte, boucles, bas de soie, le chapeau sous le bras;* CAMILLE, *coiffée en cheveux, avec une robe neuve, un collier.*

AIR : *Ma Fanchette est charmante.*

M. et Mad. DUMESNIL.

Allons, viens qu'on te présente...
Grand dieu ! quel embarras !
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

DUCOUDRAI.

L'entrevue est touchante,
Voyez quel embarras,
Elle est toute tremblante ;
Ils n'osent faire un pas.

ENSEMBLE.

CAMILLE.

Grand dieu ! quel embarras !
Je suis toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

ALPHONSE, *sur le devant de la scène, à gauche.*

Grand dieu! quel embarras !
Elle est toute tremblante
Et n'ose faire un pas.

TOUS.

Grand dieu ! quel embarras !

M. DUMESNIL, *à sa femme.*

Eh bien! avance donc.

MAD. DUMESNIL.

Ah ça! Camille, ne te tiens donc pas dans ma poche. (*Ils s'avancent tous trois; Alphonse va au devant d'eux en saluant.*)

ALPHONSE.

Mille pardons de vous avoir dérangés... et vous surtout, madame... combien je vous dois d'excuses...

MAD. DUMESNIL.

C'est M. Alphonse de Luceval, notre nouveau voisin.

M. DUMESNIL.

C'est nous qui sommes confus... vous nous surprenez ans un négligé...

DUCOUDRAI, *à part.*

Qu'est-ce qu'il dit donc?.. ils sont superbes.

M. DUMESNIL.

Mais à la campagne, on agit sans façons... et vous nous pardonnerez de vous avoir fait attendre.

ALPHONSE.

Le temps ne m'a pas paru long; car je causais avec monsieur, qui me faisait votre éloge.

M. DUMESNIL.

Cet excellent ami... permettez que je vous présente ma fille.

ALPHONSE.

Mademoiselle...

MAD. DUMESNIL, *bas à Camille*

AIR *de Paris et le village.*

Allons, tenez-vous comme il faut,
Levez la tête davantage...

CAMILLE, *bas.*

Mais ma robe me gêne trop.

ALPHONSE, *à part, en regardant Camille.*

Quelle parure! c'est dommage!

MAD. DUMESNIL, *bas à son mari.*

Déjà je le vois enchaîné.

ALPHONSE, *la regardant toujours.*

Elle serait mieux..... je parie,
Sans tout le mal qu'on s'est donné
Pour l'empêcher d'être jolie.

ALPHONSE, *à part.*

Et moi qui avais demandé qu'elle ne fût pas prévenue... allons, on m'a manqué de parole.

(*Ils sont rangés dans l'ordre suivant : Alphonse le premier à droite du spectateur, Camille loin de lui au milieu du théâtre, entre M. et Mad. Dumesnil, et Ducoudrai à gauche.*)

M. DUMESNIL, *bas à sa femme.*

Maintenant, pour l'achever, tâche donc de faire parler ta fille, car elle n'a pas encore dit un mot.

MAD. DUMESNIL.

Elle qui d'ordinaire est d'une gaîté... (*bas, s'approchant de sa fille.*) Allons, ma fille, allons, mademoiselle, tâchez donc d'être aimable.

CAMILLE, *de même.*

Je ne peux pas quand on me regarde.

M. DUMESNIL, *bas à Ducoudrai.*

Soutiens un peu la conversation... toi, qui es le parrain, et qui n'as rien à faire.

DUCOUDRAI, *à part.*

Ils ont raison... si je ne m'en mêle pas, ils ne s'en tireront jamais; le prétendu surtout, qui a raison d'être riche, car il a l'air de n'être pas fort... (*Traversant le théâtre et passant entre Alphonse et Camille.*) Eh bien! jeune homme, comment trouvez-vous notre pays?

ALPHONSE, *à part.*

En voilà un qui, avec son ton protecteur, me déplaît souverainement.

DUCOUDRAI.

Un bon pays, n'est-il pas vrai?... un air pur... et puis, vous qui êtes connaisseur.... (*regardant Camille*) on y trouve de jolis points de vue.

ALPHONSE, *froidement.*

Superbes, comme vous dites... ceux surtout dont la nature a fait tous les frais.

DUCOUDRAI, *à part.*

Est-il bête! il ne comprend pas... (*haut*) mais il me semble que, seul, à votre âge, dans votre château, vous devez bien vous ennuyer?

ALPHONSE.

Je ne m'ennuie jamais... quand je suis seul.

MAD. DUMESNIL.

C'est comme ma fille... c'est ce qu'elle me disait encore ce matin... parce qu'une bonne femme de ménage trouve toujours à s'occuper... et vous ne croiriez pas, monsieur, que cette chère enfant fait tout dans la maison.

CAMILLE, *bas à sa mère.*

Mais tais-toi donc.

DUCOUDRAI.

Et puis quelqu'un qui, comme vous, a été élevé à Paris.. doit aimer les arts, doux charme de la vie... Monsieur joue peut-être du violon ou de la flûte.

ALPHONSE.

Fort mal... mais je cultive les arts pour moi, et non pour les autres.

MAD. DUMESNIL.

C'est comme ma fille.... Je lui ai toujours dit : il faut avoir des talens, et ne jamais les montrer... Aussi, monsieur... elle a dessiné dernièrement une tête de Romulus... une tête admirable, qui mériterait l'exposition... Eh bien! personne ne l'a encore vue que moi, son père, et ses quatre frères... car son parrain même n'en a pas eu connaissance.

DUCOUDRAI.

C'est, ma foi, vrai ; et c'est très-mal à toi.

MAD. DUMESNIL.

Allons, Camille, va donc chercher ton portefeuille, pour montrer à ton parrain.

ALPHONSE, *à part.*

J'y suis... c'est le parrain qui est le compère.

MAD. DUMESNIL.

Et puis, monsieur qui est connaisseur, te donnera son avis.

CAMILLE.

Mais non, maman, y pensez-vous?

MAD. DUMESNIL.

Mais si, mademoiselle.... Je le veux... allez chercher votre dessin, cette tête de Romulus.

CAMILLE.

Elle était affreuse... je l'ai déchirée.

MAD. DUMESNIL, *bas à son mari.*

Elle a déchiré sa tête de Romulus.

M. DUMESNIL, *croisant ses mains.*

Allons...

MAD. DUMESNIL.

Mais au moins tu pourrais nous faire entendre cet air nouveau... justement on est venu hier par hasard accorder la harpe.

DUCOUDRAI.

Ça se trouve à merveille.

CAMILLE.

Ah ! mon parrain !... je vous en prie.

ALPHONSE.

Je serai enchanté de juger des talens de mademoiselle... je suis seulement fâché qu'elle n'ait point en moi un auditeur plus digne de l'apprécier.

CAMILLE, *à part.*

Dieu ! qu'il a l'air moqueur !... je n'y tiens plus... je suffoque... (*bas à sa mère*) par grâce... ne me fais pas chanter... c'est capable de me faire pleurer.

MAD. DUMESNIL.

Allons, rien ne nous réussit. (*voyant Baptiste qui arrive*) Par bonheur, voilà le déjeuner... je les mettrai à côté l'un de l'autre.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, BAPTISTE, *la serviette sous le bras.*

BAPTISTE.

Madame, vous êtes servie...

M. DUMESNIL.

J'espère que M. de Luceval voudra bien partager le déjeuner de famille...

MAD. DUMESNIL.

C'est sans façons... ce qu'il y aura.

BAPTISTE.

Marguerite dit qu'on ne fasse pas attendre, parce que le soufflé va tomber.

MAD. DUMESNIL, *bas.*

Veux-tu te taire?

ALPHONSE.

Je venais seulement pour causer avec M. Dumesnil de ces quatre arpens, qu'il veut bien me céder.

DUCOUDRAI.

Hé bien ! nous en parlerons à table... c'est là qu'il faut parler d'affaires.

ALPHONSE.

Impossible... car je vous avouerai franchement que j'ai déjà déjeuné.

M. et MAD. DUMESNIL.

Il a déjeuné!

MAD. DUMESNIL, *à part.*

Et tous mes préparatifs !... Voilà le dernier coup... Je n'y suis plus.. mes idées se brouillent... (*haut à Alphonse*) Comment? monsieur, vous avez déjeuné?

ALPHONSE.

Oui, madame... avant de partir, une tasse de lait.

MAD. DUMESNIL.

C'est comme ma fille... ce matin, à la ferme.

ALPHONSE, *à part.*

Comme sa fille... Parbleu ! celui-là est trop fort.

DUCOUDRAI.

Hé bien, il n'y a pas de mal.... (*bas à M. et à mad. Dumesnil*) ne vous en mêlez plus; car, depuis une heure, vous ne faites que des sottises.

M. DUMESNIL.

C'est bien possible !... le manque d'habitude...

DUCOUDRAI.

Allons vite nous mettre à table.

M. et MAD. DUMESNIL, *bas.*

C'est fini... Je n'ai plus faim.

DUCOUDRAI.

N'importe, venez toujours... (*à Alphonse*) mille par-

dons, mon jeune ami, de vous laisser ainsi... ma filleule, qui a aussi déjeuné, voudra bien vous tenir compagnie.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu!.. comment! vous voulez?..

DUCOUDRAI, *bas à M. Dumesnil.*

Comme ça, voyez-vous, ça n'a pas l'air d'une entrevue.

AIR *du Vaudeville des Deux Matinées.*

(*haut.*) Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.

M. DUMESNIL, *bas.*

Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

MAD. DUMESNIL, *bas.*

Oui, c'est un moyen honnête.

M. DUMESNIL.

Quand nous perdons tous l'esprit,
Lui seul conserve la tête.

DUCOUDRAI.

Et surtout mon appétit.
Je conserve mon appétit.

ENSEMBLE.

Nous allons nous mettre à table,
Et nous revenons ici.
Oui, l'idée est admirable!
Quel bonheur qu'un tel ami!

(*Ils entrent dans la salle à manger.*)

SCÈNE X.

CAMILLE, ALPHONSE.

ALPHONSE, *à part.*

Allons, ils s'en vont, et ils nous laissent ensemble.... c'était arrangé d'avance... jusqu'à présent, c'est ce qu'ils ont fait de mieux... car au moins, je pourrai juger par moi-même.

CAMILLE, *à part.*

Ah! mon Dieu! que j'ai peur... qu'est-ce qu'il va me dire? je donnerais tout au monde pour que ce fût fini, et qu'il s'en allât.

ALPHONSE, *de même.*

Comment entamer l'entretien?.. c'est fort embarrassant.

CAMILLE, *de même.*

Il fera comme il voudra... mais ce n'est pas moi qui commencerai la conversation.

ALPHONSE, *timidement à Camille, et après un moment de silence.*

Il paraît, mademoiselle... que... que vous déjeunez de bonne heure.

CAMILLE, *de même.*

Oui, monsieur.

ALPHONSE.

Je m'en félicite... puisque cela me procure l'occasion...

CAMILLE.

Vous êtes bien honnête.

ALPHONSE.

L'occasion de causer un instant avec une personne qu'on dit aussi aimable que spirituelle.

CAMILLE, *à part.*

Il ne me manquait plus que cela... si on lui a donné de ces idées-là... je ne dirai pas un mot.

ALPHONSE, *à part.*

Elle se tait... il me semble cependant que mon compliment méritait une réponse... essayons encore... (*haut*) d'après ce que j'ai pu voir, mademoiselle, vous aimez beaucoup la peinture.

CAMILLE.

Non, monsieur.

ALPHONSE.

Du moins, la musique.

CAMILLE.

Non, monsieur... (*à part*) est-ce qu'il voudrait me faire chanter?

ALPHONSE.

On assure cependant que vous y excellez.

CAMILLE.

Non, monsieur... au contraire.

ALPHONSE, *à part.*

Elle est plus franche que sa famille... (*haut*) je vois que les soins intérieurs du ménage occupent vos instans; et vous vous plaisez beaucoup dans cette maison?

CAMILLE.

Oui, monsieur...

AIR *des Maris ont tort.*

Je n'ai qu'un seul désir; j'espère
Y rester avec mon parrain,
Mes frères, mon père et ma mère.

ALPHONSE, *à part.*

Pour un prétendu, c'est divin...
Et grâce à l'agrément précoce
Que promet cet aveu civil,
Je vois qu'elle irait à la noce
Comme l'on part pour un exil.

CAMILLE, *à la fin de ce couplet, cherche à s'en aller; mais au moment où elle s'aperçoit qu'Alphonse la regarde, elle lui dit :*

Pardon, monsieur... mais il me semble qu'on sort de table.

ALPHONSE.

Un mot encore, car je ne vous ai rien dit du motif qui m'amenait en ces lieux.

CAMILLE, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. est-ce qu'il va me parler d'amour?... et maman qui n'est pas là!

ALPHONSE.

Il est des projets qu'on aurait dû peut-être vous laisser ignorer; du moins, c'était mon désir... mais d'après ce que je viens d'entendre... je vois que vous les connaissez, et qu'ils n'ont pas votre aveu.

CAMILLE, *qui l'a écouté à peine.*

Moi, monsieur...

ALPHONSE.

Du moins, j'ai cru le comprendre... je me reprocherais

toute ma vie, d'avoir pu vous causer un seul instant de chagrin... oui, mademoiselle... (*à part*) car il faut bien la rassurer... (*haut, et cherchant à lui prendre la main*) croyez que désormais mes intentions...

CAMILLE.

Eh bien! monsieur, qu'est-ce que ça signifie? je vous prie de laisser ma main.

ALPHONSE.

Quoi! vous pourriez supposer?...

CAMILLE.

Du tout, monsieur... je ne suppose rien; mais je vous prie de croire que je ne suis point habituée à ces manières-là.

ALPHONSE, *à part.*

Allons, décidément, c'est une petite sotte... je vais trouver monsieur le parrain et lui dire ce que j'en pense..... fiez-vous donc aux réputations de province; et épousez des emoiselles sur parole.

(*Il salue Camille et entre dans la salle à gauche.*)

SCÈNE XI.

CAMILLE, Mad. DUMESNIL *entrant par le fond.*

MAD. DUMESNIL.

Eh bien?

CAMILLE.

Ah! maman, que je suis contente de te voir... i me semblait qu'il y avait si long-temps... (*lui prenant la main*) mais te voilà, je me retrouve.

MAD. DUMESNIL.

Eh bien! ce jeune homme... il est parti?

CAMILLE.

Grâce au ciel!

MAD. DUMESNIL.

Comment, grâce au ciel!.. et tu as l'air si heureux!

CAMILLE.

C'est que c'est fini.. nous nous déplaisons tous deux... je l'espère du moins.

MAD. DUMESNIL.

C'est ce qui te trompe... tiens le voilà qui parle avec mon mari et M. Ducoudrai... c'est sans doute pour faire la demande.

CAMILLE.

Ah ! mon dieu ! tant pis... car je ne pourrai jamais l'aimer... d'abord il me fait peur : et rien que cette idée-là.

MAD. DUMESNIL.

Qu'est-ce que ça signifie, mademoiselle ?.. qu'est-ce que c'est... de pareils enfantillages !.. taisez-vous... voici votre parrain qui sans doute nous apporte de bonnes nouvelles.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, DUCOUDRAI.

MAD. DUMESNIL.

Eh bien !... parlez vite.

DUCOUDRAI, *d'un air composé.*

Eh bien !... c'est manqué.

MAD. DUMESNIL.

Comment ?

CAMILLE.

Il serait vrai !

DUCOUDRAI.

Il m'a chargé, en termes très-honnêtes, de vous exprimer tous ses regrets... de vous présenter ses excuses... enfin, il paraît que ce mariage ne lui convient pas, et il va repartir dès que son cheval sera prêt.

MAD. DUMESNIL.

Quel coup de foudre !

CAMILLE, *sautant de joie.*

Ah ! que je suis contente ! maman !.. je vais ôter ma belle robe, n'est-il pas vrai ?

MAD. DUMESNIL.

Comme tu voudras, mon enfant.

CAMILLE, *sortant.*

Dieu ! quel bonheur !.. ce ne sera pas long.

SCÈNE XIII.

Mad. DUMESNIL, M. DUMESNIL, DUCOUDRAI, ensuite BAPTISTE.

M. DUMESNIL, *tenant une lettre à la main.*

(*A Ducoudrai.*) Tiens, mon ami, puisque tu le veux absolument.

MAD. DUMESNIL.

Qu'est-ce donc?

M. DUMESNIL.

La réponse à M. de Géronville, que Ducoudrai m'a forcé d'écrire.

MAD. DUMESNIL.

Est-ce que vous acceptez?

DUCOUDRAI.

Oui, morbleu, pour montrer à ce monsieur qu'on peut se passer de lui. (*parcourant la lettre.*) « très-honoré de votre demande que j'accueille avec grand plaisir. » -- c'est cela même... (*appelant*) Baptiste!

MAD. DUMESNIL.

Mais songez donc qu'en envoyant cette lettre... c'est une promesse sacrée, irrévocable.

DUCOUDRAI.

C'est ce qu'il faut; sans cela, vous ne vous décideriez jamais. (*achevant la lettre.*) Fort bien... tu y as joint l'invitation pour venir passer la soirée?

MAD. DUMESNIL.

Comment, encore une entrevue?

DUCOUDRAI.

C'est moi qui l'ai voulu... pendant qu'on y est, voilà comme il faut mener les affaires... un gendre de perdu, un autre de retrouvé... (*à Baptiste qui est entré un peu auparant, lui remettant la lettre qu'il vient de cacheter.*) Tiens, Baptiste, vite à cheval, et porte cette lettre à la ville, chez monsieur l'inspecteur-général.

BAPTISTE.

M. de Géronville... je connais bien... mais dites-moi,

M. Ducoudrai, est-ce bien vrai ce que l'on dit dans la maison, que Mamzelle ne se marie plus.

DUCOUDRAI.

Rassure-toi... cette lettre est pour un autre mariage, qui ne peut pas manquer.

BAPTISTE.

A la bonne heure... je pars à l'instant... (*il va pour sortir et revient.*) à propos... l'autre est là, qui demande à prendre congé de monsieur et de madame.

M DUMESNIL.

L'autre ?

BAPTISTE.

Oui, celui qui n'épouse plus... il peut attendre, n'est-ce pas ?

M. DUMESNIL.

Au contraire, qu'il entre sur-le-champ... parce qu'il n'est pas notre gendre, il ne faut pas pour cela se quitter brouillés. (*Baptiste introduit Alphonse, et il sort.*)

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, ALPHONSE, *la cravache à la main.*

ALPHONSE, *un peu embarrassé.*

Monsieur, je ne voulais pas m'éloigner sans vous avoir exprimé ainsi qu'à madame... Combien je...

M. DUMESNIL, *d'un air ouvert.*

Tenez, mon cher monsieur, point d'excuses... vous avez dû, ce matin, nous trouver bien ridicules.

ALPHONSE.

Comment, monsieur ?..

M. DUMESNIL.

Que voulez-vous ?... cette idée de mariage... d'un gendre que nous ne connaissions pas, nous avait tout troublés, et nous n'étions plus nous-mêmes... maintenant qu'il n'est plus question de rien, et que nous nous sommes expliqués... nous en agirons sans façon, sans cérémonie... ne voyez en nous que de bons voisins qui vous estiment, qui vous aiment et qui seront charmés de vous le prouver.

ALPHONSE, *étonné.*

Eh! mais... quel changement! ce langage franc et cordial... Monsieur, vous me voyez pénétré..

M. DUMESNIL.

Ce n'est pas cela que je vous demande... restez-vous à dîner avec nous?

ALPHONSE.

Quoi! vous voulez?

DUCOUDRAI.

AIR : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Eh! oui, morbleu, c'est la règle commune,
On trinque ensemble et l'on reste garçon.

M. DUMESNIL.

Oui, nous croirons qu'on nous garde rancune
Si vous n'acceptez sans façon.

Mad. DUMESNIL,

Oui, sur-le-champ et sans façon.

ALPHONSE.

Ah! dans ce cas je dois me rendre.

M. DUMESNIL.

A merveille, je suis ravi....

(*lui serrant la main.*)

Et si la main que vous m'offrez ainsi
N'est plus pour moi la main d'un gendre,
Que ce soit celle d'un ami,
Que ce soit la main d'un ami.

ALPHONSE, *à part.*

Ce sont vraiment d'excellentes gens.

M. DUMESNIL.

Et puis, mon cher voisin, vous nous aiderez de votre présence... Nous avons encore pour ce soir une autre entrevue.

ALPHONSE, *souriant.*

Ah! une autre entrevue.

M. DUMESNIL, *riant.*

Oui, le fils de M. de Géronville, qui, en même temps que vous, s'était mis sur les rangs.

MAD. DUMESNIL.

Nous ne perdons pas de temps, n'est-ce pas?... que voulez-vous, quand on a une fille à marier... vous saurez cela un jour.

M. DUMESNIL.

Vous avez pu voir que nous n'étions pas très au fait... Moi, je n'y entends rien... ma femme perd la tête... Au lieu que vous, qui êtes de sang froid, et qui avez l'usage du monde... vous nous aiderez... Ah ça! c'est arrangé, n'est-ce pas?

ALPHONSE.

De tout mon cœur.

MAD. DUMESNIL.

Et quant à la pièce de terre que vous désirez... tout ce que vous voudrez, Monsieur, elle est à vous.

ALPHONSE.

Ah!.. ce ne serait qu'autant qu'il vous conviendrait de la vendre; car je n'y tenais que parce que l'on m'a dit qu'elle faisait partie autrefois de la propriété de M. de St.-Rambert, mon oncle.

DUCOUDRAI.

M. de St.-Rambert!... Qu'est-ce que vous dites donc, jeune homme? M. de Saint-Rambert, le capitaine de vaisseau?

ALPHONSE.

Oui, monsieur.

DUCOUDRAI.

C'était votre oncle?

ALPHONSE.

Sans doute.

DUCOUDRAI.

Eh! mais... c'était mon camarade de collége... comment! vous êtes le neveu de ce pauvre St.-Rambert?.. un diable, un écervelé, un excellent cœur... qui m'a donné plus de tapes... il a dû vous parler de moi... Ducoudrai... Ducoudrai d'Epernay.

ALPHONSE.

M. Ducoudrai!... oh! mais très-souvent... il vous aimait beaucoup.

DUCOUDRAI.

Et moi donc?.. mais où diable avais-je la tête? Luceval..? Luceval... je disais aussi : je connais ce nom-là.... c'était sa sœur qui avait épousé un Luceval... avocat-général.

ALPHONSE.

Justement... mon père.

DUCOUDRAI.

Parbleu, je connais tout cela.

ALPHONSE.

Que je suis heureux!.. un ami de mon oncle.

M. et mad. DUMESNIL.

C'est charmant... quelle rencontre!

DUCOUDRAI.

Un gaillard que j'ai vu pas plus haut que ça... eh bien! ce que c'est que de ne pas s'expliquer pourtant... concevez-vous?.. à la première vue, vous ne me plaisiez pas.... oh! mais du tout.

ALPHONSE, *souriant*

Eh! mais.. franchement.. ni vous non plus.

DUCOUDRAI, *riant.*

Vraiment? c'est très-drôle... d'anciens amis.

ALPHONSE.

Mais j'espère maintenant que nous nous verrons souvent avec mes bons voisins..... (*à Ducoudrai*) Vous êtes chasseur?

DUCOUDRAI.

Oui... le dimanche.

ALPHONSE.

J'ai six cents arpens de bois à votre disposition.

DUCOUDRAI, *lui donnant une poignée de main.*

Six cents arpens!... c'est qu'il est très-aimable ce jeune homme-là.

ALPHONSE.

Air *de Préville et Taconnet.*

D'excellens vins ma cave est bien fournie ;
Venez souvent.

DUCOUDRAI.

Quel espoir m'est offert!

ALPHONSE.

Et j'ai de plus un homme de génie,
Un cuisinier... élève de Robert !

DUCOUDRAI.

Un cuisinier, élève de Robert !
C'est une existence de prince.
Dans son château, je nous vois réunis,
Et quel bonheur pour nous, mes bons amis,
De nous aimer comme en province,
Et de dîner comme à Paris.

M. DUMESNIL.

Ce sera charmant!.. mais en attendant, chacun à ses affaires. (*à Ducoudrai*) Car j'ai m recette d'aujourd'hui, à laquelle tu vas m'aider... Ma femme a ses occupations de ménage... (*à Alphonse*) Vous voyez que nous vous traitons en ami; et pour commencer, ne vous gênez plus avec nous... voilà des crayons, de la musique... faites un tour de jardin... prenez un livre... liberté tout entière... nous nous reverrons à dîner.

(*Il sort avec Mad. Dumesnil et Ducoudray.*)

SCÈNE XV.

ALPHONSE, *seul.*

Mafo i.... ce sont de braves gens.... quelle simplicité!... quelle bonhommie !.. on ne m'avait pas trompé sur leur compte... et moi, qui les avais trouvés sots et prétentieux... j'avais tort de les juger d'abord si sévèrement... ils ne sont pas brillans, (*il prend un livre sur la table à droite*) mais ce sera un voisinage très-agréable... et moi, qui suis seul, je les verrai souvent; car, après tout, ce n'est pas leur faute si leur fille est une petite sotte, sans tournure et sans grâce... (*On entend Camille qui chante en dehors*) Eh! mais, c'est elle-même.... elle a quitté sa belle robe.... eh bien! elle n'en est pas plus mal pour cela... au contraire.

SCÈNE XVI.

ALPHONSE, CAMILLE.

CAMILLE, *entre en sautant et chantant.*

L'amour,
Un jour...

(*Apercevant Luceval.*) Ah! pardon, monsieur.

ALPHONSE.

Je conçois, mademoiselle, que ma présence doit vous étonner.

CAMILLE.

Nullement... mon père m'a dit que vous vouliez bien nous traiter en voisins, et que vous restiez à dîner... c'est un beau trait, et cela prouve que vous n'avez pas de rancune...

ALPHONSE.

Moi! de la rancune!.. et de quoi?

CAMILLE, *souriant.*

De l'ennui que vous avez éprouvé ce matin... et je m'en veux, pour ma part, d'y avoir contribué.

ALPHONSE, *un peu troublé.*

Comment, mademoiselle... (*à part*) maintenant qu'elle sait que je l'ai refusée, ma position est très-désagréable... (*haut*) Je vous prie de croire que des raisons... qui me sont personnelles...

CAMILLE, *à part.*

Ah! mon Dieu!.. le voilà comme j'étais ce matin, embarrassé... mal à son aise... (*à Alphonse*) rassurez-vous, monsieur, et remettez-vous bien vîte... je ne suis point fâchée... je ne vous en veux point... au contraire: et la preuve, c'est que je venais de moi-même vous remercier et vous tenir compagnie.

ALPHONSE.

De vous-même?

CAMILLE.

Eh! oui... me voilà sûre que vous ne m'épouserez pas... alors, je n'ai plus peur... d'ailleurs, mon parrain m'a

dit que vous étiez son ami; et ses amis deviennent les nôtres... vous voilà donc de la maison... mais que je ne vous dérange pas, monsieur... continuez votre lecture... je venais chercher mon ouvrage.

(*Elle s'approche de la petite table à gauche.*)

ALPHONSE, *la regardant pendant qu'elle arrange son fauteuil, et qu'elle prend son ouvrage.*

Il est de fait que ma présence ne lui impose plus du tout, (*Camille est assise et travaille*) et que la voilà aussi à son aise avec moi, qu'avec une ancienne connaissance.

CAMILLE, *levant les yeux, et le voyant debout devant elle.*

Eh bien! monsieur... vous ne lisez pas?

ALPHONSE.

Non...je n'en ai plus envie... d'ici au dîner, je n'ai rien à faire qu'à me promener... et si je ne vous gêne pas...

CAMILLE, *à son ouvrage.*

Moi! du tout... je travaille.

ALPHONSE, *prenant une chaise et s'asseyant près d'elle, mais à une petite distance.*

Tant mieux! car je serai enchanté de causer. (*après une pause*) Je vois, d'après ce que vous me disiez tout-à-l'heure, que l'entrevue de ce matin ne m'a pas été très-favorable.

CAMILLE.

Mais, monsieur...

ALPHONSE.

Allons, parlez franchement... je ne vous ai pas plu.

CAMILLE, *doucement.*

Très-peu.

ALPHONSE.

C'est-à-dire, pas du tout.

CAMILLE, *baissant les yeux.*

C'est vrai... (*en souriant*) vous voyez qu'il y avait de la sympathie.

ALPHONSE.

Je vois du moins que vous avez de la franchise... et en quoi vous ai-je déplu? Ce que je vous demande, c'est pour en profiter.. c'est pour me corriger, si c'est possible; et cela doit vous prouver...

CAMILLE.

Que vous avez un bon caractère, car la vérité ne vous fâche pas... Hé bien, monsieur, vous aviez avec moi un ton de protection, un air de supériorité, bien légitime sans doute... mais qui m'humiliait infiniment. C'était presque me dire : « Voyez comme je suis grand et généreux : je » suis plus riche que vous, plus instruit, plus spirituel; et » cependant je vous fais la grâce de vous épouser. »

ALPHONSE, *s'approchant.*

Quoi! mademoiselle, vous aviez de pareilles idées?

CAMILLE.

Et comment ne pas les avoir?... Vous ne savez pas ce que c'est que la situation d'une pauvre jeune personne, à qui ses parens ont dit : « Soyez aimable... soyez jolie... » tenez-vous droite... c'est un prétendu... donc vous devez » l'aimer... donc il doit vous plaire, car il est bien riche.» Ils n'ont jamais que cela à dire; et c'est-là le terrible.

ALPHONSE.

Terrible !... et en quoi?

CAMILLE.

Lorsqu'on est sans fortune, et qu'on épouse quelqu'un qui en a beaucoup... songez donc que de qualités il faut lui apporter en dot !

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Que de vertus il a le droit d'attendre !
Et quels devoirs on s'impose à jamais!
Oui, par les soins, par l'amour le plus tendre,
Il faut payer tous ses bienfaits.
On lui doit de son existence
Le sacrifice généreux ;
Et l'on est, par reconnaissance,
Obligé de le rendre heureux.

ALPHONSE, *à part.*

Eh ! mais, c'est très-bien raisonner.

CAMILLE.

Et en revanche... qu'est-ce qui vous en revient? et qu'est-ce qu'on gagne à se marier?... d'être appelée *madame*.. et de porter un cachemire... La belle avance !

ALPHONSE, *souriant.*

Là-dessus.. il y aurait bien des choses à vous répondre... mais en admettant que ce raisonnement soit juste pour vous... du moins ne l'est-il pas pour moi, qui suis tout seul; qui n'ai aucun lien qui m'attache au monde, et qui cherchais à me marier, pour trouver, dans ma femme, une compagne, une amie, et surtout une famille.

CAMILLE.

Quoi! monsieur!... vous avez perdu tous vos parens?

ALPHONSE.

Hélas! oui... et depuis long-temps... Orphelin, j'ai été élevé par un oncle, capitaine de vaisseau, qui avait plus de trente campagnes, et qui dernièrement est mort dans mes bras, des suites de ses blessures... « Mon » neveu, mon ami, m'a-t-il dit, je te laisse ma fortune... » une fortune honorable; car je ne l'ai acquise qu'aux dé- » pens des ennemis de l'état. »

CAMILLE.

C'était-là un brave marin.

ALPHONSE.

« C'est peu de chose que la richesse, a-t-il continué : « mais avec elle on se procure l'indépendance, et c'est « beaucoup... ne t'avise donc pas de vendre ta liberté, « soit en courant la carrière des places, soit en cherchant « quelque mariage opulent... choisis une bonne femme... « vis de tes rentes, élève tes enfans; et parle-leur quelque- « fois de ton oncle .....» il m'a serré la main et il est mort.

CAMILLE, *émue.*

Quel honnête homme!.. moi, je l'aimais déjà.

ALPHONSE.

C'est alors que j'ai acheté dans ce pays, le château de Luceval qui était en vente... mais quand je me suis vu seul dans ce domaine, au lieu d'éprouver le bonheur de la propriété... je trouvais que mes appartemens étaient immenses... mon parc me semblait désert... je n'avais autour de moi que des domestiques, des gens indifférens... aucun sourire n'accueillait mon arrivée; car personne n'attendait mon retour, ou ne s'était inquiété de mon absence.

CAMILLE, *rapprochant son fauteuil d'Alphonse.*

Pauvre jeune homme!

ALPHONSE.

AIR *d'Aristippe.*

Il faut, dit-on, dans la jeunesse,
Pour voir son destin embelli,
Faire le choix d'une maîtresse,
Et surtout celui d'un ami.
Maîtresse... ami... je sens au fond de l'âme
Que par eux seuls je pourrais être heureux ;
Et je voulais prendre une femme
Afin de les avoir tous deux.

CAMILLE, *avec un peu d'attendrissement.*

C'est donc pour cela, monsieur, que vous vouliez vous marier? (*Ils se lèvent tout deux, gaîment*) maintenant, vous n'en avez plus besoin, puisque vous trouvez ici.. des voisins et des amis.

ALPHONSE.

Oui... votre parrain me l'a dit... je serai celui de la maison... mais le vôtre?

CAMILLE.

Le mien aussi.

ALPHONSE.

Bien vrai?

CAMILLE.

Je dis toujours vrai, vous le savez.

ALPHONSE.

Je ne vous déplais donc plus autant?

CAMILLE.

Non, c'est fini... et moi, monsieur?.. car ce matin, j'en suis sûre... j'ai dû vous paraître bien gauche, bien maussade...

ALPHONSE, *souriant.*

Mais... un peu.

CAMILLE.

Ah! monsieur... ça n'est pas bien... c'est une revanche; mais grâce au ciel tout cela est fini, et d'ici à long-temps, j'espère, il ne sera plus question de mariage.

ALPHONSE.

Eh bien!... c'est ce qui vous trompe; et comme votre ami, je dois vous prévenir qu'on attend ce soir un nouveau prétendu.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu, que me dites-vous?.. voilà toute ma frayeur qui me reprend... encore une entrevue!

ALPHONSE.

Vraiment, oui... c'est un M. de Géronville.

CAMILLE.

Le fils de l'inspecteur... et c'est aujourd'hui même?.... j'étais si contente, si heureuse!.. vous venez de troubler toute ma joie.

ALPHONSE.

Ce monsieur de Géronville vous déplaît donc beaucoup?

CAMILLE.

Je le connais à peine.

ALPHONSE.

Et son âge... sa tournure?

CAMILLE.

A peu près comme vous... pas si bien... mais ce soir il faudra encore paraître en grande parure et en cérémonie... et puis, devant tout le monde... j'en suis sûre, on va encore vouloir me faire chanter mon grand air... c'est de rigueur.

ALPHONSE.

Eh bien! que craignez-vous?

CAMILLE.

C'est qu'il est très-difficile... Je le sais bien par cœur; mais c'est l'expression... et cependant, je voudrais bien ne pas paraître aussi ridicule que ce matin.

ALPHONSE.

Voulez-vous que je vous le fasse répéter?

CAMILLE.

Bien volontiers; tenez, voilà ma harpe.

ALPHONSE.

Avez-vous la musique?

CAMILLE.

La voilà... vous me reprendrez si ça ne va pas bien.

(*Alphonse va prendre la harpe et la met en place; Camille s'assied, Alphonse prend la musique et se place à côté d'elle.*)

AIR : *Viens, viens, viens.* (de M. Amédée de Beauplan.)

(*Après la ritournelle de harpe.*)

ALPHONSE.

Ah ! c'est bien, c'est très-bien,
Allons, du courage ;
Ah ! c'est bien, c'est très-bien,
Quel bonheur est le mien !

CAMILLE.

Prêt à quitter la beauté qui l'engage,
Un troubadour fier de son doux servage,
De son amour lui demandait un gage.

ALPHONSE.

Moi, j'appuierais sur cette phrase-là.
La, la, la, la, la, la,
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

Lors, détachant sa modeste ceinture,
En rougissant, la jeune et belle Irma.

ALPHONSE.

Tra, la, la, la, la, la ;
Tra, la, la, la, la, la.

CAMILLE.

Du chevalier tendre et galant
Décora la brillante armure.

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la ;
La, la, la, la, la, la.
C'est charmant, c'est charmant.

ENSEMBLE.

CAMILLE.

Cet air-là doit plaire.

ALPHONSE.

Quelle voix légère !
C'est beaucoup mieux vraiment

Deuxième Couplet.

ALPHONSE.

Des chevaliers alors le vrai modèle
Lui répondit : rassure-toi ma belle;
Jusqu'au trépas, je te serai fidèle.

CAMILLE.

Appuyez bien sur cette phrase-là.
Tra la, la, la, la, la,
Tra la, la, la, la, la.

ALPHONSE.

Si je brûlais d'une flamme nouvelle !

CAMILLE.

Vous vous trompez, je crois, ce n'est pas ça.
Tra la, la, la, la, la ;
Tra la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

Toujours, toujours
Mêmes amours,
Je te serai toujours fidelle.

ALPHONSE.

Ah ! c'est fort bien, mademoiselle.

ENSEMBLE.

La, la, la, la, la, la;
La, la, la, la, la, la.

ENSEMBLE.

C'est charmant, c'est charmant !
Cet air-là doit plaire;
Quelle voix légère !
C'est charmant, c'est charmant !
C'est beaucoup mieux, vraiment !

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, DUCOUDRAI.

DUCOUDRAI.

Eh bien! jeunes gens, qu'est-ce que vous faites donc?

CAMILLE.

Là!.. mon parrain qui vient nous déranger au plus beau moment... car monsieur, qui faisait le modeste, est excellent musicien.

ALPHONSE, *remettant la harpe de côté.*

C'est plutôt mademoiselle qui chante à merveille.

DUCOUDRAI, *à Camille.*

Il s'agit bien de chansons... ta mère te demande pour l'aider à préparer son dessert... et puis on a besoin de ton avis pour placer l'orchestre.

ALPHONSE.

Comment, est-ce qu'il y aurait un bal?

DUCOUDRAI.

Oui, un bal de famille.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu!.. (*à Alphonse*) de crainte qu'on ne m'invite pour la première contredanse, je dirai que je suis priée par vous... n'est-il pas vrai?.. c'est un service d'ami.

ALPHONSE.

Oui, sans doute.

CAMILLE.

Parce qu'avec vous je n'ai pas peur; maintenant surtout que nous nous connaissons si bien... adieu, mon parrain... adieu, M. Alphonse, je vais arranger le dessert... et puis après, j'irai reprendre ma belle robe... est-ce ennuyeux!

ALPHONSE.

Vous êtes si bien ainsi. (*Camille sort.*)

SCÈNE XVIII.

DUCOUDRAI, ALPHONSE.

DUCOUDRAI.

Ah ça! il me semble que maintenant vous êtes les meilleurs amis du monde.

ALPHONSE, *la suivant des yeux.*

Grâce au ciel... car en honneur, elle est charmante.

DUCOUDRAI, *froidement.*

Oui, pas mal.. elle est assez gentille, ma petite filleule.

ALPHONSE, *avec chaleur.*

Assez gentille ?.. la physionomie la plus piquante et la plus spirituelle... un œil vif et malin, et puis elle cause à merveille.

DUCOUDRAI, *froidement.*

Oui, oui... elle n'est pas bête.

ALPHONSE, *vivement.*

C'est-à-dire, la conversation la plus aimable et la plus amusante... de la gaîté ! de la finesse... et puis mieux que cela encore... il y a là des qualités solides.

DUCOUDRAI, *avec indifférence.*

Oui... c'est une assez bonne enfant.

ALPHONSE, *plus vivement.*

Vous appelez ainsi la réunion des sentimens les plus nobles et les plus généreux... de la bonté, de la franchise, de la sensibilité... c'est un ange.

DUCOUDRAI.

Ah ça ! dites donc, mon jeune ami, comme vous prenez feu !.. il me semble que depuis ce matin, il y a du changement.

ALPHONSE.

Ecoutez, M. Ducoudrai, vous étiez l'ami de mon oncle, vous êtes le mien.

DUCOUDRAI.

Oui, sans doute.

ALPHONSE.

Eh bien ! promettez-moi d'abord de ne pas vous moquer de moi... ensuite de me servir.

DUCOUDRAI.

Et en quoi ?

ALPHONSE.

Je vais passer à vos yeux pour un fou, pour un étourdi, pour une girouette, si vous voulez... ça m'est égal... quand il s'agit du bonheur, on ne pense plus à l'amour-propre... je trouve Camille charmante... j'en suis amoureux... c'est la femme qu'il me faut, et je vous prie de la redemander pour moi à son père.

DUCOUDRAI.

La redemander !.. de rechef !.. et en réitérant ?

ALPHONSE.

Oui.

DUCOUDRAI.

Ça n'est plus possible... elle est promise et accordée à un autre... il y a deux heures que la lettre est envoyée.

ALPHONSE.

Eh bien ! on rompra avec cet autre, comme j'ai rompu ce matin avec vous.

DUCOUDRAI

La famille ne le voudra pas.

ALPHONSE.

Et pourquoi ?

DUCOUDRAI.

Parce que ce refus entraînerait les conséquences les plus graves... Peut-être même la ruine de ce pauvre Dumesnil, qui n'a d'autre fortune que sa place de 10,000 francs, dans l'enregistrement, et la colère de l'inspecteur-général peut la lui faire perdre d'un instant à l'autre... Savez-vous ce que c'est, jeune homme, qu'un inspecteur-général outragé ?

ALPHONSE.

Non, morbleu... mais je sais bien que s'il n'y a pas d'autre obstacle, je vous invite d'avance à la noce, dans mon château de Luceval... Je cours trouver M. et Mad. Dumesnil, et je sais le moyen de les décider.

DUCOUDRAI.

Quel est-il ?

APLHONSE.

Un moyen victorieux, auquel rien ne résiste.. pas même les inspecteurs-généraux... adieu, adieu, mon cher Ducoudrai... je vous aime, je vous remercie...

DUCOUDRAI.

Il n'y a pas de quoi.

ALPHONSE.

C'est égal... je reviens dans l'instant.

(*Il entre dans la salle à gauche*)

SCÈNE XIX.

DUCOUDRAI, *seul*, puis CAMILLE et M. DUMESNIL.

DUCOUDRAI, *seul.*

A-t-on idée d'un amour pareil?.. quand on la lui offrait

il la refuse... et depuis qu'elle est la femme d'un autre, il l'adore... il me semble que de mon temps, on n'était pas comme cela... on raisonnait ses extravagances.

M. DUMESNIL et CAMILLE *entrent ensemble.*

(*Camille porte une assiette de fraises en pyramide.*)

CAMILLE.

Mais mon papa, ne vous donnez pas la peine... je vais écrire les cartes.

DUMESNIL.

Eh ! non, morbleu.. tu ne peux pas tout faire, et j'aurai fini dans l'instant.

(*Il se met à la table à droite et écrit des cartes.*)

CAMILLE.

A la bonne heure, d'autant que j'ai encore mon sucre à râper. (*Elle dépose l'assiette de fraises sur la petite table à gauche.*) Dieu! la belle pyramide!.. pourvu qu'elle ne renverse pas.

DUCOUDRAI, *debout entre Camille et M. Dumesnil.*

Ah ! ah ! la femme de ménage qui s'occupe de son dessert.

CAMILLE.

Tiens, c'est vous, mon parrain... où est donc M. Alphonse ?

DUCOUDRAI.

Il est allé trouver ta mère et je crois qu'en ce moment il s'occupe de toi.

CAMILLE.

De moi?

DUCOUDRAI.

Oui, (*la prenant à part, et à voix basse*) et pour qu'il n'y ait pas encore de mal entendu, dis-moi un peu, Camille, car je suis ton parrain, et tu dois tout me dire.

CAMILLE.

Oui, mon parrain,

DUCOUDRAI.

As-tu toujours autant d'antipathie pour M. de Luceval?

CAMILLE, *baissant les yeux.*

Mais... il me déplaisait ce matin.

DUCOUDRAI.

Et maintenant?

CAMILLE.

C'est l'autre... celui qui va arriver.

DUCOUDRAI.

Et comment ça se fait-il?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, c'est peut-être attaché au titre de prétendu.

DUCOUDRAI.

C'est juste... mais sous prétexte que M. de Luceval n'es plus ton prétendu... est-ce que par hasard, là... au fond du cœur... tu ne l'aimerais pas un peu ?

(*Pendant ce temps, Alphonse est rentré et reste au fond; M. Dumesnil, qui achève d'écrire ses cartes et qui a entendu les derniers mots, se lève de table et dit à part.*)

M. DUMESNIL.

Hein!.. qu'est-ce que cela signifie?

CAMILLE.

Je n'en sais rien, mon parrain... quand ça viendra je vous le dirai... Pourquoi me demandez-vous cela?

DUCOUDRAI.

C'est que lui, de son côté... il t'aime... il t'adore à en perdre la tête.

M. DUMESNIL, *à part.*

Tant pis, morbleu... car voilà ce que je n'entends pas.

CAMILLE, *à Ducoudrai.*

Quoi! vraiment?

DUCOUDRAI.

Cela t'étonne.

CAMILLE, *avec joie.*

Oui.

DUCOUDRAI.

Et cela te fait peine?

CAMILLE.

Non, au contraire.

ALPHONSE, *courant à Ducoudrai.*

Dieu ! que viens-je d'entendre ?

CAMILLE.

Comment, monsieur, vous étiez là?.. ah! que vous m'avez fait peur !

ALPHONSE.

Rassurez-vous... je quitte votre mère... qui me pardonne... qui me rend son amitié et le titre de gendre.

DUMESNIL, *froidement.*

Ma femme a eu tort... car elle doit savoir que maintenant cette alliance n'est plus possible.

CAMILLE.

O ciel !...

ALPHONSE.

Je conçois... j'ai prévu les objections que vous alliez me faire... un autre a votre parole, et en cas de rupture, son ressentiment peut vous enlever votre place... mais en épousant votre fille, ma fortune devient la vôtre; et j'acquiers le droit de la partager avec vous.

CAMILLE.

Ah! maintenant, mon parrain je l'aime tout-à-fait.... (*avec joie à M. Dumesnil*) Eh bien! mon père?

DUMESNIL.

J'en suis désolé, mon enfant.... mais je ne puis accepter...

Air: *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Pour tenir toujours ma promesse
Je suis connu depuis longtemps ;
Et je préfère à la richesse
L'estime des honnêtes gens.
Oui, peu m'importe une disgrâce;
Lorsque mes sermens sont tenus...
On peut toujours retrouver une place,
L'honneur perdu ne se retrouve plus.

ALPHONSE.

Quoi! monsieur, l'engagement que vous avez pris avec M. de Géronville?..

M. DUMESNIL.

Est sacré pour moi; et rien ne peut le rompre, par la même raison que pour vous, ce matin, j'aurais refusé les plus beaux partis de France.

CAMILLE.

Ah! mon Dieu... que je suis malheureuse!

ALPHONSE.

O ciel! elle pleure.. vous le voyez, et vous ne vous laissez pas fléchir... mon ami, monsieur Ducoudrai, je vous en supplie, parlez pour moi.

CAMILLE.

Eh! oui, mon parrain... vous restez là sans rien dire; et cependant, ça vous regarde aussi..... car je suis votre filleule.

DUCOUDRAI.

C'est vrai, morbleu; et je me fâcherai aussi à mon tour.

M. DUMESNIL.

Ça ne servira à rien... car je n'ai pas l'habitude de transiger avec mes devoirs, et je sais ce qui me reste à faire... Camille, allez trouver votre mère... (*Camille et Ducoudrai se retirent vers le fond à droite; M. Dumesnil s'approche d'Alphonse.*) Et quant à vous, monsieur, je vous avais invité à passer la soirée avec nous.... mais d'après ce qui arrive, vous sentez que cela n'est plus possible, et je vous prierai même, jusqu'au mariage de ma fille, de vouloir bien suspendre vos visites.

ALPHONSE.

O ciel!.. ne plus la voir!

CAMILLE.

Ah! je ne pourrai jamais m'y habituer.

ALPHONSE, *désolé, à M. Dumesnil.*

Monsieur, rappelez-vous que vous m'avez réduit au désespoir.

M. DUMESNIL, *lui prenant la main.*

C'est malgré moi... malgré moi, monsieur... car maintenant... vous devez me connaître... vous devez savoir... (*bas*) Allons, mon ami, vous, qui êtes homme, ayez de la force, du courage... ayez-en pour nous trois... (*lui montrant Camille qui pleure*) car vous voyez que cet enfant se désole.

DUCOUDRAI, *avec colère.*

Aussi... c'est ta faute.

M. DUMESNIL.

Et toi, au lieu de me chercher querelle, reste avec lui... (*montrant Alphonse*) tâche de le soutenir, de le consoler; car je crois qu'ils me feront perdre la tête...

ALPHONSE.

Ah! que je suis malheureux!

M. DUMESNIL, *allant à sa fille qu'il veut emmener.*

Viens, viens, ma fille.

ALPHONSE, *retenu par Ducoudrai.*

Adieu, adieu, Camille.

CAMILLE.

Adieu, monsieur Alphonse.

ALPHONSE.

Ah! je l'aimerai toujours.

CAMILLE, *en pleurs, sortant avec son père.*

Et moi aussi.

SCÈNE XX.

ALPHONSE, DUCOUDRAI.

ALPHONSE, *se promenant avec agitation.*

Je ne puis en revenir encore... a-t-on jamais vu une pa-

reille tyrannie ?.. c'est un cœur inflexible... c'est un père dénaturé... c'est... (*se reprenant*) c'est un honnête homme au fond... je ne puis dire le contraire... et moi qui, ce matin, le regardais comme un bon homme... comme un homme faible et sans caractère.

DUCOUDRAI.

Ah! bien, oui... dès qu'il s'agit de l'honneur, c'est un obstiné... je vous en avais prévenu... et il tient surtout à sa parole avec un entêtement qui n'est plus d'usage.

ALPHONSE.

Ah! il y met de l'obstination... eh bien! et moi aussi... et nous verrons.

DUCOUDRAI.

Que voulez-vous faire?

ALPHONSE, *avec désordre.*

Je n'en sais rien; mais je ne peux pas vivre sans Camille... ça m'est impossible... et décidément, je vais trouver M. de Géronville et me couper la gorge avec lui.

DUCOUDRAI.

Jeune homme, y pensez-vous?

ALPHONSE.

Oui, morbleu... c'est le seul moyen raisonnable... et je vais lui écrire... c'est vous qui serez mon témoin.

(*Il s'assied à la table.*)

DUCOUDRAI.

Il ne manquait plus que cela..... nous voilà bien.... et vous croyez que je souffrirai... holà! quelqu'un.. (*Baptiste paraît*) c'est Baptiste... d'où lui vient cette mine effarée?

SCÈNE XXI.

Les Mêmes, BAPTISTE, *pâle et défait.*

BAPTISTE.

Vous voyez, monsieur, l'effet des passions.

DUCOUDRAI.

Qu'est-ce que ça signifie?

BAPTISTE.

Que je suis un malheureux, qui ai mérité d'être chassé, si vous ne daignez pas parler pour moi... d'autant qu'il y a de votre faute.

DUCOUDRAI.

De ma faute ?

BAPTISTE.

Oui, monsieur... vous saurez, qu'en bon serviteur, je m'étais fait depuis long-temps une promesse... c'était de me griser le jour où le mariage de mademoiselle serait décidé; car c'est la première fois de ma vie... et si l'on m'y rattrape... (*pendant ce temps Alphonse, est à la table où il a écrit et déchiré deux billets.*)

DUCOUDRAI.

Eh bien! achève... tu viens de boire?

BAPTISTE.

Non, monsieur.. je viens de dormir.. mais c'est l'instant du réveil, quand je me suis dit : « Baptiste, tu avais une « commission d'où dépendait le mariage de ta maîtresse.. « cette commission, qui est-ce qui l'a faite? »

ALPHONSE, *se levant et écoutant.*

Grand Dieu!

BAPTISTE.

« Tu avais une lettre pour M. de Géronville... qu'est-« ce qu'elle est devenue?.. »

ALPHONSE.

O ciel! tu l'aurais perdue!..

BAPTISTE.

Non, monsieur.

DUCOUDRAI.

Tu ne l'as point portée?

BAPTISTE, *tombant à genoux.*

Non, monsieur; pardonnez-moi: la voilà.

ALPHONSE, *lui sautant au cou, pendant que Ducoudrai lui prend la main.*

Ah! tu es notre sauveur... mon ami, mon cher Baptiste... je te dois la vie.

BAPTISTE.

Parce que je me suis grisé ?

ALPHONSE.

Tiens, voilà de l'argent... Voilà ma bourse... voilà de quoi boire.

BAPTISTE.

Non, non, monsieur... j'en ai assez comme cela.

ALPHONSE, *appelant au fond.*

Mon beau-père... ma belle-mère... toute la famille.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, M. DUMESNIL, *entrant par la droite;* Mad. DUMESNIL, *par le fond;* CAMILLE, *par la gauche.*

CAMILLE.

Ah! mon Dieu! qu'y a-t-il donc?

ALPHONSE.

Ce qu'il y a?.. si vous saviez.. quel bonheur!.. Camille voulez-vous être ma femme?

CAMILLE.

Si je le veux!..

ALPHONSE, *à M. Dumesnil.*

Eh bien! rien ne peut plus s'y opposer... nous avons la lettre de l'inspecteur.

DUMESNIL.

Il a répondu ?

ALPHONSE.

Non... il ne l'a pas reçue.

DUCOUDRAI.

Baptiste ne l'avait pas portée.

BAPTISTE, *le tirant par son habit.*

Ne dites donc pas cela à monsieur.

MAD. DUMESNIL.

Il serait vrai, ce cher Baptiste... nous reconnaîtrons cela.

CAMILLE.

Va, je ne l'oublierai jamais.

BAPTISTE.

Et moi, qui craignais d'être grondé... (*à Camille*) dès que ça vous est agréable, mamzelle, j'aurais voulu en boire davantage... mais ça n'était pas possible.

DUCOUDRAI, *déchirant la lettre qu'il tient.*

A merveille... nous allons en écrire une autre bien honnête et bien respectueuse...

CAMILLE.

Par laquelle nous refusons.

MAD. DUMESNIL.

Et par laquelle nous annonçons que ma fille Camille...

DUCOUDRAI.

Épouse M. Alphonse de Luceval.

CAMILLE.

Ah ! ce n'est pas sans peine.

CHOEUR.

AIR : *Par l'amitié* (*de la Mansarde.*)

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence:
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

CAMILLE, *au public.*

AIR *de la Sentinelle.*

Cette entrevue, où je tremblais d'abord,
Doit vous prouver qu'en toute circonstance,
En mariage, et même ailleurs encor,
On ne saurait avoir trop d'indulgence.
Quoiqu'ici vous connaissiez tous
Les défauts de la prétendue;
Montrez-vous complaisans et doux,
Et n'en restez pas avec nous
A cette première entrevue.

CHOEUR.

Toujours unis,
Toujours amis,
Passons ici notre existence;
Que tout chagrin soit oublié
Entre l'amour et l'amitié.

FIN.

Le Libraire POLLET *est Éditeur des Pièces ci-après.*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. *Scribe* et *Dupin*. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, vaud par MM. *Scribe*, *Dupin* et *F. de Courcy*. . . . 1 50

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE RETOUR, ou la suite de Michel et Christine, vaud. par MM. Scribe et Dupin. 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, à-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. *Scribe* et *Mazères*... 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par M. Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, vaud. par M. Carmouche. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe, Justin Gensoul et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Melesville. 1 50

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaud par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, vaud. par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

CORALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

M. TARDIF, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LA HAINE D'UNE FEMME, ou le Jeune Homme à Marier, vaud. par M. Scribe. 1 50

VATEL, ou le Petit-fils d'un Grand Homme, vaudev. par MM Scribe et Mazères. 1 50

LA QUARANTAINE, comédie-vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Mazères. 1 50

LE PLUS BEAU JOUR DE LA VIE, comédie-vaud. en deux actes de MM. Scribe et Varner. 1 50

LA CHARGE A PAYER, ou la Mere Intrigante, comédie-vaudeville en un acte, par M. Varner.... 1 50

LES INSÉPARABLES, vaudeen un acte, par MM. Scribe et Dupin 1 50

LE CHARLATANISME, comvaud. en un acte, par MM. Scribe et Mazère. 1 50

LES EMPIRIQUES d'autrefois, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Alexandre. 1 50

LE MAUVAIS SUJET, comédie vaud. en un acte, par MM. Scribe et Camille. 1 50

LES PREMIÈRES AMOURS, ou les Souvenirs d'Enfance, comédie-vaudeville en 1 acte, par M. Scribe. 1 50

LE MÉDECIN DE DAMES, comédie vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LE CONFIDENT, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Mélesville

L'APPARTEMENT GARNI,

OU

LES DEUX LOCATAIRES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Par MM. GERSIN ET CARMOUCHE;
et Melesville

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, A PARIS, LE 20 FÉVRIER 1826.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ J. N. BARBA, ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE
DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD ET ALEX. DUVAL,
COUR DES FONTAINES, N° 7;
ET AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRES,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N° 51.

1826.

PERSONNAGES. *ACTEURS.*

ALFRED DE MURVILLE, jeune élégant..... M. LAFONT.

EMMA, sa femme; (mise de voyage, mais soignée)..... Mlle PAULINE GEOFFROY.

DUPRÉ, maître d'hôtel garni; (homme de 50 ans)..... M. LEPEINTRE.

BERNARD, vieil intendant..... M. LEJEUNE.

Deux Domestiques de l'hôtel.

La scène se passe à Paris, à l'hôtel de Strasbourg.

IMPRIMERIE DE DAVID, BOULEVART POISSONNIÈRE, N° 6.

L'APPARTEMENT GARNI,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon élégant, une table, un secrétaire, des fauteuils, porte de fond; à droite un cabinet saillant, qui occupe depuis le premier plan jusqu'au fond, avec une croisée en face des spectateurs, qui laisse apercevoir l'intérieur; porte de côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALFRED *seul.*

(*Au lever du rideau, il est en redingote du matin, endormi dans un fauteuil, et continue rêver.*)

Oui... toutes... trompeuses... coquettes, inconstantes... vingt francs à l'écarté?.. voilà, monsieur...

AIR *de la Robe et les Bottes.*

Je vois toujours, oui, je vois la perfide...
— Marquez le roi.—Qu'elle avait de beaux yeux!
Je fus trompé par son regard timide...
— Pas un atout! nous voilà quatre à deux!
— Je la croyais et fidèle et soumise....
— Dame de cœur.... c'est mon dernier appui!
J'en étais sûr! la voilà prise...
Encore une qui m'a trahi.

SCÈNE II.

ALFRED *endormi*, DUPRÉ.

(*Dupré entre, et s'arrête pour écouter Alfred.*)

ALFRED.

Oui, je veux les fuir toutes... allons, Germain, les chevaux sont-ils prêts? partons... (*il se retourne et se rendort.*)

DUPRÉ, *le regardant.*

C'est cela ! partons !... pauvre jeune homme !... il faut qu'il ait éprouvé quelque grand chagrin... Depuis trois jours qu'il loge dans mon hôtel... il ne cesse de répéter : « la perfide ! l'ingrate ! partons ! partons ! » heureusement pour moi qu'il n'en fait rien... car il dépense beaucoup, mange peu et paie bien.

ALFRED, *s'éveillant et toujours assis.*

Hein ?... ah ! ah ! c'est toi, Dupré !

DUPRÉ.

Oui, monsieur.

ALFRED.

Quelle heure est-il ?

DUPRÉ.

Le soleil va bientôt se coucher, vous pouvez vous lever sans inconvénient.

ALFRED, *étendant les bras.*

C'est vrai... je suis rentré de si bonne heure... neuf heures du matin, tout au plus... ce diable d'écarté m'a encore mis à sec...

DUPRÉ.

Encore ! mais comment vous, monsieur Alfred de Murville, un jeune homme d'une si belle espérance, donner dans la passion du jeu...

Air *du Vaudeville de Fanchon.*

Consumer sa jeunesse,
La nuit, perdre sans cesse
Argent, santé
A l'écarté !
Si le jeu vous excite,
Monsieur, à la Bourse allez donc !
Cela va bien plus vite,
Et c'est de meilleur ton.

ALFRED.

Parce que je ne bouge pas de l'écarté, tu t'imagines peut-être que je l'aime ? du tout, mon cher, je le déteste, je

joue comme ça par distraction; pour avoir une contenance, et surtout pour me dispenser d'adresser la parole aux femmes... parce que les femmes, vois-tu... est-ce que je ne t'ai pas conté ce chapitre de mes douleurs?..

DUPRÉ.

Je ne me serais pas permis... ce sont des peines secrètes...

ALFRED.

Que je dis à tout le monde... Ah!.. ça ne peut que me faire honneur... donne-moi mon habit... (*il quitte sa redingotte du matin, la donne à Dupré, qui la pose sur un fauteuil*) parce qu'il n'y a pas de mari qui se serait conduit à ma place avec autant de sagesse!

DUPRÉ, *surpris et l'aidant à s'habiller.*

Vous êtes marié, Monsieur?..

ALFRED.

A peu près.

DUPRÉ.

Comment, à peu près?

ALFRED.

Oui, c'est si original!.. figure-toi qu'il n'y a eu dans mon mariage que le contrat de signé... de manière que je ne suis tout au plus qu'un mari surnuméraire!

DUPRÉ.

Quoi, vous vous êtes séparés?

ALFRED.

Avant la célébration... j'eus la certitude que l'on me trompait.

DUPRÉ.

Le jour même des noces!

ALFRED.

Je croyais avoir un peu plus de temps devant moi, mais avec les femmes!.. Si tu l'avais vue, la plus jolie petite veuve... Une physionomie céleste... un monstre dont

j'étais fou ; je croyais à son amour ; notre mariage allait se célébrer, lorsqu'il nous arrive un maudit cousin.

DUPRÉ.

Les cousins ! ah ! Monsieur ! ne m'en parlez pas !

ALFRED, *passant une manche de son habit.*

N'es-ce pas ? c'est le fléau des maris ?...

DUPRÉ, *soupirant.*

Je sais ce que c'est... ma défunte en avait un issu de germains !...

ALFRED, *lui serrant la main.*

Mon pauvre ami !.. je t'entends, tu peux t'épargner le reste... Enfin, mon cher, je remarquai entre ma femme et lui des signes d'intelligence... on ne me voyait plus qu'avec un air contraint ; en un mot, je jouissais déjà des prérogatives d'époux dans toute leur plénitude... Mais ce qui me porta le dernier coup... c'est que le matin même du jour fixé pour mon bonheur... comme on venait de signer le contrat... je vois le cousin s'échapper du salon... ma femme était sortie du côté opposé quelques minutes avant... il était clair que c'était pour se rencontrer, un rendez-vous d'adieux !.. je m'élance sur les traces du jeune homme ; au moment où je le perds de vue, dans les allées du parc, j'aperçois un petit porte-feuille qui était tombé de sa poche... Je l'ouvre, il renfermait le portrait de la perfide...

DUPRÉ.

Son portrait !..

ALFRED, *montrant le secrétaire.*

Il est là... oh ! je l'ai toujours gardé pour nourrir mon ressentiment et l'accabler de temps en temps des noms les plus odieux ; ça me met en colère, ça me rafraîchit le sang !.. un portrait qu'elle n'aurait dû accorder qu'à moi seul ! tu penses bien que je ne me donnai que le temps de faire seller un cheval, d'écrire un mot à la parjure, et je m'éloignai pour jamais !.. Mon chapeau...

DUPRÉ, *le lui donnant.*

Sans demander d'explication ?

ALFRED.

Le silence et le mépris, c'est plus fier.... seulement si j'avais rencontré le cousin, nous nous serionsbrûlé la cervelle, c'était dans l'ordre; mais imposible de le joindre: j'avais d'abord l'intention d'aller verser mes peines dans le sein d'un bon oncle que j'ai aux environs de Grenoble; mais ce pauvre vieillard, la vue de mon désespoir l'aurait tué, j'ai mieux aimé garder mon chagrin pour moi seul; et venir m'amuser à Paris!.. Ah! çà, Dupré, je m'en vais dîner au café Anglais avec deux ou trois amis... de là... à la pièce nouvelle, de là... Tu m'attendras, demain matin...

DUPRÉ

Comme à l'ordinaire...

ALFRED.

Oui, oui, tu sais que je ne me dérange jamais... ah! à propos, tu m'as dit que tu ferais escompter ces billets que je t'ai remis.

DUPRÉ.

Oui... j'ai un ami demi-maron qui fait la rente et le papier comme un petit ange.

ALFRED.

Eh bien! qu'il me procure cela lè plutôt possible.

DUPRÉ.

AIR : *Cet arbre apporté de Provence.*

Soit... je veux bien arranger l'affaire;
Mais du jeu n'ayez plus la fureur,
Car une seule carte contraire
Suffit pour maigrir un joueur....
De nous pour que le chagrin s'écarte,
Pour nourrir l'embonpoint, la fraîcheur,
Monsieur, parlez-moi d'une carte
Comme celle du restaurateur.

ALFRED.

Oui, tu aimerais mieux que je dépensasse tout chez toi... hein! tu aimes l'argent.

DUPRÉ.

Ah ! monsieur ! je n'y songe jamais, à l'argent. (*Tirant un papier.*) Voici la petite note du dîner d'hier.

ALFRED, *la prenant et s'essuyant les yeux.*

C'est bien... demain... dans ce moment-ci mes larmes m'empêcheraient de voir le total; j'ai beau faire... je crains de l'aimer encore... ah ! quelle existence... adieu, Dupré ! (*Il sort en fredonnant.*) Pourquoi pleurer, pourquoi pleurer ?

SCÈNE III.

DUPRÉ *seul, le regardant s'en aller.*

Certainement... il l'aime encore... je m'y connais !.. il y a un désordre dans ses idées et dans sa conduite !.. en voilà pour jusqu'à demain entre neuf et dix... c'est dommage pourtant ! un si joli appartement ! au surplus, il le paie comme s'il l'occupait nuit et jour; ainsi je ne peux pas me plaindre !

AIR: *Au petit point du jour* (Sans Tambour.)

Un hôtel garni
Est vraiment une bonne affaire;
Le mien, dieu merci,
N'a pas encore désempli.

Toujours je reçois,
Locataire sur locataire;
J'en mettrais, je crois,
Et dans la cave et sur les toits.

J'accueille gaîment,
En maître d'hôtel philanthrope,
Toujours poliment,
Prussien, Chinois, Russe, Allemand;
Et dans ma maison
De tous les peuples de l'Europe,
En toute saison,
On peut voir un échantillon.

J'entends à la fois
Vingt ou trente voix
Étrangères :
Goddem au premier,
Tarteiffle ou *sandis* au grenier.
Le tapage est tel
Qu'on peut, de toutes les manières,
Prendre mon hôtel
Pour une autre tour de Babel.
Maint département
M'envoie un membre
De la Chambre,
La Chambre, vraiment,
Me prend plus d'un département ;
Souvent maint tendron
Vient chez moi, tout parfumé d'ambre,
Louer, sans façon,
Un appartement de garçon.
L'Anglais, c'est mon fort...
Je loge, suivant leur manie,
Les chevaux d'abord,
Puis après je songe à Milord.
Mes salamalecks
De chacun flattent la folie ;
Grâce à mes bifftecks
J'unis et les Turcs et les Grecs.
Quelquefois dupé,
Par un magnifique équipage,
Plus d'un m'a trompé
Et sans payer a décampé ;
A ceux qui restaient
Je faisais payer davantage ;
Alors ils pestaient,
Mais je riais,
Et je chantais :
Un hôtel garni, etc.

(*On entend le bruit d'une voiture.*)

Hein ? qu'est-ce que j'entends-là ? une voiture... ma foi,

tant pis pour les pauvres voyageurs ; car, grâce au ciel et aux diligences, je n'ai plus aucune place... Que vois-je, une jeune dame?

SCÈNE IV.

DUPRÉ, EMMA, BERNARD, un Domestique de l'Hôtel *avec deux lumières et des cartons.*

EMMA, *à Bernard.*

Mon cher Bernard... dites que l'on ne dérange rien dans la berline ; je ne veux que me reposer quelques instans.

BERNARD.

Oui, madame. A quelle heure les chevaux ?

EMMA.

A cinq heures du matin.

BERNARD.

Il suffit.

DUPRÉ, *à part.*

Tournure distinguée !

EMMA, *à Dupré.*

Monsieur est le maître de l'hôtel ?

DUPRÉ.

Lui-même madame.

EMMA.

Faites-moi donner tout de suite un logement, je vous prie...

DUPRÉ.

Désolé, madame... mais pour l'instant je n'ai rien de libre.

EMMA.

Comment ?

DUPRÉ.

Pas la plus petite pièce.

EMMA.

Ah ! monsieur, je vous en conjure !.. les chevaux sont dételés... étrangère à Paris... je ne puis à l'heure qu'il est

et dans la situation d'esprit où je me trouve... d'ailleurs ce n'est que pour quelques heures... je repars au point du jour.

DUPRÉ.

Mais, madame....

EMMA.

Allons, mon cher hôte... vous ne voudriez pas m'exposer à courir toute la ville à pied, à une heure aussi avancée; cherchez bien... une nuit est sitôt passée!

DUPRÉ, *cherchant.*

Il est sûr qu'une nuit... (*à part.*) Au fait, une berline... je suis bien persuadé qu'elle ne marchanderait pas. (*haut.*) Attendez donc, madame est seule?

EMMA.

Je n'ai avec moi que ce bon Bernard, l'homme de confiance de ma tante que je vous recommande.

DUPRÉ.

Oh! lui, c'est plus facile; un bon souper et une mansarde magnifique (*au domestique.*) Allez... nº 19. (*Le domestique sort.*) Pour vous, Madame, vous repartez de grand matin...

EMMA.

A cinq heures... et si vous me procurez un appartement, croyez que ma reconnaissance... (*elle lui donne une pièce d'or.*)

DUPRÉ, *à part.*

Une pièce d'or pour commencer, je n'y tiens plus... qu'est-ce que je risque?.. M. Alfred ne rentrera, suivant son habitude, que demain à neuf ou dix heures.

EMMA.

Eh bien! vous vous consultez?.. me donnerez-vous l'hospitalité?

DUPRÉ.

Je crois que oui, madame, et ici même... voyez, cet appartement est le mien... vous convient-il?

EMMA.

Infiniment... mais vous chasser de chez vous!

DUPRÉ.

Ça ne m'empêchera pas de dormir; parce que, quand on fait une bonne action... (*montrant la porte à droite.*) Voici la chambre à coucher que je vais préparer; je me ferai un honneur de servir moi-même madame. (*à part.*) Comme cela, M. Alfred ne se doutera jamais de ma petite spéculation.

EMMA, *fermant le secrétaire et laissant la clef sur le marbre.*

Il suffit, je prends possession.

(*Elle pose son schall, ouvre le secrétaire, y dépose des rouleaux de pièces d'or dans un tiroir.*)

DUPRÉ, *à part.*

Mais quelle peut être cette voyageuse? seule... fort jolie... diable, j'ai été un peu vite... (*il regarde*) Oh! oh! des rouleaux d'or!

EMMA, *fermant le secrétaire et laissant la clé sur le marbre.*

Mais qu'a donc mon cher hôte? comme il m'examine!..

AIR : *Adieu, je vous fuis.*

Bon dieu! quels regards singuliers!
S'il faut qu'ici je vous rassure,
Je vais vous montrer mes papiers...

DUPRÉ.

C'est inutile, je vous jure.

(*Emma ouvre son agenda; un billet de banque en tombe.*)

DUPRÉ, *à part ramassant le billet.*

Oh! un billet de banque! (*Il le donne à Emma.*)

EMMA.

Mais l'usage exige cela.

DUPRÉ, *saluant.*

Des manières comme les vôtres....

(*à part*)

Puis, quand je vois ces papiers-là
Je n'en demande jamais d'autres.

Avec moi d'abord, une physionomie honnête (*à part*) et

des billets de banque (*haut*), voilà tout ce qu'il me faut pour ma tranquillité. Je cours préparer la chambre de madame. (*Il allume une bougie qu'il laisse sur la table et entre avec l'autre, dans la chambre à coucher.*)

SCÈNE V.

EMMA, *seule*; *elle pose son chapeau sur un fauteuil.*

Ah! ce n'est pas sans peine, ce pauvre homme! se déranger pour moi... m'offrir son propre appartement, avec tant de grâce et de désintéressement... sans lui j'aurais été fort embarrassée... Voyez pourtant à quoi nous exposent les maris..! quitter ma pauvre tante, voyager seule, sous la garde d'un vieil écuyer... pour courir sur les traces d'un ingrat... ou plutôt je serais bien fâchée de le rencontrer, après sa conduite affreuse!.. feindre de m'aimer, m'inspirer pour lui un amour si vrai, et s'éloigner... m'abandonner... me déclarer dans ce billet cruel « qu'il ne m'aime pas, qu'il » ne m'a jamais aimée, que je ne le reverrai plus! » Il savait bien lui que je ne pourrais pas l'oublier... (*s'essuyant les yeux*) Oh! il faudra pourtant tâcher d'en venir à bout; car je ne peux pas rester dans cette position-là.

AIR : *Vaudeville des Amazones.*

Suis-je encor veuve ou suis-je mariée?
Je n'en sais rien, c'est un cruel état!
Que servirait de n'être point liée!
L'amour est tout, ce n'est rien qu'un contrat!
Moi qui toujours à l'amour fus rebelle,
Par un serment j'engage enfin mon cœur...
Je ne veux plus jurer d'être fidèle,
Je crois vraiment que ça porte malheur.

(*Avec dépit.*)

Ah! tous les hommes maintenant me sont odieux!.. mon cousin lui-même, que je regardais comme un frère, à qui je confiais tout, comme il m'a trompée!.. comme il a profité de mon désespoir... du départ d'Alfred pour m'avouer des espérances que je n'avais jamais soupçonnées,

pour m'offrir sa main, à moi, ah! je l'ai traité!.. mais je tremble toujours qu'il ne soit à ma poursuite, il m'en menacée... une fois à Grenoble; heureusement je ne craindrai plus rien! oui, c'est là... près de l'oncle de mon mari que je veux chercher un asile...

AIR d'*Aristippe.*

De ce parent, je veux sans cesse
Suivre les goûts, deviner chaque vœu:
J'espère bien en charmant sa vieillesse
Me consoler de l'oubli du neveu.
Belles, tâchez de m'imiter un peu!
Votre vengeance aurait plus de noblesse
Si vous vouliez quelquefois, par hasard,
Pour vous venger de la jeunesse,
Faire le bonheur d'un vieillard.

SCÈNE VI.

EMMA, DUPRÉ.

DUPRÉ, *à la porte de la chambre.*

Voilà qui est prêt; si madame veut jeter un coup-d'œil.

EMMA, *se levant et reprenant son chapeau et son schall.*

C'est bien, c'est bien, je passerai la nuit sur un fauteuil, près du feu...

DUPRÉ, *la suivant.*

Vous trouverez au surplus tout ce qu'il faut pour écrire dans le bonheur du jour... de ce côté... (*Il la suit et ferme la porte; dans le même moment Alfred entre.*)

SCÈNE VII.

ALFRED, *seul.*

Parbleu! le trait est piquant... certainement je déteste le jeu... mais au milieu du dîner... recevoir, par Saint-Clair, une invitation... chez cette jolie comtesse russe, qui s'est fait naturaliser à la nouvelle Athènes, et qui donne des

soirées délicieuses..: et au moment de m'y rendre... m'apercevoir de l'absence totale de mes fonds... il a fallu trouver un prétexte... m'esquiver, et rentrer chez moi comme un sot!..

(*Il va se chauffer les pieds à la cheminée.*)

SCÈNE VIII.

ALFRED, *tournant le dos à la porte de la chambre ;*
DUPRÉ, *sortant de la chambre et fermant la porte.*

DUPRÉ, *à demi-voix.*

Là... je suis sûr au moins que personne ne l'apercevra... (*il aperçoit Alfred.*) Ah mon Dieu! qu'est-ce que je vois là!..

ALFRED, *se retournant.*

Eh bien! Dupré!.. qu'as-tu donc?

DUPRÉ, *troublé.*

Rien, rien... monsieur, j'étais occupé à mettre tout en ordre, et j'ai été si étonné de vous voir... vous avez donc oublié quelque chose?

ALFRED, *tâtant ses poches.*

Non... mais c'est une idée que j'ai eue... je veux passer la nuit chez moi pour changer.

DUPRÉ, *à part.*

Juste ciel! me voilà bien!

ALFRED.

Va préparer ma chambre.

DUPRÉ.

Quoi! monsieur, vous voulez...

ALFRED.

Oui, mon digne ami.... tes sages conseils ont fructifié dans mon cœur... J'ai là une invitation... j'étais attendu dans une soirée charmante... mais je n'ai plus d'argent.... J'ai de l'humeur... je vais penser à ma femme, ou dormir si je peux.

AIR : *Dans ce castel, dame de haut lignage.*

Oui, le sommeil toujours nous favorise :
Le malheureux, par l'espoir agité,
A son chevet voit la fortune assise,
Et le mari voit la fidélité!....
Un songe heureux, de son aîle légère,
Vient ramener l'objet de tous nos vœux;
Et c'est alors qu'une erreur mensongère
Nous fait souvent croire que l'on est deux.

DUPRÉ, *à part.*

Il n'aurait pas grand'peine à le croire aujourd'hui!

ALFRED.

Je regrette pourtant cette soirée... On m'a assuré que le cousin dont je t'ai parlé était à Paris, et qu'il allait dans cette maison... Si j'avais pu le rencontrer... c'était une excellente occasion de renouer la partie que j'ai manquée...

DUPRÉ, *vivement.*

Oui, monsieur, je vous conseille d'y aller tout de suite.. l'honneur... et puis votre revanche à prendre à l'écarté...

ALFRED.

Comment? toi qui me blâmais tout-à-l'heure, tu m'engages?...

DUPRÉ.

Certainement, monsieur; toutes les fois que ce n'est pas une passion, un jeu décent et modéré, cela dissipe... et puis si vous restez ici seul... vous allez penser à vos chagrins, à votre femme; et de deux maux il faut choisir le...

ALFRED.

Je le sens bien... Mais comment se présenter dans une société honnête, où l'on ne se réunit que pour jouer, sans avoir.... Si tu t'étais occupé de me faire escompter ces billets... mais tu n'y as pas pensé...

DUPRÉ, *à part.*

Oh! la bonne idée. (*haut*) Si fait, si fait... j'en ai déjà parlé...

ALFRED.

Vraiment!...

DUPRÉ.

Et je vais chercher la réponse sur-le-champ... Si je vous procure de l'argent, vous irez à cette soirée, n'est-ce pas?..

ALFRED.

Sans doute.

DUPRÉ.

Tout de suite? parce que je tiens à ce que vous vous amusiez...

ALFRED.

Va vite...

DUPRÉ, *inquiet et revenant.*

Si vous vouliez venir avec moi, ça serait mieux... et puis je n'aime pas à vous laisser seul à vos idées noires...

ALFRED.

Ce bon Dupré!.... je ne croyais pas t'avoir inspiré tant d'attachement... mais j'aime mieux rester... j'ai à écrire...

DUPRÉ.

Vous écrirez ici... n'est-ce pas?... ne faites pas de bruit, parce que nous avons des malades. (*à part*) Tâchons de lui trouver de l'argent; je n'ai que ce moyen de le renvoyer... Dieux! s'il persistait à vouloir se coucher, je serais joli garçon. (*Il sort après avoir jeté un coup-d'œil inquiet sur la porte de la chambre.*)

SCÈNE IX.

ALFRED, *s'approchant du secrétaire, et s'asseyant pour écrire; ensuite* Emma, *que l'on aperçoit par la fenêtre en face du public, assise et prête à écrire.*

ALFRED.

Je ne compte pas trop sur son argent à cette heure-ci, on ne peut rien négocier, à moins d'aller à Tortoni N'importe : si je trouve le cousin Edouard de Sainval, cette lettre, que je lui avais écrite dans l'espoir de la lui faire parve-

nir, deviendrait inutile. (*Il la tire de sa poche, et la jette négligeamment dans le secrétaire, avec le souvenir où est le portrait d'Emma*). Mais d'un autre côté, cette rencontre.... on ne sait pas ce qui peut arriver.... Il faut faire mes adieux à ma femme ; c'est une bonne idée : elle croit peut-être que je n'ai cédé qu'à un caprice, et je dois la désabuser. (*Il prend la plume*).

SCÈNE X.

ALFRED, EMMA, *paraissant à la fenêtre de la chambre à coucher, qu'elle ouvre.*

EMMA.

Oui, son oncle lui fera tenir cet écrit, et il verra que, malgré son injustice, je n'ai jamais cessé de penser à lui.

ALFRED.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Dans mon dépit, j'écrirais un volume
Pour l'accabler de traits mordans.

EMMA.

Ah! que l'amour n'égare point ma plume,
Cachons-lui bien mes sentimens.
Sur ses traces lorsque je vole,
Je puis bien faire enrager mon mari.
D'être éloigné cela console,
Il semble qu'on soit près de lui.

ALFRED, *à lui-même.*

Je ne sais trop par où commencer... quand on est à moitié marié...

EMMA, *de même.*

C'est singulier... il serait là... près de moi... la main ne me tremblerait pas davantage.

ALFRED.

C'est unique... le cœur me bat... comme si j'allais la revoir. Allons, un peu de fierté...

EMMA.

Point de faiblesse.

ALFRED, *écrivant.*

« Madame !

EMMA, *écrivant.*

» Monsieur !

ALFRED, *de même.*

» J'éprouve un peu de calme depuis que je suis loin de » vous...(*à lui-même*) Ce n'est pas mal cela; ça la piquera...

EMMA, *de même.*

» Je suis enfin à cent lieues du plus injuste des hommes... (*à elle-même*) Ah ! c'est bien dur... cela va peut-être le fâcher... c'est égal... je ne lui rendrai jamais tous les tourmens qu'il m'a causés...

ALFRED, *écrivant.*

» Ne vous réjouissez pas cependant d'avoir trahi un amour » comme le mien.

EMMA, *de même.*

» Ne croyez pas que je me désole éternellement de votre » abandon...

ALFRED, *de même.*

» J'ai découvert mon rival.

EMMA, *de même.*

» J'ai interrogé mon cœur.

ALFRED, *de même.*

» Et je cours à la vengeance.

EMMA, *de même.*

» Et je suis plus tranquille.

ALFRED, *de même.*

» Dieu merci... je vous ai oubliée.

EMMA, *de même.*

» Grâces au ciel! je vous hais...» (*à elle-même*) je vous hais... Ah ! mon dieu, comme ce mot-là est mal écrit ; il verra que je ne le pense pas... et puis ce n'est pas cela... du dépit, de la colère... il faut recommencer... (*Elle déchire la lettre*).

ALFRED.

Cela n'a pas le sens commun... à force de lui répéter que je ne l'aime plus, je lui persuaderais que je l'adore encore... Diable! il ne faut pas lui donner ce triomphe-là... Recommençons, et mettons-y plus de noblesse et de dignité. (*Il déchire sa lettre et ouvre un tiroir du secrétaire comme pour y prendre du papier, et reste stupéfait à la vue de plusieurs rouleaux. Pendant ce temps, Emma a recommencé aussi une autre lettre*).

ALFRED, *surpris.*

Que vois-je? je ne me trompe pas de l'or, de l'or! chez moi, dans mon secrétaire! par quelle aventure, est-ce que par hasard j'aurais oublié ?.. non, non... ce n'est pas mon habitude... je n'oublie jamais ces choses là, eh! mais j'y songe maintenant... c'est clair...

AIR : *Plus qu'un millionnaire.*

Dupré, rempli de zèle,
M'oblige incognito.
La manière est nouvelle,
Et le trait est fort beau.
Je trouve, en ma détresse,
Quel bonheur inoui!
De la délicatesse
Dans un hôtel garni.

Oui, c'est lui qui a déjà fait escompter mes billets... et dans la crainte que je n'allasse jouer cet argent, il n'aura pas voulu m'en parler et l'aura caché... cet imbécile!... il doit bien savoir que je suis entièrement corrigé (*mettant des rouleaux dans sa poche*), et si je vais chez cette comtesse russe, ce n'est que dans l'espoir de dire deux mots au cousin qui peut s'y trouver... Ce que c'est pourtant que d'être bon mari, d'écrire à sa femme... sans cette attention délicate, je n'aurais pas découvert mes richesses.... Allons....

(*Il se dispose à sortir.*)

SCENE XI.

Les Mêmes, DUPRÉ *accourant.*

DUPRÉ.

Ah! monsieur, je suis désolé! mon demi-maron est parti ce matin pour Londres... mais si vous voulez venir avec moi, il y en a un autre...

ALFRED, *le regardant en riant.*

C'est inutile, mon cher ami.... ce pauvre Dupré... il se donne un mal... quand il était tout simple de me déclarer tout de suite...

DUPRÉ, *surpris.*

Quoi donc, monsieur?

ALFRED.

Je sais tout.

DUPRÉ, *intrigué et regardant la porte.*

Tout.

ALFRED.

Eh oui! j'ai découvert ce que tu avais caché avec tant de soin....

DUPRÉ.

Comment?

ALFRED.

Cette surprise que tu me ménageais... c'est très-bien...

DUPRÉ, *à part.*

Il a vu la jeune dame!.. (*Haut.*) ah! monsieur, croyez que mes intentions...

ALFRED.

Etaient fort bonnes, je n'en doute pas; aussi tu peux être tranquille, mon ami; c'est un dépôt sacré, je n'en abuserai pas... je cours chez la comtesse, c'est à deux pas d'ici... Adieu, ami rare et discret, tu as bien fait de m'avoir de l'or, c'est plus commode.

DUPRÉ.

De l'or!

ALFRED, *sortant.*

Plus tard, nous ferons nos comptes, et tu me diras ce que je te dois pour la commission. (*il sort.*)

SCENE XII.

DUPRÉ, *seul.*

Ma commission?... j'ai bien fait de lui avoir de l'or... qu'est-ce que cela signifie? (*il aperçoit les tiroirs du secrétaire qui sont restés ouverts.*) Ah! mon Dieu! les rouleaux de la dame sont partis avec lui... il aura cru que c'était son argent... (*courant au fond et appelant*) Eh! monsieur! monsieur! il y a erreur...

SCENE XIII.

DUPRÉ, EMMA, *sortant de la chambre.*

EMMA.

Eh bien! qu'y a-t-il donc, mon cher hôte? pourquoi ce bruit?

DUPRÉ, *à part.*

La voilà? (*haut*) ce n'est rien, madame, ce n'est rien.

EMMA.

J'ai cru que vous disputiez avec quelqu'un.

DUPRÉ, *troublé.*

Du tout, c'est que dans mon état, il faut tenir tête à tant de monde!.. et quand je suis seul, je m'exerce comme çà, à parler en public.

EMMA.

Eh? mais, que vois-je? mon secrétaire ouvert!..

DUPRÉ.

Oui... oui, Madame, ne vous effrayez pas... je vais vous expliquer...

EMMA, *regardant le tiroir.*

Et mon argent qui a disparu...

DUPRÉ.

C'est-à-dire... madame... au premier coup d'œil, çà fait cet effet-là... Mais soyez bien tranquille... c'est un homme distingué, d'une excellente famille... qui vient de l'emporter.

EMMA.

Comment ! les gens distingués de votre hôtel ont de pareilles distractions?.. Allons, il ne manquait à mon voyage qu'une aventure de voleurs...

DUPRÉ.

Madame, c'est un de mes parens.

EMMA.

Je vous en fais mon compliment.

DUPRÉ.

Jeune homme d'une belle, espérance, mais qui a des manies... il sait que j'habite cette appartement... et comme nous sommes très-liés... il vient souvent sans façon... puiser dans ma bourse...

EMMA.

Dites donc dans celle des autres.

DUPRÉ.

Du reste, Madame... je répond de tout... cet hôtel, ma fortune, sont-là pour garantir... ma maison est connue pour la probité.., les mœurs.. jamais rien ne s'y est égaré... la somme vous sera rendue...

EMMA.

Il suffit. Qu'elle soit prête au moment de mon départ...

DUPRÉ.

Vous pouvez-y compter, Madame... (*à part*) pourvu qu'il ne perde pas, comme à son ordinaire.. (*haut*). Madame ne prendra rien ce soir? une tasse de thé, ou bien un bouillon.

EMMA.

Oui... c'est tout ce qu'il me faut. (*Dupré fait une fausse*

sortie). Ah! écoutez, M. Dupré... j'ai oublié de vous recommander... une chose bien essentielle pour moi... vous êtes prudent, discret?..

DUPRÉ.

Je m'en flatte. (*à part*) Elle paraît embarrassée.

EMMA.

Il se peut qu'un jeune homme...

DUPRÉ.

Un jeune homme.

EMMA.

M. Edouard de Sainval... se présente ici.

DUPRÉ, *l'examinant.*

M. Edouard de Sainval... (*à part*) c'est un amant.

EMMA.

Le hasard peut aussi lui apprendre que je loge chez vous.

DUPRÉ, *à part.*

Oui, c'est toujours le hasard!

EMMA.

S'il vous interrogeait... ne lui dites rien... ou plutôt venez me prévenir sur le champ, j'ai le plus grand intérêt... vous m'entendez?

DUPRÉ.

Parfaitement, Madame. (*à part*) C'est cela... un infidèle que l'on veut surprendre... et alors on est venue seule, et...

EMMA, *le regardant.*

Eh bien!... qu'attendez-vous?

DUPRÉ.

Je croyais que madame avait encore quelques recommandations secrètes à me faire... Je vais chercher le bouillon de madame. (*Il sort*).

SCENE XIV.

EMMA, *seule.*

Cet homme a vraiment un air singulier... Je ne pense

pas qu'Edouard ait pu suivre mes traces... mais enfin avec un pareil caractère, je ne saurais m'environner de trop de précautions... si je le savais près de moi, je crois que j'en mourrais de frayeur. (*Elle s'assied devant le secrétaire*) quelle singulière aventure... un étranger qui se permet de m'emprunter à mon insu... O ciel! qu'ai-je vu? (*Elle lit l'adresse de la lettre qu'Alfred a jetée dans le secrétaire*). Cette lettre, *à M. Edouard de Sainval*..... c'est bien pour lui... Que signifie?.. et ce porte-feuille, je le reconnais... mon portrait!.. le portrait que je destinais à Alfred, qu'Edouard avait peint lui-même, et qu'il a eu l'indignité de garder... plus de doute... mon cousin est ici... il habite cet hôtel.. peut-être même est ce lui qui tout-à-l'heure.. saurait-il que je suis ici... ce Dupré lui-même, à qui je viens de me confier serait-il du complot?... Ah! mon Dieu, quel parti prendre? sans appui, sans protecteur... J'entends quelqu'un sur l'escalier... c'est mon cousin.. il aura été averti. Comment me dérober à ses recherches.. enfermons-nous.. Oh! ces maris... ils ne sont jamais là... et quand il arrive des malheurs.. c'est à nous qu'il s'en prennent. (*Elle entre dans la chambre à coucher*)

SCENE XV.

ALFRED, *seule*

(*Il entre d'un air un peu soucieux, pose son chapeau et sourit en passant la main sur ses poches*)

Allons, quand je me désolerais.. je devrais être fait à ces révolutions subites dans mes finances... Ah!.. la réunion était charmante au surplus.

AIR: *Fidèle ami de mon enfance.*

Dans ce salon quel coup d'œil admirable
Aujourd'hui vient de m'être offert!
De tous côtés l'or roulant sur la table,
Inondait un long tapis vert.
Tant de Midas étaient là par douzaines,
Qu'un aurait crû voir se répandre encor
Sur le gazon d'une riante plaine,
Le Pactole et son sable d'or.

Ce qui me console, c'est que ça n'a pas été long... j'étais en veine... et puis l'absence du cousin m'a découragé; il paraît qu'il n'est pas à Paris... et c'est deux mille francs jetés par la fenêtre...par exemple... ce qui m'inquiète le plus, c'est mon hôte... ah! mon Dieu, je crois que le voilà...

SCENE XVI.

ALFRED, DUPRÉ, *portant une casserole d'argent sur une assiette, et croyant parler à Emma.*

DUPRÉ.

Pardon de vous avoir fait attendre : voilà. (*Il voit Alfred et reste stupéfait.*) Encore... Oh! pour le coup!

ALFRED.

Eh bien! qu'est-ce que tu m'apportes donc là?

DUPRÉ, *troublé.*

Moi, Monsieur, je ne sais pas... c'est-à-dire... c'est le bouillon que vous m'avez demandé.

ALFRED.

Je t'ai demandé un bouillon?

DUPRÉ.

Dam! j'ai cru entendre... en montant...

ALFRED.

Du tout... Ah! je vois, c'est encore une attention de ta part... C'est très-bien... mais j'aurais mieux aimé un verre de punch... C'est égal, je n'ai rien à te refuser aujourd'hui... (*Il prend un bouillon et boit, tandis que Dupré le regarde d'un air effaré, en tenant l'assiette.*) Ça me donnera la force de te raconter ma catastrophe.

DUPRÉ.

Comment, Monsieur, vous n'avez donc pas été chez la comtesse?

ALFRED.

Si fait... malheureusement je n'ai pas pu y rester; on fait une si triste mine dans un salon, quand on n'a plus d'argent...

DUPRÉ, *tremblant.*

Quoi! celui que vous aviez pris là...

ALFRED.

Un maudit as de trèfle, qui m'a tout emporté.

DUPRÉ, *laissant tomber l'assiette.*

Juste ciel !...

ALFRED.

Pauvre garçon !.. j'étais sûr que ça te ferait cet effet-là... (*Riant.*) C'est moi qui serai obligé de le consoler !..

DUPRÉ, *à part.*

Impossible.

ALFRED.

Allons, Dupré, de la philosophie; regarde comme je supporte cela, moi... Que veux-tu ? il était écrit que je passerais la nuit chez moi... c'est beaucoup mieux, le calme et le sommeil me feront tout oublier, jusqu'au souvenir de ma femme et du cousin. Bon soir, mon ami, je vais me coucher.

DUPRÉ, *voulant l'arrêter.*

Monsieur, Monsieur, il est de bien bonne heure. (*On entend sonner de la chambre à côté; il tressaille.*) Oh ! il ne manquait plus que cela !

ALFRED.

Qu'est-ce donc?

DUPRÉ.

Rien, Monsieur.

ALFRED.

On a sonné dans ma chambre...

DUPRÉ.

Cela ne se peut pas, Monsieur.

ALFRED *le prenant par le bras.*

Oh ! pour le coup, ce n'est pas un rêve... écoute, il y a quelqu'un dans ma chambre. (*Il va pour entrer.*)

DUPRÉ, *le retenant.*

Monsieur, Monsieur, je vous supplie, n'entrez pas; je vais tout vous dire.

ALFRED.

Il y a donc quelqu'un?

DUPRÉ, *d'un air agréable.*

Oui, Monsieur, ne vous fâchez pas... Comme d'ordinaire votre appartement est vacant la nuit, j'ai cru pouvoir...

ALFRED.

Comment drôle! une chambre que je paie aussi cher! Et quel est l'insolent?..

DUPRÉ.

Monsieur... Monsieur, je vous en conjure, c'est une femme... soyons polis, ça ne coûte rien... et puis nous sommes chevaliers français, c'est une femme.

ALFRED.

Une femme chez moi!.. est-elle jeune.... jolie?

DUPRÉ.

Du tout, monsieur... du tout... je ne vous conseille pas de chercher à la voir, dans votre intérêt.

ALFRED.

N'importe, une femme mérite toujours des égards... je vais lui dire que je lui abandonne volontiers cet appartement.

DUPRÉ, *à genoux.*

Ah! monsieur... je tombe à vos pieds!

ALFRED.

Qu'est-ce que cela signifie?

DUPRÉ.

Accablez-moi... je le mérite, la vérité est que je vous ai menti.

ALFRED, *le faisant lever.*

Ah! monsieur Dupré! je me lasse à la fin de tous vos sots discours, parlez vîte, quelle cette personne?

DUPRÉ.

Une jeune dame dont j'ignore le nom... mais qui a les meilleurs répondans... une berline... des domestiques... un cachemire... figure céleste, et qui, à ce qu'il paraît, est à la poursuite d'un M. Edouard de Sainval.

ALFRED.

Edouard de Sainval!... (*à part*) le cousin!

DUPRÉ.

Eh! mais, vous voilà tout ému!

ALFRED.

C'est qu'effectivement... cette rencontre... si tu savais, mon ami, combien je suis enchanté (*à part*), j'étouffe de fureur... oh! si je pouvais... (*haut*) Et elle a demandé Edouard de Sainval...

DUPRÉ.

Oui, monsieur. Vous sentez d'après cela qu'elle n'est visible que pour lui, et il y aurait de l'indiscrétion...

ALFRED.

Ah! juge de mon bonheur, mon ami, cet Edouard de Sainval que l'on attend, que l'on désire, c'est moi-même.

DUPRÉ, *étonné.*

Vous, monsieur... ah! ça, vous avez donc des noms de rechange pour les occasions...

ALFRED.

Du tout, Edouard est mon véritable nom : j'avais pris l'autre pour dérouter les soupçons... parce que la famille m'en veut beaucoup... tu conçois... un amour contrarié... un hymen secret. Cette pauvre petite femme, elle va être d'une joie... (*le prenant par la main*). Ah! çà, mon cher ami, tu vas me faire le plaisir de t'en aller.

DUPRÉ.

Quoi, monsieur, vous laisser...

ALFRED.

Avec ma femme... le grand mal...

DUPRÉ.

Oui, mais je ne suis pas sûr...

ALFRED, *le mettant à la porte.*

Ah! écoute donc... je suis le maître chez moi... Le mois est payé d'avance... je ne serais pas fâché de me trouver un peu dans mon ménage.

DUPRÉ, *entraîné.*

Mais, monsieur... (*à part*) Je tremble d'avoir fait une nouvelle sottise... Allons vite consulter...

ALFRED, *lui fermant la porte au nez.*

Allons donc, quand on t'en prie poliment.

(*Il pousse le verrou.*)

SCENE XVII.

ALFRED, *seul.*

A merveille; me voici maître du terrain. La perfide... elle est là... près de moi... elle attend Sainval... Si je pouvais la confondre... (*Il souffle sa lumière.*) Le cœur me bat... et je crois vraiment que tout mon ancien amour pour elle est revenu; ah! les rechûtes sont terribles...

SCENE XVIII.

ALFRED, EMMA; *elle ouvre la fenêtre, elle éteint sa lumière.* (*Nuit complète.*)

EMMA.

Je ne me suis pas trompée.. c'est mon mari... qui se fait passer pour mon cousin... mais je vais lui apprendre à faire des épreuves. (*Elle ouvre la porte*).

ALFRED, *à part.*

On ouvre la porte... c'est elle.

EMMA.

Je tremble...

ALFRED, *à part.*

Si je pouvais sous le nom du cousin obtenir des preuves de sa trahison; ce serait une bien bonne vengeance.

(*Il s'avance.*)

DUO.

AIR : *Fragment du Valet de Chambre.*

EMMA.

Est-ce bien lui? mon cœur palpite
D'espoir, de tendresse et d'effroi.

ALFRED.

D'amour, hélas ! son cœur s'agite,
Et c'est pour un autre que moi...
Allons, soyons maître de moi...

EMMA, *à part.*

C'est mon époux... Oui c'est lui-même,
Sa voix a fait battre mon cœur.
Je suis près de celui que j'aime,
Je sens s'éloigner ma frayeur.

ALFRED, *à part.*

Ah ! près d'elle, quel trouble extrême !
Est-ce d'amour ou de fureur ?
Oui, je sens encor que je l'aime
Mais je dois venger mon honneur.

EMMA, *à part.*

Du courage... (*haut*) Est-ce vous, mon ami?

ALFRED, *à part.*

Mon ami... et c'est au cousin qu'elle parle! Contenons-nous. (*à demi-voix*) Oui, oui, c'est moi... j'étais impatient de vous revoir.

EMMA.

Est-il bien vrai? je n'ose plus vous croire... après votre conduite, après votre abandon.

ALFRED, *à part.*

Est-ce que le cousin serait déjà infidèle... Il paraît que je vais en apprendre de belles.

EMMA.

Enfin, monsieur... puisque vous revenez, vous vous repentez donc?

ALFRED.

Si je me repens?... Ah ! oui, je me repens... (*à part*) Je ne sais pas de quoi... mais c'est égal !

EMMA.

A la bonne heure... mais moi je ne vous pardonnerai pas si facilement... Je suis furieuse contre vous... (*soupirant*) et vous savez si j'en ai sujet.

ALFRED, *à part.*

Ah! mon Dieu... quel soupir... maudit cousin... n'importe... il faut me convaincre... dussé-je me rendre bien malheureux.

AIR *de Blanchard.*

Combien ce courroux me chagrine!
Auprès de moi daigner rester
Et m'écouter.
Daignez encor belle cousine,
M'accorder ici mon pardon.

EMMA, *à part.*

Que dit-il donc?

ALFRED.

Ah! que cette main si belle
Presse la mienne aujourd'hui!
(*A part et furieux.*)
Elle obéit!.. l'infidelle!....
Quel plaisir j'aurais près d'elle
Si je n'étais pas son mari! (3 *fois.*)

ENSEMBLE.

EMMA, *à part.*

Fort heureusement il est mon mari!

Même air, mouvement plus vif.

ALFRED.

Puisqu'il est vrai que je t'adore...

EMMA, *s'éloignant.*

Quel transports, vous me faites peur!

ALFRED.

Point de frayeur!
Qu'un baiser soit le gage encore
De ton amour, de mon bonheur.

EMMA, *riant.*

Dieux, quelle ardeur!

ALFRED.

Pouvez-vous être cruelle,
Si de vous je suis chéri ?...
(*Emma lui abandonne sa main qu'il baise avec colère.*)
Elle cède..., l'infidelle !....
Quel plaisir j'aurais près d'elle,

ENSEMBLE.
Si je n'étais pas son mari ! (3 *fois*)
EMMA, *à part.*
Fort heureusement il est mon mari.

ALFRED.

Grâce au ciel, je vois que vous n'avez jamais aimé que moi... et que votre mari a eu tort de se persuader..

EMMA.

Oh ! oui... il a eu grand tort... il a été bien trompé.

ALFRED, *à part.*

Il n'y a plus moyen d'en douter, quand votre femme elle-même vous le dit.

EMMA.

S'il avait eu plus de confiance en moi, je lui aurais tout dit, oui tout, jusqu'à mes sentimens pour vous, avec autant de franchise que je vous les écrivais... tout à l'heure dans cette lettre.

ALFRED, *vivement.*

Une lettre ! ah ! donnez-la moi...

EMMA.

Non, non, maintenant... c'est inutile...

ALFRED, *la saisissant.*

Si fait... je veux avoir la preuve.... (*changeant de voix*) que vous êtes la plus coupable des femmes.

DUPRÉ, *en dehors.*

Monsieur, monsieur, ouvrez, au nom des mœurs.

ALFRED, *courant ouvrir la porte.*

Justement, voici des témoins.

SCENE XIX.

Les Mêmes, DUPRÉ ET BERNARD *avec des lumières*

DUPRÉ.

Monsieur, monsieur, nous savons enfin la vérité.

ALFRED.

Et moi aussi...

BERNARD.

Que vois je ? M. Alfred de Murville !

DUPRÉ.

Ce n'est déjà plus M. Édouard.

EMMA, *feignant la surprise.*

Juste ciel ! mon mari !

DUPRÉ.

Son mari.

ALFRED.

Lui-même... et grâce au ciel, je tiens en mes mains les preuves de la trahison... (*à Emma*) Oui, Madame, cette lettre que vous avez cru remettre à Edouard suffira je pense, pour vous confondre. (*regardant la lettre*) Que vois-je ! (*il lit*) « *à M. Alfred de Murville...*» (*étonné*) Comment ! c'était à moi...

EMMA.

Lisez, Monsieur, lisez haut; je tiens infiniment à être confondue !.

ALFRED, *lisant rapidement.*

Que vois-je? ô ciel ! ce portrait que j'ai surpris...

EMMA.

C'était à vous qu'il était destiné; Edouard s'était chargé de le peindre en secret; ce n'est que depuis votre départ que j'ai appris son indigne conduite et le vol qu'il m'avait fait.

ALFRED.

AIR *de Céline.*

Ce portrait?... que viens-je d'entendre,
C'est un rival qui l'a tracé !

Mais enfin ce regard si tendre
Au peintre semblait adressé.
Pourquoi... répondez moi sans feindre,
Cet air d'amour, ces yeux si doux ?

EMMA.

Pardon... c'est qu'en me faisant peindre...
Monsieur je ne pensais qu'à vous.

Eh bien ! cela méritait-il votre colère et surtout l'indigne épreuve que vous venez de faire.

ALFRED.

Quoi ! vous aviez deviné... malgré l'obscurité.

EMMA, *souriant.*

Puisque j'ai dit... je vous aime... vous voyez-bien que je vous avais reconnu.

DUPRÉ.

Ouf ! me voilà bien soulagé, au moins l'argent perdu par Monsieur, rentre tout naturellement dans la communauté.

EMMA.

Mon ami, plus de soupçons, plus de jalousie.

ALFRED, *lui baisant la main.*

Ah ! je vous le jure ! la plus grande confiance... vous n'aviez que ce cousin-là, n'est-ce pas ?

EMMA.

Non, mon ami...

DUPRÉ.

Ah ! monsieur, quel bon ménage vous allez faire !

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de la petite Sœur.*

ALFRED.

Trompé par un soupçon jaloux,
A l'amour je fermais mon âme,
Et je voulais, dans mon courroux,
Vivre toujours loin de ma femme.

Ah ! combien je bénis, ce soir,
Le sort heureux qui répare ma faute....
Nous ne comptions plus nous revoir,
(*Montrant Dupré*) Nous avions compté sans notre hôte.

DUPRÉ.

Pour narguer ses collatéraux,
Monsieur Richard, millionnaire,
Voulant prolonger sa carrière
Et prévenir les moindres maux,
Prend son docteur pour locataire.
Mais à force de soins prudens,
Le pas fatal, en trois jours il le saute !...
Il comptait vivre encor trente ans,
Il avait compté sans son hôte.

EMMA, *au public.*

Le public est un voyageur ;
Nous désirons tous l'avantage
De le loger à son passage ;
Et quand il sort, de sa faveur
Nous espérons avoir un gage.
Mais, hélas! cet espoir flatteur,
Un murmure souvent nous l'ôte....
De grâce, prouvez à l'auteur
Qu'il n'a pas compté sans son hôte.

FIN.

LA

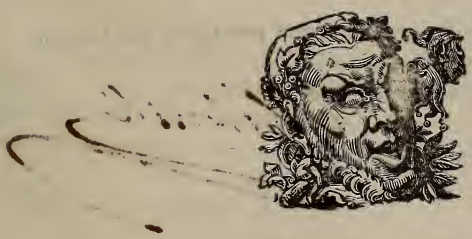
PETITE MAISON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR M. MÉLESVILLE,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, LE 24 FÉVRIER 1826, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, PAR LES COMÉDIENS ORDINAIRES DU ROI.

PRIX : 3 FRANCS.



A PARIS,

CHEZ BEZOU, LIBRAIRE,

SUCCESSEUR DE M. FAGES,

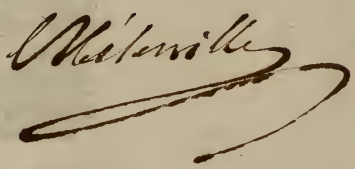
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE BOULEVART ST.-MARTIN, N° 29, VIS-A-VIS LA RUE DE LANCRY.

1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD DERBY, sous le nom de Belton.	M. ARMAND.
GEORGES DERBY, son neveu, jeune officier aux gardes.	M. FIRMIN.
EDITH.	Mlle BROCARD.
CHRISTINE, gouv. d'Edith.	Mme DESMOUSSEAUX.
BIDULPH, officier du shériff.	M. ARM. DAILLY.
STOCKWELL, valet-de-chambre de lord Derby.	M. FAURE.

La scène se passe dans une maison du comté d'Essex.

Tous les Exemplaires qui ne seront pas signés par l'auteur seront réputés contrefaits.



Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le mars 1826.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

DE L'IMPRIMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

LA PETITE MAISON,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un joli jardin à l'anglaise. A droite, un corps de logis avec une porte d'entrée. A gauche, un pavillon élégant avec une porte de côté et une fenêtre en face des spectateurs, fermée par une persienne. Au fond, des arbres, une charmille, qui laissent voir en plusieurs endroits le mur de clôture.

SCENE PREMIERE.

CHRISTINE, STOCKWELL.

(*Ils sortent de la maison à droite.*)

CHRISTINE, *vivement.*

Non, M. Stockwell, je ne peux plus vivre comme cela !... Vous êtes l'intendant, l'homme de confiance de sir Belton... Je suis sûre que vous connaissez tous ses secrets... ainsi parlez... je vous en conjure...

STOCKWELL.

Mais, dame Christine...

CHRISTINE.

Pourquoi me suis-je fiée à lui !... Je croyais avoir trouvé un ami, un protecteur pour ma chère Edith !... C'est ma faute, je le sais !... Agir aussi légèrement !... Avec les meilleures intentions du monde, je ne fais jamais que des maladresses, mais celle-ci me servira de leçon, M. Stockwell !

STOCKWELL.

Allons, allons, dame Christine !... Un peu de calme ! Pouvez-vous soupçonner mon maître ?...

CHRISTINE.

Mais enfin, quels sont ses projets? Pourquoi ce mystère, ces absences continuelles, ces voyages à Londres?

STOCKWELL, *froidement.*

Je n'en sais rien.

CHRISTINE.

Et cette maison, dans laquelle il nous tient renfermées avec tant de soin, Edith et moi... pourquoi l'a-t-il choisie dans le canton le plus isolé du comté d'Essex? Depuis six mois que nous l'habitons avec lui, pourquoi n'y reçoit-il personne?

STOCKWELL.

Je n'en sais rien.

CHRISTINE, *avec humeur.*

Toujours le même refrain! Au moins, vous me direz, peut-être, quel est ce paquet que vous venez d'apporter de Londres, et que vous avez remis à Edith, de la part de votre maître?

STOCKWELL, *plus froidement.*

Oh! sans doute... c'est un paquet... que j'ai remis à miss Edith... de la part de mon maître.

CHRISTINE, *se contenant à peine.*

Avec une lettre?

STOCKWELL.

Je n'en ai pas vue.

CHRISTINE.

Oh! il y en a une bien certainement... il n'aura pas manqué de lui écrire!... (*avec un dépit plus marqué.*) Et ce tableau que vous avez placé tout à l'heure dans ce pavillon cache aussi, probablement, quelque grand secret?

STOCKWELL, *d'un air de bonhomie.*

Du tout, dame Christine, pas le moindre... C'est un portrait, à ce que je crois... seulement, vous avez vu qu'il était voilé... et sir Belton défend expressément qu'on le découvre jusqu'à son retour... Vous entendez, dame Christine: cet ordre est pour tout le monde.

CHRISTINE, *avec humeur.*

J'entends, j'entends fort bien, M. Stockwell; si vous croyez que je m'inquiète de votre tableau...

STOCKWELL.

A la bonne heure, dame Christine, de la patience, de la résignation... et vous verrez que le sort qui attend votre jeune pupille n'est pas à dédaigner. Si vous avez quelques ordres à me donner pour Londres, vous connaissez mon zèle et surtout ma discrétion.... (*Christine se détourne brusquement.*) J'ai bien l'honneur de vous saluer. (*Il sort.*)

SCENE II.

CHRISTINE, *seule.*

Hum! l'insupportable vieillard! je n'en sais guère davantage, mais c'est égal... ce Belton m'est plus suspect que jamais; car enfin, cette chère Edith m'a été confiée... c'est moi qui en réponds... et quoique je ne connaisse pas ses parens, je n'en dois veiller qu'avec plus de soin... Pourquoi ai-je cédé aux instances de sir Belton?... un inconnu!... Pourquoi ai-je accepté sa protection et un asile chez lui?... Ah!... si ce n'était qu'un séducteur!... si cette tendre amitié, ce zèle qu'il nous témoigne cachaient quelques desseins!... Malheureusement, je n'ose laisser entrevoir mes soupçons.... ma pauvre Edith est d'une ingénuité, d'une candeur... il serait cruel de l'alarmer peut-être mal à propos, car enfin, je n'ai pas de preuves...

EDITH, *dans la maison.*

Christine!

CHRISTINE.

La voici! Prenons bien garde qu'elle ne s'aperçoive de mes craintes.

SCENE III.

EDITH, CHRISTINE.

EDITH, *sortant de la maison à droite.*

Christine... ah! ma bonne, je te cherchais... tu me vois dans un trouble, dans une joie!

CHRISTINE.

Qu'est-il arrivé, chère enfant?

EDITH.

J'ai tant de choses à te raconter!... je ne sais par où commencer.

CHRISTINE, *avec empressement.*

Il y a donc du nouveau? enfin, après six mois de silence... ce n'est pas malheureux!... voilà de quoi passer agréablement notre matinée.... Voyons, mon enfant, mettons-y de l'ordre, et ne nous pressons pas.

EDITH, *avec impatience.*

Mais écoute-moi donc... c'est moi qui ai quelque chose à t'apprendre, et tu parles toujours! (*en souriant.*) Pour te punir, j'ai bien envie de ne pas te montrer toutes mes richesses.

CHRISTINE.

Vos richesses?

EDITH.

Oui, ce que l'on vient de m'apporter... une grande caisse remplie de robes, de chapeaux, de parures d'une élégance...

CHRISTINE, *avec défiance.*

Et c'est encore sir Belton?...

EDITH.

Peux-tu le demander?... il est si bon, si aimable!... J'ai parlé, il y a quelques jours, de toilette, d'ajustemens nouveaux : un de ses domestiques a été aussitôt

expédié de Londres, exprès pour moi... En vérité, avec lui, je n'ai pas même le temps de désirer.

CHRISTINE, *à part.*

Il ne néglige aucun moyen.

EDITH, *se rapprochant d'elle.*

Ce n'est pas tout... il y avait au fond de la caisse un petit coffret rouge, dans lequel j'ai trouvé un collier, des bagues, des diamans.

CHRISTINE.

Des diamans!

EDITH.

Oui, ma bonne, des diamans... je n'en ai jamais vus, mais je les ai reconnus tout de suite : c'est d'un brillant, d'un éclat...

CHRISTINE, *à part.*

Des diamans! pauvre petite, elle est perdue!

EDITH.

Eh bien! tu n'es pas enchantée comme moi de la générosité de sir Belton?

CHRISTINE.

Si fait... mais cela ne m'étonne pas... je me doute qu'il a des projets...

EDITH.

Oh! des projets charmans! tu ne sais pas... il me les a déjà confiés.

CHRISTINE.

Comment?... il vous a confié...

EDITH.

Oui; comme il paraît que nous devons habiter encore long-temps cette campagne isolée, et qu'il a des raisons, à ce qu'il dit, pour n'y recevoir personne, il craint que l'ennui ne nous gagne : il sait que j'ai du goût pour la peinture, que je suis folle de la musique... eh bien! ce pavillon va être transformé en atelier; il y a déjà fait porter des couleurs, des pinceaux, les tableaux des meilleurs maîtres, que nous copierons ensemble... une harpe, un piano, des livres!... juge, ma

bonne, quel plaisir de travailler près de lui, de le voir sans cesse !

CHRISTINE, *inquiète.*

Vous l'aimez donc beaucoup ?

EDITH, *souriant.*

Sans doute; ne m'as-tu pas répété souvent que je devais le chérir comme le seul protecteur que j'eusse au monde ?

CHRISTINE, *à part.*

Autre maladresse que j'ai faite là. (*haut.*) Je conviens que sir Belton est encore jeune, qu'il est même fort bien...

EDITH.

Mais non... je ne trouve pas cela... il a au moins trente-six ans... sa figure est souvent triste et sévère...

CHRISTINE, *à part.*

Au moins, l'amour ne l'aveugle pas.

EDITH.

Mais quand ses yeux se fixent sur moi... tiens, Christine, je voudrais pouvoir te peindre son regard... je ne sais... j'éprouve alors...

CHRISTINE, *vivement.*

Du trouble, de l'agitation ?

EDITH.

Non... mais un sentiment de respect, de tendresse...

CHRISTINE.

J'espère au moins que vous ne le lui dites pas ?

EDITH.

Si vraiment... je lui dis tout, moi... oh !... tout (*s'arrêtant.*) c'est-à-dire, il y a cependant une chose que je n'aurai peut-être pas le courage de lui avouer.

CHRISTINE.

Quoi donc ?

EDITH, *embarrassée.*

Oh ! c'est une aventure bien singulière qui vient de m'arriver, il n'y a qu'un instant; et c'est drôle, à toi, cela ne me fait rien de te le confier; tiens, voilà

ce que c'est: (*avec un peu d'émotion.*) j'avais ouvert la jalousie du petit salon pour mieux admirer les cadeaux de sir Belton, lorsque tout à coup j'ai aperçu dans le chemin qui borde le parc un jeune homme....

CHRISTINE.

Un jeune homme!

EDITH.

Il avait les yeux tournés de mon côté; dès qu'il m'aperçut, il s'avança pour me saluer; moi je voulus m'éloigner, refermer la jalousie... mais je ne sais, je m'y pris si gauchement que dans mon trouble mon mouchoir s'échappa de ma main et tomba à ses pieds.

CHRISTINE.

A ses pieds!

EDITH.

On n'a pas idée d'un malheur comme celui-là! Je vis qu'il le ramassait et qu'il voulait me parler; j'ai bien vite poussé la fenêtre et je me suis sauvée.

CHRISTINE.

Il faut être bien impertinent! saluer les gens que l'on ne connaît pas!

EDITH, *avec embarras.*

Oh! pour cela, il n'a pas tort : je crois que nous nous sommes déjà vus.

CHRISTINE.

Comment?

EDITH.

Oui... deux ou trois fois, lorsque nous habitions, sur les frontières d'Ecosse, cette ferme où sir Belton est venu nous chercher.

CHRISTINE.

Mais vous n'êtes pas sûre que ce soit le même; et puisque vous n'avez jeté sur lui qu'un coup d'œil...

EDITH.

Oh! c'est égal, je l'ai reconnu tout de suite.

CHRISTINE, *à part.*

Surcroît de danger!... Allons, me voici entre deux séducteurs. (*haut et affectant de la tranquillité.*) Eh bien! ma chère enfant, eh bien! c'est un mouchoir perdu, et voilà tout!... car pour ce jeune homme, j'espère bien qu'il ne sera pas assez audacieux....

SCENE IV.

LES MÊMES, GEORGES, *paraissant sur le mur de clôture du fond, un mouchoir à la main.*

GEORGES, *sur le mur et à demi-voix.*

Mesdames...

EDITH, *l'apercevant et jetant un cri.*

Ah!

CHRISTINE, *reculant.*

Qu'est-ce que c'est que cela?

GEORGES.

Ne vous effrayez pas, ce mouchoir que je vous rapporte...

EDITH.

Ah! mon Dieu! je suis toute saisie...

CHRISTINE, *la soutenant.*

Eh bien! chère Edith, qu'avez-vous?

EDITH, *émue et s'asseyant sur une chaise.*

Rien... rien, ma bonne...

CHRISTINE.

Ah! mon Dieu! elle se trouve mal: au secours! quelqu'un!

GEORGES, *vivement.*

Me voilà, me voilà, mesdames. (*il descend sur le théâtre et court à elles.*)

CHRISTINE.

Eh! Monsieur... (*à Edith.*) Ma chère enfant, revenez à vous.

GEORGES, *avec empressement.*

C'est mon étourderie peut-être qui est cause... J'ai vainement cherché autour de ces murs une porte, une brêche, et dans mon impatience... J'espère pourtant, mademoiselle, que je ne suis pas assez malheureux pour vous inspirer de l'effroi?

EDITH, *timidement et se levant.*

Non... non, Monsieur... seulement la surprise... votre arrivée ici a été si extraordinaire...

CHRISTINE.

Sans doute, Monsieur, escalader ainsi un mur!

GEORGES, *souriant.*

En effet! mille pardons, Mesdames, d'être entré sans me faire annoncer; mais je venais au secours de mademoiselle; sans cela je ne me serais pas permis...

EDITH, *bas à Christine.*

Comme il s'exprime bien!

GEORGES, *présentant le mouchoir.*

D'ailleurs, j'avais une restitution à faire...

CHRISTINE, *vivement et le prenant.*

Oui, ce mouchoir est à moi, et je remercie monsieur du soin qu'il a bien voulu prendre.

GEORGES, *un peu déconcerté.*

A vous... quoi! Madame... (*à part.*) C'était bien la peine!

EDITH, *bas avec dépit.*

Mais, ma bonne, pourquoi mentir? tu m'as dit si souvent que c'était mal.

CHRISTINE, *bas.*

Silence! (*haut.*) Maintenant, Monsieur, vous pouvez vous éloigner... nous serions désolées de vous retenir plus long-temps, les chemins ne sont pas sûrs....

GEORGES.

Oui, celui que je viens de prendre est assez périlleux, et je vous avoue qu'il me serait impossible de me remettre en route, (*regardant Edith.*) surtout maintenant.

CHRISTINE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, comme il la regarde ! (*haut.*) Je vais reconduire monsieur jusqu'à la grille.

GEORGES.

Je ne souffrirai pas que vous preniez cette peine.

CHRISTINE.

Mais, Monsieur, votre voyage...

GEORGES.

Est achevé, Madame... je venais ici.

EDITH.

Il se pourrait...

GEORGES, *la regardant.*

Oui, sans doute, j'avais un secret important à confier aux personnes qui habitent cette maison.

CHRISTINE.

Eh ! Monsieur, que ne parliez-vous sur-le-champ ? (*à Edith.*) Rentrez, Mademoiselle.

EDITH.

Mais, ma bonne...

GEORGES.

Quoi ! vous voulez me priver...

CHRISTINE, *à Edith.*

Rentrez, vous dis-je. (*elle la reconduit.*) Je vous rejoins à l'instant.

EDITH, *bas à Christine.*

Tu sais, ma bonne, que je n'ai jamais rien de caché pour toi : tu me diras ce qu'il te voulait. (*elle rentre dans la maison.*)

SCENE V.

GEORGES, CHRISTINE.

GEORGES, *à part.*

N'importe, me voilà toujours introduit.

CHRISTINE, *élevant la voix.*

Ah ! çà, Monsieur, j'espère que maintenant....

GEORGES.

Chut!... pas de bruit, je vous en conjure.

CHRISTINE.

Que venez-vous faire ici?

GEORGES.

Vous sauver.

CHRISTINE.

Nous sauver!

GEORGES.

Vous courez le plus grand danger.

CHRISTINE.

Le plus grand danger!... comment savez-vous?...

GEORGES.

J'ai pris mes informations au village voisin : je sais que votre pupille est la plus aimable, la plus jolie des captives ; que vous gémissez toutes deux sous la garde d'une espèce de sauvage qui vous tient dans un isolement complet, et cela, dans des intentions que chacun explique à sa manière.

CHRISTINE.

Comment?... on croit que sir Belton...

GEORGES.

Sir Belton!... ce n'est pas son nom.

CHRISTINE.

Eh! quel est donc le sien?

GEORGES.

On l'ignore... mais on soupçonne que c'est quelque seigneur de la cour, déguisé : ses brillans équipages, ses nombreux valets, et surtout ses fréquens voyages à Londres, tout confirme cette supposition. Les uns prétendent qu'il vous tient renfermées ici pour forcer votre pupille à l'épouser ; d'autres, qui connaissent un peu mieux la cour et qui savent que les naturels de ce pays-là épousent rarement, vont jusqu'à penser qu'il a des vues moins généreuses sur la charmante Edith ; pour moi, quelle que soit la vérité, je n'ai vu que deux victimes de la tyrannie, et je suis accouru!

CHRISTINE, *très troublée.*

Un nom supposé, un seigneur de la cour! mes pressentimens ne m'ont pas trompée! Et le ciel ne nous enverra pas un sauveur!

GEORGES.

Qu'est-ce que vous dites donc?... vous voyez bien que si, puisque me voilà. Je serai votre sauveur, votre défenseur, tout ce que vous voudrez.

CHRISTINE.

Oui, encore un amoureux, qui nous délivrerait pour nous imposer des lois à son tour! Non, Monsieur, non, je ne me laisserai plus prendre à ces belles protestations qui cachent toujours des intentions...

GEORGES, *vivement.*

Les intentions les plus pures, je vous le proteste, dame Christine. Eh! peut-on en avoir d'autres, lorsque l'on connaît l'adorable Edith? Depuis six mois que vous avez quitté la ferme que vous habitiez, je n'ai plus existé. J'ai parcouru l'Angleterre, l'Ecosse, pour la revoir, mais non pour tenter de la séduire : je mourrais plutôt que d'avoir une pensée qui fût indigne d'elle; ma seule ambition est de lui consacrer ma vie, de passer mes jours à mériter son estime, sa tendresse, et de lui offrir ma fortune et ma main!

CHRISTINE, *l'écoutant avec plaisir.*

Bon jeune homme! oui, je crois que vous êtes sincère; cet accent qui part de l'ame, et puis... voilà des vues qui doivent inspirer de la confiance; M. Belton ne s'est jamais avisé de parler de mariage, lui!... mais encore faut-il savoir qui vous êtes?

GEORGES.

C'est trop juste. Oh! moi je n'ai pas de secrets pour mes amis! mon nom : Georges Derby, officier dans les gardes; une fortune indépendante et de brillantes espérances : je suis l'unique héritier d'un des plus riches pairs du royaume, sans compter une foule de tantes et de cousins que je ne connais pas, mais qui me portent

dans leurs cœurs. Je ne vous cacherai pas, bonne Christine, que j'ai eu une jeunesse un peu dissipée; j'ai fait beaucoup de folies, grace à l'exemple d'un oncle respectable, le plus mauvais sujet de toute la Grande-Bretagne... Vous en avez sans doute entendu parler? lord Derby, le courtisan le plus aimable, le plus renommé pour ses aventures et ses perfidies. Il voulait me former, et pour que je retinsse mieux ses leçons, il m'a enlevé successivement toutes mes maîtresses.

CHRISTINE, *sévèrement.*

Hein?

GEORGES, *se reprenant.*

C'est-à-dire, des maîtresses!... qu'est-ce que je dis donc? Je vous prie de croire que je n'en ai jamais eues, qu'Edith est mon premier amour; je voulais parler seulement de ces attachemens qui ne signifient rien, et qu'un jeune homme bien né oublie à la première occasion!... la vérité est que, malgré l'exemple d'un monde pervers et corrompu, je me suis conservé pur, et je brûle de sauver l'innocence de tous les piéges de la séduction.

CHRISTINE.

Il m'attendrit, vraiment!.. Eh bien! oui, Monsieur Georges, j'accepte votre secours; nous en avons grand besoin.

GEORGES.

Tant mieux! mettez-moi d'abord au fait des événemens qui vous ont amenées toutes deux...

CHRISTINE.

Bien volontiers: vous saurez que je me suis mariée un peu tard.

GEORGES, *avec impatience.*

Ce n'est pas cela que...

CHRISTINE.

A un brave caporal, John Sloop, qui m'emmena dans une petite ferme sur les frontières d'Ecosse.

GEORGES, *de même.*

C'est bon!.. mais...

CHRISTINE.

Au bout de deux ans, le pauvre homme me laissa veuve...

GEORGES, *plus impatienté.*

C'est très bien, mais...

CHRISTINE.

Comment, Monsieur, c'est très bien? mais au contraire, c'est fort mal.

GEORGES, *vivement.*

Sans doute... sans doute... ce n'est pas là ce que je voulais dire... mais parlez-moi de miss Edith, votre pupille: elle vous a été confiée...

CHRISTINE.

Dès l'âge de deux ans.

GEORGES.

Et ses parens?

CHRISTINE.

Je ne les ai jamais vus... Un billet, d'une écriture de femme, qui me fut remis avec cette chère enfant, me recommandait les plus grands soins et une discrétion à toute épreuve. Chaque année il m'arrivait des lettres qui contenaient des exhortations et des billets de banque: mais il y a six mois, un inconnu se présente, c'était sir Belton; il venait pour nous emmener avec lui...

GEORGES.

Avec lui! et vous avez consenti?

CHRISTINE.

Il m'a montré une lettre de la même écriture que les autres, par laquelle on m'ordonnait d'avoir confiance en lui, de lui obéir.

GEORGES.

Il aura abusé les parens d'Edith.

CHRISTINE.

Je le crains: mais qu'auriez-vous fait à ma place?

GEORGES.

J'aurais fait... j'aurais fait... que je me serais défié de cet homme-là, parce qu'à coup sûr il méditait quelque trahison.

CHRISTINE.

Comment le soupçonner, lui qui avait l'air du protecteur le plus zélé, le plus tendre ?

GEORGES.

Précisément : il a entouré Edith de soins, d'attentions, de toutes les jouissances que procure la fortune, pour l'éblouir, la captiver; et cette habitation élégante, choisie dans un lieu écarté... à quelques milles de Londres, embellie de tout ce que l'art et l'opulence ont de plus brillant... Il faut bien vous le dire, dame Christine, c'est ce qu'on appelle une petite maison.

CHRISTINE, *effrayée.*

Une petite maison ! que dites-vous ? sir Belton aurait osé...

GEORGES, *vivement.*

C'est un séducteur !

CHRISTINE.

Moi-même, je l'avoue. je me suis laissée gagner par ses promesses, par ses beaux discours....

GEORGES.

Vous-même ?

CHRISTINE.

Oui, Monsieur.

GEORGES.

Quand je vous le disais, c'est un séducteur ! Il faut d'abord éclairer votre pupille, l'avertir adroitement du péril qu'elle court.....

CHRISTINE.

Non, non... il pourrait y avoir du danger; son âge, son ignorance du monde, tout cela demande beaucoup de ménagemens.

GEORGES.

Alors il faut l'enlever d'ici.

CHRISTINE.

C'est bien mon intention... Oui, vous m'aiderez à sauver ma chère Edith. Ecoutez, vous vous tiendrez caché dans le village voisin; et à la première occasion favorable, je vous ferai savoir...

GEORGES.

Non... non... j'aimerais mieux rester ici; je serais plus à portée de profiter des circonstances...

CHRISTINE.

Du tout, vous ne connaissez pas sir Belton..... c'est un homme terrible... d'une violence... et s'il vous rencontrait... (*elle écoute.*) Attendez... quel bruit, une voiture dans l'avenue... (*elle regarde.*) c'est la sienne..... c'est lui...

GEORGES.

Sir Belton !...

CHRISTINE, *troublée.*

Et moi qui croyais qu'il ne viendrait pas aujourd'hui..... Voilà comme il nous surprend toujours. (*à Georges.*) Sauvez-vous vite.

GEORGES, *se disposant à remonter le mur.*

Au moins, je vous reverrai bientôt, et...

CHRISTINE.

Que faites-vous? escalader ce mur? son cocher... ses gens vous apercevraient, et donneraient l'alarme!... Mais sauvez-vous, je vous en conjure... (*il va pour sortir par la droite.*)

CHRISTINE, *vivement.*

Pas par-là, le jardinier vous verrait; (*il va d'un autre côté.*) pas par-là... c'est de ce côté qu'il va venir.

GEORGES, *étourdi.*

Ecoutez donc... à la manière dont je suis arrivé, je ne peux pas connaître les êtres...

STOCKWELL, *en dehors.*

Dame Christine.....

CHRISTINE, *troublée.*

On m'appelle... impossible de vous faire évader... ah!

vite, dans ce pavillon. Il va sans doute se mettre à table, et pendant le dîner, je trouverai moyen de m'échapper et de vous faire sortir sans que personne vous voye... Allez, et surtout pas un seul mot. (*elle le pousse dans le pavillon.*)

SCENE VI.

CHRISTINE, *seule.*

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines. Ah ! bon Dieu !.. un jeune homme caché près d'Edith!.. J'ai fait pour le mieux, et j'ai bien peur que ce soit encore une maladresse à ajouter aux autres. (*elle sort par la droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

(Même décoration.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LORD DERBY, CHRISTINE.

(Ils sortent de la maison à droite; lord Derby paraît le premier).

DERBY.

Allons, dame Christine, puisque vous le voulez..... sortons... promenons-nous. Selon moi, nous aurions causé tout aussi bien dans la salle à manger... mais, tout le temps du dîner, vous étiez d'une impatience... vingt fois vous vous êtes levée de table...

CHRISTINE, *regardant le pavillon.*

Oui... un mal de tête affreux... le besoin de prendre l'air....

DERBY.

Eh bien! promenons-nous ensemble, cela vous fera du bien.

CHRISTINE, *à part, regardant le pavillon.*

Ah! mon Dieu! comment le faire échapper!

DERBY.

Vous avez beaucoup de choses à m'apprendre, après deux jours passés loin de ma chère Edith... Dites-moi, a-t-elle paru souffrir un peu de notre séparation? a-t-elle semblé désirer quelque chose? Ah! parlez vite, vous savez que mon bonheur...

CHRISTINE, *à part.*

S'il entame ce chapitre, nous n'en finirons pas. (*haut.*) Pardon, Monsieur; mais vous oubliez que

pendant que nous étions à table, on est venu de la part du schériff.

DERBY.

C'est vrai.

CHRISTINE.

Et que depuis un quart-d'heure on attend chez le concierge... c'est un officier de sa seigneurie.

DERBY.

Eh bien ! faites-le prévenir que je suis prêt à le recevoir.

CHRISTINE.

Comment! ici? je crois qu'il serait plus convenable....

DERBY.

Pourquoi donc ? il fait un temps superbe, nous serons très bien.

CHRISTINE.

Cependant, les égards...

DERBY.

Eh bon Dieu ! que de façons !.. s'il faut que j'aille le chercher moi-même... (*il remonte la scène.*) Justement, je crois que le voici. (*pendant qu'il va au-devant de Bidulph, Georges entr'ouvre la fenêtre du pavillon.*)

GEORGES, *bas à Christine.*

Puis-je sortir?

CHRISTINE, *vivement et repoussant la persienne.*

Au contraire, ne bougez pas!...

SCENE II.

LORD DERBY, BIDULPH, CHRISTINE, GEORGES, *caché.*

DERBY, *à Bidulph.*

Approchez, Monsieur.

BIDULPH, *saluant.*

C'est sir Belton que j'ai l'honneur de saluer?

DERBY.

Lui-même... Vous êtes, dit-on, envoyé par le schériff de ce comté?

BIDULPH, *un papier à la main.*

Oui, Monsieur, Ralph-Mac-Iphson Bidulph, officier ordinaire de sa seigneurie, comme il est dit dans la sommation, et je viens, si vous daignez le permettre, pour visiter votre maison.

DERBY, *surpris.*

Comment, Monsieur?

CHRISTINE, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie?

DERBY.

Visiter ma maison!

BIDULPH.

Dans toutes ses parties... appartemens, caves, greniers et dépendances... je me flatte que vous n'apporterez aucune résistance...

DERBY.

Pourquoi donc une pareille visite, Monsieur? je trouve bien singulier...

BIDULPH.

Cela ne doit nullement vous affliger, c'est une mesure générale à laquelle tout le comté est soumis; et quand on vous suspecte par mesure générale, cela n'a rien d'offensant.

DERBY, *souriant.*

Je serai toujours le premier à obéir aux lois; mais, vivant tout-à-fait isolé, ne m'étant lié avec personne dans ce pays, je ne conçois pas...

BIDULPH, *secouant la tête.*

Eh! eh! précisément, il n'y a rien de si dangereux que ces gens qui vivent seuls et qui ne disent rien... on ne sait jamais ce qu'ils pensent... Enfin, Monsieur, on vous soupçonne...

DERBY.

Et de quoi donc?

BIDULPH.

D'avoir donné asile à un jeune homme que la justice poursuit.

DERBY.

Un jeune homme! et quel est son crime?

BIDULPH.

Epouvantable!.. inouï!.. il a eu l'audace de se battre avec le cousin du lord chancelier, et bien plus, l'insolence de le blesser dangereusement!.. Le cousin du lord chancelier!.. Il y a des gens qui ne respectent rien! vous pensez bien qu'à la première nouvelle, des ordres ont été donnés, et que les recherches les plus scrupuleuses... Je vous avoue qu'on a tout de suite pensé à vous: votre manière de vivre, cette maison qui est toujours exactement fermée, défendue de tous côtés par des verroux, des barres de fer... elle serait plus propre qu'une autre à recéler des criminels d'état.

DERBY, *offensé.*

Quoi, Monsieur, vous pourriez supposer...

BIDULPH.

Ecoutez donc, on ne vous connaît pas... comme il est dit dans la sommation... personne n'a pu me décliner votre véritable nom.

DERBY, *sérieusement.*

Vous avez raison, je ne dois pas le cacher plus longtemps, puisque l'incognito m'expose à des méprises aussi étranges.

CHRISTINE, *à part.*

Enfin, je vais savoir. (*elle prête l'oreille.*)

DERBY, *s'approchant de Bidulph.*

Apprenez donc. (*il lui parle à l'oreille.*)

BIDULPH, *frappé.*

Ah! mon Dieu! est-il possible!...

DERBY, *lui montrant un papier.*

Voyez plutôt.

BIDULPH, *s'inclinant avec respect.*

Ah! qu'est-ce que j'ai fait là? (*bas à Christine.*) Comment, vous ne me prévenez pas?

CHRISTINE, *à part avec dépit.*

Et de quoi donc?.. me voilà bien avancée!

BIDULPH, *saluant toujours.*

L'ami intime du lord chancelier... un des premiers... (*Derby d'un signe lui ferme la bouche.*) Mille pardons, Milord, si j'avais prévu, si j'avais pu me douter... Je ne sais pas ce que j'ai, depuis quelque temps je ne fais que des sottises... comme il est dit dans la som....

DERBY, *l'interrompant.*

Maintenant, Monsieur... cherchez partout, visitez ma maison.

BIDULPH.

Je m'en garderai bien, Milord... avec un homme comme vous...

DERBY.

Mais puisque la mesure est générale...

BIDULPH.

Générale... générale... pour une certaine classe, comme de raison; mais la justice doit savoir à qui elle parle... Vous m'assurez que vous n'avez point donné retraite au coupable?

DERBY.

Je vous le jure!

BIDULPH.

Votre parole me suffit; je vais continuer mes recherches avec la même impartialité. Tout ce que je vous demande, Milord, s'il vous parvenait quelques renseignemens sur notre homme, c'est de me faire prévenir sur-le-champ, à la taverne de l'Aigle-d'Or, en face la poste, à l'entrée du village... ce n'est qu'à deux pas de chez vous.

DERBY.

Fort bien!

BIDULPH.

Monsieur le schériff doit s'y rendre d'ici à une heure,

pour interroger quelques témoins que je lui ai préparés; si pendant que nous y sommes, Milord, vous aviez quelqu'un à faire arrêter, ne vous gênez pas.

DERBY, *souriant.*

Je vous suis obligé.

BIDULPH.

C'est à cause de l'occasion que je vous dis cela. (*saluant.*) Vous n'oublierez pas, Milord, à la taverne de l'Aigle-d'Or, au fond de la cour, la porte à gauche: votre très humble serviteur.

(*Derby l'accompagne un moment et revient sur ses pas.*)

SCENE III.

DERBY, CHRISTINE.

DERBY.

Enfin il est parti. Dame Christine, reprenons notre entretien, et.... ah! dites-moi un peu, je ne voulais pas vous faire cette question en présence d'Edith: n'est-il venu personne ce matin?

CHRISTINE, *troublée.*

Comment, Monsieur?

DERBY.

Je vous demande s'il ne s'est pas ici présenté quelqu'un?

CHRISTINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! il sait tout; impossible de lui rien cacher. (*haut.*) Monsieur, je ne crois pas... cependant...

DERBY.

Eh bien?

CHRISTINE, *avec embarras.*

Ne vous emportez pas, Monsieur; comme miss Edith était à la fenêtre, un jeune homme...

DERBY, *avec colère.*

Un jeune homme!.. qu'est-ce que j'apprends là?..

CHRISTINE, *à part.*

Voyez-vous la jalousie. (*haut.*) Calmez-vous, Monsieur.... il était dans le petit chemin qui borde le parc, il s'est appproché.... la fenêtre de miss Edith était entr'ouverte...

DERBY, *avec emportement.*

Eh bien ! qu'a-t-il fait ? voyons, finirez-vous ?

CHRISTINE.

Eh bien ! eh bien !.. il l'a saluée très respectueusement et s'est éloigné sur-le-champ.

DERBY, *souriant.*

Ah ! si cela s'est borné à un salut respectueux, il n'y a pas grand mal. Mais ce n'est pas cela que je vous demandais : quelqu'un devait apporter ce matin une lettre importante ?

CHRISTINE.

Oh ! pour cela, Monsieur, personne n'a paru.

DERBY, *à part.*

Je ne conçois rien à ce retard, car enfin mon sort doit être décidé maintenant. (*haut.*) Mais au moins Stockwell est venu ?

CHRISTINE.

Oui, Monsieur.

DERBY.

Je vais m'assurer s'il a suivi mes instructions. (*il veut entrer dans le pavillon.*)

CHRISTINE, *l'arrêtant toute tremblante.*

Pour ce tableau, couvert d'un voile, personne n'y a touché, comme vous l'aviez recommandé.

DERBY.

C'est le portrait de quelqu'un qui ne saurait être indifférent à ma chère Edith.

CHRISTINE, *à part.*

C'est le sien, je le parierais...

DERBY.

Mais je crains qu'on ne l'ait mal placé, et je veux...

CHRISTINE, *troublée.*

Miss Edith s'impatientera, nous l'avons laissée seule.

DERBY, *allant vers le pavillon.*

Je ne serai qu'un instant.

CHRISTINE.

Cependant Monsieur...

DERBY, *vivement et la repoussant.*

Eh! mais quelle obstination! (*il entre dans le pavillon.*)

SCENE IV.

CHRISTINE, *seule.*

Tout est perdu!.. quelle scène!.. ils vont se battre.

DERBY, *dans le pavillon.*

(*Bruit.*) Suivez-moi, Monsieur... à l'instant.

CHRISTINE, *se cachant la tête.*

Ce sont eux!.. ah!.. où chercher du secours?

SCENE V.

CHRISTINE, DERBY, GEORGES, *sortant du pavillon.*

DERBY, *le tenant par la main.*

Je veux savoir quel est l'audacieux... (*il le regarde.*) Que vois-je?

GEORGES.

C'est vous! (*ils s'embrassent.*)

CHRISTINE, *stupéfaite.*

Eh bien! ils s'embrassent!... Pour le coup celui-là me passe.

DERBY.

Christine, laissez-nous. (*Georges lui fait des signes pour l'engager à la discrétion.*)

CHRISTINE, *à part.*

Décidément, cette maison est ensorcelée. (*elle sort.*)

SCENE VI.

DERBY, GEORGES.

DERBY, *sévèrement.*

Comment... c'est toi... j'étais loin de m'attendre... Ah ! ça... mais que faisais-tu donc là?

GEORGES, *embarrassé.*

Le hasard... Je vous assure, mon cher oncle, que j'ignorais que cette maison fût à vous.

DERBY.

Je le crois bien: on ne me connaît ici que sous le nom de Belton... et tu m'obligeras de ne pas détromper...

GEORGES, *souriant.*

J'entends, mon oncle... toujours le même! je me suis bien douté, en voyant lord Derby retiré dans une maison éloignée de la capitale, qu'il s'agissait...

DERBY.

Il n'est pas question de cela... mais toi... toi... que je croyais à ton régiment, sur les frontières d'Ecosse, comment se fait-il?...

GEORGES, *vivement.*

J'ai obtenu un congé pour aller vous voir... et me trouvant chez vous...

DERBY.

Mais tu ne savais pas que tu étais chez moi?

GEORGES, *embarrassé.*

Sans doute... aussi c'était sans le vouloir... et je...

DERBY.

Sans le vouloir? Ah ! ça, veux-tu bien m'expliquer...

GEORGES, *à part.*

Que lui dire? Oh! la bonne idée! ce que j'ai en-

tendu tout à l'heure, ce duel, ce jeune homme que l'on poursuit...

DERBY.

Eh bien ! parleras-tu ?

GEORGES, *avec embarras.*

Mon oncle... c'est que je n'ose.. (*à part.*) Ma foi qu'est-ce que je risque? (*haut.*) Je n'ose vous avouer... je suis forcé de me cacher.

DERBY.

De te cacher !

GEORGES.

Oui, mon cher oncle... une dispute avec un parent du lord chancelier...

DERBY, *vivement.*

Vous vous êtes battus?

GEORGES.

Et je l'ai blessé... assez grièvement.

DERBY.

Comment, c'est toi ? ah ! malheureux !.. tu ne sais pas que l'on te cherche partout?

GEORGES.

Pardonnez-moi, je viens de l'apprendre... aussi dans mon trouble, tout à l'heure... j'ai cru voir sur mes pas des officiers de justice... J'avoue qu'alors j'ai tout-à-fait perdu la tête... j'ai escaladé un mur, je me suis jeté dans la première maison que j'ai aperçue et je me suis trouvé dans ce pavillon... J'étais loin de penser que mon heureuse étoile me plaçait sous la protection du meilleur des oncles.

DERBY.

Et moi qui jurais à cet huissier que je n'avais donné azile à personne! Aussi quelle imprudence! s'attaquer au lord chancelier! se battre avec un de ses parens !

GEORGES.

Que voulez-vous? on n'est pas le maître de choisir. (*à part.*) Bien heureux d'avoir trouvé celui-là !

DERBY.

Quel parti prendre? Si tu courais à Londres sur-le-champ?

GEORGES.

Y pensez-vous, mon oncle? mon signalement est donné : je serais perdu!

DERBY.

Mais enfin, quelle a donc été la cause de votre dispute?

GEORGES, *embarrassé.*

La cause?... oh! une cause très naturelle : il a prétendu que... au sujet de... je ne me rappelle pas précisément ce qu'il a prétendu; moi, je lui ai répondu avec force... que c'était lui, au contraire, qui... que... je ne peux pas vous dire positivement les expressions que j'ai employées; mais vous sentez qu'il n'y avait plus moyen d'arranger cette affaire-là.

DERBY.

Je vois que tu es encore tout troublé, car tes récits ne sont pas très clairs. Et où est-il blessé?

GEORGES.

A la poitrine... un coup terrible... je ne crois pas qu'il en revienne. (*à part.*) Ma foi! il n'en sera pas plus malade.

DERBY.

Ah! malheureux enfant!... Allons, allons, il n'y a pas à balancer; je cours donner des ordres pour qu'on ferme la maison, que mes gens se tiennent aux aguets, qu'il y ait un cheval tout prêt pour favoriser ta fuite dans le cas où tu serais découvert. Je vais moi-même faire le tour du parc extérieurement pour m'assurer que ce maudit huissier ou quelqu'un de ses affidés n'épie pas nos démarches.

GEORGES.

Oui, mon oncle, vous ferez très bien.

DERBY.

Toi, ne parle à personne; rentre dans ce pavillon,

je t'y rejoins bientôt, et nous verrons ensemble les moyens qui nous restent pour te tirer de ce mauvais pas. (*Il sort.*)

GEORGES, *seul et riant.*

A merveille! me voilà installé. Ce n'était pas chose facile que de tromper mon oncle, et ce pauvre jeune homme s'est fait blesser bien à propos pour moi. Maintenant si je puis décider Edith à me seconder... Justement, la voici.

SCENE VII.

GEORGES, EDITH, *sortant de la maison.*

EDITH, *sans voir Georges.*

Ah! je m'ennuie d'attendre sir Belton, et je vais le gronder... (*elle aperçoit Georges.*) Comment, Monsieur, c'est encore vous? je vous croyais parti.

GEORGES, *vivement.*

Je m'en garderais bien, charmante Edith! j'attendais ce moment avec une impatience... j'ai tant de choses à vous dire!

EDITH.

Mais M. Belton?

GEORGES.

Ne craignez rien, il fait sentinelle.

EDITH, *étonnée.*

Comment, il fait sentinelle?

GEORGES.

J'ai pris mes précautions pour ne pas être surpris. Avant de vous parler de moi, de mes espérances, je dois vous instruire... mais je crains de m'expliquer, de détruire votre sécurité.

EDITH, *alarmée.*

Ah! ciel! serait-il arrivé quelque malheur à M. Belton?

GEORGES.

Non, non, rassurez-vous.

EDITH, *vivement.*

Il est peut-être fâché contre moi?

GEORGES.

Ce n'est pas cela.

EDITH.

Mais alors, que puis-je craindre?

GEORGES, *à demi-voix.*

Tout, si vous ne daignez avoir quelque confiance en moi. Apprenez que le plus grand danger vous menace.

EDITH.

Moi? Il faut prévenir M. Belton sur-le-champ; il est mon protecteur, mon ami, il saura bien empêcher...

GEORGES, *avec un peu d'impatience.*

Toujours M. Belton? Eh! non, Mademoiselle, ne le prévenez de rien; le danger doublerait... il prendrait des mesures pour m'éloigner de vous, pour nous séparer.

EDITH.

Vous croyez?

GEORGES.

J'en suis sûr. C'est contre son gré que je reste chez lui; j'ai eu toutes les peines du monde...

EDITH.

Eh bien! c'est singulier : sans savoir pourquoi, je m'étais doutée qu'il ne vous verrait pas ici avec plaisir, et j'hésitais si je lui avouerais que je vous avais rencontré.

GEORGES, *vivement.*

Ah! vous aviez bien raison; ne lui en parlez pas... feignez devant lui de ne pas me connaître; car enfin, puisqu'il faut vous le dire, c'est lui seul que vous devez redouter.

EDITH.

Sir Belton!

GEORGES.

Lui-même.

EDITH, *étonnée.*

Sir Belton! dont la tendresse et les soins ne se sont jamais démentis! c'est lui dont je dois me défier!

GEORGES.

Oui, sans doute; d'abord je suis presque certain qu'il vous aime.

EDITH, *souriant.*

Eh! mais... moi, j'en suis sûre tout-à-fait.

GEORGES.

C'est justement là ce qui doit vous faire trembler. Mais Christine et moi nous veillons sur vous.

EDITH, *plus étonnée.*

Christine!

GEORGES.

Tout ce que je vous demande, c'est de ne point nous trahir, et vous verrez que ce sir Belton...

EDITH, *apercevant Derby.*

Le voici! (*Ils restent à côté l'un de l'autre, très troublés.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, LORD DERBY.

DERBY, *sans voir Edith.*

Je viens de donner mes ordres, et... (*il s'arrête en voyant Edith.*) Ah! (*à Georges.*) je croyais t'avoir laissé seul.

GEORGES, *troublé.*

Oui, j'allais rentrer lorsque mademoiselle s'est offerte à ma vue; j'étais loin de m'attendre, en ces lieux, à une surprise aussi agréable.

EDITH, *de même et prenant la main de Derby.*

Moi, j'ai cru entendre votre voix... et l'impatience...

DERBY, *les observant.*

Je vous remercie. Et vous causiez tous deux de...

GEORGES, *vivement.*

Oui, nous... nous parlions peinture.

EDITH, *à part.*

Allons, il paraît que tout le monde ment aujourd'hui.

DERBY.

Je voulais, ma chère amie, vous présenter Georges, mon neveu; mais il me semble qu'il n'a pas eu besoin de moi.

EDITH.

Il se pourrait! monsieur est votre neveu? (*le regardant.*) Je trouvais effectivement une ressemblance.

DERBY, *de même.*

N'est-ce pas?.. vous auriez juré ne pas le voir pour la première fois? (*à part.*) Comme ils sont troublés! (*haut.*) Il est fâcheux que nous ne devions sa visite qu'à un événement aussi triste et qui peut avoir des conséquences.

EDITH.

Comment?

DERBY.

Oui, un duel; il est poursuivi, et si on le découvrait...

EDITH.

Ah! mon Dieu! j'en serais au désespoir!

GEORGES, *légèrement.*

Soyez tranquille, il n'y a pas le moindre danger; et l'intérêt que vous prenez à ma situation...

DERBY.

Tu traites cela trop légèrement, mon ami, la chose peut devenir très grave; moi, je ne suis pas sans inquiétude. (*se frappant la tête.*) Eh! mais j'y pense maintenant: (*tirant des journaux de sa poche.*) ces gazettes que l'on m'a remises à mon départ de Londres... je n'y avais pas fait attention d'abord... mais on y parle de ce malheureux duel. (*parcourant des yeux une gazette.*) Ecoute plutôt.

GEORGES, *légèrement.*

Ah! si ce n'est que cela... (*il se rapproche d'Edith, et cause bas avec elle.*)

DERBY, *à part.*

Eh bien!.. il est d'une tranquillité... on dirait que cela ne le regarde pas. (*haut et lisant.*) Le roi est furieux... Il s'intéresse beaucoup au parent du lord chancelier, et veut que son adversaire soit traduit à une commission particulière. (*à son neveu.*) Eh bien! Georges... Georges... tu ne m'écoutes pas?

GEORGES.

Si, si, mon oncle, allez toujours. (*à Edith.*) Ah! vous aimez aussi la musique, mademoiselle? comme c'est heureux!

DERBY, *à lui-même.*

Ils n'ont rien oublié... jusqu'au signalement que voilà. (*lisant et regardant son neveu.*) Eh! mais... c'est singulier... ce signalement ne ressemble pas plus... taille de cinq pieds six pouces! (*haut.*) Ah! parbleu!...

GEORGES.

Qu'est-ce donc?

DERBY, *à part.*

Ce n'est pas lui, contenons-nous. (*haut et froidement.*) C'est le signalement du coupable qu'on a joint à l'article.

GEORGES, *à part.*

Le signalement... je suis perdu!

DERBY, *le regardant.*

Ah! c'est bien toi... cheveux blonds... la taille, les yeux, tout est conforme.

GEORGES, *vivement.*

Que dites-vous?

DERBY,

Eh bien! cela t'étonne que ton signalement te ressemble?

GEORGES, *embarrassé.*

Non, non, mon oncle; mais c'est jouer de mal-

heur ! c'est peut-être le premier qui se rapporte à la personne. (*à part.*) Si on allait m'arrêter à sa place !..

DERBY, *mettant ses papiers dans sa poche et regardant son neveu.*

Je devine tout, mais je saurai me venger... (*haut.*) Ma foi, mon cher ami, j'avais le projet de te faire partir pour le continent; mais d'après ces nouvelles-ci et les ordres donnés de tous côtés, ton départ aurait de graves inconvéniens.

EDITH, *avec intérêt.*

Oh ! sans doute, cela serait trop dangereux : votre signalement doit être dans toutes les mains.

DERBY.

Tu resteras caché ici.

GEORGES, *avec joie et regardant Edith.*

Oui, mon oncle, c'est tout ce que je demande.

DERBY.

Une quinzaine.

GEORGES, *vivement.*

Un mois, trois mois : il faut bien donner aux premières recherches le temps de se ralentir. C'est charmant ! nous vivrons ensemble : le matin, la promenade, la peinture; le soir, de petits concerts... nous ferons de la musique avec mademoiselle.

DERBY.

Non, non, diable ! de la musique !.. cela pourrait éveiller les soupçons et te faire découvrir... j'ai une bien meilleure idée !..

GEORGES.

Ah !

DERBY.

Vois-tu, là-bas, au bout du parc, dans le fond du bois, j'ai une petite masure isolée, abandonnée, qui te conviendra à merveille... des barreaux aux fenêtres, de grosses portes bien ferrées... c'est presque une prison; voilà ce qu'il te faut.

GEORGES, *intrigué.*

Comment?

DERBY.

Je vais t'y faire conduire sur-le-champ; tu y vivras seul, tout-à-fait seul; tu n'y recevras personne, ce qui est bien plus rassurant.

EDITH, *enchantée.*

Oh! la bonne idée! ce n'est pas là qu'on ira vous chercher.

GEORGES.

Quoi! mon oncle?..

DERBY.

Ce n'est pas tout, mon ami; pendant que tu seras dans ta cellule, nous autres, nous allons partir.

GEORGES, *inquiet.*

Vous allez partir?

DERBY.

Oui, Edith et moi nous partons pour Londres: tu sens qu'il est essentiel de ne pas perdre un instant, il faut que je rassemble mes amis, que je fasse usage de tout mon crédit pour obtenir ton pardon.

EDITH, *attendrie, à Derby.*

Ah! Monsieur, que vous êtes généreux!

GEORGES, *à part.*

Me voilà bien. (*haut.*) Mais mon oncle si je partais avec vous?

DERBY.

Y penses-tu?

EDITH.

Quelle imprudence!

DERBY.

Et ton signalement, et les poursuites? nous partis, au contraire, on croira cette maison inhabitée.

EDITH.

On ne songera plus à y faire des recherches.

DERBY.

Cela nous donnera le temps d'agir.

EDITH, *appuyant.*

Oui, oui, c'est bien mieux. (*à Georges.*) Allons, Monsieur, du courage, tâchez de ne pas trop vous ennuyer.

GEORGES, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*haut.*) Mais mon oncle...

DERBY, *avec chaleur.*

Tu n'as pas besoin de me le recommander, mon ami, je mettrai dans mes démarches un zèle, une activité... je me jeterai, s'il le faut, aux pieds du roi. (*lui serrant la main.*) Mon cher Georges, mon pauvre ami, je me mets bien à ta place, je sens tout ce que tu dois souffrir.

EDITH, *émue.*

Ah! quel oncle vous avez là.

GEORGES, *avec une colère concentrée.*

Certainement, je suis touché... (*à part.*) J'enrage!

DERBY.

Pas de remercîmens, mon ami, ce que j'en fais, c'est autant pour moi que pour toi; mais nous n'avons pas une minute à perdre; vite à l'exécution, je vais donner mes ordres.

GEORGES, *bas.*

Enfin, il nous laisse seuls.

DERBY, *s'arrêtant avec défiance et appelant.*

Holà! quelqu'un.

SCENE IX.

LES MÊMES, CHRISTINE.

DERBY, *bas à Christine.*

Christine, veillez sur eux, ne les perdez pas de vue. (*haut.*) Je vais chercher les clefs qui sont là-haut dans mon secrétaire. (*Il sort.*)

CHRISTINE, *bas aux jeunes gens.*

Qu'est-ce que cela signifie?

GEORGES, *bas et rapidement.*

Que tout est perdu. Je m'en étais assez bien tiré jusqu'ici: il était décidé que je restais; mais il emmène mademoiselle à Londres.

CHRISTINE, *joignant les mains.*

A Londres!

EDITH.

Eh! oui, (*montrant Georges.*) pour le sauver.

CHRISTINE.

Ah! chère enfant, on vous abuse! Je sais tout enfin *(bas à Georges.)* c'est un séducteur de profession. *(à Edith.)* Gardez-vous de le suivre, il vient d'arriver un autre valet, un honnête homme, celui-là, un bavard... qui m'a appris des choses *(bas à Georges.)* des horreurs! dans ce moment même, une femme est cachée chez lui, à Londres... dans son hôtel...

GEORGES, *haut.*

Une femme!...

EDITH.

Mais, expliquez-moi donc...

GEORGES.

Et comment empêcher ce départ? *(comme frappé d'une idée subite)* Ah! vous connaissez la taverne de l'Aigle-d'Or, près d'ici?

CHRISTINE.

Sans doute.

GEORGES.

Eh bien! il faut... *(apercevant Derby qui revient.)* Silence!

SCENE X.

LES MÊMES, DERBY, *suivi de Stockwell.*

DERBY, *à Stockwell.*

Stockwell, voici les clefs du petit bâtiment ; vous allez y conduire mon neveu.

GEORGES.

Mais mon oncle... nous avons le temps...

DERBY.

Du tout, du tout, il ne faut rien négliger ! Dame Christine, vous allez lui préparer sa chambre.

GEORGES, *s'approchant d'Edith.*

Mademoiselle...

DERBY, *l'arrêtant et l'embrassant.*

C'est bon, mon ami, c'est bon, pas de complimens : embrasse-moi vite et va-t-en ; tu peux être sûr que dans dix minutes nous ne serons plus ici.

GEORGES, *à part.*

Dix minutes ! je n'ai plus d'autre ressource. *(bas à Christine.)* Suivez-moi. *(Ils sortent par la gauche avec Stockwell qui les précède. Derby les suit des yeux.)*

EDITH, *à part.*

Ah ! mon Dieu ! je n'y comprends rien... mais maintenant je tremble aussi sans savoir pourquoi.

DERBY, *à part.*

Ah ! mon cher neveu, vous voulez lutter avec moi ! Je vous montrerai que je suis encore votre maître ! *(haut en offrant sa main à Edith.)* Venez, ma chère Edith.

(Ils sortent par la droite.)

FIN DU DEUXIEME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

(Même décoration.)

SCENE PREMIÈRE.

CHRISTINE, *seule.*

Elle entre par la gauche et lit l'adresse d'une lettre qu'elle tient à la main.

A la taverne de l'Aigle-d'Or... Mac Iphson Bidulph, *(s'interrompant.)* allons... M. Georges dit que c'est le seul moyen d'empêcher ce funeste départ..... courons vite.....

SCENE II.

CHRISTINE, EDITH, *avec un chapeau de voyage à l'anglaise.*

CHRISTINE, *s'arrêtant.*

Eh quoi! déjà prête, chère enfant?

EDITH, *agitée.*

Ah! ma bonne, je suis dans un trouble, une agitation... Que se passe-t-il donc? qu'ai-je à redouter?

CHRISTINE.

Vous le saurez. Où est sir Belton?

EDITH.

Il est là, dans son appartement, occupé à lire une lettre qu'il vient de recevoir... C'est celle qu'il attendait si impatiemment. Mais dis-moi, d'où viennent donc les soupçons qu'il t'inspire?

CHRISTINE.

Des soupçons? ah! vous êtes bien bonne! Sir Georges, ce digne jeune homme, vient enfin de m'apprendre la vérité sur son oncle: Belton n'est qu'un faux nom; apprenez que c'est Lord Derby.

EDITH, *étonnée.*

Lord Derby! un des premiers seigneurs d'Angleterre?

CHRISTINE.

Si fameux par ses richesses, et surtout par ses aventures. C'est lui qui, dans le temps, a enlevé Miss Sidney... à telles enseignes qu'il y a eu un duel, où le frère ou le cousin a été blessé, je ne sais pas trop lequel; il y a de cela seize ou dix-sept ans; mais je me le rappelle parfaitement: cela a fait tant de bruit dans le pays! et c'est à un pareil homme que vous êtes confiée! c'est avec lui que vous allez partir?

EDITH.

Eh! mon Dieu oui, il m'emmène à Londres.

CHRISTINE, *vivement.*

Chère enfant, ne partez pas, je vous en conjure... refusez de le suivre, au moins jusqu'à mon retour.

EDITH.

Mais pourquoi donc? Toujours des énigmes, des demi-confidences... c'est insupportable... Quel danger me menace?

CHRISTINE, *avec effroi et à voix basse.*

Quel danger?... S'il vous conduit à Londres, c'est pour vous entourer de tous les plaisirs... les bals, les concerts, les spectacles, les plus riches parures...

EDITH, *souriant.*

Eh bien! qu'est-ce que cela a donc de si effrayant?

CHRISTINE, *vivement.*

Ce sont autant de piéges que la séduction emploiera pour vous perdre.

EDITH, *frappée.*

La séduction!...

CHRISTINE, *la serrant dans ses bras.*

J'en ai trop dit: calmez-vous, chère enfant, tout n'est pas désespéré, nous veillons sur vous... moi d'abord, et puis monsieur Georges, brave et excellent jeune homme... il a trouvé un moyen de vous sauver... je ne sais pas ce que c'est, mais c'est égal, j'y cours sur-le-champ; du courage, du courage! Mais ne partez pas, ou tout serait perdu. (*Elle sort en courant.*)

SCENE III.

EDITH, *seule.*

Christine! (*revenant.*) Elle a une manière de me rassurer qui me fera mourir d'inquiétude. (*avec trouble.*) Il serait vrai... Lord Derby, le plus perfide des hommes! Quoi! sa tendresse dont j'étais si fière, ses bienfaits dont je n'avais jamais rougi... tout cela cacherait les plus lâches desseins! (*elle s'essuie les yeux.*) Non, je ne puis le croire encore, et cependant je redoute sa présence... j'éprouve une terreur secrète... Dieux! c'est lui. (*Elle reste immobile et n'ose le regarder.*)

SCENE IV.

DERBY, EDITH.

DERBY.

Enfin, chère Edith, tout est prêt pour notre départ.

EDITH, *à part.*

Comment lui dire?

DERBY.

Venez, suivez-moi.

EDITH, *avec effroi et s'éloignant.*

Monsieur!..

DERBY, *étonné.*

Eh! mais, quel est ce trouble? Cet effroi qui se peint dans vos regards...

EDITH, *troublée et le regardant timidement.*

Pardon, Monsieur... je ne puis m'expliquer... mais je ne partirai pas.

DERBY, *très étonné.*

Vous ne partirez pas, Edith? pour quel motif, et que voulez-vous dire?

EDITH.

Qu'il est temps de faire cesser mes incertitudes; oui, c'est à vous que je le demande; à vous, dont j'ai souvent admiré la noblesse, la générosité; ayez pitié de mes tourmens; je ne vous accuse pas... non, si je croyais tout ce que l'on m'a dit, je serais déjà loin de vous, et vous ne me reverriez jamais, mais c'est de vous-même que je veux apprendre la vérité: parlez, je m'en rapporte à votre franchise.

DERBY.

Vous ai-je jamais donné lieu d'en douter?

EDITH, *baissant les yeux.*

Lord Derby me le demande?

DERBY, *surpris.*

Lord Derby!... Je le vois, mon neveu m'a trahi; et peut-être même, Edith, les soupçons qu'il a fait naître dans votre ame vous éloignent déjà de moi.

EDITH, *vivement.*

Ah! je voudrais ne jamais vous quitter; mon bonheur serait de vous prouver ma reconnaissance, de vous entourer de mes soins; mais le puis-je, lorsque vos projets, votre rang, votre pouvoir sur mon avenir, tout est mystère pour moi. De grace, dissipez mes doutes, détruisez des soupçons qui me désespèrent, et je vous suis à l'instant même.

DERBY, *avec calme.*

Edith, j'aurais été heureux que, sans chercher à pénétrer les motifs de ma conduite, votre confiance en moi eût été assez grande pour me laisser maître absolu de votre sort: c'était la seule récompense que j'attendisse. Que craignez-vous, Edith? regardez-moi: ai-je l'air de vouloir vous tromper?

EDITH, *timidement.*

Non, sans doute; mais enfin les torts qu'on vous suppose...

DERBY.

Mes torts? je vais vous les rappeler, Edith. Dès votre enfance j'ai veillé sur vous; plus tard je n'ai voulu m'en rapporter qu'à moi seul de la tâche si douce de former votre raison, d'éclairer votre esprit; pour vous, j'ai créé cette solitude, j'ai embelli cet asile; pour vous, j'ai négligé le monde, j'ai renoncé à l'ambition; mes seuls instans de bonheur étaient ceux que je passais auprès d'Edith... et rappelez-vous alors quels étaient mes discours, quelles étaient mes leçons! je vous enseignais l'amour des devoirs et de la sagesse: est-ce là le langage d'un séducteur? et votre mère, dont je vous parlais sans cesse, dont je vous rappelais les vertus, est-ce en invoquant ce nom sacré que j'aurais pu tramer des projets criminels?

EDITH, *attendrie, et le regardant.*

Non, non... jamais! ces accens... ce regard... je ne veux croire que vous, je suis prête à vous suivre.

DERBY.

Et vous m'obéirez en tout?

EDITH.

Je le jure.

DERBY.

Bien! c'est mon neveu seul que je punirai, car son amour pour vous n'aurait point dû lui faire oublier le respect qu'il me doit.

EDITH, *avec trouble.*

Son amour!...

DERBY, *lui prenant la main.*

Il ne m'a fallu qu'un instant pour lire dans son cœur, dans le vôtre; il vous aime, et, sans doute, vous ne le voyez pas avec indifférence... (*un mouvement d'Edith.*) J'en suis fâché, Edith; car Georges n'est pas digne de vous: il a mérité ma colère... il m'a trompé.

EDITH.

Lui, Monsieur?

DERBY.

Du moins je le soupçonne; mais je saurai bientôt à quoi m'en tenir, et s'il a abusé de ma confiance, s'il s'est joué de ma tendresse... Edith, il ne faut plus penser à lui, je l'exige: vous me le promettez?

EDITH, *en baissant les yeux.*

Quoi qu'il m'en coûte, Monsieur... j'obéirai.

DERBY, *avec joie.*

Ah! j'ai retrouvé son cœur, et je reprends mes droits..., tiens, lis. (*Il lui donne une lettre.*)

EDITH.

Comment! (*elle lit, jette un cri de joie, et veut se précipiter aux genoux de Derby; celui-ci la relève et la serre dans ses bras.*)

SCENE V.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE, *les voyant.*

Dieux! qu'ai-je vu?

DERBY.

Que voulez-vous? qui vous a appelée?

CHRISTINE, *troublée.*

Je venais... c'est-à-dire, ce n'est pas moi; c'est ce monsieur de ce matin, cet officier du schériff... et cer-

tainement j'étais bien loin de me douter... Mademoiselle, après toutes les leçons...

DERBY, *sèchement.*

Taisez-vous; faites venir cet officier. (*elle remonte la scène.*)

DERBY, *bas à Edith.*

Edith, ne confiez notre secret à personne... à personne, entendez-vous! Quant à mon neveu, nous allons connaître la vérité, et si ce n'est pas lui que la justice poursuit, je ne lui pardonnerai de ma vie.

SCENE VI.

LES MÊMES, CHRISTINE, BIDULPH.

DERBY, *à Bidulph.*

C'est encore vous, Monsieur!... qui peut vous ramener?

BIDULPH.

Ah! Milord, qu'est-ce que je viens d'apprendre? Un homme comme vous!

DERBY.

Qu'y a-t-il donc?

BIDULPH.

Ah!... ah!... abuser de ma confiance, des égards que la justice vous témoigne!

DERBY.

Comment?

BIDULPH.

Nous savons tout. Vous avez reçu ici le jeune homme que nous poursuivons.

DERBY.

Quoi! vous croyez?

BIDULPH.

N'essayez pas de le nier. Nous avons une déposition

écrite et bien circonstanciée que l'on vient de remettre à l'Aigle-d'Or.

CHRISTINE, *à part.*

Ah! mon Dieu! c'est ma lettre de tout à l'heure. (*haut.*) Mais, Monsieur...

BIDULPH.

Silence, devant la justice! (*à Derby.*) Nous savons pourquoi vous lui avez donné asile : c'est sir Georges, votre neveu; mais on a suivi le coupable, on l'a reconnu, on l'a vu se réfugier chez vous.

EDITH, *inquiète.*

Et vous venez pour l'arrêter?

BIDULPH.

Malheureusement, il est trop tard. La même lettre nous apprend que vous l'avez fait évader; mais c'est vous, Milord, que je suis obligé d'arrêter. Désolé de sévir... mais vous êtes mandé devant le schériff pour rendre compte de votre conduite.

EDITH, *étourdiment.*

Ah! que c'est heureux! (*à Derby.*) Vous voyez que M. Georges ne vous a pas trompé; c'est bien lui que l'on cherche.

DERBY.

En effet, ce pauvre garçon que je soupçonnais... (*à Bidulph.*) mais enfin, Monsieur, ce signalement que j'ai vu dans la gazette, et qui n'avait pas le moindre rapport avec mon neveu...

BIDULPH.

Si vous n'avez que cela à dire pour votre justification, ça ne prouve rien... tous les jours j'arrête des gens qui ne ressemblent pas à leur signalement; il faut du tact, et voilà tout.

DERBY, *vivement.*

Venez, Monsieur, courons chez le schériff, je me rends sa caution; ma fortune, tout ce que je possède...

CHRISTINE, *bas à Edith.*

Ah ça! vous m'expliquerez au moins, Mademoiselle...

DERBY, *s'arrêtant.*

Christine, suivez-moi. (*il va à Edith, l'embrasse sur le front.*) Songe à notre secret.

CHRISTINE, *le suivant, et à part.*

Et elle aussi! je n'y conçois plus rien. (*ils sortent.*) (*Edith est à droite, rêveuse et émue; Georges paraît du côté opposé et suit son oncle des yeux.*)

GEORGES, *à part.*

A merveille! on emmène mon oncle, c'est tout ce que je demandais! le voilà prisonnier à son tour, et je suis libre. (*il s'avance.*)

SCENE VII.

EDITH, GEORGES.

EDITH, *le voyant.*

Quoi! Monsieur, c'est vous? ne vous montrez pas, je vous en prie; on a découvert que vous étiez caché ici.

GEORGES, *riant.*

En vérité?

EDITH, *étonnée et le regardant.*

Lord Derby votre oncle a été mandé chez le schériff.

GEORGES, *riant aux éclats.*

Ah! ah! c'est délicieux!

EDITH.

Eh! mais, qu'est-ce qu'il a donc?

GEORGES.

Je savais bien que je l'empêcherais de vous emmener.

EDITH.

De m'emmener?

GEORGES.

Eh! oui; la déclaration faite au schériff est de mon invention; c'est une ruse de guerre.

EDITH, *confondue.*

Comment, ce n'est pas vous que l'on cherche?

GEORGES.

Du tout; je ne suis pour rien dans ce duel; vous

sentez bien que j'ai saisi le premier prétexte venu.

EDITH.

Ah ! mon Dieu ! (*à part.*) Suis-je assez malheureuse !

GEORGES.

Qu'avez-vous donc ?

EDITH.

Quoi ! Monsieur, sérieusement, vous n'êtes pas coupable ?

GEORGES.

Nullement.

EDITH, *avec dépit.*

Allez, c'est bien mal à vous... nous tromper ! moi qui avais si bonne opinion de votre caractère, qui croyais qu'avec une physionomie si douce... fiez-vous donc aux apparences.

GEORGES, *étourdi.*

Comment, Mademoiselle, je ne me serais jamais douté que pour mériter votre estime il fallût être brouillé avec la justice, et d'après l'intérêt que vous m'aviez témoigné...

EDITH.

De l'intérêt ! moi, Monsieur ? Vous vous êtes trompé : c'était bon quand je vous croyais compromis dans une mauvaise affaire ; maintenant cela ne m'est plus permis, et votre oncle s'opposerait...

GEORGES, *avec dépit.*

Encore mon oncle !.. Allons, je le vois, c'est en vain que je me suis flatté de l'emporter sur lui, de vous soustraire à un esclavage que vous chérissez : absent ou présent, lord Derby vous subjugue toujours ; c'est votre guide, votre oracle.

EDITH, *avec dépit.*

Oui, Monsieur.

GEORGES, *de même.*

Sans doute aussi, pour vous offrir ma fortune et ma main il faudra que j'aille lui demander son consentement ?

EDITH.

Non; maintenant c'est inutile... je sais d'avance qu'il le refuserait.

GEORGES, *vivement.*

Mais quel est donc ce pouvoir que je ne puis comprendre? Quels sont ses droits sur vous?

EDITH, *avec embarras.*

Ses droits? je ne puis vous les dire, mais...

GEORGES, *vivement.*

Et moi je les devine, Mademoiselle! vous l'aimez.

EDITH.

Je l'aime? (*vivement.*) oui, Monsieur, je l'aime plus que je ne peux le dire; depuis quelques instans surtout, je sens que ma tendresse a doublé pour lui, et jamais personne ne le remplacera dans mon cœur.

GEORGES, *hors de lui.*

Ah! c'en est trop! tant d'aveuglement me désespère!... mais ne croyez pas que je vous abandonne à cette erreur fatale.

EDITH.

Monsieur...

GEORGES.

Edith, je vous en conjure; les momens sont précieux, consentez à me suivre.

EDITH, *effrayée.*

Vous suivre!

GEORGES, *se jetant à ses pieds.*

Je vous le demande à genoux: il y va de votre salut: par intérêt pour vous, par pitié pour moi-même, fuyez loin de ces lieux; c'est à moi de vous mettre à l'abri des dangers...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DERBY, *entrant brusquement par le fond.*

DERBY, *à son neveu qui se lève vivement.*

Eh bien! eh bien! quelle imprudence!.. te montrer dans un moment comme celui-ci!

EDITH, *à Derby.*

Ah! Monsieur, croyez... (*Derby lui impose silence de la main.*)

GEORGES, *avec embarras.*

Mon oncle... vous voilà déjà revenu ?

DERBY, *froidement.*

Oui... tout est fini... tu es libre...

GEORGES.

Libre?

EDITH.

Comment?

DERBY.

J'ai eu d'autant moins de peine à te disculper, qu'en arrivant chez le schériff, j'y ai trouvé le véritable coupable.

GEORGES ET EDITH.

Le coupable!

GEORGES, *à part.*

Cet imbécille qui va se laisser prendre! (*haut.*) Quoi, mon oncle!..

DERBY.

C'est un jeune homme des environs, qui, en apprenant les recherches que l'on faisait, est venu se livrer lui-même. Il prétend que c'est une plaisanterie qui ne mérite pas l'attention des magistrats : ils se sont battus pour un lièvre que leurs chiens se disputaient. Du reste le blessé est tout-à-fait hors de danger. (*avec ironie.*) Je suis fâché pour toi, mon ami, qu'il y ait concurrence.

GEORGES, *troublé.*

Mon oncle, il y a erreur; je vais réclamer...

DERBY, *riant.*

Ah! c'est trop fort! voilà la première fois qu'il se trouve deux coupables de bonne volonté! je te conseille de te résigner, mon pauvre garçon; une autre fois tu seras plus heureux. (*prenant la main d'Edith comme pour s'en aller.*) Maintenant que rien ne nous arrête, je te laisse le maître de la maison... tu peux

ordonner, commander ici absolument comme chez toi. Venez, Edith, partons.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHRISTINE.

CHRISTINE, *qui a entendu les derniers mots.*

Non, je ne le souffrirai pas; c'est à moi qu'elle appartient, c'est à moi qu'elle est confiée, et plutôt que de vous laisser partir avec elle, j'implorerai le secours et la protection de votre neveu.

GEORGES, *vivement.*

Oui, je saurai la défendre!

DERBY.

Contre moi?

GEORGES.

Contre le monde entier.

EDITH, *à part.*

Il se perd!

GEORGES.

(*A son oncle.*) Dussiez-vous m'accabler de votre colère, dussiez-vous me priver de votre appui, d'une fortune que je méprise, je ne suis plus votre neveu, je romps tous les liens qui nous unissaient; je saurai affranchir Edith de votre pouvoir, je saurai la dérober à la plus dangereuse séduction.

DERBY, *offensé.*

La séduction!

CHRISTINE, *s'encourageant.*

Certainement, il est affreux...

EDITH, *l'arrêtant et à demi-voix.*

Mais, tais-toi donc.

GEORGES, *avec chaleur.*

J'ai deviné vos projets : vous abusez de votre empire sur un cœur jeune et sans expérience; mais je l'éclairerai, en dépit de vous et d'elle-même... je serai

son guide, son défenseur; et à tout autre que vous, mon oncle... *(avec un mouvement.)* mais je n'oublie pas les liens qui nous unissent, et c'est à eux seuls que vous devez attribuer le respect que je m'impose encore.

DERBY, *avec calme.*

C'est très beau, je ne puis pas dire le contraire; mais vous, monsieur le moraliste, *(d'un ton sévère.)* qu'avez-vous fait, je vous prie, qui puisse justifier ce langage? Vous avez trompé un oncle qui vous aimait, pour vous introduire malgré lui dans sa maison, pour chercher à séduire une jeune orpheline que son malheur et ma protection devaient vous rendre sacrée; vous avez abusé de ma bonne foi et de l'asile que je vous accordais : à tout autre que vous, Monsieur, j'apprendrais qu'il est deux choses au monde que l'on ne trahit point impunément, c'est la confiance d'un honnête homme et les droits de l'hospitalité... mais je n'oublie pas les liens qui nous unissent, et eux seuls peuvent vous expliquer la modération que je m'impose encore.

GEORGES, *vivement.*

Je conviens de mes torts... Mais quand vous saurez que l'amour le plus violent...

DERBY, *avec force.*

Eh! qui vous a dit, Monsieur, que cet amour n'était pas réprouvé par l'honneur? Savez-vous si je n'ai pas placé dans ma tendresse pour Edith mes espérances, mon bonheur?... De quel droit osez-vous lui offrir un secours qu'elle ne réclame pas? Qui vous a dit qu'aujourd'hui même je ne voulais pas lui donner mon nom?

GEORGES, *atterré.*

Votre nom! il serait possible.

DERBY, *montrant Edith.*

Du reste, Monsieur, je ne la contrains pas; elle est libre de son choix, qu'elle prononce entre nous.

EDITH, *après un moment de silence et baisant sa main.*

Ah! pouvez-vous penser que j'hésiterai un seul moment!

GEORGES, *confondu.*

Dieux !... Il suffit : je vous quitte, mon oncle, je m'éloigne pour toujours : trop heureux si cet exil volontaire peut expier mes torts envers vous. (*d'une voix étouffée.*) Adieu ! (*il se cache la figure et s'éloigne lentement.*)

CHRISTINE, *s'essuyant les yeux.*

Pauvre jeune homme! s'il n'avait tenu qu'à moi, c'est celui-là qu'on aurait choisi.

EDITH, *regardant Georges qui s'éloigne.*

Ah ! mon Dieu ! (*s'approchant doucement de Derby, et à demi-voix.*) Monsieur, il nous quitte pour toujours. (*le regardant.*) Il est bien triste... bien affligé.

DERBY, *froidement.*

Pourquoi s'en va-t-il? Dis-lui que je ne le renvoie pas, il peut revenir.

EDITH, *courant à Georges.*

Monsieur, Monsieur, on ne vous renvoie pas.

GEORGES, *revenant de l'autre côté du théâtre.*

Non, Edith, je n'aurais pas le courage d'obéir à mon oncle. Je le sens, je ne puis vivre près de vous, s'il ne m'est permis de vous aimer, d'aspirer à votre main, de me rendre digne d'un bonheur que je paierais de ma vie.

EDITH, *confuse.*

Que dites-vous? (*elle s'éloigne et revient les yeux baissés près de Derby.*)

DERBY, *après un silence.*

Eh bien ! il n'est pas encore content, n'est-ce pas? oh! je m'en doutais? Qu'est-ce qu'il demande encore? hein.

EDITH, *avec embarras.*

Je n'ai pas bien entendu.

DERBY, *souriant.*

C'est singulier ; d'ici il m'a semblé entendre qu'il fallait encore lui permettre... de t'épouser ; n'est-ce pas cela ?

EDITH, *levant un peu la tête et avec un sourire.*

Je crois que oui.

DERBY, *élevant la voix.*

Ah! ah... je m'attendais à tout de sa part; mais ceci est beaucoup plus difficile à arranger; (*en regardant son neveu qui s'est rapproché peu à peu.*) car enfin, Georges a renoncé à tout lien de parenté avec moi, il vient de me déclarer qu'il n'était plus mon neveu... reste à savoir maintenant s'il consentira à devenir mon fils.

CHRISTINE.

Son fils!

GEORGES, *frappé.*

Votre fils! comment?

DERBY, *vivement et embrassant Edith.*

Eh! sans doute... à ma tendresse pour elle, tu n'as pas deviné que j'étais son père?

GEORGES, *dans ses bras.*

O ciel!

CHRISTINE, *étourdie.*

Son père!.. milord!.. et moi qui lui conseillais de s'en défier.

GEORGES.

Mais de grace, expliquez-moi...

DERBY.

Plus tard, tu sauras comment des querelles de famille m'avaient forcé de cacher un hymen que la faveur du roi me permet enfin d'avouer publiquement. (*bas.*) Mon cher Georges, je te pardonne; tes intentions étaient pures, (*en souriant et à demi-voix.*) et je conviens que mon ancienne réputation devait t'effrayer plus qu'un autre; (*sérieusement.*) mais maintenant que je te confie le sort de mon Edith, plus d'étourderies, plus de souvenirs de jeunesse, et songe bien que la seule chose qu'un père ne puisse pardonner, c'est de négliger le bonheur de son enfant.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES PAYSANS

OU

L'AMBITION AU VILLAGE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

MÊLÉE DE COUPLETS,

PAR MM. BRAZIER, DUMERSAN ET MELESVILLE,

Représentée pour la première sur le Théâtre des Variétés, à Paris, le 28 février 1826.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1826.

PERSONNAGES	ACTEURS.
JACQUES TERRIER	M. BOSQUIER.
ANDRÉ FAUVEL, Tisserand. . . .	M. ARNAL.
PIGEONNEAU, Charron	M. ODRY.
LUCQUET, Batteur en grange . . .	M. GEORGES.
ROUSSELET, Perruquier	M. BOUGNOL.
Mme. FIRMIN, veuve et fermière . .	Mlle FLORE.
TIENNETTE LEDOUX	Mlle LAIGNELET.
UN DOMESTIQUE.	M. CHARLES.
UN PAYSAN.	M. BÉGAT.

Paysans, Paysannes.

La scène est dans un Village.

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LES PAYSANS

COMÉDIE EN UN ACTE.

(Le Théâtre représente une place de village ; sur la gauche, l'entrée d'une auberge : à droite, l'entrée de la ferme de madame Firmin.)

SCÈNE PREMIÈRE.

LUCQUET, un Paysan, ensuite ROUSSELET, et plusieurs Habitans du village.

(Au lever du rideau, Lucquet et le paysan regardent la fenêtre de l'auberge.

UN PAYSAN.

Regarde bien voir si tu l'vois, Lucquet.

LUCQUET.

C'ment veux-tu que je l'voyons, puisque les rideaux d' sa croisée n' sont pas encore ouverts.... attends, je vas monter sur mes sabots, soutiens-moi.... ah! v'là Rousselet et les autres.

(Rousselet entre en courant suivi de quelques paysans, il porte sous son bras un plat à barbe et une serviette pliée.

ROUSSELET.

Eh bien! eh bien! l'avez-vous ti vu? a-t-il demandé quelqu'un pour faire sa barbe?

LUCQUET.

Du tout... il ne s'est pas encore montré.

ROUSSELET.

Je somm' bien curieux de le voir.

LUCQUET.

Et moi aussi.

ROUSSELET.

Eh bien! où est donc Pigeonneau, qui avait dit qu'il serait ici le premier?

LUCQUET.

Ah! Pigeonneau, c'est un paresseux.

ROUSSELET.

Et un bavard.

LUCQUET.

Y se mêle de tout.

ROUSSELET.

Et y n'sait rien.

LUCQUET.

Y s'est vanté qu'il était l'ami de M. Terrier.

ROUSSELET.

Oui? J'allons voir ça.... ah! tiens, je le vois qui accourt par ici.... hé, Pigeonneau, viens donc!

SCÈNE II.

Les Mêmes, PIGEONNEAU.

PIGEONNEAU.

Eh ben! eh ben! l'avez-vous ti vu?

ROUSSELET.

Non, la croisée est fermée... y dort sûrement encore.

PIGEONNEAU.

Il s'lève ben tard.

LUCQUET.

Il s'levait pus matin qu'ça quand y n'était qu'un pauvre petit paysan comme nous.

PIGEONNEAU.

En blouse.

ROUSSELET.

En sabots.

LUCQUET.

En bonnet de laine.

PIGEONNEAU.

Avec une queue.

ROUSSELET.

Que j'lui faisais tous les dimanches..... croyez-vous qu'il soit changé depuis quatorze ans?

LUCQUET.

Sûrement, puisqu'on te dit qu'il a un carosse à quatre roues.

ROUSSELET, *se récriant.*

Ah!

PIGEONNEAU.

Avec des domestiques qu'étiont assis derrière dans un aut' p'tit carosse, accroché à son dos.

ROUSSELET, *de même.*

Oh!

LUCQUET.

Et un ruban à sa boutonnière, et un diamant à son jabot.

TOUS.

Un diamant!

PIGEONNEAU.

Y n'va pas nous regarder... mais voyez vous, c'est pas l' tout d'être riche.... le v'là propriétaire de plusieurs manufactures, avec des carrosses, des chevaux... c'est bon... j'suis pas mauvaise langue, mais v'là tout c'que je dis moi : comment qu'il a fait sa fortune?

LUCQUET.

Dame! il est tombé à la milice.

PIGEONNEAU.

C'est de ça que j'lui en veux, j'aurais peut être eu son numéro.

Air : *Vaud. du petit Courrier.*

Si Terrier n'était pas parti
Pour aller à l' armée d' la guerre,
J'aurais p't-être été militaire;
J'aurais p't-être été brave aussi...

J'aurais p't'-être obtenu z'un grade,
J'aurais p't'-être été commandant.

LUCQUET.

L' jour du tirag' t'as fait l' malade.

PIGEONNEAU.

C'était pour rester bien portant.

LUCQUET.

Alors ne te plains donc pas!

PIGEONNEAU.

Mais il a quitté l'service au bout de trois ans.

ROUSSELET.

A cause de ses blessures.

PIGEONNEAU.

Je l'veux bien, mais il n'avait pas le sou; il s'est mis dans un' maison d' commerce, et queuque tems après, il s'est trouvé associé, c'est louche.

LUCQUET.

Dame! on dit que c'est à cause d' son travail.

PIGEONNEAU.

Laisse-donc, v'là dix ans que j' travaille chez mon bourgeois, qu'est maître charron, va-t'en lui demander s'il veut m'associer à sa maison. J' sais d'avance la part qu'il m' donnerait dans les bénéfices.

(*Il fait le geste de donner des tapes.*)

LUCQUET.

Quiens, quiens, quiens, v'là toutes les filles d'la commune, avec Tiennette à leur tête.

PIGEONNEAU.

J'étais bien étonné qu'la curiosité n'les eut pas encore éveillées.

SCÈNE III.

Les Mêmes, TIENNETTE *accourant à la tête des jeunes filles.*

Air : *Pantin, Pantin que j'aime.*

CHOEUR.

Je n' sommes pas curieuses,
Mais je v'nons ici pour voir

Et pour savoir
Si je s'rons plus heureuses
A c' matin qu'hier au soir.

PIGEONNEAU.

Y n' s'en trouv' pas un' de muette!
Mon ami Lucquet,
Entends-tu leur caquet;
Du moulin d' la mère Tapette,
On dirait qu' c'est le cliquet.

CHOEUR.

Je n' sommes pas curieuses, etc.

TIENNETTE.

Dites donc, mesdemoiselles, vous allez voir le beau carrosse à mon parrain, les beaux laquais à mon parrain, le...

PIGEONNEAU.

Elle en a plein la bouche de son parrain! n' sois pas si fière.... il ne te reconnaîtra seulement pas, ton parrain.

TIENNETTE.

C'est possible, il ne m'a pas vue d'puis l' jour de mon baptême.

PIGEONNEAU.

C'est pas à cause d'ça, mais un homme qu'est parvenu dans la richesse des places et dans les honneurs d'la fortune avec un ruban à son jabot et un diamant à sa boutonnière.... ça vous le change du tout au tout, pour lors, Jacques Terrier, qui était le fils d'un petit paysan et qu'est devenu un gros monsieur.... ça fait une différence de c' qu'auparavant... et à c' t'heure, enfin, suffit, v'là la chose.

TIENNETTE.

Est-il bête c' Pigeonneau, il parle toujours comme ça un quart d'heure sans qu'on sache ce qu'il veut dire.

PIGEONNEAU.

Pourvu que j' m'entende... d'ailleurs, j'en reviens toujours là, comment qu'il a fait sa fortune?

TIENNETTE.

Qu'est-ce que ça te fait?

PIGEONNEAU.

J' veux savoir.

TIENNETTE.

Ah! c'est juste.

Air : *Dans la paix et l'innocence.*

Quand quelqu'un nous intéresse,
On est bien aise de voir
S'il a gagné sa richesse,
Sans manquer à son devoir.

PIGEONNEAU.

C' n'est pas ça qui m'inquiète,
Et j' veux savoir aujourd'hni ;
Comment qu' sa fortun' s'est faite,
Quand ça n's'rait qu'pour fair' comm' lui.

TIENNETTE.

Toi, imbécille, faudrait avoir son mérite, son talent.

PIGEONNEAU.

Ah! parce que c'est son parrain, il a du mérite..... j'en aurais aussi moi, si j'avais des rentes. C'est comme c't'André Fauvel qui va être nommé maire d'ici.... un petit tisserand, parce que c'était l'ami de ce Terrier. C'est une injustice, et puis un' fois qui s'ra maire, sa p'tite veuve va t-elle faire ses embarras!

ROUSSELET.

Madame Firmin?

LUCQUET.

La fermière?

PIGEONNEAU.

Oui, c'tte pimbèche, j'peux pas la souffrir, moi j'l'haïs! oh! dieux! j'l'haïs-ty la veuve, elle fera faire des bétises à Fauvel.

LUCQUET.

Je le crains ben.... elle a déjà dit qu'une fois mairesse, elle f'rait changer le petit chemin qui passe au milieu de sa luzerne, et qu'il passerait plus haut.

PIGEONNEAU.

C'est ça, dans ma vigne!

ROUSSELET.

Et puis elle dit qu'elle dansera dans la danse bourgeoise.

LUCQUET.

Et qu'elle fera fermer le cabaret du père Noé, dès huit heures.

PIGEONNEAU.

Fermer l' cabaret! quand j' disais qu'elle lui ferait faire des bétises.

TIENNETTE.

Mais c' n'est pas sa faute, à c' pauvre Fauvel.

PIGEONNEAU.

Quoi, tu peux l' défendre aussi, celui-là?

LUCQUET.

Après qu'il t'a plantée là.

ROUSSELET.

Lui qui devait t'épouser.

TIENNETTE, *les larmes aux yeux.*

Eh! ben, eh! ben, s'il s'est mal conduit avec moi... ça ne regarde personne.

PIGEONNEAU.

Fi! t'as pas d' cœur.

ROUSSELET.

Chut! on sort de l'auberge : c'est monsieur Terrier.

PIGEONNEAU.

Je m' soucions ben de lui : il n' vient ici, que pour nous faire sentir son *lusque* et son *insupériorité*.

LUCQUET.

Je n' la sentirons pas, si je n' voulons pas la sentir.

PIGEONNEAU.

T'as raison.

ROUSSELET.

C'est ça, allons nous en.

PIGEONNEAU.

Non, faut voir la mine qu'il a... mais, n' faisons pas semblant de le r'garder, faisons comme si j'étions à nous promener... l'nez en l'air, et n'ayons pas l'air de fumer.

(*Il remonte le théâtre, avec les autres paysans.*)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, JACQUES TERRIER, *il a une mise simple et élégante*, un Domestique.

TERRIER, *sortant de l'auberge..*

(*à un domestique.*) Allez porter cette lettre à son adresse. (*le domestique sort.*) Voilà quinze ans que je n'avais si bien dormi... ah! cet air natal, ça vous fait un bien, (*il regarde de tous côtés*), rien n'est changé, ni moi non plus, dieu merci, je le sens au bonheur que j'éprouve : (*regardant les paysans*) voici, sans doute, d'anciennes connaissances? (*apercevant Rousselet*), eh! je ne me trompe pas, c'est Rousselet, le barbier du village... Bon jour, mon cher Rousselet, est-ce que tu ne me reconnais pas?

ROUSSELET, *humblement.*

Pardonnez-moi; monsieur Duterrier, on ne peut pas oublier la figure de monsieur Duterrier, les manières nobles de monsieur Duterrier.

PIGEONNEAU.

Ah! v'là qu'il caponne déjà, celui-là, ça n'a pas plus de caractère!..

TERRIER, *riant.*

Du Terrier? qu'est-ce qu'il dit donc? ah! çà, mon cher, tu me donnes un *du*, qui ne me va pas du tout, je suis toujours Jacques Terrier, entends tu?.. et je veux que vous me traitiez comme autrefois, en camarade.

PIGEONNEAU, *aux autres et se rapprochant.*

Ah! s'il veut être not' camarade, c'est différent.

TERRIER.

Venez donc tous près moi, que je retrouve mes au siens amis.

Air : *France chérie.*

A chaque pas, nouvelle jouissance,
Ah ! pour mon cœur quel moment ! quel plaisir !
Des lieux témoins des jeux de notre enfance,
Rien ne saurait bannir
Le souvenir.
Oui, voilà bien la place du village,
Ce beau vallon et ces fertiles champs ;
Le maronnier qui prêtait son ombrage,
Au laboureur accablé par les ans !
En arrivant, grâce à mes goûts fidèles,
Qu'avec bonheur j'ai revu ce clocher
Où se cachaient les pauvres hirondelles,
Que le matin nous allions dénicher...
Je vois encor, je vois cette rivière,
Où faible enfant, j'expirais sans soutiens,
Lorsqu'en passant, un brave militaire
Sauva mes jours, en exposant les siens!
Plus loin, je vois à côté des bruyères,
Le cabaret et les gazons fleuris,
Où les mamans trinquaient avec les pères ;
Où les tendrons sautaient avec les fils !...
Enfin ce lieu retrace à ma mémoire,
Le rendez-vous donné sous les ormeaux,
Quand je partis pour voler à la gloire ;
La joie au cœur et le sac sur le dos !
A chaque pas nouvelle jouissance,
Ah! pour mon cœur quel moment ! quel plaisir !
Des lieux témoins des jeux de notre enfance,
Rien ne saurait bannir
Le souvenir.

Je me rappèle bien vos noms, mais vos traits...

PIGEONNEAU, *se mettant près de lui.*

R'gardez-moi... voir si vous m' reconnaîtrez... quand je joussions à *coupe ton tête*, et à *saute mouton*, qui qui tombait toujours par terre ? et quand y avait des tappes à donner, qui qui les recevait toujours ?

TERRIER.

Parbleu, je ne me trompe pas. Tu es Claude Pigeonneau ; que nous appelions le lourdaut.

PIGEONNEAU.

Non, le pataud ! mais, c'est égal, c'est moi : j'avais toujours des bas bleus, avec un gilet noir, une veste abricot et les cheveux pareils.

TERRIER.

C'est cela... bon jour, mon pauvre Pigeonneau : (*il lui prend la main*) es-tu toujours taquin, et bê...

PIGEONNEAU.

Et bête... vous alliez dire... voyez-vous, y m'a reconnu tout de suite... avance, Lucquet, voir si te reconnaîtra itou... voyons voir, si vous reconnaîtrez Lucquet ?

TERRIER, *riant.*

Ah ! il ne fallait donc pas le nommer... je me souviens que c'était un espiègle.

PIGEONNEAU.

Eh ! bien, non : c'était son frère, qu'est à c't' heure sabotier, et cousin de Bastienne Ledru... vous en souvenez-vous de Bastienne... qu'vous aimiez tant ?

TERRIER.

Bastienne !.. parbleu !.. elle était charmante : est-ce qu'elle pense encore à moi ?

LUCQUET.

Oh ! certainement, quand on aime une fois !

PIGEONNEAU.

Elle était si sensible.

TERRIER.

Pauvre petite.

PIGEONNEAU.

Oh ! elle était sensible ! elle vous aimait bien : elle s'est mariée huit jours après vot' départ, avec Nicolas Basset... elle en a eu quatorze enfans, tous filles et tous garçons.

TERRIER.

Tu dieu, quelle sensibilité ! (*regardant Tiennette, et les jeunes filles*) mais, les jeunes filles ne me disent rien, est-ce qu'elles ne parlent pas, dans ce pays-ci ?

PIGEONNEAU.

Ah ! que si... allez... comme partout...

TERRIER, *montrant Tiennette.*

Quelle est cette petite mine éveillée ?

TIENNETTE, *faisant la révérence.*

Vous n'me remettez pas ? c'est moi, mon parrain, Tiennette Ledoux.

TERRIER.

Tiennette Ledoux... ma filleule... eh ! viens donc m'embrasser, mon enfant... elle est vraiment gentille.

PIGEONNEAU.

Et une brave fille, dà... qu'a ben eu soin d' sa bonne mère, dà... et à qui vot' ami Fauvel fait des traits, dà...

TIENNETTE.

Tais-toi donc, vilain bavard.

TERRIER.

Oui, oui, nous causerons de tout cela... reste ici, mon enfant... nous dînerons tous ensemble : je veux que chacun me conte ses petites affaires.

Air : *du Carnaval.*

Quand je reviens au sein de mon village,
Pour être juste avec mes vieux amis,
Je veux mêler dans un égal partage,
Les biens qu'ils ont avec ceux que j'acquis.
Par ce moyen, une chance commune
Va satisfaire à mes plus chers desirs.
Ah ! partagez avec moi ma fortune,
Et laissez-moi partager vos plaisirs.

PIGEONNEAU.

Avec plaisir : (*aux autres*) quand j' disais qu' c'était un brave homme, on voulait me soutenir qu'il serait fier, orgueilleux, j'ai toujours dit que non, v'là c' que

j'appèle un homme, moi!.. qu'il a fait sa fortune, par des moyens honnêtes, lui... qu'il ne rougit pas d'avoir été paysan, lui... et qu'il serait capable de vous donner pour boire, lui; j'suis pour monsieur Terrier, moi...

TOUS.

Et nous aussi.

TERRIER.

C'est bien, c'est bien, mon cher Pigeonneau.

PIGEONNEAU.

Dites donc, monsieur Terrier, en attendant l'dîner, j'allons boire à vot'santé, chez le père Noé. Qu'est-ce qu'a d'la monnaie là?

TERRIER.

J'irai vous y rejoindre, et trinquer avec vous... c'est moi qui paye.

PIGEONNEAU.

Ah! y commence bien... ça y est: (*bas aux autres*) j'l'y parlerons d'la veuve... du petit chemin... faut pas qu'Fauvel soit nommé maire: (*haut*) bon jour, monsieur Terrier.

Air: *Ronde de la Fille mal gardée.*

A ses vertus faut vît'ment
Trinquer tous tant que nous sommes,
Tant qu'on n'boira qu'aux brav's hommes,
On n'se gris'ra pas souvent.
(*à Terrier.*)
Y en a peu qui nous invitent.

TERRIER.

De nos biens il est permis,
Que tous nos amis profitent.

PIGEONNEAU, *lui prenant le main.*

Nous sommes tous vos amis.

TOUS.

A ses vertus faut vîtement, etc.

Ils sortent.

SCÈNE V.

TERRIER, TIENNETTE.

TERRIER.

Enfin, les voilà partis... nous pouvons causer ensemble, ma petite Tiennette... Eh bien! approche-toi donc; est-ce que tu as peur de ton parrain?

TIENNETTE, *embarrassée.*

Oh! nanni... C'est que quand on ne connaît pas les personnes...

TERRIER.

Allons, pas de timidité... tu sais bien que je suis ton meilleur ami... Voyons, tes petits secrets... Parlons de ce qui intéresse le plus les jeunes filles, de ton amoureux... (*Tiennette soupire.*) Ah! mon Dieu, quel gros soupir!... Il paraît que ça ne va pas bien?

TIENNETTE.

Ben du contraire, mon parrain; c'est que ça va joliment mal!

TERRIER.

Ce qu'on vient de me dire est donc vrai? Fauvel devait t'épouser; il a changé d'idée.

TIENNETTE.

Oui, mon parrain.

TERRIER.

Et quelle raison donne-t-il?

TIENNETTE.

Tiens! les garçons, est-ce qu'ils vous donnent jamais des raisons?... ils s'en vont... et puis v'là tout... Ça l'y a pris juste drès qu'il a espéré être nommé maire... Un p'tit tisserand de village!

Air : *A l'âge heureux de 14 ans.*

Dans l' tems qui n' laissait son métier,
Qu' pour venir me conter fleurette;
Y n' passait pas un jour entier,
Sans retourner à sa navette...

D'puis qu' les honneurs troubl'nt sa raison,
Plus de tendresse, plus d'ouvrage,
J' vois ben qu' l'amour et l'ambition,
N' peuv'nt jamais faire un bon ménage.

TERRIER.

Et c'est madame Firmin qu'il épouse?

TIENNETTE.

Oui, la fermière d'ici à côté, une veuve, qui a tant fait enrager son premier, que l' second n'a qu'à bien se tenir... Une coquette qui ne s'est mise à faire des agaceries à Fauvel que parce qu'il doit être nommé maire, et qu'elle veut avoir des dignités pour humilier tout le village.

TERRIER.

Ce n'est pas bien.

TIENNETTE.

Et qui se jette à la tête des garçons, comme si on n' pouvait pas les attendre.

TERRIER.

C'est fort mal... Sois tranquille, va; si André est un ingrat, tu ne resteras pas fille pour ça.

TIENNETTE.

Je l'espère bien.

TERRIER.

Je t'épouserais plutôt moi-même.

TIENNETTE.

Bien obligé, mon parrain; mais ce n'est pas la même chose.

TERRIER.

Je suis plus riche que lui.

TIENNETTE.

Oui; mais il est plus jeune que vous; et puis c'est lui que j'aime.

TERRIER.

Allons, allons, il faut l'oublier.

TIENNETTE, *les larmes aux yeux.*

J'ai tâché, mon parrain; mais je n' peux pas.

TERRIER.

Pauvre enfant!

Air : *de Céline.*

Puisqu'en ce jour il t'abandonne,
Il faut aussi, pour le punir,
Suivre l'exemple qu'il te donne.

TIENNETTE.

Oh! non, je ne sais pas mentir.

TERRIER.

Il a fait choix d'une autre belle.

TIENNETTE.

Je n' prendrai pas un autre amant.

TERRIER.

Il te jurait d'être fidèle.

TIENNETTE.

C'est moi qui tiendrai son serment.

TERRIER, *réfléchissant.*

Eh! mais, attends donc... on pourrait peut-être... une idée...

TIENNETTE.

Oh! tenez-la-bien, mon parrain, votre idée.

TERRIER.

Tu dis qu'elle est coquette, et que... chut!... je crois que je les entends... sauve-toi vite, et laisse-moi faire...

TIENNETTE.

Oui, mon parrain..... tâchez d'arranger ça; vous d'vez avoir d' l'esprit, à présent qu' vous êtes riche... Je r'viendrai savoir les nouvelles...

(*Elle sort en courant.*)

SCÈNE VI.

TERRIER, *seul.*

Lutter avec une coquette de village... hum!... elles sont tout aussi adroites que les autres.... Eh bien!

moi, qui croyais en sortant de Paris échapper aux intrigues, aux cabales... Ah! les hommes sont partout les mêmes... et les femmes aussi...

SCÈNE VII.

FAUVEL, TERRIER, Mme FIRMIN.

Fauvel et madame Firmin sortent de la ferme; le premier a le bouquet au côté, et la fermière un costume demi-paysan, très-coquet.

Air: *Fragment d'une Nuit au Château.*

FAUVEL, MAD. FIRMIN.

Dans ce jour époux et maire,
Je me vois / Il se voit par ta / sa bonté.
L' bouquet à ma / sa boutonnière,
Et l'écharpe à mon / son côté.

FAUVEL, *à Terrier.*

J' te présent' ma ménagère.

TERRIER, *d'un air galant.*

Ah! je ne te plaindrai point,
Chacun de monsieur le maire,
Voudra devenir l'adjoint.

FAUVEL, MAD. FIRMIN.

Dans ce jour, époux et maire, etc.

TERRIER.

Bientôt tu pourras, j'espère,
Par cet aimable traité;
Joindre le titre de père,
A ta double dignité.

TERRIER, *regardant madame Firmin.*

Je te fais mon compliment, mon ami; ta future est charmante.

FAUVEL.

N'est-pas, qu'elle est bien avenante, tout de même.

Mad. FIRMIN, *minaudant.*

Taisez-vous donc, André... vous n' voyez pas que

M. Terrier s' moque de nous... Questque c'est que les beautés d' la compagne pour un mossieu habitué à faire sa cour aux belles dames de Paris?

TERRIER.

Les femmes de la ville... ne m'en parlez pas... des coquettes.

Mad. FIRMIN, *avec bonhommie.*

En vérité? ah! c'est bien mal à elles!..

TERRIER.

On voulait m'en faire épouser une.

Air : *En s'y prenant bien poliment.*

J'ai fui les beautés de la ville,
Et comme je veux vivre aux champs,
J'ai cru qu'il serait plus facile
D'y satisfaire mes penchans.
Je veux choisir une femme bien sage,
Douce, attentive aux soins de son ménage;
Qui jamais ne se montrera,
Prude, coquette... et cœtera,
Je viens la chercher au village.

FAUVEL, *en riant.*

T'auras d' la peine à trouver ça.

(*Frappant dans la main de Terrier.*)

Oh! oui, tu mérites d'être heureux, toi... Ce cher Jacques Terrier! il n'a pas oublié ses amis... Dis donc, la nomination est-elle arrivée?

TERRIER.

J'attends la lettre du préfet.

FAUVEL.

Ah! c'est qu'il me tarde d'être maire.

Mad. FIRMIN.

Et moi, donc!

TERRIER.

Je conçois... pour faire le bonheur de tous ceux qui vous entourent.

MAD. FIRMIN.

Oui; et pour ravoir mon petit chemin... j' veux mon chemin.

TERRIER.

Votre petit chemin?

MAD. FIRMIN.

Oui; j' vous conterai ça, monsieur Terrier... une horreur qu'on m'a faite... rien qu' ça... Un imbécille d'ingénieur qui fait passer un chemin communal dans un pré à moi... qu' ça me coûte deux arpens de bonne luzerne... J' dis pas... on m'a dédommagée, c'est vrai... mais je t'nais à ma luzerne, moi; et en faisant une demi-lieue de plus, on avait un chemin tout aussi près et tout aussi commode... Mais laissez faire, une fois que nous serons maire, ah! comme je m'en vais vous bouleverser tout ça!

FAUVEL.

Ah! il faudra voir pourtant...

TERRIER.

Oui, oui, nous en parlerons au préfet, qui est mon voisin de campagne.

MAD. FIRMIN.

Vous avez acheté une campagne?

TERRIER.

Tout près d'ici... J'espère que vous viendrez m'y voir... et souvent.

MAD. FIRMIN.

Certainement... dans notre cariole... avec la grise.

TERRIER.

Une cariole!... fi donc!... ma voiture viendra vous prendre.

MAD. FIRMIN.

Vot' voiture!... Oh! mossieu Terrier!... (*A part.*) Queu plaisir!... toutes ces petites bégueules crèveront de jalousie d' me voir en voiture.

TERRIER.

Je veux que la femme de mon ami fasse les honneurs de chez moi... Nous aurons des petites fêtes... Vous aimez la danse?

Mad. FIRMIN.

A la folie!

TERRIER.

Nous danserons tous les huit jours.

FAUVEL, *avec un peu d'humeur.*

Ah! ben oui; mais qu'est-ce qui veillera la ferme pendant tout ce temps-là?

TERRIER, *vivement.*

Eh! parbleu! tu ne danses pas, toi: tu ne te gêneras pas; tu resteras à la ferme; je viendrai prendre ta femme, je la conduirai partout... C'est qu'elle est charmante!... et...

FAUVEL, *à part.*

Eh ben! qu'est-ce qu'il a donc?

Air : *de Picaros et Diégo.*

MAD. FIRMIN, *à part.*

C'est étonnant, mais comme il me regarde.

TERRIER, *à part.*

Ah! je la vois déjà dans mes filets.

FAUVEL, *à part.*

Comme il s'enflamme, ah! jarni, prenons garde,
C'est qu' les amis n'y r'gard'nt pas d' trop près.

TERRIER, *à Mad. Firmin.*

Je vous quitte, ah! bientôt puissé-je,
Etre de retour près de vous.

FAUVEL, *le regardant.*

Vraiment, il lui fait les yeux doux,
Si c'est comm' ça qu'il me protège.

FAUVEL ET MAD. FIRMIN.

C'est étonnant mais comme il me la regarde,

Je crois que j'ai deviné ses projets;
Comme il s'enflamme, ah! jarni, prenons garde
C'est qu'les amis n'y r'gard'nt pas de trop près.
De trop laisser connaître mes secrets,

TERRIER.

C'est étonnant, comme elle me regarde;
Je crois que j'ai deviné ses projets;
Elle sourit, mais ici prenons garde
De trop laisser connaître mes secrets.

Terrier rentre dans l'auberge.

SCÈNE VIII.

FAUVEL, Mme FIRMIN.

Mad. FIRMIN.

Faut être juste... il est bien aimable.

FAUVEL, *avec humeur.*

Oui, bien aimable, parce qu'il va vous faire danser.

Mad. FIRMIN.

Là, encore de l'humeur, vilain jaloux..... vous v'là-t-il pas déjà comme un ébouriffé..... n' m'avez-vous pas dit que j' prenne pour M. Terrier la moitié d' votre amitié?

FAUVEL, *de même.*

Eh ben! à mesure qu' vous en preniez, j' crois qu' la mienne s'en allait... J'ai vu qu'il vous regardait...

Mad. FIRMIN.

Ah! laissez donc!... quelle idée!...

FAUVEL.

Si, si, si... faudra pas aller à ses fêtes.

Mad. FIRMIN.

Oui-dà! m'enterrer toute vivante. Non, mossieu André... je m' suis déjà assez ennuyée avec mon premier mari : c'est une justice à li rendre... je veux me dédommager; j'irai au bal, j'y danserai, j' m'amuserai.

FAUVEL.

C'est ça... et moi, j' ferai aller la charrue pendant c' temps-là. C'est bien mal à vous, madame Firmin; j' suis sûr qu' la pauvre Tiennette n'aurait pas voulu d'un plaisir qu' j' n' aurais pas partagé avec elle.

MAD. FIRMIN.

Taisez-vous, avec vot' Tiennette... une petite sotte qui n'aurait jamais rien fait pour vot' avancement... et puis un maire... faut qu'il ait une femme qui r'présente... et j' crois que de c' côté-là...

FAUVEL.

Il est sûr qu'un maire... Pourvu qu'on m'apporte mon écharpe.

MAD. FIRMIN.

Et moi, ma robe neuve.

FAUVEL.

Et mon chapeau à ganse.

MAD. FIRMIN.

Oui, faudra nous montrer en costume, ça fait enrager ceux qui n'en ont pas... c'est toujours ça ; et surtout, j' vous le r'commande, n' soyez plus si familier avec vos anciens amis... Justement, en voici encore un... Cet animal de Pigeonneau, il est d'une grossièreté!...

SCÈNE IX.

Les Mêmes, PIGEONNEAU.

PIGEONNEAU, *sans les voir.*

Oh! jarni! en v'là une fière! j' voudrais voir leux figures. (*Il les aperçoit.*) Les v'là! (*Il les regarde en ricannant.*) Hi, hi, hi, mossieu l' maire, ça vous va-t-il ben, et madame la mairesse itou?

FAUVEL.

Quelle drôle de figure il nous fait!

MAD. FIRMIN.

Il sort du cabaret..... Ces paysans..... ça n' sait que boire.

PIGEONNEAU.

Oui, que j' viens d' boire, mais pas à vot' santé, dà, à celle de M. Terrier, qui n' veut pas qu'on fasse des farces aux bons paysans.

FAUVEL.

Comment ?

PIGEONNEAU.

J' suis pour M. Terrier, moi, et j' voudrais qu'il y ait cent M. Terrier, et j' boirais à leux santé à tous. Et vive M. Terrier! oui.

(*Il jette son bonnet en l'air.*)

FAUVEL.

Qu'est-ce qu'il y a donc de nouveau?

PIGEONNEAU.

Y a qu' vous pouvez r'prendre l' chemin d' la navette; la mairie est flambée pour vous.

Mad. FIRMIN.

Comment?

FAUVEL.

La nomination est arrivée?

PIGEONNEAU.

Et c'est pas vous qu'est nommé, hein.

Mad. FIRMIN.

Ah! mon Dieu! et mon chemin!

FAUVEL.

Tu es bien sûr?

PIGEONNEAU.

J'étions là, j' disais rien, moi, parce que j' vous aime dans l' fond (*à part*); mais j' poussais les autres par derrière. (*haut.*) V'là M. Terrier lit la lettre, v'là qu'il dit, dit-il : *C' pauvre Fauvel! on se sera plaint au préfet; c'est pas lui qu'est nommé.*

FAUVEL.

Quelle injustice!

PIGEONNEAU.

AIR : *Comme faisaient nos pères.*

Là-d'ssus il nous dit : mes enfans,
N'ayez auune crainte,
On a reçu vot' plainte,
Bientôt vous serez tous contens.

Celui qu'on nomme,
Faudra voir comme
Il s'ra pour vous honnêt', juste et brave homme,
Jarni, que j' nous écrions tous,
Si par bonheur, c'allait êtr' vous.
Ah! oui, c'est là notre vœu le plus doux!
Un' fois qu' vous s'rez not' maire,
Vous deviendrez not' père.
Soyez not' maire,
Afin d'être not' père.

MAD. FIRMIN.

Quoi! M. Terrier?...

PIGEONNEAU.

Il n'a rien dit; mais, aux ordres qu'il a donnés, j' mettrais ma main au feu qu' c'est lui qu'est nommé.

MAD. FIRMIN.

Lui!

FAUVEL.

Un ami intime, me prendre ma place!

MAD. FIRMIN.

Eh! mon Dieu! raison d' plus... on dit qu' c'est comme ça à Paris.

FAUVEL.

Quelle indignité!... Je l' disais bien... d'puis qu'il a fait fortune, il est faux, orgueilleux.

PIGEONNEAU, *frottant les mains comme pour se battre.*

Queuqu' tu dis d' Mossieu Terrier?

FAUVEL.

Laisse-moi tranquille.

PIGEONNEAU, *de même.*

Queuqu' tu dis d' M. Terrier!... Ah! dam! mossieu l' maire, tu n'es pus maire... on peut t' bouler sans payer l'amende.

MAD. FIRMIN, *à Fauvel.*

Aussi, c'est vot' faute, vous n' vous remuez pas : vous croyez qu' les places vous tomberont dans la main.

FAUVEL, *vivement.*

Je vais lui parler, lui reprocher sa conduite... Justement, v'là son domestique.

(*Le domestique revient du fond.*)

PIGEONNEAU, *à part.*

Comme la veuve bisque! bisque-t-elle! bisque-t-elle! si all' pouvait en maigrir! J' vas faire mettre le couvert. (*Il sort.*) Hoé! j' suis pour M. Terrier!

SCÈNE X.

Les Mêmes, un Domestique, *sur la porte de l'auberge.*

FAUVEL, *allant à lui.*

Vot' maître, j' veux l' voir.

LE DOMESTIQUE, *avec hauteur.*

Il ne reçoit persoune.

FAUVEL.

Comment?

LE DOMESTIQUE.

Il est occupé.

(*Il rentre.*)

FAUVEL. ...

Comme son domestique est d'venu insolent!... il est nommé... c'est clair.

Mad. FIRMIN, *à part.*

Ah! mon Dieu! n'êtr' plus rien dans l' village! redevenir simple fermière!... C'est t' c'imbécille de Fauvel... il est d'une maladresse!

FAUVEL.

A quoi qu' vous pensez, mame Firmin?

Mad. FIRMIN.

J' m'occupais d' vous, mon ami; c'est à moi d' voir M. Terrier, d' li parler, d' vous défendre...

FAUVEL.

Non, non, j'aime autant qu' vous n' li parliez pas.

Mad. FIRMIN.

Si: ça sera mieux. D'ailleurs, vous avez été calomnié, faut qu' vous soyez justifié... Ah! dam! avec moi, la réputation avant tout.

FAUVEL.

Eh bien! à la bonne heure, parlez-y... et ferme; je n' reste pas, moi, parce que ça me mettrait trop en colère... J' vas vous attendre au clos.

Mad. FIRMIN.

Oui, mon ami.

FAUVEL.

Dites-y que je m' moque d' la mairie; qu' c'est son amitié qu' je r'grette, parce qu'une fois qu' vous s'rez ma femme... Quoique ça, ça fait un effet d' sortir d'une place où-c' qu'on n'était pas encore entré... Mais vous m' consolerez d' tout... Adieu, ma p'tite femme.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

Mme FIRMIN, *seule.*

Sa femme!... c' pauvre garçon!... Certainement c'est un bon enfant... pas beaucoup d' tête... pas beaucoup d'esprit... et dans ma position d' veuve, ayant des procès avec la commune, j'ai besoin d' quelqu'un qui m' les fasse gagner... V'là ma première idée... et si c'était vrai pourtant que c' M. Terrier ait fait attention à moi... Au fait, avec ses idées, il est paysan comme nous... Il avait un air en me regardant... et peut-être... Chût! le v'là qui vient.

SCÈNE XII.

Mme FIRMIN, TERRIER.

Terrier sort de l'auberge; il aperçoit madame Firmin, et se retourne, comme s'il parlait à quelqu'un.

TERRIER, *à la cantonnade.*

C'est bon... vous direz à M. le préfet que j'irai le remercier.

Mad. FIRMIN, *à part.*

C'est sûr, il est nommé.

TERRIER, *avec empressement.*

Eh! c'est vous, ma chère madame Firmin.

Mad. FIRMIN, *faisant une révérence.*

Pardon, je suis honteuse de vous déranger, mossieu Terrier; mais vous avez bien voulu m' témoigner queuque intérêt.

TERRIER.

Ah! pas autant que vous m'en inspirez.

Mad. FIRMIN.

Vous devinez c' qui m'amène... c' pauvre Fauvel me désole.

TERRIER.

Ne parlons pas de ça; il paraît qu'il a eu des torts.

Mad. FIRMIN.

AIR : *Vaud. de la Somnambule.*

Il sollicitait une place
Avec l'espoir de l'obtenir,
Il vient d'apprendre sa disgrace,
Et l' chagrin pourrait bien le saisir.

TERRIER, *d'un air galant.*

L'ambition sans doute est naturelle,
Mais cette perte est un petit malheur,
Car la meilleure place est celle
Qu'il occupe dans votre cœur.

Mad. FIRMIN, *minaudant.*

(*A part.*) V'là qu' ça commence. (*Haut.*) Ah! ah! Mossieu Terrier, vous avez ben d' la bonté... Mais c'est justement sur ça que je viens vous consulter : Fauvel me presse toujours pour le mariage.

TERRIER.

Comment!... est-ce qu'il n'est pas décidé, le mariage?

MAD. FIRMIN.

Ah! c'est-à-dire... y a un projet, c'est vrai... mais, voyez-vous, une veuve... est si à plaindre... et puis voulez-vous que je vous dise? j'ai des inquiétudes sur le caractère de Fauvel.

TERRIER.

Ah! vous commencez à vous en apercevoir.

MAD. FIRMIN.

Oui, aujourd'hui surtout. Je n' sais pas c' qu'il a, je n' le trouve plus l' même. Enfin, mossieu Terrier, j' viens à vous avec confiance; j' suis une pauvre femme toute ronde, toute unie... Vous connaissez Fauvel d'enfance... es défauts, ses qualités. (*Lui jetant un regard en dessous.*) Là, vrai, m' conseillez-vous d' l'épouser?

TERRIER, *feignant d'être agité.*

Ah! ma chère madame Firmin, il ne faut pas me demander cela, à moi.

MAD. FIRMIN, *avec bonhommie.*

Pourquoi donc?

TERRIER, *de même.*

Ah! dame!... jolie comme vous êtes... c'est m'exposer.

MAD. FIRMIN, *à part.*

Nous y voilà!

TERRIER, *avec mystère.*

Tenez... personne ne nous écoute... s'il faut vous parler franchement, je ne peux pas vous voir contracter ce mariage avec plaisir.

AIR : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Quelqu'un m'a dit en confidence,
Que cet hymen l'afflige bien;
On se berçait d'une espérance,

MAD. FIRMIN, *avec coquetterie.*

Doit on désesperer de rien?

TERRIER.

Si vous connaissiez son martyre,

MAD. FIRMIN.

P't'êt' que ses vœux s'raient exaucés.

TERRIER.

Mais quelquefois on a tort d'en trop dire;

MAD. FIRMIN.

Pourtant il faut en dire assez. (*bis.*)

(*A part.*) C'est d' lui qu'il veut parler, c'est clair. (*Haut.*) Ah ! dame, vous m'parlez en énigme... moi je n' peux pas comprendre.

TERRIER, *d'un air piqué.*

Ah! ce n'est pas bien, madame Firmin..... vous faites comme cela..... je croyais que vous m'auriez deviné.

Mad. FIRMIN, *vivement.*

Quoi ! mossieu Terrier... vous voudriez me faire croire?...

TERRIER, *affectant du trouble.*

Rien, rien, je ne veux rien vous faire croire; vous entendez bien que dans ma position... la délicatesse... l'amitié que j'ai pour Fauvel... tout cela m'empêche d'exprimer... Mais enfin, si le bonheur de cette personne... (la personne en question) vous intéresse, venez à la petite fête que je donne à mes amis, ma chère madame Firmin, et nous reprendrons cet entretien.

Mad. FIRMIN.

Il serait vrai!

TERRIER.

Je ne vous dis que cela... nous reprendrons l'entretien. (*A part.*) J'aperçois Fauvel, sauvons-nous. (*Il lui baise la main.*) Adieu, madame Firmin; songez à ce que je vous ai dit.

Mad. FIRMIN, *soupirant.*

Oh! Dieu! (*A part.*) Il est pris

TERRIER, *à part.*

Je la tiens!

(*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

Mme FIRMIN, ensuite FAUVEL.

Mad. FIRMIN, *enchantée, et se croyant seule.*

J'en étais sûre, il en perd la tête... Queu bonheur, une grande fortune! une belle place!

FAUVEL, *près d'elle.*

Eh bien! ça va-t-il comme vous voulez?

Mad. FIRMIN, *surprise.*

Ah! c'est vous! (*A part.*) Ah! mon Dieu! j'avais oublié celui-là. (*Haut.*) Quoi!

FAUVEL.

Lui avez-vous parlé ferme?

Mad. FIRMIN, *embarrassée.*

Oui, oui; vous pensez qu' j'ai pris vot' défense... ah! dame! d'une force!... Mais... (*changeant de ton.*) dites-donc, mossieu André, vous ne m'aviez pas tout dit, mon cher ami : vous avez des torts.

FAUVEL.

Comment

Mad. FIRMIN.

Vous ne m'aviez pas dit à quel point vous étiez engagé avec la p'tite Tiennette... C' n'est pas joli à vous, monsieu André.

FAUVEL, *étourdi.*

Mais, pardine! puisque c'est vous...

Mad. FIRMIN.

Du tout, du tout... j' croyais qu' c'était un mal entendu... Vous n' m'aviez pas dit les détails... il y a eu des promesses, une demande formée... C'est fort mal, mossieu André, d' changer comme ça à tout bout d' champ... ah! j' déteste ça, moi, d'abord, parce qu'enfin M. Terrier, c'est sa filleule, ça doit l'offenser.

FAUVEL, *hors de lui.*

Ah! jarni! n' faites donc pas tant d' simagrées... j' vois c' que c'est : non content d' m'enlever ma place, il m'enlève encore ma femme.

Mad. FIRMIN.

Ah! quel soupçon! votre ami intime!

FAUVEL.

Raison d' plus, comme vous disiez, perfide!

Mad. FIRMIN.

Mossieu André!...

FAUVEL.

Ingrate!

MAD. FIRMIN.

Mossieu Fauvel, v'là qu' vous allez vous emporter... j'aime pas ça... j' m'en vais.

FAUVEL.

Une coquette...

MAD. FIRMIN.

Ah! c'en est trop.

ENSEMBLE.

AIR : *Dans cet azile.*

Ah ! quel outrage,
D'une / Oui d'un volage
Je me dégage
Ici pour jamais ;
Femme / Cœur infidèle
Ceci m' révèle
Et vos secrets,
Et vos projets.

MAD. FIRMIN, *avec colère.*

Jamais, jamais je n' deviendrai vot' femme
Je r'prends ma foi, je vous rends votre cœur.

FAUVEL, *avec ironie.*

Y avait long-temps que je m' disais, madame,
Qu'un jour enfin, vous feriez mon bonheur!

ENSEMELE.

Ah ! quel outrage, etc.

Mad. Firmin sort.

FAUVEL.

Allez, tout mon regret c'est d'avoir méconnu pour vous l' bon cœur de ma Tiennette.

SCÈNE XIV.

FAUVEL, TIENNETTE.

TIENNETTE *qui a entendu les derniers mots et qui se trouve à ses côtés.*

Quoique vous dites donc de Tiennette, monsieur Fauvel?

FAUVEL, *se retournant.*

Ah! vous v'là là!

TIENNETTE.

Oui, monsieur Fauvel.... j'suis venue.... j'voulais..... n' vous fâchez pas...

Air : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

D'puis l' commenc'ment de c'ett' année,
J' n'osais plus paraître à vos yeux...
De vous, je m'étais éloignée,
J' croyais que vous étiez heureux...
Maintenant mon cœur me ramène,
J' viens savoir et d' bien bonne foi,
Puisqu'on dit qu' vous êtes dans la peine...
Si vous avez besoin de moi.

FAUVEL.

Comment Tiennette! et j'ai pu oublier.... mais c'est fini, je ne dois plus vous parler.

TIENNETTE.

Pourquoi donc? est-ce que vous n'êtes pas brouillé avec la veuve?

FAUVEL.

Oh! pour la vie.

TIENNETTE.

Est-ce que vous auriez encore un p'tit brin d'amitié pour vot' petite Tiennette?

FAUVEL.

Ah! Tiennette, j'crois ben qu' j'ai jamais cessé.

TIENNETTE, *avec joie.*

Eh bien! c'est drôle, j'en avais l'idée, et c'est tout ce que j' vous demande. Est-ce que vous croyez que j'suis comme les dames d'la ville.... qui y font tant de façons? vous m'avez causé ben d' la peine, c'est vrai; mais si vous m' dites, Tiennette, v'là que je te r'aime, veux-tu me r'aimer itou, ça sera fini, et c'est encore moi qui vous remercierai.

FAUVEL.

Dieux! ma chère Tiennette... mais j' peux plus songer à t'épouser.

TIENNETTE.

Parce que vous n'êtes plus maire? queuque vous chantez donc là; c'est pas vous qui mettrez not' mariage dans la p'tite boîte grillée, eh bien! l'adjoint est là pour ça, et il n'en sera pas moins bon.... vous n'avez plus de fortune, eh bien! est-ce que je n' sais pas faire aller la navette....ah! je n' crains pas l' travail, et pourvu que tu me dises que tu m'aimes....

FAUVEL *transporté.*

Si je t'aime... dieux ! faudrait que je n'eusse pas de cœur... oui, je t'aime... je t'aimerai toujours....

TIENNETTE, *l'embrassant.*

Ah ! mon pauvre Fauvel, te revoilà donc.

Air : *Fragment de Jeannot et Colin.*

FAUVEL.

Allons, ma Tiennette !

TIENNETTE.

Allons, mon André !

FAUVEL.

Plus d' peine secrette.

TIENNETTE.

Comm' je m' réjouirai,
Tra la, la, la, la, tra la, la.

TOUS DEUX.

Que la paix soit faite,
Tout va s'lon not' gré.

ENSEMBLE.

Tra la, la, tra la, la, etc.

FAUVEL.

L' joli petit ménage.

TIENNETTE.

Serons-nous heureux,
L' dimanch' sous l'ombrage,
Nous dans'rons tous deux.

FAUVEL.

Si tu me pardonnes,
Je r'prends tous mes droits ;
Faut qu'ici tu m' donnes,
L' baiser d'autre fois.

Ils s'embrassent.

ENSEMBLE.

Moment plein d'ivresse !
J' sens battre mon cœur.
Après la tristesse,
On sent mieux l' bonheur !
Tra la, la, la, la, la, la.

Ils dansent

SCÈNE XV.

Les Mêmes, PIGEONNEAU.

PIGEONNEAU.

Tiennette ! Tiennette ! ah te v'là ! oh ! jarni... j'suis pour les nouvelles, moi, en v'là encore une fière.

TIENNETTE.

Qu'est-ce que c'est ?

PIGEONNEAU.

Etes-vous ti heureuse d'avoir un parrain comme ça... j' voudrais être sa filleule, moi.

TIENNETTE.

C't'imbécille !

PIGEONNEAU.

Mes amis, qui vient d'nous dire, apprenez que j'veux marier ma filleule Tiennette, et que j'li sers de père.

TIENNETTE.

Entends-tu André?

PIGEONNEAU.

Et pour qu'all' trouve un bon mari, j'li donne..... devine combien ?

TIENNETTE.

Mon parrain est généreux... douze cents francs.

PIGEONNEAU.

Plus!

TIENNETTE.

Quinze ?

PIGEONNEAU.

Plus.

TIENNETTE.

Oh! bé dame...

PIGEONNEAU.

Queuqu'tu me donneras, si je te le dis !

TIENNETTE.

Je te donnerai une claque, parce que tu m'impatientes.

PIGEONNEAU.

Non, pour la bonne nouvelle, fais une farce, prends moi pour ton mari.

TIENNETTE, *frappant du pied.*

Voyons, Pigeonneau, tu m'ennuies.

PIGEONNEAU.

Eh ben! il te donne en dot de mariage sur la tête, à fonds perdu, pour toi et tes enfans, vingt mille francs.

TIENNETTE, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, menteur, v'là pour t'apprendre à t'gausser d'une honnête fille.

PIGEONNEAU, *se tenant la joue.*

Ah! jarni, en v'là un qui vaut vingt mille francs comme un yard.

FAUVEL.

C'est bien fait.

PIGEONNEAU, *pleurant.*

Puisqu'on vous dit qu'c'est vrai.

TIENNETTE.

Oh! dame! il ne rit plus; il serait possible, vingt mille francs! dieux! André je ne porterai plus de sabots (*elle les jette en l'air*), plus d'croix d'similor (*elle la jette*), plus d' casaquins d'indienne, plus d' jupon d' futaine.

PIGEONNEAU.

Eh ben! jette le donc en l'air aussi, pour voir.

TIENNETTE.

C'est pas pour moi... c'est pour toi André... vingt mille francs... j'te les prête sans intérêt, et, comme dit Pigeonneau, à fonds perdus pour nos enfans.

PIGEONNEAU.

Tiens, vous vous êtes donc rapapillotés?

TIENNETTE.

Et il n'épouse pas la veuve.

PIGEONNEAU.

Il n'épouse plus la veuve, je te rends mon estime. . . Chut! la voilà... Oh! queu toilette, j'crois qu'elle veut s'rabattre sur M. Terrier... Ah! mon Dieu, et moi qu'oublie sa commission. (*Il sort pendant que les paysans arrivent de tous côtés et que Mad. Fimin sort de la ferme en grande parure*).

SCÈNE XVI.

Les mêmes, TERRIER, Mad. FIRMIN, Paysans et Paysannes.

CHOEUR.

Air : *Chœur des petits Savoyards.*

Chantons celui dont le retour,
Fait tant de bruit dans le village;

Offrons-lui pour hommage,
Et nos bouquets et notre amour.

TERRIER, *arrivant*

C'est ça mes enfans des bouquets pour les jeunes filles, les ménétriers... (*aux Paysans.*) Ah ! ça, tenez vous bien, vous autres, j'ai commandé un repas de cent couverts.

TIENNETTE.

Ah! ben, tout l'village ne fait que cinquante.

TERRIER.

Eh bien ! tout le monde mangera pour deux.

TIENNETTE, *donnant le bras à Fauvel.*

C'est-il vrai, mon parrain, c'que dit c'menteur de Pigeonneau, que'vous m'donnez une dot ?

TERRIER.

Oui, ma fille, il paraît qu'en attendant tu t'es donné le mari... Bien, Fauvel, bien, mes enfans, nous serons tous heureux, car je vous ménage aussi une surprise... moi je vais vous faire dîner avec ma femme!...

TOUS.

Vot' femme !

Mad. FIRMIN, *à part avec joie.*

Sa femme ! comme il y va....

TIENNETTE, *bas à Fauvel.*

Ah ! mon Dieu, est-ce qu'il épouserait la veuve ?

FAUVEL, *bas.*

J'en ai peur pour lui.

TERRIER.

Vous verrez une personne charmante, d'une douceur, d'une modestie...

Mad. FIRMIN, *prenant cela pour elle.*

Oh ! mossieu Terrier.

TERRIER.

Enfin, vous allez la connaître, et...

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, PIGEONNEAU, *essoufflé.*

PIGEONNEAU.

Monsieur Terrier ! monsieur Terrier !

TERRIER.

Eh ! bien ?

PIGEONNEAU.

V'là vot' valet de chambre qu'arrive à flanc étrier... la voiture n'est plus qu'à une demi-lieue, ainsi, dans dix minutes, vous embrasserez vot' chère femme.

Mad. FIRMIN, *et tout le monde.*

Il était marié !

TIENNETTE.

Comment, mon parrain, vous êtes marié ?

TERRIER.

Oui, mes amis, depuis huit jours... voilà la surprise que je vous réservais.

TIENNETTE.

Oh ! que je suis contente !

FAUVEL.

Et moi donc ?

TOUS.

Vive madame Terrier !

PIGEONNEAU.

J'suis pour madame Terrier, moi, (*sous le nez de madame Firmin*), en v'là une fameuse, heim ! madame Firmin ?

Mad. FIRMIN, *lui donnant un soufflet.*

C' t'insolent !

PIGEONNEAU.

Bon ! sur la même joue... que c'est bête : elle n' pouvait pas l'donner sur l'autre.

Mad. FIRMIN.

C'est vrai, aussi... quand j'ai tout fait pour raccommoder ces jeunes gens... ils sont-là pour le dire...

TRRRIER.

Oh ! en effet, madame Firmin y a mis une grâce...

Mad. FIRMIN.

N'est-ce pas, monsieur Terrier ?

TERRIER.

Oui, quand je vous ai dit que votre mariage désespérait quelqu'un qui m'intéressait ; vous avez deviné tout de suite, que c'était Tiennette, ma filleule, et vous les avez réunis... je n'oublierai jamais...

MAD. FIRMIN, *avec dépit.*

Certainement... j'suis trop heureuse... moi-même, de l'occasion : (*à part*) dieux! faut-il qu'un homme soit trompeur! j' resterai veuve pour leur apprendre.

PIGEONNEAU, *s'avançant.*

Eh ben, et moi... (*Elle le repousse avec dédain.*)

TERRIER, *donnant un papier à Fauvel.*

Fauvel, voilà ta nomination: tu penses bien que je n'ai pas voulu te prendre ta place, il m'a suffi de feindre devant Pigeonneau.

PIGEONNEAU.

Tiens, j'étais dedans, moi.

FAUVEL.

Ma foi, mon cher Terrier, je m' rends justice, ça n' me va pas, j' donne ma démission en ta faveur, sois not' maire.

TOUS.

Oui, oui!

TERRIER.

Nous verrons, mes enfans, nous verrons.

PIGEONNEAU, *étendant les bras.*

A table! j' suis toujours pour monsieur et madame Terrier, moi... et pour les petits Terrier, quand il y en aura.

VAUDEVILLE.

AIR : *Et voila comme tout s'arrange.*

TERRIER.

Las de ne trouver à Paris
Qu'ambition, coquetterie,
Je revenais dans mon pays
Chercher candeur et modestie,
Je retrouve au milieu des champs,
De la villie tout le tapage,
Et l'orgueil chez les paysans!
Vous pouvez dire, mes enfans,
Ah! qu'il est bien de son village.

FAUVEL.

Mathurin, nouvel héritier,
N' veut plus rester dans sa commune,
A dix pour cent chez un banquier
Il va placer sa p'tit' fortune;
Y s' croit ben sûr de ses r'venus,

Parc' que l' banquier roule équipage,
Mais Matburin voit son crésus
Lever l'pied avec ses écus,
Ah ! qu'il est bien de son village.

MAD. FIRMIN.

L'amant qui croit avoir charmé,
Parce qu'une belle l'agace,
Le mari qui se croit aimé,
Parce que sa femme l'embrasse,
Le marchand qui vous fait crédit,
En jugeant d'après le visage,
Celui qui croit qu'un riche habit
N'est porté qu' par un homm' d'esprit,
Ah ! qu'il est bien de son village.

TIENNETTE.

Les hommes s' plaign' toujours de nous.
Pourtant quand une jeune fille
Écoute ces propos si doux,
Qu'on lui tient quand elle est gentille,
Et lorsqu'elle croit qu'un amant,
Plutôt que de d'venir volage,
Ou de manquer à son serment,
S' laiss'rait mourir de sentiment,
Ah ! quelle est bien de son village.

PIGEONNEAU.

Un jeune homm' qui s' croyait malin,
Parce qu'il v'nait d' la capitale,
Près d' ma Jeann'ton faisait l' calin.
Mais moi qu'est d'une humeur brutale,
Vu que j'étais t'un p'tit peu gris,
A grands coups d' poing je l' rendis sage,
Et comme il jettait les z'hauts cris,
Moi d' disais c' beau mossieu d' Paris,
Ah ! qu'il est bien de son village.

TERRIER, *au Public.*

Le Vaudeville, à ce qu'on dit,
Naquit à Vire, en Normandie,
Et de son village il partit :
De bien des gens c'est la manie.
Par les uns il fût brillanté,
Tel autre attrista son langage,
S'il plaît ici par sa gaîté,
Puissiez-vous dire avec bonté,
Ah ! qu'il est bien de son village.

FIN.

Table

=

Mr. Carrick.
Vaud. 1. ac.

Le Baril d'Olive.
Vaud. 1. ac.

Le Bourgmestre de Harlem
remis en Vaud. 2. ac.

Merille de Seize ans.
Vaud. 1. ac.

Le Médecin de Dame.

Vaud. 1. ac.

Le Confident.
Vaud. 1. ac.

La Demoiselle à Marier.
Vaud. 1. ac.

L'Appartement garni.
Vaud. 1. ac.

Les petites Maisons.
Com. 3. ac. prose.

Le Glaneur.
Vaud. 1. ac.

BINDING SECT. MAY 23 1968

LF
S434tar

Scribe, Eugène
M. Tardif.

DATE	N